
U d'/of OTTAWA
39003010932415

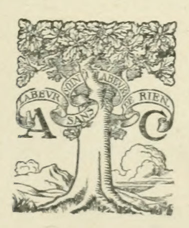
LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES
des
Grands Écrivains

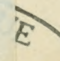
Le Rév. P. Gratry

Avec une Introduction par M. l'Abbé PICHOT

DEUXIÈME ÉDITION



Librairie Armand Colin
103, Boulevard Saint-Michel, PARIS
1913



LETTRE-PRÉFACE

A Monsieur l'abbé Pichot.

Mon bien cher ami,

Votre idée de recueillir et de mettre en un plus grand jour les meilleures pages du P. Gratry me semble très heureuse et particulièrement opportune.

Vous en féliciter, c'est me féliciter moi-même d'avoir autrefois contribué à infuser dans votre âme les germes de votre culte pour lui.

C'est un mérite aujourd'hui peu ordinaire de consentir à laisser dans l'ombre les résultats de ses propres études et de ses réflexions personnelles pour s'employer à rehausser l'éclat d'une lumière supérieure.

Dans un temps où l'exubérance tapageuse et encombrante de la presse nous provoque à en maudire les excès, votre travail, inspiré par un zèle intelligent et modeste, nous en fera bénir les utiles services.

Oui, qu'il nous parle encore, celui que le souverain Pontife Léon XIII appelait « un grand esprit et un grand cœur » !

A ce double titre, il mérite d'être proposé comme modèle aux hommes de pensée et aux hommes d'action, et c'est bien un tel chef qu'il faut de nos jours, pour réveiller dans les âmes, comme il l'a tant souhaité, « le goût de la sagesse, la passion de la vérité, l'effort moral ».

De même que le vieux roi biblique refaisant sa santé au contact de la jeunesse, nous aurons profit, nous aussi, les fatigués de la vie, les anémiques d'intelligence et de volonté, à retremper notre énergie au contact de la foi forte et inébranlable de ce fier croyant, à *spiritualiser* notre organisme au souffle de cette âme jeune et vigoureuse, toute imprégnée de lumière et de feu.

Trop longtemps certains maîtres de la pensée, les « négatifs », ont exercé sur la masse des esprits leur tyrannique empire. Il est temps de balayer de notre ciel les nuages de doutes et de négations qu'ils y ont amoncelés et de rendre à notre atmosphère intellectuelle la vitalité de son oxygène réclamée par nos poumons affaiblis.

Pour ceux qui observent les signes des temps, il devient manifeste que de nouveaux élans vont succéder à l'atonie de nos intelligences et de nos cœurs.

Les cigognes symboliques dont nous parle M. de Vogüé dans ses *Heures d'histoire* vont cesser de tournoyer sur place et enfin, à la suite de quelque chef résolu, s'élancer dans une direction déterminée des plaines de l'air.

L'humanité, dans son ensemble, n'a pas le temps de s'attarder aux délicates analyses, au discernement des « nuances multicolores du cou de la colombe » auxquelles Renan compare la vérité.

Doublement déterminée par les expériences de son passé et les pressentiments de son avenir, elle veut,

dans la simplicité de son coup d'œil, qui ne l'a jamais trompée sur les choses essentielles, se plonger dans le rayonnement de son éternel idéal, celui d'hier qui sera celui de demain.

Notre esprit ne peut se plaire dans tous les tours et détours qu'on voudrait lui faire parcourir pour envisager les divers côtés de la vérité. Dans le nombre infini de rayons qui émanent d'elle, de même que dans le nombre infini de points de vue d'où l'on peut la contempler, il a depuis longtemps fixé son choix, et il entend s'y tenir.

L'un des rêves les plus chers au cœur du P. Gratry était précisément de voir se réaliser de plus en plus cette unité de direction, dans les vues et les aspirations de l'humanité, par la pacification des idées et la fraternité intellectuelle et morale. Sa belle imagination se plaisait à concevoir et à décrire cette « bienheureuse vision de paix, cette Jérusalem céleste » si magnifiquement dépeinte par l'apôtre saint Jean.

Assurément nous sommes loin encore de cet avènement sur la terre du « Royaume de Dieu » que tant de belles âmes y ont appelé de leurs vœux. Longtemps sans doute, pour traiter de rêveries et d'utopies les vues et les désirs de cette famille d'esprits, on aura des apparences de raisons. Mais qui dira si, des excès mêmes de cet individualisme à outrance, de cette pulvérisation des idées, de cette théorie égoïste du « chacun pour soi » dont nous constatons partout les funestes conséquences, ne va pas surgir, par une réaction inévitable, un immense besoin de synthèse et d'association qui constituera, pour l'humanité, une phase, une étape de plus dans sa marche vers le Royaume de Dieu?

Au sein des tempêtes intérieures, des malaises et des angoisses qui agitent actuellement les masses

populaires, dans ces revendications passionnées qui menacent plus ou moins justement l'ordre établi, ne pourrait-on pas démêler certaines tendances inspirées d'en haut, vers un ordre meilleur?

C'est ce que l'un de nos plus grands prophètes modernes, Lamartine, nous donne suffisamment à entendre :

> C'en est fait; la parole a soufflé sur les mers,
> Le chaos bout et couve un second univers,
> . . . .
> . . . .
> Aux gigantesques flots qui croulent sur nos têtes,
> On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes
> Et passe, sous la foudre et dans l'obscurité,
> Le tropique orageux d'une autre humanité.

Un esprit d'une autre trempe, mais également prophète à ses heures, Louis Veuillot, nous dit de même : « Si l'on ose jeter les yeux dans l'avenir, par delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe, œuvre de l'Église, qui répondra par des créations plus belles et plus merveilleuses au génie infernal de la destruction. On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie. Sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus nombreuse la multitude des nations, égales entre elles, libres, formant une confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain, également protégé et protecteur de tout le monde; un *peuple saint* comme il y eut un *Saint-Empire*. Et cette démocratie baptisée et sacrée fera ce que les monarchies n'ont pas su et n'ont pas voulu faire : elle abolira partout les idoles; elle fera régner universellement le Christ : *Et fiet unum ovile et unus pastor.* »

Un tel langage, il faut l'avouer, n'est pas aujour-

d'hui très commun dans la littérature courante; mais l'humanité finit toujours par reconnaître et suivre ceux qui la comprennent le mieux et sont les meilleurs interprètes de ses pensées et de ses désirs. On peut espérer le retour d'un « flot nouveau » pour remettre en évidence et en honneur les hautes préoccupations des grands esprits.

Le P. Gratry est un de ces « positifs », une de ces âmes ardentes et lumineuses de prophète dont on aime à entendre vibrer les convictions et les oracles. Sa parole sympathique fait appel à ce qu'il y a de plus noble et de plus généreux en nous. Sa pensée, qui toujours plane sur les hauteurs et nous y entraîne, bien que voilée parfois sous les enveloppes symboliques d'un mysticisme nécessairement obscur, nous ouvre à chaque instant des horizons illimités dont la vue nous repose des vulgarités de la vie pratique et des mesquines préoccupations d'en bas.

S'il pose plus de questions qu'il n'en résout; si telles ou telles de ses affirmations lui sembleraient à lui-même aujourd'hui de naïves crédulités; du moins, ce qui est actuellement d'un grand prix, il nous oriente, et nous stimule. Les plus hauts, les plus intéressants problèmes sont le milieu où ce grand esprit se plaît continuellement à déployer son activité. Pour peu que nous consentions à lui prêter de notre attention, il nous la prend tout entière et nous passionne avec lui. C'est un inspiré qui nous inspire; un *intellectuel* ou plutôt un *spirituel* qui, en nous faisant admirer et aimer ses intuitions, nous communique le désir de cultiver en nous la faculté qui les perçoit.

Unissant la sérénité contemplative d'un moine à l'humeur belliqueuse d'un chevalier sans peur et sans reproches, toujours disposé « à rendre raison de l'espérance qu'il porte dans son cœur », comme à

pourfendre, du glaive acéré de ses arguments, les sophismes de l'incrédulité, il a imprimé à tous ses écrits le double caractère de la spéculation et de l'action. Il y a mis son âme. Ses paroles sont des actes. Elles en ont l'éloquence persuasive et l'efficacité. Quand elles ne montrent pas la vérité, elles mettent sur le chemin qui y mène et inspirent vivement au cœur le désir de la chercher.

« Vieux » et « Jeunes » peuvent trouver chez lui de quoi légitimer leur amour des « choses anciennes » et des « choses nouvelles », pourvu que cet amour ne soit pas exclusif.

Ses hardiesses enthousiastes en faveur de la « science » n'amollissent jamais la fermeté de sa foi vis-à-vis des dogmes catholiques et ne lui ôtent rien de son désir d'en manifester les beautés cachées et les secrètes harmonies.

S'il en est qui ne savent pas encore combien peu l'Église redoute les découvertes scientifiques, et combien, au contraire, elle est habile à les utiliser pour donner plus d'éclat et d'expansion à l'enseignement qui lui est propre, ils en trouveront dans les œuvres du P. Gratry de fréquents témoignages.

Il fut trop le disciple du maître qui a dit : « Celui qui croit en moi fera non seulement les choses que je fais ; il en fera même de plus grandes », pour que l'on puisse craindre d'encourager ses propres disciples à chercher dans ses livres, non pas tant des formules définitivement arrêtées, que des points de départ pour de nouvelles conquêtes et de nouvelles évolutions dans le champ illimité de nos connaissances.

La réalisation d'une nouvelle somme de Philosophie ou de Théologie, d'ici longtemps encore, ne semble guère possible. Ce qu'il nous faut surtout et ce qui

par conséquent est possible de nos jours, c'est la proclamation réitérée avec insistance des grands principes directeurs de la pensée, une apologie lumineuse et chaude de la foi de nos pères.

Les apologistes de la religion ont actuellement une tâche délicate à remplir ; ils ont d'une part le devoir de garder, dans leur intégrité, le dépôt de la foi et les interprétations traditionnelles de l'Église catholique; de l'autre, il leur faut éviter de blesser les convictions légitimement arrêtées des adeptes de la science. Sous peine d'être laissés dans un isolement infécond, ils sont obligés de faciliter les communications entre les deux mondes de la raison et de la foi et de montrer les harmonies entre les objets formellement différents de la double révélation naturelle et surnaturelle.

Évidemment il y a dans le progrès moderne des sciences de la nature l'occasion providentiellement ménagée d'une magnifique tâche à remplir, la promesse d'un nouvel essor et d'un plus large épanouissement de la doctrine catholique, la préparation pour une plus haute et plus universelle diffusion de l'Évangile.

Que les prêtres et, à leur défaut, les laïques s'élancent courageusement dans cette carrière! Ils y trouveront, comme précurseur et comme guide, celui qui a tant fait pour « traduire en lumière humaine les données obscures de la foi ».

Ils apprendront de lui à ne pas s'engager imprudemment dans les impasses d'une interprétation trop littérale de la religion, à « la dégager des enveloppes qui la défigurent, à la distinguer *des religions*, à transfigurer l'évangile sensible en évangile intelligible et spirituel ». A son exemple ils donneront à leur âme des ailes qui la feront échapper aux dangers de tous les pièges : *Ante oculos pennatorum frustrà jacitur rete.*

Qu'ils travaillent à l'imiter dans sa belle et lumineuse exposition d'un christianisme transcendant qui, placé sur son véritable terrain, est inaccessible à tous les traits de la critique.

Qu'ils prennent de lui cette tactique recommandée par Pie IX : « Blesser courageusement les erreurs, avoir un cœur de mère pour les hommes », sa « modeste et respectueuse » courtoisie envers ses adversaires les plus intraitables, sa loyale franchise qui ne dissimulait rien des difficultés parce qu'il se sentait assez intimement uni à la vérité pour les résoudre pleinement!

Comme lui, s'ils le peuvent, qu'ils enchâssent, pour les rendre durables, leurs pensées dans ce style d'une beauté grecque auquel les lecteurs de bon goût aiment toujours à revenir!

Qu'enfin, à l'exemple de cette âme si humaine et si française, si chrétienne et si catholique, ils fassent rayonner, dans leurs écrits ou leurs discours, la chaleur et la lumière de leurs convictions intimes!

De toutes parts, savants et industriels mettent en commun leurs talents et leurs ressources pour capter, manier et se soumettre les secrètes énergies de la nature physique; il faut de même que, par l'union accumulatrice de leurs efforts, les continuateurs de l'œuvre du P. Gratry fassent jaillir et ruisseler les torrents d'électricité spirituelle qui renouvelleront la face de la terre.

Voyez, mon cher ami, dans ces lignes que me suggère la publication de ce recueil, mon vif désir de vous prouver que vous faites une œuvre bonne et digne de la reconnaissance des amis du P. Gratry, de l'Église et des lettres.

L'abbé Is. Farion.

Givry, 14 janvier 1899,

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE
ET BIOGRAPHIQUE

Alphonse Gratry naquit à Lille, le 30 mars 1805. Il fit ses études classiques au lycée de Tours et au collège Henri IV. En 1823 et 1824, il fut lauréat au concours général. En 1825, il fut admis à l'École polytechnique, où il étudia avec ardeur les mathématiques.

Peu de temps après, il entra au grand séminaire de Strasbourg. Prêtre en 1832, il fut durant plusieurs années professeur de rhétorique au petit séminaire de Strasbourg. Ensuite il fut reçu docteur de la faculté de cette ville.

En 1841, il fut nommé directeur du collège Stanislas, où il sut s'entourer des professeurs les plus éminents.

Mais cette âme si éprise d'idéal souffrait d'avoir à se débattre au milieu des difficultés pratiques que l'on rencontre chaque jour dans la direction d'un grand établissement. En 1848, il se démit de sa fonction et accepta en échange la charge d'aumônier de l'École normale.

Vacherot était alors directeur des études de l'École normale et publiait son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*. Le P. Gratry, choqué de voir l'auteur abriter derrière des erreurs historiques des doctrines discutables, entreprit, non contre l'auteur, mais contre ses doctrines, une polémique [1] qui l'obligea à renoncer à ses fonctions à l'École normale. Vacherot lui-même avait donné sa démission. C'était en 1852. Libre alors, le P. Gratry, de concert avec le

1. Lettre à M. Vacherot.

P. Petétot, organisa en France l'Oratoire de l'Immaculée Conception. C'était, dans la pensée des fondateurs, une association religieuse où l'amitié intellectuelle, l'union des esprits, autant que celle des cœurs, devaient faciliter les recherches scientifiques et philosophiques.

Le P. Gratry avait publié son premier ouvrage en 1848, sous le titre de *Catéchisme social*. Ce travail est connu depuis sous ce titre : *Les sources de la régénération sociale*.

En 1863, le P. Gratry fut nommé professeur de morale évangélique à la Sorbonne et en 1867 devint le successeur de Barante à l'Académie française. Il avait publié successivement depuis 1863 : *La connaissance de Dieu*; *La connaissance de l'âme*, *La logique* (6 vol. in-8), etc.

Les ouvrages qu'il publia ensuite sont : *Les sophistes et la critique*, les *Lettres sur la religion*; les *Commentaires sur l'évangile de Saint Mathieu*; *Henri Pérevre*; *La morale et la loi de l'histoire*; *Philosophie du Credo*. Il faut citer de lui encore les *Méditations sur la paix*, un charmant petit opuscule : *Les sources* (conseils pour la conduite de l'esprit et conseils pour la conduite de la volonté) et parmi les œuvres posthumes les *Méditations inédites* (1874).

Il avait travaillé à la fondation de la *Société de la paix permanente* devenue depuis la Société d'arbitrage entre les nations, actuellement rue Pasquier, 10 (Paris).

Le P. Gratry avait cru de son devoir de prendre, à l'époque du concile du Vatican, quelque part aux discussions violentes qui divisaient les catholiques. Il le fit avec loyauté, dans le sens de l'opposition. Mais quand il connut la décision du concile, il se soumit avec une grande simplicité. Les brochures d'actualité qu'il publia alors sont moins connues.

Il mourut le 7 février 1872 à Montreux (Suisse).

Ce qui fait l'originalité de sa philosophie et de son style c'est qu'il sait allier et utiliser, pour l'exposition de sa pensée, les connaissances scientifiques les plus variées. Il emprunte ses symboles tantôt aux mathématiques, tantôt au calcul infinitésimal, tantôt à la physiologie, tantôt à la physique. Les mathématiques, dont il parle le langage, donnent à son style de la vigueur et de la précision. Ses comparaisons les plus sublimes sont empruntées à l'astronomie. La méthode de la science comparée qu'il suit toujours lui fait voir dans l'histoire d'une étoile ou d'une planète l'histoire des âmes.

Malgré cela il est poète. Il faudrait peut-être dire à cause de cela. La poésie en effet résulte d'une contemplation élevée du monde et de ses lois, d'une synthèse générale qui rapproche tout ce qui dans la création se ressemble, et en même temps d'une analyse qui saisit l'harmonie des détails.

Le P. Gratry était une de ces âmes qui, suivant le conseil de l'*Imitation*, voient tout dans l'unité et la simplicité, pour qui tout est harmonie et ordre. Les âmes qui voient ainsi et sentent ainsi sont des âmes de poètes.

Si on veut connaître le P. Gratry tel qu'il fut, si on veut entrer en communion avec son âme, devenir son ami et son disciple, il faut lire, dans l'esprit où ils ont été écrits, ses six volumes de philosophie. Tous ceux qui les ont lus ainsi sont devenus les intimes, les confidents du P. Gratry, tant il s'y donne entièrement, loyalement et simplement, tant il saisit personnellement son lecteur quand il lui dit : « Mon frère » ou « Mon enfant ».

Le nom du P. Gratry restera attaché à toutes les grandes préoccupations morales de notre siècle. Mais il sera surtout cité à l'occasion de trois ou quatre tentatives nouvelles qui tendent à renouveler la philosophie chrétienne et qui tôt ou tard devront être reprises.

Le magnifique élan scientifique de notre siècle ne saurait rester sans influence sur la théologie future. La théologie du XIIIe siècle sut mettre à profit les connaissances scientifiques de cette époque et des époques antérieures et en fit une grandiose synthèse. Ce n'est pas à dire que cette synthèse soit le dernier terme des efforts de la raison unie à la foi. Quand la science eut progressé, le XVIIe siècle théologique dut se préoccuper de faire concorder les données de la foi avec les recherches des savants. C'est rester dans la tradition chrétienne que de se préoccuper, de nos jours encore, d'établir cette harmonie, cette compénétration de la Foi et de la Raison qui constitue la théologie. Si saint Thomas vivait de nos jours il ne parlerait pas le langage qu'il a parlé, a-t-on dit, avec raison. Il saurait, n'en doutons pas, mettre à profit les résultats scientifiques de notre époque. Il comprendrait sans doute, dans un sens plus général, cette décision du concile du Vatican d'après laquelle « aucune dissension, dit le concile, ne peut exister entre la raison et la foi », et il se dirait peut-être que, puisque la

raison progresse et évolue, la théologie, tout en maintenant intactes les données de la foi, doit évoluer et progresser à son tour.

C'est ce que le P. Gratry a compris et on est tenté de lui appliquer cette parole de Joseph de Maistre, qu'il cite souvent : « Attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie... celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours. » S'il n'a pas été cet homme de génie, du moins sommes-nous en droit de voir en lui un précurseur de ce génie.

La première de ces tentatives est la *Science comparée*, dont il a formulé les lois et les principes et dont surtout il a montré les applications les plus variées.

Le P. Gratry part de ce principe soupçonné des anciens, des pythagoriciens, des théologiens du moyen âge et de Leibniz : Il y a unité de plan dans le monde, tout ressemble à tout. Les divers ordres de nos connaissances s'étagent les uns au-dessus des autres et s'harmonisent dans un parallélisme très visible. A toute vérité découverte et saisie par l'esprit, dans le monde matériel, correspondent des vérités analogues dans le monde intellectuel et divin et réciproquement. Ainsi quand l'esprit humain est en possession d'une vérité relative à une certaine catégorie d'êtres ou d'objets, il lui suffit de transposer cette vérité pour obtenir d'autres vérités relatives à d'autres mondes ou à d'autres sciences.

Indépendamment des exemples nombreux que nous trouvons des applications de ces principes dans le P. Gratry, soit dans la *Connaissance de l'âme*, soit dans la *Connaissance de Dieu*, il nous serait facile de montrer par l'histoire des sciences cette tendance de nos connaissances à l'unité.

A chaque instant nous voyons les physiciens transporter (transposer) une loi, ou même une formule de la pesanteur dans l'électricité, de l'optique dans l'électricité, de l'électricité dans la chaleur ou réciproquement.

On saisira la puissance de cette méthode et sa fécondité en lisant le *Lieu de l'immortalité*, l'*Induction en logique*, l'*Ame comparée à Dieu et au corps*, *Les deux foyers*, la *Parole*, etc.

La science comparée a été pour le P. Gratry l'occasion d'un effort pour faire progresser la théologie et la philoso-

phie. Il ne s'est pas contenté de renouveler l'esprit de ces sciences. Il avait une foi si intense et si profonde qu'il a osé jeter entre la foi et la science ce pont hardi qui permet d'aller de l'une à l'autre. Le premier il a signalé l'absurdité de ce qu'il appelle la *philosophie séparée*, c'est-à-dire la philosophie étudiée seulement avec une partie de notre esprit, en laissant de côté ce qu'il y a en nous de plus puissant, l'instinct et la foi. Nul plus que lui n'a condamné avec énergie la philosophie purement spéculative, ce qu'on a appelé de nos jours le *dilettantisme*. C'est cette philosophie qui engendre le rationalisme, qui n'est lui-même, croyons-nous, qu'une exagération de la méthode déductive, une sorte d'hypertrophie de la raison trop confiante, ou exclusivement confiante en elle-même.

Il y a une philosophie plus vaste et plus générale, résultat d'un exercice plus normal et plus naturel de l'esprit humain, qui tient compte de toutes nos aspirations et de toutes nos tendances, qui admet ce que le P. Gratry appelle le principe de transcendance. On peut l'appeler la *philosophie intégrale*. Elle est devenue la philosophie du XIXe siècle. Elle sera la philosophie du XXe siècle.

L'un des reproches que l'on a faits le plus au P. Gratry c'est précisément d'avoir confondu la méthode dite de transcendance, en philosophie (méthode qui nous permet en quelque sorte d'*induire* du fini à l'infini), d'avoir confondu, disons-nous, cette méthode avec la méthode infinitésimale en mathématiques. Or nous croyons que l'avenir donnera raison au P. Gratry et que de plus en plus on saisira cette analogie des mathématiques et de la philosophie. Ce sera l'honneur du P. Gratry d'avoir été en cela comme en beaucoup d'autres questions un précurseur, un prophète.

Prophète, il l'a été encore, quand il a dit que le siècle ne se terminerait pas sans que les peuples ou les gouvernements aient essayé de supprimer la guerre. Nul plus que lui n'a lutté contre ce fléau, n'a montré mieux que lui que l'humanité pouvait s'en débarrasser. Il est mort cependant avant d'avoir assisté à la réalisation de ses espérances. C'est l'heure de le faire revivre par ses écrits au moment où les premiers efforts officiels sont faits pour faire régner la paix parmi les hommes, pour, suivant son expression, qui est en même temps celle du psalmiste, organiser la terre dans la justice.

On a reproché au style du P. Gratry d'être obscur. · reproche est celui des esprits superficiels qui n'ont p vivifié leur littérature de sciences, qui sont restés d esprits purement littéraires. Il nous semble que ces espr se font de plus en plus rares. A mesure que l'enseigneme devient plus scientifique, que la physique, que les math mathiques, que la géologie, que l'astronomie deviennent populaires, que l'étude de ces sciences remplace ou complète l'étude ou la méditation des écrits de Cicéron et de Démosthène, l'esprit moderne prend une autre forme. Nous croyons, avec beaucoup d'observateurs, que notre littérature évolue en ce moment et se revêt de formes plus scientifiques.

Désormais les poèmes épiques, que l'on trouve à l'origine de toutes les littératures, sont impossibles, mais cela ne veut pas dire que toute poésie, tout merveilleux est désormais exclu de la littérature moderne. Ce merveilleux, cette poésie ont changé de nature. C'est un merveilleux scientifique, une sorte de poésie scientifique.

Le P. Gratry sera, avec trois ou quatre auteurs de ce dernier quart de siècle, l'un des premiers représentants de cette littérature nouvelle.

Nous devons constater, au moins pour le déplorer, que le P. Gratry n'a pas exercé, malgré les qualités de son style, l'élévation de sa philosophie, sur la littérature et la philosophie d'influence bien visible. Son esprit était encore inculqué cependant jusqu'à ces dernières années à l'École normale par le maître éminent que la France entière a regretté, M. Ollé-Laprune, et à plusieurs indices on sent que l'influence du grand oratorien peut revivre. Citons ici l'appréciation que M. Ollé-Laprune lui-même, dans *Les sources de la paix intellectuelle*, a portée sur celui dont il se disait et dont il était le disciple :

« Si la pensée redevient chrétienne, une philosophie nouvelle naîtra, qui sera l'expression et le fruit de l'intelligence régénérée et pacifiée. Que sera-t-elle? Je ne sais. Elle conciliera sans doute l'action humaine avec l'action divine, le mouvement incessant des choses et de la pensée même avec l'immutabilité des principes et de la vérité. Elle recueillera les plus précieux résultats des sciences et les idées maîtresses qui en dirigent la marche, et par là elle enrichira, elle rajeunira la métaphysique sans rien perdre

es possessions acquises. Elle saura montrer le rôle de évolution en toutes choses, mais la nécessité aussi d'un germe donné, sans quoi il n'y aurait rien à développer, et d'un principe donnant, si je puis dire, sans quoi rien ne serait, pas même le moindre germe. Dans ce travail de conciliation lumineuse et franche, elle s'aidera, je le crois, de la philosophie de saint Thomas, mais elle ne tentera pas de la ressusciter purement et simplement. Rien de ce qui a été ne recommence, pas plus dans l'ordre intellectuel qu'ailleurs. Mais ce qui a vécu d'une vie forte conserve des germes impérissables de vie que le contact avec une pensée vivante fait éclore. Quoi qu'il en soit, j'imagine que le XX[e] siècle verra se faire une philosophie compréhensive, ample, harmonieuse, appropriée à ses besoins, philosophie très nouvelle où toute l'ancienne revivra ; philosophie nette, qui saura dire à beaucoup d'idées à la mode : « Je vous rejette » ; mais philosophie très ouverte, familière avec toutes les formes du kantisme et du positivisme, qui saura démêler jusque dans l'erreur une âme de vérité, et de la lettre dégager l'esprit, et dans les aspirations confuses apercevoir l'idée féconde ; philosophie unifiante enfin, qui sera vraiment une synthèse des sciences, des arts, de toutes idées et de toutes choses, une vue sur l'univers dans une lumière venue de Dieu, et par suite un principe d'union entre les esprits, sans les enchaîner, sans les entraver, sans rien leur ôter de leur initiative propre et de leur originale énergie. Voilà la philosophie que je rêve, que je souhaite, que j'espère et dont j'entrevois quelques indices, ou quelques ébauches. Gratry, par exemple, l'a pressentie et en a commencé quelques parties avec la profondeur, la sincérité et l'éclat que l'on sait. Mais j'estime qu'elle est bien loin encore d'être faite. D'ailleurs je ne pense pas qu'elle soit jamais complète ni définitive : pas plus que ses devancières, elle n'aura le privilège ou le malheur de terminer tout. Seulement, si elle se fait, et j'ai la ferme conviction qu'elle se fera, ce sera une époque de paix relative pour l'esprit humain et de grande prospérité intellectuelle : on recueillera dans une sorte d'allégresse ce que douloureusement nous semons ».

Si, en dehors de quelques amis intimes, tels que l'abbé Pereyve, et de quelques membres de l'Oratoire, le P. Gratry n'a pas formé, jusqu'à ce jour, de nombreux disciples, il

faut l'attribuer à ce que cet esprit était en avance sur son époque. La fondation à Paris d'une réunion de jeunes gens sous le nom de *Conférence Gratry*, la publication de quelques ouvrages récents, tels que *Les sources de la paix intellectuelle*, *Guerre et Christianisme* par de Triac (Paris, Firmin-Didot), indiquent que l'influence du P. Gratry s'exercera sur le XXe siècle.

L'ABBÉ PICHOT.

Felletin, le 17 mai 1899.

PAGES CHOISIES

DU R. P. GRATRY

I

PHILOSOPHIE

Ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora.

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

Il y a, dit Pascal, trois mondes : le monde des corps, le monde des esprits, et un troisième monde qui est Dieu, qui est surnaturel et infini, relativement aux deux premiers. Or, la philosophie est du second monde, elle doit régner sur le premier, et elle doit se soumettre au troisième, non pour s'anéantir, mais pour monter plus haut.

En d'autres termes, (la philosophie est la science propre que développe en lui et que possède l'esprit humain ; c'est l'esprit humain développé.) L'esprit humain développé doit pénétrer le monde des corps et en connaître les lois ; mais l'esprit humain développé doit se soumettre à Dieu, non plus seulement de cette soumission nécessaire à son développement propre, mais de cette autre soumission plus profonde qui développe en lui Dieu même ; qui, outre ce développement venant de

la propre racine et de la propre substance de l'homme, lui donne cet autre développement qui vient de Dieu, dont Dieu est la racine et la substance.

Or, l'esprit humain est capable du développement qui vient de Dieu, comme un arbre est capable de greffe

Et peut porter des fruits qui ne sont pas les siens.

Ces fruits nouveaux détruisent-ils le vieil arbre? Ils l'honorent et le glorifient. Lui enlèvent-ils sa sève? Non: mais ils donnent à cette sève, qui demeurait stérile, un cours glorieux. C'est ainsi que la science divine ne détruit pas la science humaine, mais l'illumine.

Or, la théologie, c'est la philosophie greffée. Et cette greffe, c'est l'esprit de Dieu même enté sur l'esprit humain. Et cette donnée nouvelle est et doit être surnaturelle, c'est-à-dire d'une autre nature que l'esprit humain même, infinie en présence de lui qui est fini, quoique indéfiniment développable.

Le point de départ de la philosophie chrétienne consiste non seulement à montrer les limites de notre raison naturelle, mais encore à enseigner en même temps qu'au delà de ces limites, il existe un ordre de vérités que Dieu peut révéler et qu'il a révélées. Elle enseigne qu'il y a deux lumières, une lumière naturelle et une lumière surnaturelle, comme on voit, par exemple, dans l'ordre physique, deux lumières, l'une naturelle et l'autre artificielle.

L'esprit humain voit-il l'être en lui-même, c'est-à-dire Dieu lui-même ou seulement les reflets de son invisible réalité? C'est la question philosophique par excellence.

La philosophie chrétienne affirme qu'au delà des limites naturelles de la raison, il y a un autre terme surnaturel auquel, par une divine opération de l'amour de Dieu, notre Père, l'esprit peut être élevé. Le fond même du dogme chrétien consiste précisément à dire que l'homme a été créé pour arriver à la vision béatifique

de Dieu.) Donc, en premier lieu, sa nature est telle qu'il est capable d'être élevé à cette vision de Dieu : et, de plus, par le fait, Dieu veut élever l'homme à cette surnaturelle intelligence de ce qu'il est, à cette vue de l'essence divine en elle-même. De plus, enfin, l'observation démontre que l'intelligence comme le cœur ont ce désir.

Or, puisque, de fait, nous sommes créés pour cette fin suprême, dont rien en cette vie ne nous donne l'expérience, il était bon que notre intelligence fût appelée, dès cette vie, à quelque chose de plus haut que ce que la raison peut atteindre, et qu'elle fût excitée à tendre avec ardeur à un état qui dépasse de si loin tout notre état présent. C'est pour cela que (la foi chrétienne nous annonce la béatitude éternelle, qui consiste dans la vision intuitive de Dieu, et même nous révèle le mystère de la nature divine.)

Sans doute, dans notre état présent, (la raison ne saurait pleinement comprendre ce qu'enseigne la foi,) et pourtant elle acquiert une grande et nouvelle perfection en s'attachant, d'une manière quelconque, à l'objet de la foi, et c'est pourquoi saint Paul a dit : « Les choses de Dieu, nul ne les sait que l'esprit même de Dieu ; mais Dieu nous les a révélées par son Esprit. »

Sans doute, la vérité de la foi n'est clairement connue que par l'intelligence qui voit l'essence divine. Cependant, la raison peut et doit s'exercer en cette vie sur les données de la foi, car si petit et si faible que soit ce qu'elle en saisira, cependant c'est un grand bonheur d'atteindre à ses sublimités. Et saint Hilaire nous y exhorte : « Croyez d'abord, et puis réfléchissez et insistez : vous n'irez pas au bout ; mais je vous félicite de votre effort. S'attacher à la vérité infinie, y avancer, c'est beaucoup, quoiqu'il soit impossible de la saisir entière. » D'où saint Thomas conclut que l'homme qui cherche la sagesse doit évidemment s'attacher aux deux degrés de l'intelligible divin, dont l'un peut être atteint par notre raison naturelle, dont l'autre nous est annoncé par la foi.

Donc, selon la philosophie chrétienne, les limites de la raison sont bien celles que pose l'observation psychologique la plus sage. Il est vrai aussi que l'homme désire naturellement s'élever au-dessus de ces limites. Or, cet instinct universel n'est pas dénué de sens. Il tend à la fin dernière pour laquelle Dieu a créé l'homme. Cette fin dernière est la vision immédiate de Dieu et de l'essence des êtres. Et non seulement telle est l'immortelle destinée des esprits dans la vie future, comme le disait Platon, mais dès cette vie, le plus haut degré de l'intelligible divin nous est révélé par la foi. La foi nous en parle et nous le montre. Comprenons-nous ce qui nous est montré? Le voyons-nous clairement et pleinement? Non, sans doute; mais cette lumière surnaturelle et infinie développe grandement notre raison, et y déploie des lumières croissantes.

Et ne prenons pas le change. Ne considérons pas seulement la foi chrétienne comme un texte extérieurement proposé à chaque homme par l'ouïe. Les formules de la foi sont en effet proposées par l'Église qui nous parle (*fides ex auditu*). Mais ce texte venu par l'ouïe, n'est pas le principe, le motif, le seul objet de la foi. Le seul principe, le seul motif, le seul objet de la foi, c'est Dieu même, Dieu seul. C'est sa lumière surnaturelle, l'instinct intérieur de Dieu qui parle, la divine infusion de Dieu versant directement dans l'âme la lumière même, voilà le principe, la substance de la foi. (*Fides ex interiore instinctu Dei... fides principaliter ex infusione.*) C'est pourquoi la foi est la vérité en substance, comme l'enseigne partout saint Thomas, d'après saint Paul. De sorte que la vérité en substance, Dieu lui-même que nous cherchions par le désir, Dieu lui-même est dès lors dans l'homme. L'homme en a quelque sens (*dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum*). L'homme en a quelque perception. L'homme en voit quelque chose par ce nouveau principe que Dieu lui donne. Cette vérité elle-même, essentielle, substantielle, que nous cherchions, que par nous-mêmes nous ne pouvons atteindre ni explicitement, ni

implicitement, elle nous est donnée implicitement, et nous avons l'immortalité, l'éternité, pour la rendre explicite.

Mais, je le sais, esclaves de la mort que nous sommes, ce qui nous importe, c'est la vie présente. Ne parlez pas de la vie éternelle, c'est tout autre chose, dira-t-on. Il s'agit ici de philosophie. Je le sais. Mais d'abord n'abusons pas du mot de philosophie. mot rétréci. Traduisons ce mot grec en français. Au lieu de philosophie. mettez *sagesse*, ou bien *amour de la sagesse*. C'est plus clair et en même temps plus grand. Nous verrons mieux si cette lumière implicite de Dieu présent dans l'âme par l'amour et la foi, peut quelque chose ou ne peut rien dès cette vie pour la sagesse, ou, si l'on veut. pour la philosophie.

En ce siècle où la pensée, bonne ou mauvaise, gouverne despotiquement le monde par son influx universel et quotidien, et où, par une étrange et très redoutable rencontre, quand la parole arrive au trône, il se trouve des sectes puissantes qui entreprennent systématiquement de renverser les lois de la raison, il se peut qu'à une telle époque ce soit une œuvre presque sacrée que de défendre la raison humaine et ses lois. Peut-être, à cause de la solidarité radicale des deux lumières dont Dieu éclaire les hommes, est-il nécessaire qu'aujourd'hui ce soit le prêtre qui soutienne la philosophie, afin de maintenir la foi?

Dans nos luttes contre l'esprit d'incrédulité, nous trouvons d'ordinaire devant nous, comme barrières, les lacunes intellectuelles, et les bornes de la raison tronquées. Les passions, sans doute, sont l'obstacle, intime et substantiel, mais l'homme sincère juge les passions, les réprime, les dirige, relève vers Dieu leurs données légitimes, lorsqu'il connaît la vérité. Jésus savait toucher, délivrer, entraîner à sa suite, les possédés, les publicains, les femmes de mauvaise vie. Mais que pouvait sa toute-puissante parole contre les scribes? Or,

voici qu'aujourd'hui la diffusion plus générale des lettres superficielles et incomplètes popularise l'esprit des scribes, et multiplie cette forme intellectuelle arrêtée, qui s'enferme en soi, et se défend par la lumière partielle contre la lumière infinie. Quel spectacle que celui d'un pauvre, d'une femme, d'un ignorant à qui les traditions logiques vulgaires imposent cette effroyable forme de l'esprit! Quel spectacle que celui d'une âme, affamée de croire et de vivre, mais systématiquement organisée pour la défense contre toute lumière du dehors! Que de fois, regardant une telle âme, nous l'avons vue, bonne en elle-même, mais artificiellement enveloppée contre la vérité dans une forme logique impénétrable! Au centre nous apercevions un cœur, mais autour était la muraille! Nous calculions avec effroi l'immense travail qu'il nous faudrait pour détruire, par notre raison, toutes ces défenses! Et le temps n'y suffisait pas! C'est alors, si l'on peut, qu'il faut avoir recours à l'électricité du cœur, qui traverse la pierre et qui touche à distance!

Mais quel bien ce serait si l'on pouvait détruire la logique perverse qui ôte à la raison de tant d'hommes son étendue et sa lumière, et qui étouffe et ensevelit tant de cœurs!

Quand on a consumé sa vie dans l'amour et la recherche de la vérité, quand on lui a tout sacrifié, quand on a passé bien des heures, à genoux, aux pieds de la Sagesse, et que l'on a couvert ses pieds divins de larmes et de baisers, on sent d'autant mieux sa faiblesse assurément, mais on voudrait pourtant n'être jugé qu'avec réserve par ceux qui ne sont pas même bien certains que la Sagesse existe, ou qu'elle soit Dieu.

Nous croyons que le prochain effort de la raison moderne constituera la science totale, et cela d'après la méthode qui vit et règne dans la partie déjà constituée, la science du monde visible.

La raison humaine a deux mouvements essentiels, nécessaires, suffisants, savoir : un mouvement de déduction qui va par voie d'identité, et un mouvement d'induction qui va par voie de transcendance.

Ces deux mouvements, également nécessaires, légitimes, scientifiques, sont la vie même de la raison dans toutes les sciences et dans toutes les directions de l'esprit.

La déduction règne partout pour tout développer, tout expliquer ou démontrer, et l'induction, procédé de transcendance et d'invention, commence tout, soit qu'il faille, en physique, s'élever des effets aux causes ou des phénomènes contingents aux lois géométriques; soit qu'il faille, en géométrie, conclure ou du fini à l'infini, ou d'une série à la limite que la série n'atteint jamais; soit enfin que la philosophie, à partir du spectacle de la nature, s'élève jusqu'à la cause première, jusqu'à l'idée précise et scientifique de l'existence nécessaire de Dieu et de ses attributs.

La grande science de la nature a été créée, précisément lorsque les penseurs se sont soumis et résignés à ne point créer la nature, mais à la regarder, à l'écouter, à la suivre, à lui obéir, à l'interpréter avec patience, humilité, labeur, longueur de temps, persévérance d'efforts. Oui, voilà la première condition de la science. Eh bien, la science de l'homme, la science de Dieu, sont aux mêmes conditions que la science des lois et des causes du monde visible. L'immense monde de l'âme est une base d'expérience aussi, et le monde infini qui est Dieu est la grande base et le grand point d'appui. Ce sont là les trois bases qu'a retrouvées expérimentalement, comme étant nécessaires toutes les trois, la longue recherche du plus sincère et du plus persévérant des penseurs de ce siècle. La philosophie totale et réelle ne commencera que quand Dieu même sera devenu un objet de sainte expérience, un objet que le sage traitera comme le savant traite la nature pour la connaître :

suivre Dieu, écouter Dieu, attendre Dieu, l'interpréter, lui obéir, le méditer, le contempler sans cesse, et j'ose le dire *l'expérimenter* ! Oui, j'ose le dire, car je parle avec saint Thomas, quand il nomme *la connaissance expérimentale de Dieu* (*experimentalem Dei notitiam*). Là est la base supérieure telle que l'esprit humain la veut.

L'esprit humain, appuyé sur ses bases, s'élève aux principes scientifiques par le procédé fondamental et principal de la vie raisonnable, celui qui va par transcendance du fait à l'idée générale, des faits multiples aux lois et à la cause.

Puis, à partir de ces principes qu'atteint, par transcendance, le procédé premier de la raison, un second mouvement, émanant de ces centres, rayonne par rayons droits, et répand la lumière dans toutes les directions avec l'incomparable vitesse de la déduction et l'évidence de l'identité. Et les rayons des divers centres se croisent, se superposent et se soutiennent, et les lumières des trois mondes s'unissent sans se confondre, et celle des lumières qui est la lumière de Dieu même, transfigure et bénit la fécondité des deux autres.

Les tendances aboutissent, c'est-à-dire, celui qui marche arrive, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe.

Tout ce que la pensée conçoit, tout cela est. Tout ce que le cœur veut et cherche sera trouvé. Tout ce que l'on espère, si l'on y croit, si l'on y tend, sera donné. Tout ce que la nature, l'instinct, l'effort, le travail, la prière, tout ce que la religion, l'élan vers Dieu, vers la vérité, la justice, la beauté, le bonheur, tout ce que toutes ces forces prophétiques liguées ne cessent d'attendre et de chercher, tout cela nous sera très certainement donné. La poésie est vraie : l'enthousiasme est très sage ; la prière a raison ; elle a raison de dire : Que votre règne arrive. Ce règne arrive, puisqu'on y tend.

Oui, plus on croit, plus on espère, et plus on a raison. La foi, l'espérance, peuvent manquer, mais non pas la

couronne de l'espérance et de la foi. Tout est encore plus réel que la foi, plus beau que l'espérance. Si on cherche le Père, et si on veut le voir, on le verra. Si l'on veut toujours vivre, on sera dans la vie pour toujours. Si l'on veut que les êtres aimés y soient, ils y seront. Si l'on veut qu'ils soient près de nous, ils seront près de nous. Si l'on espère leur être uni toujours, on leur sera uni de telle manière qu'alors seulement on saura que notre amour sur la terre n'était qu'une tendance, un effort pour s'unir. C'est au terme que Dieu nous unit. Au terme, les êtres aimés seront *un* avec nous, et seront tels que nous les aimons, aussi grands et aussi charmants que l'amour peut les voir ou les rêver. Et pourquoi l'amour les voit-il si beaux? C'est parce qu'il a des ailes, parce qu'il a ce procédé de transcendance qui s'élance de ce qui vit sur terre à l'idéal qui est au ciel, cause de la vie et terme de la vie. Il voit chaque être dans son idée céleste, il voit en Dieu. C'est le procédé de la science. Quant à moi, je crois à ces célestes déductions de ma formule, comme je crois à ces déductions géométriques, et à l'exactitude mathématique. Oserai-je dire que quiconque n'y croit pas me semble n'avoir pas toute sa raison ni tout son cœur? Quelqu'un disait : Les lignes de la pensée convergent à la vérité vers Dieu ou vers son apparence. Mais est-ce bien vers Dieu ou vers son apparence? Lequel des deux? Et il hésite. Moi je dis : C'est vers Dieu, parce que les tendances aboutissent, parce que le principe de *transcendance* est vrai comme la géométrie elle-même.

Il faut que la raison savante cesse de faire cause commune avec la raison abrutie. Il faut que la raison savante revienne à Dieu, à la nature. Il faut que la raison savante apprenne à protéger, à soutenir, à déployer, au lieu de l'écraser ou de la mutiler, toute la nature de la raison telle qu'elle vient en ce monde, et telle que la développe le premier et simple enseignement de la parole articulée.

Établir du silence dans son âme pour écouter en soi

Dieu qui parle dans tous les hommes, surtout en ceux qui aiment la vérité ;) se dégager de ses passions, et se tenir au-dessus de son siècle pour être plus près de Dieu et du cœur de l'humanité; fuir la méditation oisive et l'illusion des contemplations paresseuses, en faisant par la plume les vérités qui se déploient dans l'âme, sous le souffle de Dieu, quand elle est pure et en repos; discipliner son corps, le pénétrer, le rapporter, comme un instrument, à son esprit et à son âme, pour que l'homme tout entier soit uni dans son œuvre; consacrer à la vérité tout son temps, aussi bien que l'homme tout entier, âme et corps; consacrer la journée entière, et ne pas mépriser la nuit même ni le sommeil. Consacrer le sommeil en consacrant le soir; préparer au sommeil sa tâche et le faire travailler; fuir la dissipation qui interrompt l'esprit et qui l'éteint, pour trouver le repos qui le recueille et le féconde; pratiquer, dans la continuation de l'adoration intérieure, ce que pratiquent les germes, qui croissent et qui grandissent, soit que l'on veille ou que l'on dorme; parvenir à la vraie prière, où la voix infaillible de Dieu se fait entendre, où le contact de Dieu nous est donné, et où s'accomplit le mystère du rapport substantiel et vivant de l'âme à Dieu; puiser dans cette union à Dieu l'inspiration réelle, c'est-à-dire la résolution de devenir un ouvrier dans la moisson de Dieu; recevoir dans cette inspiration et cette résolution la connaissance des plaies de son âme et des souffrances du monde, la compassion pour ces souffrances et pour ces plaies, la force, la volonté de travailler à les guérir; voir et juger, dans cette lumière, la crise du présent siècle, qui est la question du Seigneur : pensez-vous que le Fils de l'Homme trouve encore de la foi sur la terre? Apprendre ce que Dieu veut du cœur humain et de l'esprit humain, et ce qu'il en exige pour leur donner ou leur laisser la foi; rentrer dans la voie, manifestement droite, du dernier grand siècle, qui allait à Dieu par la sainteté et par la science, et unissait, fécondait, ou pour mieux dire créait les sciences dans la lumière

de Dieu; reprendre le faisceau, trop longtemps brisé, des grandes lignes de l'esprit humain, créer ainsi cette science comparée qui sera celle du prochain grand siècle: remonter de chaque ligne de la science au centre de comparaison; y trouver Dieu partout, et sa lumière vivante et régénératrice; faire redescendre cette lumière dans tous les canaux de la science, dans toutes les fibres de l'esprit; délivrer, réchauffer les cœurs par cet influx nouveau; et relever enfin, par une éducation plus lumineuse, les générations à venir: tel est l'ensemble des conseils qu'il faut donner, et du but qu'il faut proposer à celui qui veut être aujourd'hui disciple de Dieu.

Le désir inné de voir Dieu existe naturellement dans toute créature raisonnable. Et en effet, est-ce que l'âme de l'homme, à mesure qu'elle s'élève dans la connaissance rationnelle de Dieu et de la vérité, ne sent pas, de plus en plus vivement, l'insuffisance et la vanité de cette science pour combler son désir de savoir et son besoin de voir? A mesure qu'elle connaît davantage, cette âme ne sent-elle pas un vide toujours plus grand? Ne sent-elle pas que cette science, toute humaine, est pâle, est froide et creuse, quelque certaine qu'elle soit? Quand un esprit véritablement pénétrant regarde en face et perce jusqu'au fond ses plus claires pensées, ne voit-il pas que, même les plus certaines et les plus nécessaires, ne sont pas l'être, la vie, ni la vérité substantielle, mais seulement des ombres de l'être, des traces de Dieu, et des fantômes divins: ombres, fantômes, reflets et traces de Dieu, grandes choses, mais qui ne sont pas Dieu: qui viennent de Dieu, mais ne le montrent pas lui-même, en son essence et sa substance? Quiconque ne voit pas cela est un enfant dans l'ordre intellectuel, et doit grandir et avancer, jusqu'à ce que l'expérience virile de la pensée lui ait appris ce qu'est notre lumière présente, ce qu'elle peut, comme aussi ce qu'elle ne peut pas et n'est pas. Elle n'est point la lumière absolue, vue en face et dans sa source même: elle en est l'ombre ou l'image réfléchie.

Mais si nous voyons l'ombre de la lumière, c'est que la lumière est et vit. Ne la pourrons-nous jamais voir elle-même? Oui. sans doute, dans l'éternité. Mais n'en arrive-t-il rien jusqu'à nous dès cette vie? Pourquoi non, s'il est vrai que la foi, la foi vivante, est un état de l'âme qui met en nous le commencement de la vie éternelle? Et si nous sommes chrétiens, si nous croyons au catéchisme qui nous a été enseigné dans notre enfance, ne nous sommes-nous jamais demandé ce que peuvent être ces dons du Saint-Esprit qu'on nomme les dons de sagesse, d'intelligence, de science? Peut-être avons-nous pensé que ces dons ne concernent que quelques âmes privilégiées, à qui Dieu fait miraculeusement d'étranges révélations. Or, écoutez saint Thomas d'Aquin : « Il y a donc, selon l'enseignement chrétien, une lumière nécessaire que Dieu donne à tout homme, parce qu'il est homme, et une autre lumière que l'âme peut ou perdre ou gagner, selon que Dieu, par sa grâce, habite ou n'habite pas en elle. »

Mais comment ferons-nous comprendre ces choses aux esprits qui n'ont pas la foi, ou qui ont établi, entre leur science d'une part, et leur foi d'autre part, un mur infranchissable? Peut-être les prierons-nous de se recueillir devant Dieu, de rappeler tous leurs souvenirs, et de se demander s'ils n'ont jamais été sollicités ou éclairés, de loin en loin, par une autre lumière bien différente de leur lumière habituelle, humaine et naturelle? Par exemple, il y a un âge dans la vie, avant les ruines et les dévastations d'esprit et de cœur qu'apporte d'ordinaire l'explosion de la puberté, il y a un âge d'angélique innocence, d'énergique et simple droiture, d'implicite clairvoyance où se réalise, pour beaucoup d'hommes, quelque chose de ce que nous apprend l'Évangile au sujet du Sauveur enfant : « L'enfant, dit l'Évangile, croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, et il instruisait les docteurs. » N'avons-nous jamais, à douze ans, entrevu quelque éclair de cette lumière de grâce et de sagesse? N'avions-nous

point alors sur la vertu, sur la justice, sur la véracité, sur la pureté virginale, sur l'effrayante laideur des moindres fautes, sur le respect et sur l'amour des hommes, sur la compassion pour les pauvres, sur le devoir de poursuivre tout mal, sur la force que donne le droit, sur la présence intime de Dieu, sur la plénitude du bonheur qu'il veut donner à tous, sur sa paternelle providence, n'avions-nous pas, sur toutes ces vérités, certaines données de lumière implicite, sereine et vivifiante, certaine puissance d'intuition, d'admiration, de foi, certaine capacité d'inspiration, qui seraient aujourd'hui pour nous, si nous ne les avions perdues, d'inépuisables sources de science, d'éloquence, de poésie et surtout d'héroïques vertus? Notre langage, peut-être, est devenu, sur toutes ces choses, plus flexible et plus varié, notre pensée plus analytique, notre conduite plus réfléchie. Mais qu'avons-nous fait de nos sources, de nos sources de lumière et de feu? Peut-être étiez-vous cet enfant que prit le Sauveur, qu'il posa devant lui, et sur le front duquel il imprima un baiser de sa bouche? Si vous aviez, dans votre âge mûr, avec toute votre science acquise et votre puissance d'analyse, les vertus intellectuelles et la sève lumineuse qu'à douze ans Dieu mettait en vous, vous sauriez aujourd'hui ce qu'est la science infuse, ce qu'est le don de science, de sagesse et d'intelligence, et vous verriez peut-être cette sainte lumière ne point se borner aux bases sacrées de la justice et de la morale, mais se ramifier en même temps, avec une merveilleuse souplesse et une puissante fécondité, dans tout le détail de la connaissance, dans toute la science de l'homme, de la nature et de ses rapports avec Dieu.

Aujourd'hui, vous n'avez plus en vous qu'une lumière de détail, qui ne se réunit à aucun soleil vivifiant; faible lumière, lumière flottante et vacillante, lumière inquiète sous le souffle toujours renaissant de perpétuelles incertitudes, lumière sans chaleur, sans bonheur, sans fécondité, qui ne se développe point d'elle-même, de

nuit et de jour, soit que l'homme veille, soit qu'il dorme comme les germes divins dont parle l'Évangile; lumière qui ne s'aide point elle-même, que vous acquérez seul. très pauvrement, à la sueur de votre front, et qui, venue avec grande peine et grand labeur, se dissipe et s'oublie dès que l'effort qui la ramasse est arrêté, lumière sans intuition, qui ne voit point l'intérieur des choses, ni rien en Dieu, ni Dieu en rien, mais qui vous montre seulement dans votre tête des mots, des textes, des formules, des souvenirs d'idées d'autrui ou de vos idées d'autrefois.

Heureux ceux qui, cherchant la sagesse, trouveront leur point d'appui philosophique dans l'Évangile!

Le Sauveur donc nous parle ainsi : « Je vous le dis en vérité, celui qui écoute ma parole et croit en moi, a la vie éternelle. Comme le Père a la vie en lui, de même il donne au Fils d'avoir la vie en lui. Vous, vous n'avez pas le verbe de Dieu fixé en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qui l'envoie. Je le sais, vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu. Moi, je ne suis pas seul, mais mon Père est en moi. »

Pour nous, en lisant ces paroles et celles qui les entourent, et l'admirable commentaire qu'en donne l'Église, nous y voyons, nous y sentons, les deux états de lumière dans l'âme. Car ou l'âme a la vie en elle, ou elle n'a pas la vie en elle. Or la vie, dit le même Évangile de Saint-Jean, la vie est la lumière des hommes, *vita erat lux hominum*. L'âme n'a pas la lumière en elle, ou elle a en elle cette lumière. Et elle n'a en elle cette lumière, comme l'enseigne notre Sauveur, que par la foi, par la grâce et l'amour. Or, voici, ce me semble, d'après l'Évangile, les deux principaux caractères de la lumière en nous. Celle-ci est à la fois ardente et lumineuse, tandis que l'autre, la lumière naturelle, a sans doute aussi sa chaleur, mais comparable à un rayon d'hiver, qui diminue le froid, mais ne donne point l'été. En second lieu, la lumière en nous, substantielle, non plus

abstraite, devient comme un autre vivant qui vit en nous; c'est un autre qui demeure en nous, qui ne nous laisse pas seul; qui parle, qui répond, qui inspire et provoque, et qui agit en nous sans nous. Il nous aide, il nous soutient, il nous guide, il répare le mal, il nous relève, il nous pardonne et il nous aime. Nous sentons que nous ne sommes pas seuls, nous nous sentons aimés, guidés, soutenus, portés par un plus sage, par un plus fort, par un plus grand que nous. Rappelez-vous, si vous avez passé par cette désolation, ou si vous y vivez encore, rappelez-vous l'état d'une âme qui sent certainement qu'elle est seule. Cette âme dans sa pure jeunesse avait, par la foi et l'amour, porté Dieu; puis, laissant Dieu, elle a porté une créature. Maintenant elle ne porte plus rien, elle n'est plus unie à personne; elle est seule. O désert! ô désolation! ô âme désespérée, si elle n'est pas éteinte! ô âme éteinte si elle n'est pas désespérée! Si les sources de l'amour sont taries, vous ne pouvez souffrir, parce que vous n'êtes plus rien. Espérons donc que vous souffrez. Heureux si vous souffrez beaucoup! Heureux si votre esprit souffre comme votre cœur, et si vous avez bien la double soif de la justice et de la vérité, de l'amour et de la lumière.

Alors — et c'est l'histoire de bien des âmes — vous poursuivrez avec ardeur la lumière qui est hors de vous, la lumière que l'étude et la réflexion solitaire, plus solitaire que vous ne pensez, ramassent avec effort dans votre tête. Vous la trouverez vide et pâle, superficielle, certaine peut-être, mais inutile; claire peut-être, mais sans mystère ni profondeur, sans progrès spontané, donnant peu, promettant moins, conséquente et logique, mais sans fécondité et sans félicité. Vous ne pouvez l'aimer, et vous n'espérez pas en elle. Ce n'est pas un être, ce n'est pas la vie, ce n'est pas une source, c'est un calque, une image, un fantôme, une abstraction. Je vous admire si, dans la recherche de la vérité, vous pouvez vous en tenir à ce degré. D'ordinaire on ne s'y tient pas; on

retombe dans la vie vulgaire, dans les sens et leurs joies, ou bien l'on monte plus haut.

Et où va-t-on, si ce n'est à l'autre lumière? Il y aura peut-être, par la grâce de Dieu, dans notre vie, quelque révolution pratique, un brusque et fondamental changement, un réveil et une vie nouvelle. Alors, jamais arbuste, presque mort sous la gelée, n'aura bu, par ses racines exténuées, l'eau de la neige fondante, et, par ses branches flétries et ses pâles bourgeons, le vent tiède du midi, avec autant d'avidité qu'en aura votre âme à s'enivrer du retour de la lumière chaude. Cette lumière réveillera tout, je dis tout, dans votre esprit, dans votre cœur, dans votre corps; sentiments oubliés, idées perdues, fibres mortes ou paralysées, reprendront vie, mouvement et sensibilité. Des milliers de germes, arrêtés et profondément enfouis, comme l'ont été parfois des grains de blé sous le plomb d'un sépulcre, recommenceront à fermenter sous la douce excitation de la lumière vivante. Notre âme redeviendra sensible dans toute son étendue, et rentrera en communion avec tous les êtres, avec le monde physique dont le grand sens et la voix vous redeviendront perceptibles, avec les âmes dont les mouvements vous toucheront, avec Dieu même par le sens divin. Réveillé à la racine de l'âme, ce sens divin, principe de toute sensibilité véritable, vous rend le sens des âmes et le vrai sens de la nature. Notre racine profonde, la première de vos facultés, a repris sa vie pleine, et elle engendre en vous de nouveau les deux autres, comme la racine des plantes engendre les fleurs et les fruits, ou plutôt comme en Dieu, le Père principe du Verbe et de l'amour, engendre le Verbe et produit l'amour. Mais, je vous prie, toutes ces choses se passeraient-elles en vous, si vous n'aviez la vie en vous? ou plutôt toutes ces choses ne sont-elles pas la vie en vous? Mais, selon l'Évangile, qu'est-ce que la vie, sinon la lumière des hommes, Dieu même? Ne comprenez-vous pas qu'il est personnellement présent, que vous avez en vous son Verbe,

son Verbe demeurant en vous (*Verbum ejus in vobis manens*); que vous avez en vous son amour substantiel (*dilectionem Dei vobis*); qu'il se passe dans votre âme ce qu'a dit le Sauveur : « Si quelqu'un m'aime, mon Père et moi nous viendrons en lui, et nous habiterons en lui avec l'Esprit de vérité. » Vous n'êtes plus seul; la lumière personnelle est en vous; la lumière à l'état de source vous est donnée. Vous y sentez un avenir infini, un mystère infini et une profondeur insondable, développable dans l'éternité et aussi dans le temps, pour produire les grands siècles, pour consoler les hommes, pour dompter la nature et pour régler le monde.

Nul doute que par la pureté du cœur, par l'innocence, ou conservée ou recouvrée, par la vertu, la foi et la religion, il n'y ait, dans l'homme, des capacités et des ressources d'esprit, de corps et de cœur que la plupart des hommes ne soupçonnent pas. C'est à cet ordre de ressources qu'appartient ce que la théologie nomme la science infuse, les vertus intellectuelles inspirées, que verse dans notre esprit le Verbe divin, quand il habite en nous par la foi et l'amour. Quel homme instruit ne s'est parfois demandé de quelle source pouvaient venir à sainte Thérèse, par exemple, ses étonnantes lumières sur la vie, la nature et l'histoire de l'âme? De quelle source de semblables lumières pouvaient venir à de bien moindres esprits tout illettrés?

Je le demande, que faisons-nous du mot inspiration? Pourquoi ce mot n'est-il plus aujourd'hui pour nous qu'un terme mythologique? Pourquoi ne le prend-on plus au sérieux? Parce que nos facultés sont affaissées par la plate incrédulité du siècle précédent. On ne croit qu'à ce que l'on touche directement par les yeux et par les oreilles; on n'admet pas qu'un autre esprit puisse nous parler autrement qu'au moyen du son : on ne croit pas que Dieu nous parle intérieurement. Mais est-ce que nous pouvons savoir quoi que ce soit, avoir une seule idée, comprendre la valeur d'un mot, sans que

Dieu nous éclaire et nous parle au dedans? « Toute connaissance certaine, dit saint Thomas, vient de la lumière de la raison, directement versée dans l'intérieur de l'âme, et par laquelle Dieu parle en nous. Ne pas savoir cela, ne pas le croire, me paraît être le fait d'une ignorance presque animale. Et si tant d'hommes l'ignorent, c'est que l'humanité n'émerge que peu à peu, et bien lentement, au-dessus de l'animalité. »

Mais si Dieu est nécessairement cause première de tout mouvement intellectuel, s'il nous éclaire et nous parle dans toute vérité, ne comprenons-nous pas qu'il peut nous éclairer et nous parler de deux manières? Parle-t-il de la même manière, et dit-il la même chose aux sages, et aux malheureux endormis dans les ténèbres de la sensualité? Il laisse à tous cette lumière nécessaire de la raison qu'on a parce qu'on est homme; mais il donne à ceux qui l'écoutent, qui croient et aiment, une autre lumière, substantielle et cordiale, libre, vivante et personnelle, qui est lui-même. Il dit à l'âme ce grand mot du prophète : « Moi qui vous parlais, me voici. » Il dit à l'âme le mot de Jésus-Christ à ses disciples, lorsque, la veille de sa mort, il leur parle de son amour : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous appelle mes amis, parce que je vous dis tout, tout ce que me dit mon Père. » Le Père parle autrement à ses enfants, autrement à ses ennemis. Sans doute, il veut faire de ses ennemis ses enfants; mais tant que la volonté libre se ferme à son amour, elle est ennemie. Tant qu'elle ferme l'oreille et n'entend pas la douce parole du Père, elle n'entend que le bruit nécessaire de ses lois. Tant qu'elle détourne le regard, elle ne voit que l'inévitable reflet de la lumière universelle; elle ne voit pas sa source dans le regard du Père.

Par cela seul qu'il y a quelque part quelque trace, quelque idée de beauté, de bonté, d'intelligence, d'amour, de perfection et de bonheur, il est certain qu'on peut, qu'on doit pousser à l'infini toutes ces idées,

et affirmer l'existence actuelle, éternelle, infinie de leur réalité. Ni le cœur, ni l'imagination, ni la prière, ne peuvent aller trop loin. Tout est encore plus beau que ce qu'on rêve; tout est encore plus grand que ce qu'on croit.

De sorte qu'un enfant qui espère et qui croit; qu'une humble femme qui prie et pleure, qui aime, qui croit à des merveilles qu'elle attend dans une vie future, cette femme et cet enfant possèdent les dernières conclusions de la science, et plus ;car ils tiennent à la fois la vérité dans leur cœur et dans leur esprit.

D'où il faudrait encore tirer ces conclusions pratiques qu'aujourd'hui notre manque de foi, de conviction, d'enthousiasme, vient du mal, et part, soit d'une perversité qui détruit la raison, soit de l'abaissement général de la raison parmi nous et du sommeil de la philosophie : qu'il faudra détruire la raison, et c'est ce qu'on entreprend, pour détruire ces saintes et religieuses doctrines universelles qui sont, comme on le sent très bien, le préambule et la base naturelle du catholicisme ; que le prochain grand siècle raisonnable sera un siècle plus catholique que le XVIIe siècle et même que le XIIIe; que la renaissance des fortes études philosophiques serait un gage de renaissance sociale ; que la sérénité des inébranlables croyances fondées sur Dieu et la nature, sur la foi et sur la raison, qui viennent de Dieu, peut encore succéder au lamentable abattement des âmes plongées dans la langueur et dans les ténèbres du doute, et réserver aux peuples modernes de nouveaux siècles de lumière, de foi, d'union, d'héroïsme, de charité, pour le service de Dieu et pour l'ennoblissement du genre humain.

Il faut dire, que sauf l'impardonnable découragement de ceux qui ont conservé une lueur de raison, une étincelle d'amour de Dieu, un reste d'ardeur pour la propagation de la justice et de la vérité, une prochaine renaissance aura lieu. Le dernier siècle lumineux, le XVIIe, ce dernier grand flot du progrès, ayant été suivi

d'une vague abaissée assez longue, le flot va remonter. Mais de plus, nous sommes libres : l'océan des esprits est un océan libre : le flux et le reflux, quoique poussés par la nature, dépendent aussi de nous. Il suffirait qu'aujourd'hui, parmi nous, se produisît, pour relever la raison et par la raison la religion, un effort comparable à celui du XVIIIe siècle pour écraser la religion, et sur ses ruines la raison même et la philosophie. Voltaire, Diderot, d'Alembert, Lamettrie, d'Holbac, Helvétius, Condorcet, et toute cette liste de noms flétris, se sont ligués et associés pour renverser le Christ; mais qu'ont-ils fait de la philosophie? A l'éclatante lumière du siècle qui les touchait encore, ils ont fait succéder, en peu d'années, une nuit philosophique si pleine, que Voltaire a pu dire, sans soulever un rire inextinguible, « qu'entre Platon et Locke, il n'y avait rien en philosophie »; et après Voltaire, Condillac a pu dire : « Nous avons quatre métaphysiciens, Descartes, Leibniz, Malebranche et Locke. Ce dernier seul n'était pas mathématicien, et combien n'est-il pas supérieur aux trois autres. » Ainsi une pleine éclipse cachait à ces étranges esprits l'étincelant soleil du siècle merveilleux qui a créé les sciences, qui a donné à la philosophie ses dernières armes. Aidés par les passions et les vices de leur temps, ces hommes ont pu renverser du même coup la religion et la philosophie. Aidés de Dieu, serons-nous incapables de relever dans les générations nouvelles, la tradition philosophique véritable et complète, le culte de la droite raison, la foi? Qu'on ose en concevoir le projet et en décréter l'entreprise, et le succès est assuré. Dieu sera certainement avec nous, dans une foule de cœurs droits et d'esprits assez forts pour rompre le cours du préjugé. ✓ On a su vaincre, au XVIIIe siècle, le préjugé qui mène à Dieu, on saura vaincre, au XIXe, le préjugé qui en éloigne. L'ignorance cédera; l'absurde, regardé en face par des esprits capables de n'en avoir pas peur, perdra son impudence; la raison se relèvera; la lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde, agira de nouveau, en

retrouvant sa liberté, et la foi renaîtra d'elle-même. Dieu s'en charge, quand l'obstacle est levé.

Comme la grâce, dans les cœurs, agit d'elle-même, et ne demande à l'homme que d'enlever l'obstacle qui l'étouffe, de même, la religion au cœur des peuples agit et se relève d'elle-même, et ne demande qu'une chose : qu'on ôte l'obstacle intellectuel et moral qui l'opprime. Otez l'obstacle intellectuel, l'obstacle moral est entamé. Or, l'obstacle intellectuel parmi nous, c'est la philosophie du XVIII[e] siècle, destructive de la foi au nom menteur de la raison ; l'obstacle enfin, c'est la doctrine des sophistes contemporains qui détruisent la raison aussi bien que la foi. Comment combattre cette philosophie négative ? Comment combattre ce qui n'est pas ? En l'employant comme démonstration par l'absurde. Nous l'avons fait. Puis en s'occupant directement de relever la raison parmi nous, par le rétablissement des fortes études philosophiques. Cela est praticable. Qu'on s'y dévoue.

Seulement, qu'on nous comprenne bien : nous ne parlons ici que de philosophie chrétienne, de cette philosophie qui a pris pour devise la parole de saint Paul : « Je ne veux savoir qu'une chose, Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Toute autre philosophie est ou stérile ou corruptrice. Il faut la vie chrétienne dans les âmes pour que la pleine philosophie soit possible, pour qu'elle naisse et se développe. Il faut cette vie nouvelle pour relever la raison affaiblie en elle-même, plus affaiblie encore par le contagieux affaissement de la volonté, et incapable de déployer jamais toutes ses forces logiques quand elle n'est pas guérie par Jésus-Christ.

CE QUE LEIBNIZ REGRETTAIT EN LOGIQUE

Un correspondant de Leibniz, Wagner, lui ayant adressé une lettre sur l'inutilité de la Logique, Leibniz lui répondit : « J'appelle Logique l'art d'employer sa

raison, non seulement à juger ce qui est donné, mais encore à trouver ce qui est caché. Donc, si un tel art est possible, c'est-à-dire si on peut réellement appliquer la raison à ces deux choses, il est clair qu'on ne saurait trop estimer, trop poursuivre un tel art, et qu'il le faut considérer comme la clef de la science. »

Mais Leibniz, aussitôt après, ajoute ces mots qu'il faut peser : « J'avoue bien que toutes les logiques qui existent jusqu'à ce jour sont à peine l'ombre de celle que je désire et que j'entrevois, et néanmoins, pour dire la vérité, et être juste envers chacun, j'affirme encore que, même dans nos logiques actuelles, je trouve beaucoup d'utilité. La reconnaissance m'oblige à cet aveu. L'étude de la Logique, telle qu'elle est enseignée aujourd'hui dans les écoles, a été pour moi d'un grand fruit. »

Ceci est la vérité sur la Logique. La Logique, telle qu'elle est généralement enseignée, est utile, nécessaire; mais elle est à peine l'ombre, aujourd'hui surtout, de ce qu'elle peut et doit devenir.

Plus loin, Leibniz, insistant sur ce point, ajoute : « Qu'il soit possible de porter incomparablement plus loin cet art d'employer la raison, je le tiens pour certain; je crois le voir; j'en ai comme l'avant-goût, mais, sans les mathématiques, il m'eût été très difficile d'y arriver. J'ai trouvé quelques principes sur ce sujet, et, vers ma vingtième année, j'en ai fait imprimer quelque chose; maintenant je vois combien le chemin est obstrué, et combien il eût été difficile de s'y frayer un chemin sans le secours de la partie intime des mathématiques. Mais ce que j'en pourrais dire aujourd'hui est de telle conséquence, que je n'ose espérer qu'on me croie si je n'apporte des preuves bien effectives; c'est pourquoi je n'en dirai pas davantage pour cette fois. »

Nous adhérons d'autant plus complètement à ces indications, qu'avant de les avoir rencontrées dans Leibniz, nous les avions données nous-même, écrites et enseignées, telles qu'elles sont exprimées ici.

Depuis longtemps nous soutenons que la Logique telle qu'elle se comporte aujourd'hui est utile, indispensable, déplorablement négligée : mais qu'elle n'est point tout ce qu'elle pourrait devenir : qu'elle manque de sa partie principale, et que cette partie principale ne saurait être bien connue, bien expliquée, admise, prouvée, que par le secours de la partie intime des mathématiques.

Qu'est-ce que cette partie intime des mathématiques ? Ce ne peut être que le calcul infinitésimal. C'est en réfléchissant sur la méthode géométrique et algébrique des infiniment petits que nous avons compris l'existence du principal procédé de la raison, dont les logiques élémentaires, écrites jusqu'à ce jour, ne parlent pas, ou qu'elles ne font qu'indiquer vaguement. Nous sommes parfaitement convaincu que c'était la pensée de Leibniz, ainsi que nous l'avons déjà dit et montré en traitant de la Théodicée de Leibniz. La chose est assez claire, ce semble, pour qui à sous les yeux les paroles qui viennent d'être citées, et celles-ci : « Ce n'est pas ici le lieu », dit Leibniz dans ses Nouveaux Essais, « de proposer les vrais moyens d'étendre l'art de démontrer au delà de ses anciennes limites, qui ont été presque les mêmes jusqu'ici que celles du pays mathématique. J'espère, si Dieu me donne le temps qu'il faut pour cela, d'en faire voir quelque essai un jour, en mettant ces moyens en usage effectivement, sans me borner aux préceptes. »

Qui ne voit dans ces paroles une allusion à sa découverte de l'analyse infinitésimale ? Il devient presque impossible d'en douter lorsque, trois pages plus bas, il dit que, selon lui, on poussera la connaissance scientifique plus loin que par le passé ; qu'il ne manque que l'art d'employer les matériaux, « dont je ne désespère point, dit-il, qu'on poussera les petits commencements, depuis que l'analyse infinitésimale nous a donné le moyen d'allier la géométrie avec la physique ». L'art d'employer les matériaux de la connaissance, c'est bien

la Logique. Donc, selon Leibniz, l'analyse infinitésimale est un germe à développer dans cet art, c'est-à-dire en Logique. Ce qu'il faut d'autant plus comprendre ainsi, « que selon lui, la Logique est aussi susceptible de démonstrations que la géométrie, et que la logique des géomètres est une extension ou promotion particulière de la logique générale ». Rien de mieux dit. Il n'y a pas une logique particulière pour la géométrie et une autre logique générale. Il y a une logique générale qui s'applique à tout. Donc tout ce qui est dans la géométrie est aussi dans la logique générale. Donc, s'il y a aujourd'hui en géométrie deux procédés radicalement distincts, parfaitement rigoureux et féconds, il doit y avoir dans la logique générale deux procédés correspondants.

Je sais bien qu'on dit encore aujourd'hui vulgairement : « la logique des géomètres, le procédé des géomètres » ; et qu'on entend par là le procédé de déduction qui, par voie d'identité, tire d'une définition tout ce qu'elle contient. Mais, depuis l'invention de l'analyse infinitésimale, les géomètres n'ont plus seulement ce procédé, ils en ont deux, dont l'un est déductif, l'autre inductif, dans le vrai sens du mot ; et ces deux procédés répondent à ce que nous avons nommé, depuis les premières pages de notre Traité de la connaissance de Dieu, les deux procédés de la raison, dont le principal, comme nous l'avons montré, a été employé par tous les philosophes du premier ordre à démontrer l'existence de Dieu, aussi bien qu'il est employé spontanément par tous les hommes.

Il y a aujourd'hui en mathématiques, comme le remarque fort bien un géomètre, outre la méthode algébrique déductive par voie d'identité, dite jusqu'ici méthode des géomètres, il y a « la méthode infinitésimale qui est mieux appropriée à la nature des choses... qui a changé la face des mathématiques... qui est la méthode directe... qui seule peut conduire à la solution des questions compliquées... et dont le simple développement

par l'algèbre du principe d'identité ne peut tenir la place ».

Les géomètres ont donc bien deux procédés. Il y a donc aussi au moins deux procédés dans la logique générale. Ces deux procédés ont été appelés par Aristote, tantôt syllogisme et induction, tantôt syllogisme et dialectique et par Platon déduction syllogistique et procédé dialectique. L'un, dit Aristote, trouve les majeures, l'autre déduit les conséquences. On peut nommer l'un, avec Leibniz, logique d'invention, l'autre, logique de déduction, ou logique transcendante et logique immanente. Ce sont les deux procédés de la raison, les deux types généraux du raisonnement, les deux mouvements de l'esprit humain, mouvements qui, dans la pratique, sont à peu près toujours impliqués l'un dans l'autre, mais que la théorie a trop peu distingués. Et cette lacune a été, jusqu'à présent, la source des plus grands embarras de la philosophie.

AUTRES LACUNES

Mais il y a, dans la manière dont la Logique est traitée d'ordinaire, beaucoup d'autres lacunes. Lorsque, dans nos premières études, il nous est arrivé d'ouvrir un livre intitulé : Art de penser, Art d'arriver au vrai, — n'avons-nous pas éprouvé quelquefois l'espoir naïf de trouver dans ce livre un guide utile, une méthode théorique et pratique, pour nous conduire dans la recherche de la vérité? Mais notre espoir a-t-il été de longue durée? N'avons-nous pas découvert bientôt que ce livre ne menait pas où nous voulions? Et puis, après quelques mécomptes de ce genre ne nous sommes-nous pas demandé, dans l'exagération de notre mécontentement, pourquoi on n'avait jamais eu l'idée d'écrire une logique utile?

Si l'on pouvait écrire une Logique qui ne fût pas seulement l'ombre de celle que Leibniz désirait! Si nous

pouvions nous-même, dans l'essai que nous allons tenter, approcher seulement de ce but! Si un homme, après avoir traversé la vie jusqu'à l'automne dans un travail sans relâche, après avoir blanchi à la charrue de l'étude, pour l'amour de la vérité seule, essayait, après la moisson, d'apprendre aux plus jeunes ouvriers l'ensemble des travaux qu'il faut subir, des règles et des industries qu'il faut connaître, des semences qu'il faut avoir, des fléaux qu'il faut éviter pour arriver à une moisson, n'est-il pas à croire que les conseils et les discours de ce bienveillant laboureur, quelque grossière que fût sa parole, seraient utiles à ses jeunes frères, et sauraient en mener quelques-uns à l'art de produire en effet, dans le champ de leur âme, sous le soleil et la rosée de Dieu, le vin et le froment de la vérité?

Telle est, il faut le dire, notre ambition, ou plutôt notre cordial désir : aider ceux qui cherchent la vérité, la vérité entière, dans tous les sens, dans tous les ordres de choses, la vérité pour sa beauté, la vérité pour l'amour des hommes et pour l'amour de Dieu. Oh! que le nombre de ceux qui ont cette unique passion est petit! Il s'en trouve cependant, et il s'en trouvera toujours. C'est pour eux que je veux parler.

Je veux leur dire que, pour connaître la vérité, il faut la recevoir de Dieu. Voilà le principe et le point de départ. Puis, il faut travailler sur cette semence.

On sait cela. Mais ce que l'on sait moins, c'est que la vie entière est un perpétuel travail de Dieu pour nous donner, et pour nous inculquer la vérité. Il n'y a pas un mouvement de l'âme et de l'esprit, pas une parole survenant du dehors, pas une seule sensation, ni un mouvement du corps, qui ne soit, en un sens, un mouvement et une parole de Dieu pour nous apprendre la vérité. Le monde des corps est une parole de Dieu destinée à instruire les hommes, et par laquelle Dieu parle, à chacun de nous, de la vérité qui est Dieu. Le monde des esprits est un autre discours de Dieu, dans lequel Dieu nous parle plus clairement encore, et de nous et de

Lui. Enfin, il y a un troisième monde qui est Lui-même, Lui seul, et dans le sein duquel il ne cesse de nous attirer.

Ce que l'on ne sait pas assez, non plus, c'est que l'homme a le sens de ces trois mondes. L'homme a le sens du monde des corps, le sens du monde intelligible, et le sens de Dieu même. Pourquoi dit-on parfois que l'homme n'a que le sens du monde des corps? Pourquoi ceux qui connaissent le sens du monde intelligible ignorent-ils d'ordinaire le sens divin du monde suprême? Pourquoi veut-on détruire ainsi la racine même de l'âme, et par la racine tout l'ensemble?

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est qu'en elle-même, toute impression venant de l'un de ces trois mondes est une impression de la vérité, de la vérité qui est Dieu; et qu'il nous suffirait de ne point gâter la semence de Dieu, pour rester dans la vérité; que dès lors cette première donnée intellectuelle, qu'on désigne parfois en Logique sous le nom de *simple appréhension*, n'est pas sujette à l'erreur. Tout philosophe doit l'avouer.

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est que pour bien recevoir de Dieu les semences, la première condition est une disposition morale. Ce qu'il faut appliquer d'abord aux données de la vérité que Dieu ne cesse de semer dans notre âme, ce n'est pas notre esprit, mais notre volonté, et, selon la parole éternelle du maître des hommes, parole beaucoup trop peu comprise encore, il faut faire en soi-même la vérité avant de la connaître. *Qui facit veritatem venit ad lucem.* Il semble que la lumière se sème dans la volonté, et se recueille dans l'intelligence. Que serait donc l'art de penser et d'arriver au vrai, s'il omettait d'initier l'homme à cette fondamentale et première condition de toute pensée menant au vrai?

Ce que l'on ne sait pas assez, c'est que l'intelligence, dans l'homme, est orientée par la volonté, la raison par la liberté. La raison, comme la vie, comme l'amour, s'applique à tout ce que l'homme veut. L'homme peut appliquer toutes ses forces à Dieu, ou bien au monde et

à lui-même, et il peut appliquer ses forces à ce qui n'est pas Dieu de deux manières, ou bien avec tendance ultérieure vers Dieu, — voie de justice et de vérité, — ou bien avec dégoût, oubli, mépris de Dieu, — voie de ténèbres et d'iniquité. Dans l'un des cas, la tendance est vers l'infini ; dans l'autre, vers le néant. La raison, comme l'amour, souffre ces deux tendances; seulement, elle sait tirer une éclatante vengeance de ceux qui la profanent dans sa tendance vers le néant. Nous le verrons.

Une vérité bien inconnue encore, c'est que le travail pratique de la volonté, pour couver la semence du vrai, et la développer comme Dieu la donne, consiste à préférer toujours, en toute impression des créatures, impression où Dieu est toujours cause première et la créature cause seconde, à préférer Dieu qui parle la créature, à la créature que Dieu parle ; et de même, dans toutes les impressions venant de Dieu, à préférer Dieu même à l'impression. C'est-à-dire, en un mot, que la loi de la volonté, pour ne pas gâter la semence, est de préférer toujours Dieu à soi-même et au monde. Et cette sorte de renoncement à soi-même et au monde, pour préférer Dieu, c'est la mort philosophique dont parlent Socrate et Platon; et c'est l'imitation morale du sacrifice évangélique. Puis à son tour l'intelligence, pour avancer dans la recherche de la vérité, pour acquérir ce qu'elle n'a pas, doit procéder comme la volonté, et opérer aussi l'imitation du sacrifice évangélique. Oui, il y a dans les données intellectuelles, telles qu'elles nous apparaissent d'abord, des limites et des accidents à sacrifier, pour arriver aux pures et simples idées marquées du caractère de l'infini.

La raison ne doit pas seulement ranger et comparer les données brutes du monde des corps et du monde des esprits, mais elle doit les ouvrir, et entrer jusqu'au centre du germe. La raison doit savoir employer les données des deux mondes, créées de Dieu comme point d'appui, comme bases d'élan, pour s'élancer en Dieu. L'âme s'élance ainsi par ses ailes; mais, dans ces siècles

si peu philosophiques, les ailes de la raison sont bien moins connues que ses pieds, ses pieds fatigués à outrance pour avancer si peu.

Une autre vérité encore trop peu connue, c'est l'importance et l'influence du corps de la raison, la parole. Le Verbe divin, comme lumière naturelle éclairant tous les hommes, s'est en quelque sorte incarné dans la parole articulée comme il s'est incarné plus tard, d'une manière plus entière et plus haute, dans ces éternelles paroles révélées qu'un saint docteur appelle « un autre corps du Christ ». On méprise quelquefois le corps de la pensée, comme on méprise le corps de l'âme, composé de chair et de sang. On l'appelle une prison, un obstacle. C'est une erreur manichéenne. (Le corps, créature de Dieu, est partout un appui, un moyen, voulu de Dieu, qui peut devenir obstacle par accident mais qui subsistera glorifié, même après notre exil terrestre.) Or il en est de même des mots.

Enfin, ce que l'on méconnaît surtout, c'est cette fin dernière et suprême de la raison, que saint Augustin et Platon appellent le terme du procédé, ou la raison parvenant à sa fin (*ratio perveniens ad finem suum*). Même ceux qui croient à cette fin dernière de la raison, laquelle consiste, dès cette vie, en quelque commencement de rapport direct avec Dieu, en attendant la vue directe et immédiate de la substance de Dieu, les croyants, dis-je, cherchent parfois à repousser de la Logique comme un affreux mélange, toute mention de cette fin dernière. Mais, pourrait dire ici la raison, que m'importe l'art d'arriver à ma fin, si cet art ne m'apprend pas à marcher vers ma fin dernière? Pourquoi donc tenez-vous à séparer la double idée de mon double but, l'idée de mon but terrestre et l'idée de mon but céleste, l'idée de mon but temporel et l'idée de mon but éternel? Certes ces idées sont distinctes, et si je ne les distinguais pas, je prendrais la terre pour le ciel et le temps pour l'éternité. Mais pourquoi les mettre toujours à part, et ne les jamais comparer, et n'en point saisir les rapports pour

embellir mon but terrestre par la sainte perspective du ciel; et aussi, pour m'apprendre à savoir à propos m'élancer au delà de mon terme moyen jusqu'à mon but suprême? Et voilà ce que quelquefois l'on voudrait refuser à la raison! Mais comment ne pas voir qu'un des plus grands obstacles qui empêchent d'arriver la raison à son but terrestre, c'est qu'elle ignore ou méconnaît son but céleste? Eh quoi, notre raison comme notre cœur seront incessamment sollicités par la bonté de Dieu, attirés à monter jusqu'à Dieu, jusqu'à Dieu rédempteur, jusqu'à Dieu béatificateur; la raison, comme le cœur, aura reçu de Dieu quelques désirs naturels de l'éternelle lumière pour laquelle Dieu nous a créés; l'âme portera en elle l'instinct béatifique, comme s'exprime sainte Catherine de Gènes, et la raison pourrait impunément s'abstraire et de ce désir naturel, et des continuelles excitations surnaturelles qui la poussent à sa fin dernière? Qu'arrive-t-il donc au cœur quand il ne se laisse pas attirer sans cesse vers ce but souverain? On le sait. Il est repoussé; repoussé vers le sens réprouvé dont nous parle saint Paul; repoussé non vers la nature, mais contre la nature, et au-dessous de la nature. De même, pour la raison ne pas tendre à sa fin dernière, malgré le désir naturel et les attraits surnaturels, c'est résister; résister, c'est être repoussé, c'est aller en arrière, non pas vers la saine raison naturelle, mais au-dessous de la raison et contre la raison, vers les abîmes sans fin et de la perversité sophistique. Oh! puisse-t-on bien comprendre ceci et ne jamais refuser à la raison, surtout à la flexible raison des jeunes hommes, à qui l'on parle pour la première fois de la sagesse, l'ensemble des données de Dieu et le double flambeau des deux lumières! Puisse-t-on ne jamais tenir la meilleure de ces deux lumières, pendant une longue année, sous le boisseau!

Enfin, ce qui est encore ignoré, c'est que le passage de la moindre des deux lumières à la plus grande, du but terrestre au but céleste de la raison, s'opère, avec

l'aide de Dieu, par une imitation à la fois intellectuelle et morale du sacrifice. Oui, pour passer des fantômes divins à Dieu même, et des idées de l'infini à l'Être qui est l'Infini, il faut un acte de la raison et de la liberté, analogue à celui par lequel la raison s'élance de toute donnée finie à l'Infini, et s'élève de la vue du monde à la notion de Dieu. Oui, la raison doit savoir critiquer, sacrifier cet état spéculatif pur, ces fantômes et ces ombres, au goût et au désir d'un plus haut état, qui atteigne la substance de Dieu et vive au sein du monde réel de Dieu. Ceci n'est plus seulement l'imitation du sacrifice évangélique, mais l'union véritable au très saint et sublime sacrifice de la croix. De sorte que tout l'itinéraire de l'âme et de la raison, depuis le premier commencement qui reçoit les germes sans les gâter, jusqu'à sa fin dernière où elle arrive à posséder Dieu même, est toujours, ou l'imitation, soit morale soit logique du sacrifice, ou l'union intellectuelle et morale au sacrifice du Verbe crucifié. De sorte enfin que saint Paul aurait dit tout le secret de la vérité, en s'écriant : « Je ne veux savoir qu'une seule chose : Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié ! » En paraissant sacrifier toute science, saint Paul aurait posé la formule de toute science ! Oui, il en est ainsi. Oui, par ces solennelles paroles, saint Paul donne la méthode pour arriver à la lumière et à la vérité. Ce mot est l'épigraphe de la logique vivante. Daigne le Verbe crucifié nous éclairer, pour qu'il nous soit donné d'entrevoir ces sublimités et d'en transmettre à quelques-uns l'intelligence.

CAUSES DU SCEPTICISME

La première question qui se pose en Logique, quand on pose les questions oiseuses, est celle-ci : Pouvons-nous être certains de quelque chose?

Cette question, nous ne la poserons pas ; c'est l'affaire des sophistes. Mais nous dirons ce qu'est la certitude, et quel en est le fondement.

La certitude est un état d'âme qui en exclut le doute. Cet état suppose la possession de la vérité. Il ne peut y avoir certitude de ce qui n'est pas vrai. La certitude d'une affirmation mixte, mêlée d'erreur et de vérité, ne porte que sur la vérité renfermée dans l'affirmation. La certitude apparente, qui affirme le faux, n'est qu'un acte de volonté, exécuté malgré l'incertitude de l'esprit, malgré les réticences et les oppositions de la conscience. L'homme a la certitude de sa propre existence. En présence du monde extérieur, l'homme a la certitude de l'existence et de la réalité de ce monde. Les idées nécessaires, auxquelles l'esprit s'élève à la vue du monde et de l'âme, nous donnent la certitude de l'existence de Dieu.

Le fait de la certitude n'est point contesté. La véracité de la certitude ne peut l'être que par un jeu d'esprit. L'homme qui a la certitude de l'existence du monde, a-t-il raison d'en être certain? Le monde existe-t-il? Chacun comprend qu'ici commence la sophistique. La véracité de la certitude est et doit être immédiatement acceptée, comme la vérité des axiomes; l'évidence des axiomes n'est elle-même qu'un cas particulier de la certitude.

La certitude est la preuve dernière de la vérité; il ne saurait y en avoir d'autre. Comment prouver que la certitude nous donne la vérité, sinon par la certitude même?

La démonstration de l'existence individuelle ne se donne point, parce que notre existence est, pour nous, toujours et immédiatement certaine. La démonstration de l'existence du monde consiste à mettre l'homme en rapport, par ses sens, avec les objets mêmes; et les démonstrations de l'existence de Dieu consistent à mettre la raison en présence même de la lumière de Dieu, de l'être nécessaire, toujours présent, comme excitateur permanent de la raison créée à son image; d'où résulte la certitude, qui est le but de la démonstration.

Si aucun homme n'a jamais douté de sa propre existence, on peut du moins concevoir qu'un homme doute

de l'existence du monde s'il n'a pas l'usage de ses sens. De même si, par le fait, quelques hommes doutent de l'existence de Dieu, lors même que la démonstration en est donnée, c'est qu'ils n'ont pas l'usage entier des facultés de leur esprit. En eux, l'âme n'est développée que partiellement, et la pensée, dans son action, ne porte pas jusqu'à ses limites naturelles. Que ce soit une altération réelle de la raison, ou un travers habituel dans l'exercice de la raison, ce vice qui consiste à douter, là où les hommes rencontrent naturellement la certitude, est rare dans la pratique. Il est fréquent dans la spéculation. Le doute factice[1] remplit l'histoire de la philosophie. L'origine de ce vice, dans la spéculation, est celle-ci : l'homme qui pense et déploie toutes ses forces, dans l'exercice de la raison, la déprave souvent par excès. Ne voyant plus que sa pensée, il place, contrairement à la nature, le point d'appui unique de la raison dans le raisonnement seul, ou dans l'évidence rationnelle. Pour lui, le but n'est plus la certitude, mais la démonstration. Il demande la démonstration, là où il tient la certitude. Un tel esprit est donc faussé; il est hors de sa loi. C'est en ce sens qu'on eût pu dire : « L'homme qui pense est un animal dépravé. » Ce vice se nomme rationalisme. Quand le rationalisme, qui consiste principalement à vouloir démontrer ce qui est déjà certain, nie en outre la vérité de tout ce qui ne lui est pas démontré comme il veut, il devient scepticisme. Voici comment procède le scepticisme : La vue du monde ne prouve pas l'existence du monde. Cela posé, vous ne pouvez démontrer l'existence du monde, et devez en douter. L'idée de Dieu en présence du monde, son ouvrage, ne prouve pas l'existence de Dieu. Cela posé, vous ne pouvez démontrer Dieu et devez en douter. La conscience de votre existence n'en prouve pas la réalité. Cela posé, vous ne pouvez démontrer votre propre existence et devez en douter.

Mais pourquoi ne pas dire aussi (quelques sceptiques ont été jusque-là) : L'évidence d'une identité logique ne

(1) Factice : qui n'est pas naturel.

prouve pas cette identité ; l'évidence d'une démonstration ne prouve pas la vérité de la proposition. Cela posé, vous ne pouvez rien démontrer.

Il est clair que de telles assertions sont des jeux de l'esprit. Elles partent d'une majeure contradictoire et dénuée de sens, savoir : la vue du monde ne prouve pas l'existence du monde. Mais la vue du monde n'étant autre chose que le monde même, en présence de l'homme et vu par lui, implique nécessairement, ou plutôt manifeste directement son existence : de même que l'évidence actuelle d'un axiome n'étant autre chose que la vue de la vérité implique la vérité.

Et cependant le scepticisme est, depuis l'origine, l'entrave et le fléau de la philosophie. Une trop grande partie des efforts de la philosophie jusqu'à présent se tourne à établir, contre le scepticisme, la véracité de nos moyens de connaître, et à chercher le caractère de la vérité. Mais le scepticisme semble un inévitable ennemi que la philosophie entraîne avec elle comme son ombre. Cherchons donc à montrer quelle est l'erreur du scepticisme, et ce qu'est en lui-même ce vice originel de l'esprit humain.

L'erreur du scepticisme consiste à demander la démonstration de ce qui n'est pas démontrable, et à ignorer qu'il y a dans l'esprit humain des données aussi indémontrables que certaines.

Prenons une science certaine et infaillible de l'aveu de tous, les mathématiques. Il y a en mathématiques une étrange singularité. Il s'y rencontre ce qu'on appelle des quantités irrationnelles, c'est-à-dire des quantités réellement existantes, mais qui ne sauraient être exprimées par aucun nombre, entier ou fractionnaire. Telle est, par exemple, la racine carrée de deux. C'est une quantité qui ne peut être représentée par aucun nombre, entier ou fractionnaire.

Cette quantité existe néanmoins; j'entends qu'elle a sa grandeur précise. Car le côté d'un carré étant un, la diagonale de ce même carré est la racine carrée de deux.

Voilà cette quantité visible aux yeux, ou, si l'on veut, visible à la raison.

La géométrie nous montre donc clairement la racine carrée de deux; mais l'arithmétique ne possède aucun nombre pour la représenter. Cette racine est irrationnelle.

Donc, la géométrie saisit des quantités que l'arithmétique ne peut saisir. La science mathématique obtient par l'un de ses instruments ce que l'autre ne peut atteindre.

De même, disons-nous, dans la logique générale, l'esprit saisit, par la vue ou l'intuition immédiate, des données que le raisonnement ne peut atteindre.

Mais ce n'est pas ici seulement une comparaison: c'est un exemple dans l'espèce. En effet les nombres sont des mots qui expriment les grandeurs; les formes géométriques sont l'image ou plutôt la vue même des grandeurs. Il y a donc, dans l'esprit, des données que la vue peut atteindre, mais que sa logique ne saurait exprimer. Elles sont irrationnelles, quoique visibles, et certaines, quoique indémontrables.

C'est là le point qu'ignore le scepticisme; et dans cette ignorance, il demande la démonstration de ce qui est indémontrable par nature. Il rejette comme n'existant pas, ou comme n'étant pas de son domaine, toutes les données que le raisonnement n'analyse pas d'une manière adéquate. Et pourtant l'arithmétique repousse-t-elle les grandeurs irrationnelles comme chimériques? Les repousse-t-elle du moins comme n'étant pas de son domaine? En aucune sorte. Elle les admet; elle les emploie et les calcule. Elle les calcule, et ses grandeurs en dehors du nombre, multipliées entre elles, produisent des nombres. Elles ne sont pas des nombres, mais des racines de nombres. Ce sont des données pour l'arithmétique, quoique incommensurables à l'arithmétique.

Il en est de même en philosophie pour les données premières. L'âme les voit par les sens, ou par la raison, quoique la Logique ne les explique pas. Ce sont des

Commensurable: qui a une commune mesure avec.

données nécessaires à la raison, quoiqu'elles ne soient pas elles-mêmes commensurables à la logique de la raison.

Irrationnelles elles-mêmes, elles sont des bases de propositions rationnelles. Les rejeter, malgré la nature et le sens commun, soit comme chimériques, soit comme ne pouvant être admises dans le domaine de la raison pure, c'est l'enfance de la philosophie. C'est l'erreur sophistique d'une science inepte ; c'est une manie d'école, un prétexte de tournoi logique; c'est rejeter la raison pour raisonner; c'est chercher ce qu'on tient, et le perdre pour l'ombre; c'est se fuir en se cherchant. Et l'on pourrait appliquer à la philosophie ainsi faite le mot d'un philosophe : « La philosophie est l'Odyssée de l'esprit qui, merveilleusement déçu, se fuit en se cherchant lui-même. »

Telle est l'erreur des sceptiques; et le tort de la philosophie, c'est de ne point passer outre; c'est de faire une large place à ces questions mal posées, insolubles, contradictoires: de donner du temps et des forces à un travail stérile et faux, et de ne pas excommunier nettement les sophistes qui cherchent, par mauvaise volonté, à lui faire perdre un temps précieux.

Que de temps n'a-t-on pas perdu, en mathématiques, à chercher le rapport de la circonférence au diamètre, pour arriver à la quadrature du cercle? Aujourd'hui, il est directement démontré que ce rapport n'est exprimable par aucun nombre. De même, la philosophie doit directement démontrer l'insolubilité des questions insolubles.

Or, cette démonstration a été donnée par les sceptiques pour en conclure qu'il fallait rejeter l'autorité de nos moyens de connaître; elle a été donnée par les dogmatiques pour établir que cette autorité devait être immédiatement acceptée. Acceptons-la des deux côtés, pour en conclure, comme Aristote, que les points de départ sont indémontrables en même temps qu'infaillibles. Ce sont les données mêmes de la vérité, la vue du

monde, l'évidence des axiomes, vue, évidence, qui donnent la certitude qui ne peut tromper.

Maintenant veut-on savoir ce qu'est la certitude, quel en est le fondement, et pourquoi elle ne peut tromper? Essayons de le dire.

QU'EST-CE QUE LA CERTITUDE? — CERTITUDE DU MONDE SENSIBLE

Nous avouons n'avoir pénétré que fort tard la question de la certitude; et ce qui nous a fait comprendre enfin ce point de Logique, c'est la question théologique correspondante, touchant la certitude de la foi. « La foi peut-elle tromper? » dit saint Thomas d'Aquin. *Num potest fidei subesse falsum?* « Non, dit-il, il est impossible que la foi trompe. » Dès lors qu'il y a foi, il y a vérité, et adhésion à la vérité seule. Et pourquoi? Par cela même précisément que la foi est un don de Dieu, une adhésion à Dieu, à Dieu qui la produit lui-même en nous par sa lumière surnaturelle; à Dieu qui la verse lui-même par sa grâce dans le cœur et l'intelligence. Or Dieu est la vérité même, et il ne peut tromper. On croit, parce que Dieu parle. Quand il ne parle pas, on ne croit pas. Évidemment, la foi, ainsi définie, et cette définition est la seule légitime, la foi ne peut tromper; cela impliquerait contradiction.

Eh bien, justement par la même raison, la vue du monde et la vue de la vérité des principes et axiomes ne peut tromper.

Qu'est-ce, en effet, que l'évidence des principes et la vue de ce monde créé?

Quant à la vue des vérités nécessaires et axiomatiques, nous l'avons amplement montrée dans notre *Traité de la connaissance de Dieu*, c'est une certaine vue de Dieu. Il n'y a pas un philosophe qui ne sache cela : Platon et Aristote, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, saint

Anselme et saint Bonaventure, Descartes, Thomassin, Malebranche, Bossuet et Fénelon, tous l'enseignent. « L'idée de Dieu, dit Descartes, c'est Dieu même conçu dans l'entendement. Cette idée n'est que cela même que nous apercevons par l'entendement, soit lorsqu'il conçoit, soit lorsqu'il juge, soit lorsqu'il raisonne. » Ainsi, selon Descartes, l'idée de Dieu, et tout ce qu'aperçoit l'entendement lorsqu'il pense, cela même est une certaine vue de Dieu, existant dans l'entendement. Et d'ordinaire, l'on ne comprend pas assez Descartes lorsqu'il ajoute ces remarquables paroles : « La règle, que j'ai posée, savoir, que les choses que nous concevons clairement sont toutes vraies, n'est assurée qu'à cause que Dieu est, et que tout ce qui est en nous vient de lui; nos idées ou notions étant des choses réelles, et qui viennent de Dieu, en tout ce en quoi elles sont claires et distinctes, ne peuvent être que vraies. » Donc, selon Descartes, ce qui fait que la certitude ne trompe point dans l'évidence, c'est qu'elle vient de Dieu même qui la produit actuellement en nous.

« C'est en Lui, d'une certaine manière qui m'est incompréhensible, c'est en Lui, dit Bossuet, que je vois les vérités éternelles, et les voir, c'est me tourner à celui qui est immuablement toute vérité et recevoir ses lumières... C'est une chose étonnante, que l'homme seul entende tant de vérités, sans entendre en même temps que toute vérité vient de Dieu; qu'elle est en Dieu et qu'elle est Dieu même. » Tout Malebranche, on le sait, est de l'avoir développée plus qu'aucun autre philosophe. Le cardinal Gerdil, grand esprit trop peu connu, montre que telle est la doctrine de Thomassin et de saint Augustin, et, sur la fin de sa longue et savante carrière, il résume ainsi qu'il suit la doctrine de Malebranche, qu'il avait défendue toute sa vie, et qu'il déclare inattaquable sur ce point : « 1° Dans la simple perception, l'entendement est passif suivant l'ancienne maxime adoptée par les écoles, d'après Aristote; 2° Cette première opération de l'entendement qu'on

désigne en Logique par le nom de simple appréhension, n'est pas sujette à l'erreur, ainsi que toutes les écoles en conviennent; 3° Cette simple perception est produite dans l'âme par l'action de Dieu... en ce sens Dieu, qui renferme en Lui les idées de toutes choses, imprime, par son action sur l'esprit, la ressemblance intelligible, qui est l'objet immédiat de la perception. »

Ainsi, selon tous ces auteurs et beaucoup d'autres que nous avons cités et citerons, une idée est une certaine vue de Dieu; là où il y a idée proprement dite, il y a vue de Dieu; donc, là où est l'idée, là est la vérité; là où n'est pas la vérité, là n'est pas l'idée.

C'est un mot de saint Augustin, que répète et approuve saint Thomas, et tous les philosophes, avant eux comme après : « Quiconque se trompe, là où il se trompe, cesse de faire acte d'intelligence. »

Telle étant l'origine des idées, on comprend le fondement de la certitude. C'est ce que nous avons gagné à commencer notre Philosophie par le Traité de Dieu. Nous avons démontré, dans la seconde partie de cet ouvrage, que l'intelligence en acte est une certaine vue de Dieu. Nous avons donc déjà résolu implicitement la question de l'origine des idées, et la question de la certitude.

CERTITUDE DU MONDE INTELLIGIBLE

Voilà pour l'évidence des idées claires. Mais que dire de la certitude que donne la vue du monde des corps? Il en faut dire précisément la même chose. Il faut suivre Malebranche jusqu'ici. Si la vue des idées nécessaires est une certaine vue de Dieu, la vue des créatures de Dieu n'implique-t-elle pas aussi quelque vue de Dieu? Est-ce qu'une étoile que j'aperçois au ciel ne me montre pas Dieu en un sens? Cette étoile peut-elle être où elle est, sans Dieu, sans Dieu qui la soutient et qui la porte actuellement? Peut-elle briller, si Dieu ne lui ordonne actuellement de luire? Et peut-elle obéir à cet ordre, si

Dieu ne concourt pas actuellement à sa lumière? La lumière est un mouvement dont l'astre est cause seconde, mais dont Dieu seul est cause première. « Dieu opère en tout Opérant », dit saint Thomas d'Aquin. En tout mouvement des esprits ou des corps, Dieu agit comme moteur immobile et premier. Dieu nous éclaire dans le soleil plus que le soleil même. Dieu nous touche dans toute créature, plus que la créature elle-même.

« Toutes les fois, dit Bossuet, que nous nous servons de notre propre corps, soit pour parler ou pour respirer, ou pour nous mouvoir en quelque façon que ce soit, nous devrions toujours sentir Dieu présent. » — « C'est en Dieu, dit saint Paul, que nous vivons, que nous sommes, et que nous nous mouvons »; parole fondamentale, fleuve de science, dont les eaux se répandront de plus en plus sur toutes les régions de la pensée; parole fondamentale qui détruira le panthéisme, en lui ôtant les immenses vérités dont il abuse, et qui dans tous les temps lui ont fait une école, malgré sa monstruosité; parole fondamentale pour la physique, comme pour la science de l'âme. Oui, toute créature visible et intelligible est en Dieu. Donc, quand nous la voyons et la sentons, en quelque manière que ce soit, nous la voyons être en Dieu, vivre en Dieu et se mouvoir en Dieu. De ce miroir des créatures, quelque chose de Dieu nous arrive, modifié par la créature; comme quand mes yeux regardent un horizon, de tout objet jusqu'à mes yeux arrive la lumière du soleil, empruntée par l'objet visible. Toute couleur puise dans la lumière, unité des couleurs et source des couleurs, sa force pour luire et être vue. Elle emprunte une partie de la lumière pleine, la partie dont sa nature la rend capable, et me l'envoie. C'est réellement un certain rayon du soleil, réfléchi et réfrangé, que je vois, en voyant ce corps qui m'envoie sa couleur. Ainsi toutes les qualités de toutes les créatures relativement à Dieu. Chacune d'elles participe, suivant sa nature, à l'éclat, à la force, à la vie, à la lumière de Dieu. En la voyant, en la sen-

tant, je vois et je sens, ou du moins je dois voir et sentir cette participation divine. Et c'est pour cela que, selon saint Paul, « en voyant les objets créés, je vois aussi intellectuellement les perfections invisibles de Dieu (*invisibilia Dei per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*) »; et c'est aussi pourquoi, selon l'Ancien Testament, « dans la beauté des créatures, le Créateur est vu et reconnu (*poterit cognoscibiliter videri*) ».

On a tant de peine à comprendre, lorsque l'on veut philosopher, que quelque chose, autre que Dieu, puisse exister! Comprenons donc du moins que rien ne saurait exister, ni vivre, ni se mouvoir, qu'en Dieu, par Dieu et avec Dieu. Comprenons donc qu'on ne saurait rien voir, rien sentir, qu'en Dieu, par Dieu et avec Dieu. Son Verbe porte et vivifie tout incessamment. Donc, en sentant, en voyant quoi que ce soit, c'est, en quelque manière, Dieu qu'on voit et qu'on sent implicitement et indirectement. Ici, toutes les vérités dérobées par les efforts des panthéistes nous reviennent, car il suffit d'en retrancher l'absurde manifeste. Nous avons, pour cette grande pensée, tout le platonisme et tout Malebranche, et beaucoup plus que tout cela, saint Paul, et plus encore, tout l'Évangile; et nous aurons pour nous tous les travaux de la physique, quand ils seront poussés à bout et médités. Tout ici nous est un appui, et nous disons avec confiance : « Oui, en voyant les idées, nous voyons en même temps, et notre âme, et Dieu. En voyant le monde exister, nous voyons en même temps, et le monde, et notre âme, et Dieu. »

La conclusion pratique à tirer de ceci c'est que l'esprit qui aime et cherche la vérité doit commencer par le respect : respect pour Dieu, qui nous instruit, et pour toutes les divines leçons qui nous entourent; respect pour cette nature visible où Dieu nous parle; respect pour cette âme insondable où Dieu nous parle plus clairement encore; respect pour l'admirable monde de la parole au sein duquel nous apprenons que Dieu s'est révélé aux hommes d'une pleine, immédiate et surnatu-

relle révélation. L'intelligence doit savoir demeurer passive, docile et attentive, sous l'impression de la vérité, et ne la point troubler par la passion ou la témérité. Il faut voir, attendre, écouter, observer et obéir à la nature, à l'âme, à la parole, à Dieu, bien assurés que Dieu cherche en tout temps à nous instruire par toutes ses créatures et toutes leurs impressions, tant qu'elles ne sont pas perverties. Il faut prendre chaque chose religieusement, aller debout à Dieu, puisqu'il est le sens de toutes choses, et la lumière où nous voyons tout ce qui est visible.

PHILOSOPHIE, DOMAINE PRINCIPAL DE L'ERREUR

Si telle est la condition de l'homme, à l'égard de la certitude; si les points de départ de la pensée pris en eux-mêmes sont vrais; si les données sont vraies, celles des sens comme celles de la raison; si les premières appréhensions ne trompent jamais, comme en conviennent toutes les écoles non sophistiques, si Dieu même cherche à nous parler, à nous instruire, par toutes les impressions que nous transmettent les choses, comment donc se fait-il que l'erreur soit partout? Dieu sème en nous la vérité, et nous, nous recueillons l'erreur! L'esprit humain ne pourrait-il pas dire à Dieu ce que disent au père de famille ses serviteurs, dans l'Évangile : « Seigneur, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? Comment donc y a-t-il de l'ivraie? » Que répondre à ceux qui nous poseraient, en Logique, la même question et nous diraient : Pourquoi donc y a-t-il de l'erreur? Essayons de répondre.

Et d'abord, n'exagérons point l'état du genre humain à l'égard de l'erreur. Il y a, sur la face de la terre, beaucoup d'erreurs, mais encore plus de vérités, comme il y a certainement, dans le champ de tout laboureur, beaucoup plus de bon grain que d'ivraie. En premier lieu, la véritable religion, le Christianisme, est donnée, et

gouverne la partie influente du genre humain. Quant à la religion des idées, nous avons l'immense domaine mathématique, qui est comme tout un monde de vérités infaillibles. Puis, dirons nous que l'art dans toutes les directions, n'a pas atteint la vérité? L'art a depuis longtemps résolu son problème. Il élève l'homme, quand il veut, plus haut que l'homme, vers l'idéal divin. Quant à la science du monde des corps, certes, elle n'est pas médiocre, en ces siècles modernes, où l'homme enfin se trouve en possession de vraies méthodes pratiques, pour connaître et dompter la nature, et la dompte en effet chaque jour, avec un merveilleux bonheur et une autorité croissante. Où est donc aujourd'hui le domaine principal de l'erreur? Évidemment, c'est en philosophie. Il est incontestable qu'il y a des obstacles spéciaux aux progrès de la philosophie, et que, jusqu'à présent, ce noble effort de la pensée a été tellement entravé dans sa marche, qu'aux yeux d'un très grand nombre d'hommes instruits, la philosophie semble n'avoir pas fait encore son premier pas.

Rien de plus spécieux et de plus répandu que cette manière de voir. Voici comment on la soutient : « Il est impossible, dit-on, aux plus chauds partisans de la philosophie de nier que la philosophie, comparée à la religion, à l'art, aux sciences mathématiques et naturelles, c'est-à-dire à toutes les autres doctrines ou disciplines, ne soit en retard.

« Pendant que la religion atteint son but, mène beaucoup d'hommes à la pratique du bien et donne la paix, la justice, la sagesse ou la sainteté à tous ceux qui lui obéissent ; pendant que l'art a toujours résolu son problème, et que le beau poétique, musical et plastique est atteint autant qu'il est possible à l'humanité sur la terre ; pendant que les mathématiques donnent à l'esprit humain une inépuisable moisson de vérités infaillibles ; pendant que la science de la nature, aidée des mathématiques, a créé le merveilleux et sublime édifice de l'astronomie, et marche rapidement à la conquête du

monde visible; pendant ce temps, si l'on demande à la philosophie ses résultats certains et ses œuvres utiles, elle reste sans réponse. Le travail de la philosophie n'a presque été, jusqu'à présent, et n'est encore, qu'un stérile maniement de formules vides, un ensemble de questions vaines ou insolubles, et une interminable suite de prolégomènes touchant le point de départ et touchant la méthode. En attendant, la philosophie n'entre point en matière. Elle établit, dit-elle, son procédé, mais elle ne procède pas. Elle discute son point de départ, mais ne part pas. Bien différente de la poésie, par exemple, qui marche droit au but, déploie ses magnifiques spectacles, n'explique pas ce qui se devine, et laisse dans l'ombre ce qui ne saurait plaire, la philosophie, au contraire, ne marche point au but, met le but en question, reste en deçà du point de départ, regarde comme inconnu ce qui est très connu, va du connu à l'inconnu en sens inverse de ce qu'on attendait, et s'attache aux questions insolubles, et aux préliminaires de celles qu'elle pourrait pénétrer.

« Depuis le commencement du monde, le plus grand nombre des philosophes cherche la clef de la science; mais si l'on ose le dire, ils cherchent la clef d'une porte ouverte. Ils ressemblent à ces enfants qui, dans leurs jeux, se disputent encore quand vient l'heure de finir les jeux.

« Si l'homme comptait sur la philosophie, telle qu'on l'a faite, pour connaître la vérité, chaque homme mourrait sans rien connaître, et le genre humain finirait avant d'avoir pensé. »

Ainsi s'expriment ceux qui nient l'existence d'une philosophie véritable, distincte de la révélation chrétienne.

Lisez l'éloquente préface de Jouffroy aux œuvres de Dugald Steward. Vous y trouverez une entraînante démonstration de cette thèse, que la philosophie ne connaît pas même son objet, loin d'avoir fait son premier pas utile. Nous avons bien longtemps nous-même

partagé ces idées. Aujourd'hui nous croyons, avec saint Augustin, qu'il y a une philosophie humaine véritable (*una verissima philosophiæ disciplina... Sapientiam humanam dico*).

Toutefois, nous comprenons encore facilement l'opinion opposée à celle qui est maintenant la nôtre ; nous l'expliquons, et nous admettons hautement ce qu'elle renferme de vérité.

PHILOSOPHIE INCONNUE DE CERTAINS SIÈCLES, TROP MÊLÉE À LA SOPHISTIQUE, INCOMPLÈTE SUR PLUSIEURS POINTS

Ce qui est vrai, c'est que depuis le milieu du XVIIIe siècle, par la faute de ce siècle, il n'y a plus de philosophie en Europe, et que, depuis ce temps, la philosophie qui existait au XVIIe siècle est perdue. La tradition en est interrompue ; les monuments subsistent : mais, sans la tradition, les monuments n'ont plus de sens. « Il se peut, disait Aristote, que les sciences et les arts aient été plusieurs fois perdus. » En un sens, ceci est vrai, du moins pour la philosophie. Il y a des siècles qui la perdent, il y a des siècles qui la retrouvent. Depuis Leibniz, je ne vois plus qu'une nuit philosophique, et c'est pour cela même que les esprits sérieux qui s'éveillent au milieu de cette nuit, comme Jouffroy, Maine de Biran et d'autres, ne voient autour d'eux que ténèbres et demandent avec inquiétude si le jour est possible !

Quel singulier spectacle, par exemple, que de voir Maine de Biran, par l'énergique et heureux effort d'une vie entière, retrouver une à une, comme en creusant la terre avec ses doigts, toutes les pièces principales de la philosophie, et saisir, comme de magnifiques découvertes, ce qui était vulgaire et usuel, à plusieurs époques du passé !

On comprend donc comment de bons esprits, qui ne sont pas encore entrés dans l'intelligence du passé, ont pu dire : « Il n'y a jamais eu de philosophie. »

D'un autre côté, la philosophie en elle-même, telle qu'elle a existé autrefois, telle qu'on la retrouve dans les grands philosophes du premier ordre, n'a pas encore atteint, il s'en faut de beaucoup, son plein développement.

D'abord elle n'a jamais été assez nettement dégagée de son contraire, la sophistique. Les sophistes, encore beaucoup trop mêlés aux philosophes, les arrêtent à chaque pas, leur couvrent à chaque instant la voix. Les philosophes perdent, le plus souvent à tort, un temps précieux à leur répondre, et malgré leurs efforts, le plus grand nombre des spectateurs, confondant les uns et les autres, affirment que les philosophes ne s'entendent en rien, et qu'ils enseignent le pour et le contre sur toute question. Grâce à Dieu, néanmoins, la séparation scientifique et précise de ces deux directions contraires de la pensée s'opère maintenant sous nos yeux, par l'excès d'audace des sophistes. Le temps vient, où les philosophes pourront dire aux sophistes, comme Abraham à Loth : « Vous allez à gauche, nous à droite, séparons-nous. » Selon nous, il est urgent de reconnaître enfin qu'il y a en philosophie des méchants qu'il faut fuir, avec lesquels il faut rompre tout pacte, et qu'il ne faut point saluer. Ce sont eux qui font naître l'ivraie dans le champ de l'esprit humain. Ces esprits pervers doivent être traités en ennemis, et l'on doit travailler à les exterminer, comme le fit Cicéron à l'égard de l'Empire, qu'il se flatte d'avoir supprimé. Il faut des haines vigoureuses, et, s'il se peut, triomphantes, contre l'abominable secte des sophistes. Les falsificateurs de la pensée, les corrupteurs des admirables semences intelligibles que Dieu donne, doivent être, de temps en temps, retranchés avec décision par la philosophie indignée et atteints d'une de ces foudroyantes excommunications qui terrassent pour des siècles.

Quoi qu'il en soit, il faut dire enfin que la philosophie n'a pas encore entièrement décrit sa méthode. Elle en a fait usage, elle en a employé toutes les parties, mais

elle ne les a pas toutes suffisamment analysées. Elle n'a pas dit tout son secret, et peut-être ne le sait-elle pas encore en son entier. Enfin, il faut bien avouer que la philosophie a quelque chose de personnel, comme la foi. L'âme qui n'a pas la foi ne croit pas que la foi existe et compte pour rien ses monuments et son symbole. De même (l'esprit, qui n'a pas en lui même la vie philosophique, regarde comme non avenue la lumière du présent, aussi bien que celle du passé.)

Dans tous les cas, il est certain que la philosophie est encore entravée par de très grands obstacles. Aujourd'hui, particulièrement, des vices graves paralysent son progrès. Essayons de les faire connaître, et d'analyser ainsi les causes de nos erreurs, afin qu'on les sache éviter.

TROP EXCLUSIVEMENT SPÉCULATIVE.

En général, ainsi que nous l'avons indiqué dans notre *Traité de la connaissance de Dieu*, les vices intellectuels sont des vices analogues aux vices moraux de l'âme qui ne cherche pas la sagesse avec l'ensemble de ses facultés. De même que la plupart des âmes cherchent plutôt avec l'intelligence qu'avec la volonté, de même, et par conséquent, (le premier et principal vice de la philosophie, c'est de cesser d'être pratique, pour devenir exclusivement spéculative.)

(La vraie philosophie est spéculative et pratique.) Pourquoi Socrate a-t-il régénéré la philosophie grecque? Pourquoi Socrate est-il le point de départ de la seule impulsion féconde qu'ait reçue la philosophie ancienne? Parce qu'il combattit les sophistes et les spéculateurs abstraits, en ramenant son école à la partie pratique de la philosophie. Socrate prétendait porter ses disciples à réaliser en eux-mêmes le sublime idéal du sage, dont la vie entière, et comme homme, et comme citoyen, présente aux autres hommes le modèle de

l'humanité. Il travaillait à contenir l'essor de la spéculation, par la force d'un bon sens imperturbable, et à soumettre toute prétention scientifique à une obligation d'un ordre plus élevé. Sa spéculation elle-même avait, avant tout, pour objet, les idées de l'ordre moral et religieux, les devoirs, la destination, et le perfectionnement moral de l'homme, et la contemplation de la Providence, dans l'ordre et l'harmonie de la nature, soit au dehors de l'homme, soit au dedans. La substance de sa doctrine était une théorie de la vertu : « Le type de la vertu, disait-il, c'est Dieu, auteur de tout ce qui est bon et beau, et dont la providence gouverne le monde. Le siège de la vertu, c'est l'âme semblable à Dieu par sa nature, et immortelle comme lui. L'essence de la vertu, c'est la sagesse, la justice, la piété, qui répondent aux devoirs envers nous-mêmes, envers les autres hommes et envers Dieu. Les moyens de pratiquer la vertu sont, du côté de l'homme, la connaissance de soi-même et la modération des désirs, et du côté de Dieu : l'inspiration divine. » Toutes les autres sciences et doctrines qui ne peuvent être d'utilité pour la vie pratique, il les donnait pour vaines, sans but, et désagréables à Dieu.

C'est par cette tendance toute pratique que Socrate fit renaître en Grèce la philosophie détruite par les sophistes. Les sophistes actuels, comme les anciens sophistes, mettent de côté toute la partie pratique de la philosophie, c'est-à-dire sa partie vivante, et ils s'attachent à la partie spéculative isolée.

Où est aujourd'hui la philosophie complète et vivante? Y a-t-il, en Europe, une école de philosophie pure qui enseigne qu'il faut pratiquer pour connaître? Y a-t-il quelque part une discipline morale comme base préparatoire de la philosophie? Non, sans doute. L'idée seule en paraît étrange et fait sourire. Il est donc vrai que la partie pratique de la philosophie est supprimée.

Mais supprimer la partie pratique de la philosophie, c'est détruire la philosophie, comme la détruisaient les sophistes.

En voici une preuve bien sensible. On donne aujourd'hui la psychologie comme base et point de départ de la philosophie. On peut l'admettre, en un sens, et c'était la pensée de Bossuet. Mais comment parvenir à la psychologie, qui est la science de l'âme? Par l'observation de notre âme. Mais sera-ce par l'observation immédiate de la substance de l'âme? Non certes! ce sera par l'observation des faits moraux et intellectuels dont l'âme est le théâtre et la substance.

Mais pour que ces faits existent et puissent être observés, ne faut-il pas des conditions morales?

L'âme malade, languissante, abattue, dissipée par la distraction, épuisée par le vice, troublée par l'inquiétude et le remords, est-elle capable de s'observer et est-elle observable? Accordons qu'il en soit ainsi; trouvera-t-elle en elle, dans cet état, tous les phénomènes de la vie? Y découvrira-t-elle le rare et sublime spectacle de la liberté en action? La plupart des sophistes ne nient-ils pas la liberté, parce qu'ils n'ont jamais connu, dans leur âme, l'heure de la liberté? Pour rappeler l'esprit à lui-même, voir l'âme, et observer la vie, il faut avoir la vie en soi, et porter la lumière dans son âme. Mais il n'y a de lumière et de vie que dans l'âme attentive, silencieuse, recueillie, capable de lutte et de victoire. Qui ne sait qu'en réalité les idées viennent du cœur, sphère de la vie morale, et qu'elles naissent avec le sentiment qui les produit? Quand cette vie intérieure se retire, elles vont disparaissant et s'effaçant de la mémoire, et si elles y laissent quelques traces, ce sont des restes inanimés qu'un jour la réflexion exhume avec surprise, comme des débris de races éteintes. Le travail de la pensée abstraite n'est plus alors qu'un stérile exercice de l'esprit, agissant sur le vide ou sur des mots, débris d'idées. Ainsi, l'absence de la vie morale détruit dans l'âme les faits à observer, et la faculté d'observer. « La vraie base de la philosophie, a dit un philosophe, c'est l'amour pur de la raison pratique vivante, ou l'obéissance à Dieu et à la

raison. C'est l'accomplissement rigoureux, vigilant, zélé des lois morales, et le mépris de tout autre bien. » Un autre avait dit : « La charité prie, le désir cherche ; c'est là ce qui donne l'intelligence. »

Le premier pas à faire dans la restauration de la philosophie est donc de rétablir sa base pratique, de retrouver le sens moral, de conseiller, de pratiquer soi-même la discipline du devoir, comme source d'intelligence. Ce noble effort ranimerait la philosophie languissante, et chaque pas dans la vie morale, appelant la lumière, on comprendrait cette parole du Christ : « Celui qui fait la vérité arrive à la lumière. » La religion et la philosophie s'éveilleraient ensemble dans les cœurs.

NÉCESSITÉ DE LA SAGESSE PRATIQUE POUR LA SPÉCULATION

Mais insistons encore. Si l'objet premier et direct de la philosophie est la connaissance de soi-même, comme le disait Socrate ; si, comme l'enseigne Bossuet, la sagesse consiste à nous connaître nous-mêmes, afin de nous élever à la connaissance de Dieu, comment veut-on que l'homme arrive à la philosophie, s'il ne trouve l'homme dans sa propre conscience, pour l'observer? Or, comment s'observer soi-même sans la pratique du bien, en d'autres termes, sans la sagesse. La sagesse rend l'homme observable, la réflexion l'observe. Que pourrait la réflexion seule? La spéculation nous fait voir ce qu'est l'homme ; mais c'est la pratique seule qui nous fait être ce qu'il faut voir.

Chaque homme ne peut connaître l'homme qu'en sa propre conscience. Ce n'est pas en autrui que notre esprit peut observer, c'est en nous-mêmes. Jamais celui qui n'a pas en lui-même tous les éléments de la vie ne les découvrira dans un autre homme, et ne saura les lire dans l'histoire de l'humanité. Chacun colore de sa teinte propre tout ce qu'il voit, comme ces nuages, porteurs

d'une lumière refrangée, qui colorent tout un horizon d'une teinte unique, ôtant au paysage tout rayon qu'ils n'ont pas en eux. (Les esprits sans pitié suppriment du monde la religion, parce qu'elle est contraire à la nature de leur regard, et absente de leur propre lumière. D'autres suppriment la poésie, d'autres, la science, d'autres, l'amour, ou tout autre rayon de la vie.)

Ainsi, (quiconque ne porte pas en soi, par suite d'un saint et légitime rapport avec le monde et avec Dieu, l'objet philosophique complet, ne peut être un vrai philosophe.) « On connaît de la vérité ce qu'on en porte en soi », dit un ancien. (*Tantum de veritate potest quisque videre, quantum ipse est.*) On lit aussi dans l'Imitation : « Chacun juge au dehors selon ce qu'il est en lui-même. » (*Qualis quisque intus est, taliter exterius judicat.*) Et saint Jean, en parlant de Dieu, a dit que « nous le connaîtrons pleinement lorsque, par la sainteté consommée, nous lui serons semblables ». (*Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.*) Platon déjà disait « Nul ne connaît le beau, que celui qui est beau. » Bossuet affirme que, « lorsque j'entends actuellement la vérité, c'est que je suis actuellement éclairé de Dieu, et rendu conforme à lui ». « Et, dit-il, si l'homme a la capacité de tout connaître, c'est qu'il a le pouvoir d'être conforme à tout. » Mais (cette conformité à Dieu et à la vérité, c'est la sagesse et la pratique du bien.) Donc, la pratique du bien est réellement la substance et le fond d'où sort, par le travail de la spéculation, la connaissance du vrai.

Quiconque, par le seul travail de sa tête et l'abondance de son érudition prétend, sans la sagesse pratique, à la philosophie et à la vérité, celui-là n'y parviendra pas. Cet homme n'a rien en lui de la noblesse et de la dignité philosophique. C'est cet esclave dont parle Platon, qui, enrichi par le travail des forges, et tout couvert encore de la poussière des mines, va demander la main d'une fille de roi.

Celui qui veut explorer l'homme et le décrire, sans

porter en son âme la véritable vie humaine, est comparable encore à cet animal de la fable, qui, dans l'absence de l'homme, son maître, prétend montrer aux autres animaux un grand spectacle dont il croit bien connaître les ressorts; mais il n'oublie qu'un point : c'est d'éclairer la scène.

La philosophie creuse et vide, sans expérience personnelle de celui qui la traite, sans objet réel et vivant sous le regard de la conscience, sans sagesse, sans ardent amour de Dieu, de la lumière et de l'humanité, cette triste et pitoyable dissection des facultés de l'homme abstrait, est le travail le plus stérile qu'ait jamais sorti pour l'homme.

Ainsi, encore une fois, la philosophie se compose et de pratique et de spéculation. La philosophie veut, avec la connaissance de la vérité, l'amour et la pratique du bien. C'est là ce qui distingue, avant tout autre caractère, la vraie philosophie de la fausse. Toute philosophie qui, n'étant que spéculative, ne jette point en même temps ses racines et dans l'intelligence et dans le cœur, n'est qu'une tentative sophistique. « Dans l'homme, la lumière seule est vaine », a-t-on dit. « La lumière sèche, dit Bacon, ne suffit pas. » La chaleur et la lumière réunies forment la vie totale. C'est pourquoi la philosophie ne peut être une lumière sans chaleur. Son flambeau doit être ardent et lumineux; sinon, ce n'est plus que l'art des sophistes, ce vain et faux travail dont Pascal dit : « Toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine »; dont Bossuet dit : « Je fais bon marché du philosophe pur », et qu'il flétrit ailleurs par ces admirables paroles : « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer, et se trahit elle-même! »

Donc, il est surabondamment démontré que le premier et le principal vice de la philosophie est de cesser d'être pratique pour demeurer exclusivement spéculative et que sa spéculation même est arrêtée par l'absence de la vie pratique.

La philosophie purement humaine périt d'ordinaire par ce vice. Elle représente par là l'humanité, qui, dans son état présent, est moins malade dans son intelligence que dans sa volonté, moins affaiblie dans sa raison que dans sa liberté. La raison veille parfois, quand la volonté dort : mais ce sommeil de la volonté entraîne bientôt celui de la raison, comme quand un homme fatigué prend un livre et paraît vouloir lire; mais son trop faible effort ne maintient pas même ouverts ses deux yeux; l'un se ferme pendant que l'autre regarde encore: mais il est clair que celui-ci se fermera bientôt, et que le livre va tomber. Tel est, dans la plupart de ces hommes, l'effort de l'âme vers la sagesse.

II

RAISON ET FOI

> La lumière naturelle de la raison produit, à mesure qu'elle grandit, une soif de plus en plus ardente de vérité essentielle, totale, substantielle et vivante.

Il y a Dieu. Il y a l'âme. Dieu, la sagesse éternelle, ne cesse de parler à la créature raisonnable pour qu'elle se convertisse à lui. Dieu ne cesse de solliciter l'âme par son double concours, par sa double lumière, naturelle et surnaturelle.

Dieu seul est la lumière. Dieu seul est père de toute lumière naturelle et surnaturelle.

La lumière naturelle, c'est la lumière de Dieu, réfléchie dans notre âme ou dans le miroir des créatures; et la lumière surnaturelle, c'est la lumière de Dieu, vue dans sa source, directement et immédiatement.

La lumière naturelle constitue la raison humaine proprement dite, en est la source : « *La lumière de la raison*, dit saint Thomas, *est l'image de la vérité incréée réfléchie dans notre âme.* » C'est ce qui a été dit de plus profond et de plus important sur la nature de la raison.

La lumière surnaturelle est la source de la foi divine. La foi est l'essai, le commencement obscur et faible de cette vision de Dieu lui-même, en son essence, et dans la source de sa lumière.

Il y a deux degrés de l'intelligible divin : celui que

peut atteindre la raison, et celui que l'on ne peut atteindre que par la foi et la révélation. La raison a sa sphère propre et sa perfection relative, dans le premier degré de l'intelligible. Mais elle ne saurait y avoir par elle-même son entier développement naturel. Elle n'a sa perfection dernière, dans le second degré de l'intelligible, qu'aidée et élevée au-dessus d'elle-même par la lumière surnaturelle.

La raison saine est celle qui ne se sépare point de sa source dans l'âme et en Dieu. La source de la raison, c'est la lumière même que Dieu donne. L'origine dans l'âme de cette donnée se nomme diversement *sens divin*, *attrait du désirable et de l'intelligible*, *ressort caché*. Le moment même, ou, si l'on veut, le point où la lumière naturelle de Dieu touche et sollicite l'âme, ce point, ce mouvement, cette racine, cette donnée, comme on voudra l'appeler, c'est la source de la raison. La saine raison est celle qui ne se sépare pas de cette source au centre de l'âme, et qui trouve dans cette *foi* son orientation, dans ce *ressort caché* son élan vers la vérité, dans ce *sens* ou ce *contact divin* sa certitude.

La raison pervertie est celle qui rompt, autant qu'il est en elle, avec cette source, avec ce cœur, comme dit Pascal, avec ce sens divin, avec cette foi, avec l'attrait du désirable et de l'intelligible. Mais comme la rupture avec Dieu n'est possible à aucun être ni à aucune force, la raison pervertie est celle qui travaille sans cesse à faire abstraction de sa source qui la poursuit. D'où il ne résulte qu'une chose, savoir : une marche en sens inverse de la droite raison, et, comme le démontre l'histoire, une marche vers le néant de la pensée, au lieu d'une marche vers la vision de l'être ; une marche logique à rebours, qui, au lieu de déployer les conséquences des premiers principes, en vient à nier, c'est un fait, les premiers principes mêmes, tant spéculatifs que pratiques. C'est en quelque sorte la raison réprouvée que Dieu pousse à l'absurde, c'est-à-dire à une démonstration indirecte de la vérité.

Entre ces deux directions contraires, entre ces deux états de l'esprit dont l'un s'élève, dont l'autre tombe, entre la saine raison et la raison perverse, il y a la raison paresseuse qui n'avance pas, qui ne monte pas, mais qui ne tombe pas encore décidément : qui ne gravite point vers l'Être, mais qui ne se précipite pas encore vers le néant; qui ne nie pas les premiers principes, mais qui n'en sait rien tirer; qui, selon Platon, oscille vers la moyenne région sans jamais s'élever à la plus haute.

Je me représente ces différents états de l'esprit par une comparaison :

L'âme raisonnable a été créée pour voir Dieu, Dieu même en essence, comme l'aigle, dit-on, pour regarder le soleil en face.

Supposez un aigle sur le bord d'un lac où brille l'image du soleil : l'aigle peut se borner à regarder l'image sans reporter son regard vers l'objet.

Il peut, — mais c'est ce que les aigles ne font pas, pourquoi donc les hommes le font-ils? — il peut prendre son vol vers l'image et se précipiter dans le lac, où aussitôt il cesse de voir, et du même coup perd l'image et l'objet.

Il peut encore, excité par l'image, lever le regard, déployer ses ailes et diriger son vol droit vers le soleil lui-même comme attiré par les rayons que boivent ses yeux. C'est ce que font les aigles, et c'est ce jeu sublime et cet élan vers la source de la lumière qui ont charmé les hommes, et valu au roi des airs cette gloire d'être le poétique symbole des sublimités de l'esprit.

Ainsi du regard de l'âme.

Notre âme est à la fois l'aigle et le lac.

Tantôt nous regardons le lac stupidement, sans distinguer l'eau même des rayons de lumière qu'elle envoie, sans distinguer la mobile surface de la forme immobile de l'image, toujours sphérique sous les rides de l'eau. C'est là la raison paresseuse et la philosophie stérile des lettrés sans sagesse.

Tantôt ces contrastes nous avertissent, et nous com-

mençons à comprendre que la lumière n'est pas nous-mêmes, qu'il n'y a là qu'une image, une lumière réfléchie dont la source n'est pas en nous, et que cette eau passive est par elle-même froide et obscure. Nous comprenons qu'il y a hors de nous un objet d'où nous vient la lumière et que suppose l'image. La saine raison marche ainsi vers la vérité.

Mais ce que l'instinct épargne à l'aigle, et ce que l'instinct divin saurait aussi nous épargner si nous ne l'avions pas d'abord étouffé dans nos âmes, il nous vient un vertige, vertige étrange d'un être qui a des ailes et qui s'en sert pour se précipiter dans un abîme afin d'y chercher le soleil! Oui, nous nous précipitons dans l'abîme où nous cessons de voir, où nous perdons et l'image et l'objet. Cette catastrophe est celle de la raison perverse, et l'histoire montre que beaucoup d'esprits l'ont voulue et subie, cherchant la source même de la lumière dans leur propre fond, creusant l'image au-dessous de l'image, au-dessous de la surface du lac, pour découvrir dans l'eau ses lumineuses et brûlantes racines. C'est ainsi que l'on a cherché, dans la raison, même le principe objectif et premier de la raison, et que la pensée s'est plongée au fond de l'abîme ténébreux qui est dans l'âme, au-dessous du point lumineux que Dieu éclaire d'en haut.

Enfin, l'âme, excitée par l'éclat du reflet et par le contraste du lac obscur, mobile, et de l'étincelante et immuable image, peut conclure que le lac n'est pas l'objet, mais le miroir; elle peut chercher l'objet, elle peut lever le regard et saisir le rayon direct au lieu du rayon réfléchi; et comme elle a des ailes aussi, bien plus puissantes que celles de l'aigle, elle peut prendre son vol, et aller vers le divin soleil, non plus en jouant comme les aigles, mais d'un élan réel qui aboutit, et qui s'unit au principe de la vie. « Car l'aigle, dit saint François de Sales, a plus de vue que de vol »; mais l'âme, aidée de Dieu, a autant de vol que de vue.

Poursuivons encore un instant cette comparaison pour

montrer ce qu'en tous ces mouvements la raison peut par elle-même, par la seule lumière naturelle, et ce qu'elle ne peut pas sans la lumière surnaturelle.

L'œil c'est la raison, le rayon réfléchi c'est la lumière naturelle, et le rayon direct c'est la lumière surnaturelle. Que peut notre œil par l'un ou par l'autre?

L'œil par le seul rayon réfléchi voit l'image du soleil, non le soleil, c'est absolument impossible, ce serait contradictoire dans les termes. Dès qu'on voit le soleil lui-même, c'est nécessairement par ses rayons directs.

L'œil, par le contraste de la mobilité du miroir et de l'immobilité de l'image, peut distinguer les deux et conclure que l'image vient d'un objet autre que le miroir. L'œil rapporte les traces de l'image à un être réel qu'il ne voit pas. Telle est la connaissance de Dieu et de ses attributs, abstraite des créatures et vue dans les idées nécessaires, immuables que l'âme trouve en elle-même.

L'œil connaît-il cependant l'image tout entière telle qu'elle est? Non, certes; car, par exemple, il voit comme un disque, tandis qu'elle est une sphère.

Il se trompe encore en rapportant l'image au-dessus du miroir au lieu de la rapporter à la surface, et il croit voir des rayons directs, tandis qu'il voit des rayons réfléchis. Il ne connaîtra donc complètement l'image que quand il connaîtra l'objet, sa vraie situation, son rapport avec la surface, et le mystère des rayons réfléchis et des rayons directs. Néanmoins dès que l'œil reconnaît que l'image n'est pas le soleil, l'œil peut tendre à voir le soleil, regretter de ne pas le voir, et chercher à le voir : mais évidemment il n'en verra rien que lorsque les rayons directs le frapperont.

Sortant maintenant de ces comparaisons, nous dirons que la raison peut par elle-même (*ipsa, per se*), par la seule lumière naturelle, connaître plusieurs vérités qui constituent le premier degré de l'intelligible divin, et qui ont été nommées préambules de la foi.

La raison ne peut, sans le secours de la lumière surnaturelle, connaître toute la vérité de ce premier degré.

Cette insuffisance de la raison, même dans l'ordre naturel, c'est-à-dire dans le premier degré de l'intelligible divin, la raison peut la connaître et la connaît, et elle démontre la nécessité de la révélation divine, même dans cet ordre de vérités.

La raison peut en outre, et c'est son plus haut effort, reconnaître qu'elle n'est pas elle-même son principe absolu et premier, que sa lumière naturelle n'est que l'image de ce principe et comme l'ombre de sa lumière, que cette image répond à un objet qui n'est pas dans l'image, dont elle n'a pas la vue, et qu'il doit être possible de voir directement : elle comprend qu'il faut voir la source de la lumière, l'essence de cet objet divin, et que cette vue est nécessaire à sa félicité suprême et à sa perfection dernière.

Il est bien entendu que ce désir naturel de la félicité souveraine, c'est-à-dire ce désir naturel de voir l'essence de Dieu, est radicalement différent de cet autre désir positif qui est un commencement de conception, de possession de la lumière surnaturelle. Mais il est bien entendu aussi que ces deux espèces de désirs du souverain Bien, dans le fait et dans la vie réelle de l'âme, se mêlent perpétuellement, et peut-être, par la prévenante bonté de Dieu, se succèdent et se correspondent, comme les deux mouvements du cœur.

Mais cette analyse scientifique, par laquelle nous cherchons à distinguer rigoureusement les deux ordres de l'intelligible divin, le naturel et le surnaturel, cette analyse nécessaire en métaphysique importe peu dans la pratique : car aucune âme n'est livrée à elle-même sans nul secours surnaturel de Dieu. Dieu mêle, dit Fénelon, le commencement du don surnaturel aux restes de la bonne nature, et l'homme porte en lui un mystère de grâce qu'il ignore profondément. Il y a des germes de foi dans l'âme, et nulle âme n'est privée du Christ, dit saint Jérôme, que répète et commente Thomassin. De fait, la raison naturelle se développe, est saine, marche à son terme sous l'influence de la grâce

de Dieu et des excitations de Dieu naturelles et surnaturelles. Je ne compte que sur la grâce, dit encore Fénelon, pour conduire ma raison dans les limites de la raison ; et Perrone, le plus décidé défenseur des droits de la raison, reconnaît que, dans notre état présent, c'est sous l'influence de la grâce que se développe le germe de la raison.

Voilà pour la pratique. Mais pour la théorie tout le travail d'analyse qui précède était nécessaire, et plût à Dieu qu'il nous ait été donné de parvenir à la précision ; car cette question est véritablement le pivot de l'esprit humain, le centre de la Philosophie ; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le point où se toucherait l'esprit de l'homme et l'esprit de Dieu ; là se trouve le rapport, le moyen de passage de l'un à l'autre. Si nous, théologiens catholiques, en possession de la vérité, nous parvenions à mettre ce point dans sa lumière, nous rendrions à la philosophie le plus grand service qui jamais lui ait été rendu. Nous aurions fait pour la pacification de l'esprit, pour la régénération de la science, pour le salut de l'esprit humain, un effort décisif.

Que ne nous est-il donné d'apprendre aux hommes à discerner au centre de leur âme ce point, cette racine de la vie, ce ressort caché où Dieu les touche, où sa lumière vient en nous, se réfléchit dans l'âme et forme, après la réflexion de la divine lumière, notre vie naturelle ; avant la réflexion la vie surnaturelle ; de sorte que, quoiqu'il y ait l'infini entre les deux, en pratique on les distingue à peine, puisqu'un même point, en quelque sorte, tient du rayon naturel et du surnaturel ?

Ce point de contact et ce toucher divin, en tant que l'âme en ressent quelque chose, c'est *le sens divin*, sens divin naturel, quand l'âme sous ce tact se sent elle-même explicitement et Dieu implicitement ; sens divin surnaturel, quand l'âme sous ce contact sent explicitement Dieu lui-même, et ne se sent elle-même qu'implicitement en Dieu. Double sens qui se mêle et varie dans l'âme peut-être comme les deux battements du cœur ;

Dieu, selon notre dogme, étant toujours présent à l'âme, avec son double secours naturel et surnaturel, et en variant les données selon sa bonté libre, et selon la libre réponse de l'âme.

Que ne voit-on ensuite l'intelligence, faite pour les deux degrés de l'intelligible divin, capable, par ses élans et sa volonté libre, sous la double donnée divine, de s'élever tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon qu'elle s'appuie sur l'un ou l'autre côté du ressort caché, sur le sens divin naturel, ou sur le sens divin surnaturel; s'élevant, dans le premier cas, aux ombres immuables de l'infini, de l'éternel; dans le second, à l'infini, à l'éternel lui-même.

De sorte que la vie de l'esprit, comme celle de la volonté, comme celle de l'âme, est partout double : dans le point de départ qui est le sens divin naturel ou surnaturel; dans l'élan qui varie selon le point de départ, et dans le terme, qui dépend du point de départ et de la nature de l'élan, et qui est la double région de l'intelligible divin.

Et pour mieux comprendre cette merveilleuse dualité, comparable en un certain sens et de loin à la dualité des deux natures du Christ, il faut savoir que l'homme naturel et l'homme surnaturel se ressemblent, que l'homme naturel est comme le plan de l'homme surnaturel, et qu'à chaque trait de l'un répond un trait de l'autre. L'homme naturel est l'image de Dieu, et l'homme surnaturel c'est l'homme uni à Dieu : c'est Dieu rentrant dans son image; c'est Dieu, vivant lui-même par sa réalité substantielle, dans chaque trait de l'image, mettant par sa venue le sens divin surnaturel dans le sens divin naturel, l'élan divin surnaturel dans l'élan naturel de la raison vers l'immuable et l'infini, et mettant l'infini lui-même dans les idées de l'infini.

Mais résumons encore notre pensée, du point de vue théologique proprement dit.

La lumière de la raison est un don naturel de Dieu, par lequel l'homme est homme. La lumière de la foi

est un don nouveau, gratuit, surnaturel, radicalement distinct du précédent, par lequel la bonté de Dieu élève l'homme au-dessus de sa propre nature.

En principe, Dieu eût pu laisser l'homme dans sa propre nature, sans l'élever, par un don plus haut, à la participation de la nature divine, à la vision intuitive et à la possession de la vie éternelle.

Mais, dans le fait, Dieu a voulu élever l'homme à cet état surnaturel; il a créé l'homme pour cette fin; il l'a créé pour l'élever à la vision intuitive. De cette libre et toute gratuite volonté de Dieu résulte pour l'homme la nécessité d'arriver à la vision intuitive, s'il doit atteindre sa perfection dernière, et la fin pour laquelle il a été créé.

Dieu, selon notre dogme, veut amener tous les hommes à cette fin, et donne sa grâce à tous pour les y amener. « Les effets de cette volonté, dit saint Thomas, sont l'ordre même de la nature dirigé vers cette fin, et toutes les impulsions, naturelles ou surnaturelles, qui ne cessent d'y pousser. » Dieu, comme l'enseigne saint Augustin, *ne cesse pas de parler à la créature raisonnable* pour qu'elle vienne à ce terme. Et c'est pourquoi Fénelon a pu dire : « Je crois, avec saint Augustin, que Dieu donne à chaque homme un premir germe de grâce intime, qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi. » Mais, quoique ce genre de grâce qui prépare la foi, si l'on n'y met obstacle, soit mêlé avec la raison, il en demeure radicalement distinct, comme le diamant, enchâssé dans l'or, demeure distinct du métal qui le porte, ou comme un germe, déposé dans la terre, n'est point la terre.

Il y a dans la raison un secours naturel et continuel de Dieu, qui est comme le principe de la raison ; et il y a, mêlé à la raison, un principe radicalement distinct de la raison, un germe de grâce qui, d'une part, favorise son naturel développement, et qui, en outre, le prépare peu à peu à s'élever, au-dessus d'elle-même, jusqu'à la foi. Mais l'esprit ne peut pas plus passer de la raison jus-

qu'à la foi, par un développement naturel, que le fini, en grandissant, ne peut devenir infini. Il y a toujours tout l'abîme de l'infini entre le fini et l'infini. De même il y a toujours l'infini de Dieu entre la raison et la foi. Dieu seul peut combler cet abîme en donnant sa propre lumière, qui est lui-même, qui est le seul principe et le seul motif formel de la foi.

Or Dieu veut combler cet abîme. Il y travaille par sa grâce, par son soleil qu'il verse sur les méchants comme sur les bons. Mais le méchant y met obstacle. Il refuse le bienfait qui lui est proposé : souvent même, par sa faute, loin de se laisser élever plus haut que l'homme, dans la lumière surnaturelle, il n'étend pas même sa raison jusqu'aux vérités naturelles où elle devrait aller. Quelquefois il repousse le secours naturel de Dieu, qui excite et soutient sa raison dans sa sphère propre, aussi bien qu'il repousse le secours plus haut qui ouvre à son intelligence un monde nouveau. Il rejette la raison comme il a rejeté la foi, et il tourne son esprit renversé à la négation monstrueuse des principes mêmes de la raison.

Sans doute, il y a le scepticisme et la foi, entre la vie surnaturelle et la vie animale. Cependant les esprits qui cherchent ou croient chercher la vérité, et qui repoussent la vérité surnaturelle offerte par la grâce et la révélation, abandonnent d'ordinaire à la fin le culte de toute vérité, l'effort vers la sagesse, pour se replonger dans les sens, et se rattacher à la terre.

C'est une grande faute pour la raison de rejeter la lumière surnaturelle de la foi. Cela est contre le devoir de la raison. La raison, par ses propres lumières naturelles, ne voit-elle pas ses bornes et son imperfection? N'est-elle pas forcée d'avouer qu'elle ne voit pas l'essence et la substance du vrai? Ne démontre-t-elle pas que la vérité substantielle c'est Dieu même? Peut-elle soutenir que, quand elle conçoit les vérités abstraites qui forment son domaine, elle voit Dieu même, et lui-même, et qu'elle a la vision intuitive de Dieu!

De quel droit nierait-elle donc qu'il puisse y avoir quelque autre lumière supérieure à sa propre lumière? Comment soutiendrait-elle que Dieu ne peut élever l'intelligence créée jusqu'à la vue de la substance et de l'essence du vrai, jusqu'à la vue intuitive de Dieu? Il y a plus. L'intelligence créée a, par le fait, le désir de la vue intuitive de Dieu. Dès qu'un esprit sait que Dieu est, il veut voir Dieu, comme l'affirme partout saint Thomas. Ce désir tient à la nature même de la créature raisonnable, dit encore saint Thomas, suivi de la Théologie presque entière. Or ce désir, ce désir négatif, je l'accorde, désir par privation et par regret, quelque indirect, aveugle et inefficace qu'il puisse être en lui-même, suffit pourtant à démontrer que notre intelligence, puisqu'elle a ce regret, n'aura son plein repos et sa pleine perfection que dans la lumière supérieure que lui apportera la vue de Dieu. Mais que ce désir soit, dans l'homme, ou essentiellement naturel ou seulement inné, qu'il résulte nécessairement de la propre nature de l'intelligence raisonnable, comme le soutient à peu près toute l'École, ou qu'il ne soit qu'une impulsion surajoutée de Dieu; qu'il tienne au fait de la création ou qu'il dérive de cette volonté que Dieu a d'élever toute intelligence à la vision intuitive, et soit ainsi ce que saint Thomas nomme « l'ordre naturel dirigé vers la fin surnaturelle »; que cette impulsion surajoutée doive, à son tour, être dite naturelle ou surnaturelle, il n'importe. Comme en tout cas cette impulsion de Dieu est mêlée à la raison, à la raison telle qu'elle nous est donnée, il en résulte toujours que la raison, la saine raison, peut démontrer la possibilité de la lumière surnaturelle, de la vision intuitive, et prouver sa nécessité, si l'esprit doit atteindre sa perfection dernière et parvenir à son repos.

Enfin, dans notre état présent, où notre raison est blessée, ainsi que notre volonté, notre raison comprend et démontre fort bien ses faiblesses. Elle démontre son impuissance à conquérir tout son domaine. Elle montre,

de plus, ses égarements et ses continuelles erreurs. Elle prouve ainsi la nécessité d'un secours supérieur; et elle confirme le mot de Fénelon : « Je ne compte que sur la grâce pour conduire la raison dans les limites de la raison ». Il lui faut donc l'autre lumière, non seulement pour être élevée à sa perfection la plus haute, mais encore pour être guérie et atteindre sa propre et naturelle perfection.

Et cette nécessité de la lumière surnaturelle pour donner à la créature raisonnable sa perfection dernière ou sa perfection relative, ne vient pas seulement des plaies et des faiblesses de la raison dans notre état présent ; elle vient encore de la nature de la raison créée. L'esprit fini, naturellement, ne voit que par parties; la totalité lui échappe; il ne connaît le tout de rien; il ne saurait pas plus atteindre l'ensemble de ses intelligibles, ou l'absolue totalité d'une seule idée, qu'une série mathématique convergente ne peut, en se développant, atteindre sa limite. Il faut, pour qu'une telle série soit achevée, y mettre l'infini par hypothèse. Il faut de même, pour que l'esprit fini parvienne à toute la vérité de son degré, qu'il s'unisse à l'esprit infini.

Mais revenons de la Théologie à la Philosophie.

Ou rien n'est démontré en Philosophie, ou tout ce qui précède démontre qu'il y a, pour l'homme, deux régions du monde intelligible, comme s'exprime Platon; qu'il y a, pour notre intelligence deux degrés de l'intelligible divin, comme le dit saint Thomas.

Tous les philosophes du premier ordre l'ont enseigné; toute la Théologie catholique le professe; tout le dogme chrétien le suppose; tout homme le sent et peut le voir en lui; toute l'histoire de l'esprit humain l'explique, et roule sur ce fondement.

Cela, dis-je, est démontré parce que tous ceux qui ont connu l'esprit humain l'ont vu, et parce que vous le voyez vous-même, si vous avez compris ce qui précède.

Il y a deux degrés de la sagesse totale. Platon les

nomme les deux régions du monde intelligible, dont l'une est celle des fantômes divins, ombres de ce qui est, dont l'autre est l'intelligible lui-même dans sa divine essence, soleil d'où viennent les ombres et les images, et qui est le souverain bien vu en lui-même.

Platon en parle encore lorsqu'il parle de ces vérités, les plus importantes de toutes, qu'il est impossible ou très difficile de connaître en cette vie; qu'il est possible pourtant de connaître si quelqu'un les enseigne, mais que nul ne peut enseigner si Dieu même ne l'envoie.

Aristote distingue ces deux degrés, quand il dit qu'il y a dans l'homme, outre la vie de la sensibilité, la vie raisonnable; et, outre la vie raisonnable, la vie contemplative de l'intelligence pure, qui est comme une autre âme surajoutée à l'âme: qui n'est pas essentielle à l'âme, qui en peut être séparée, qui nous vient du dehors, qui est surnaturelle, plus qu'humaine, divine, qui est Dieu même. Qu'on veuille se rappeler les admirables textes d'Aristote à ce sujet.

Saint Augustin déclare qu'il y a entre les vérités rationnelles, certaines et absolues, et l'intelligible majesté de Dieu, la même distance que du ciel à la terre et du soleil aux ombres. Il répète les termes mêmes de Platon, mais en développe et en approfondit le sens. Des deux lumières, des deux visions, il nomme l'une extérieure (*extraria*), l'autre intérieure (*intraria*); des deux sciences, il appelle l'une lumière du soir (*vespertina*), et l'autre lumière du matin (*matutina*). Toute vue des créatures, la vue que notre âme a d'elle-même, sans la lumière de Dieu, est cette lumière voisine de l'ombre; et la vue seule de Dieu lui-même est la lumière du jour.

Saint Thomas nomme les deux ordres de l'intelligible divin, et ses deux sommes ou résumés sont ces deux ordres de l'intelligible divin traités à part.

Il affirme que la raison a deux termes et deux sphères d'action: l'une que déploie devant elle la lumière naturelle et l'autre que lui ouvre le don de la lumière surnaturelle. Il nomme aussi la région inférieure région des

ombres : l'une est, dit-il, une vision spéculaire (*specularis*), l'autre est la vision directe de l'essence (*visio per essentiam*).

Il y a donc ces deux degrés de l'intelligible, correspondant à ce que la théologie chrétienne nomme l'ordre naturel et l'ordre surnaturel : ordre de raison, ordre de foi.

Maintenant est-il certain, par l'expérience de chacun de nous, comme par l'histoire entière de l'esprit humain, que le premier des deux degrés cherche, regrette et désire l'autre, et que, plus un esprit s'élève dans cette première région, développe sa raison et porte haut sa vue, plus il comprend que sa vue est partielle, et que ce qu'il voit n'est que l'ombre, mais non l'essence et la substance du vrai? Est-il certain que (la lumière naturelle de la raison, à mesure qu'elle grandit, produit une soif de plus en plus ardente?) Mais soif de quoi, sinon de la vérité même, essentielle et totale, substantielle et vivante, dont le portrait de plus en plus distinct, dont les rayons de plus en plus nombreux dans le miroir de l'âme y allument le désir de la réalité, de la totalité[1].

1. On voit ici que l'illustre oratorien avait pressenti une apologétique nouvelle. Cette apologétique nouvelle est soutenue en ce moment avec talent, par M. Blondel, de la Faculté de Lille. Elle consiste à montrer que la raison postule la foi, et à tirer des profondeurs de la nature humaine et des limites bien constatées de la raison les preuves de la nécessité de la foi. « Cette soif » dont parle le P. Gratry, c'est la raison déduisant ou induisant de son impuissance même, et sans sortir d'elle-même, par une logique naturelle, l'existence d'une vérité rationnelle et supérieure à la raison. D'aucuns font remonter à Kant le point de départ de cette apologétique. Le premier, en effet, Kant a montré, croyons-nous, avec insistance la relativité de nos connaissances, les infirmités de la raison — peut-être en les exagérant — et « a aboli la science pour établir la foi », suivant sa propre expression : son action dans la philosophie est comparable à celle de Galilée démolissant la vieille hypothèse géocentrique par son : « e pur si muove. » Quand il disait : « Deux choses m'emplissent l'âme d'admiration et de respect : le ciel étoilé sur nos têtes et la loi morale dans nos cœurs », en réalité

Ceci est la conclusion légitime de la saine raison, de la raison croissante, source de la vraie Philosophie. La raison paresseuse, arrêtée, ne le sait pas, et elle enfante cette Philosophie languissante, stérile et versatile, qui tourne sur elle-même sans avancer. La raison dépravée le nie et le repousse absolument; mais aussitôt elle se renverse, se tourne contre elle-même, se nie et se détruit, et se nomme sophistique, suicide de la raison.

Sont-ce là, oui ou non, les traits fondamentaux de l'histoire de l'esprit humain, et les catégories où se classent les esprits?

Cela posé, les Chrétiens sont ceux qui croient que la seconde région du monde intelligible sera donnée, et qu'elle est donnée en effet dès maintenant, en principe, par la foi du Christ, foi divine, qui met en nous, comme dit saint Thomas, d'après saint Paul, l'essence et la substance du vrai, en son germe surnaturel, développable dans l'éternité.

Quant aux vrais philosophes, qui ne sont pas chrétiens, je ne parle ni des sophistes ni des lettrés qui s'occupent de philosophie paresseuse — ce sont nécessairement des esprits qui attendent, cherchent, désirent, regrettent, qui soupçonnent et qui conjecturent le Soleil dont ils voient les ombres, l'essence dont ils aperçoivent les images et les linéaments abstraits.

Que s'il en est ainsi, voici ce que nous croyons devoir proposer à tous ceux, Chrétiens ou non, qui ont en eux le germe philosophique, j'entends par là l'effort vers la sagesse totale.

Nous leur proposons, avant tout, dans l'ordre pratique, comme loi quotidienne de leur vie, ce mot du

il faisait un acte de foi, un acte de foi philosophique. Mais la théologie catholique avait formulé avant lui sur ce point beaucoup de thèses précises. L'apologétique nouvelle n'est peut-être qu'une forme plus rigoureuse de l'ancienne qui n'a jamais cessé d'invoquer les preuves intrinsèques, les preuves de convenances, les preuves du cœur, etc. Voir Blondel, *l'Action*, 1 vol. *Les exigences de la pensée contemporaine* (brochure).

Christ : « Celui qui fait le mal hait la lumière; celui qui fait la vérité arrive à la lumière »; et cet autre : « Il faut toujours prier et ne pas se lasser de le faire »; c'est-à-dire il faut toujours joindre sa force libre et sa correspondance active à l'attrait permanent du désirable et de l'intelligible. Il est trop évident que cet effort intérieur continu, et cette persévérante prière, jointe à la lutte contre tout mal, et à l'entreprise de tout bien, est la méthode pratique d'arriver à la vérité.

Mais, en outre, dans l'ordre spéculatif, voici ce que nous conseillons : c'est une manière toute nouvelle d'étudier les formules de la foi chrétienne.

D'ordinaire on en étudie, par voie de controverse, par le dehors et la circonférence, quelques détails, jamais le tout : et l'on fixe son attention beaucoup moins sur le dogme lui-même et son simple énoncé, que sur quelques raisons humaines très imparfaites, très incomplètes, qu'en donne quelque prédicateur ou quelque auteur.

Est-ce là le moyen d'arriver, je ne dis pas à la foi, mais seulement à la connaissance authentique de la foi et à l'intelligence de son énoncé dogmatique?

Voici le procédé inverse, dont nous pensons qu'on peut attendre, pour beaucoup d'âmes, un très grand fruit

Prenez les formules de la foi, telles qu'elles sont présentées par l'Église dans leur énoncé authentique. Ajoutez-y quelques-unes des paroles du Christ sur lesquelles s'appuient ces formules.

Si vous êtes Chrétien, vous croyez que ce sont là des germes de vérité divine, développables dans l'éternelle lumière.

Si vous n'êtes pas Chrétien, vous en doutez, mais vous n'avez aucune raison de le nier.

Or, que feriez-vous si, tenant dans ma main quelques grains de poussière, je vous disais : « Voici des germes. Ceci implique des plantes et renferme des fruits. »

Si vous en doutiez, il n'y aurait évidemment d'autre

moyen d'arriver à la vérité que de confier ces germes à la terre, et de mettre cette poussière en demeure de germer, et de montrer aux yeux ce qu'on n'y voyait pas.

Faites de même. Enracinez solidement, inébranlablement, dans votre mémoire, ces petits germes, ces formules de la foi.

Ne méprisez pas la mémoire; c'est le trésor des données, dit Bossuet; c'est une terre qui ne conserve pas seulement, mais qui développe. Enracinez, dis-je, tous ces germes dans le sein de votre esprit, puis vivez avec eux. Laissez passer sur cette semence le mouvement de la vie, ses saisons, ses aridités, ses épreuves, ses douleurs, ses défaillances, ses espérances, ses joies et son soleil. Laissez vivre cet essai de moisson dans la fermentation de votre esprit, dans la sève dont il se nourrit, dans la lumière où il se développe. Comparez à ses besoins, à ses regrets, à ses doutes, à ses questions, à son attente, à ses labeurs et à ses conjectures toutes ces affirmations.

Laissez couver ces germes par ces forces cachées qui font croître tout ce qui vit dans l'homme, et qui naissent comme une sorte d'électricité, du mouvement libre de l'âme vers l'attrait universel de Dieu ; en d'autres termes, priez toujours et ne vous lassez point. Que le cœur et la volonté ne se paralysent point, mais agissent fidèlement sous l'influence de cette sainte et infaillible loi : « Qui fait le mal hait la lumière, qui fait la vérité y vient. »

Faites cela, et vous verrez vous-même si les germes grandissent, et si Jésus a eu tort de dire : « La parole de Dieu est une semence ; tombée dans un bon cœur elle produit trente, soixante et cent pour un. »

Chrétien ou non, cette épreuve est à faire. Si vous n'êtes pas Chrétien, vous aurez chance d'y trouver cette autre sphère de l'intelligence, ce ciel de la vérité que regrette et poursuit votre esprit, et cette philosophie totale que vous savez ne pas avoir.

Si vous êtes Chrétien, vous croyez que ce sont là des germes de lumière éternelle, et les plus hauts principes de la philosophie réelle et de la pleine sagesse.

Essayez donc[1].

Cette épreuve, faite dans ses vraies conditions, peut, par la grâce de Dieu, donner la philosophie aux âmes qui n'ont que la foi ; la foi à celles qui n'ont que la philosophie.

C'est le premier travail à entreprendre pour la foi qui cherche l'intelligence, et pour l'intelligence qui cherche la foi.

Que les esprits qui, arrivés vers le terme de la lumière humaine, la trouvent pâle, partielle, décroissante, trop mêlée d'ombres ; qui reconnaissent que le fuyant objet de leur poursuite est une lumière du soir, qui se décolore et s'efface, et dont le fond n'est que ténèbres : que ceux-là, dis-je, jettent dans leur esprit les principes de ce que saint Augustin nomme la lumière du matin.

Je sais bien que d'abord ces principes leur paraîtront plus obscurs que ce jour même qui ne leur suffit pas, et qu'habitués à ce que Descartes, je crois, nomme quelque part la grossière évidence de la géométrie, ils n'apercevront que nuit close dans ces germes de lumière céleste. Mais qu'ils veuillent bien entendre ceci, et méditer cette comparaison. On appelle nuit aussi l'absence de notre soleil. Mais que nous montre le soleil ? Il nous montre

1. La prière dont il est question dans ces pages n'est pas autre chose que le désir de l'intelligible et du vrai. C'est donc un acte à la fois rationnel et instinctif. Il suppose simplement la croyance au vrai et à l'intelligible. C'est le commencement de la foi. Mais on voit que cet acte peut être conseillé à tous ceux qui pensent ou écrivent, même à ceux d'entre eux qui n'ont pas la foi. Ce commencement de la foi existe du reste chez tous ceux qui pensent et écrivent. (Penser c'est rechercher le vrai, c'est donc croire à son existence. Écrire c'est manifester aux autres le fruit de ses pensées, le but de ses recherches et de ses désirs. Cela encore suppose que l'on croit au vrai.) Ceux qui, comme le P. Gratry, croient au vrai absolu et vivant ont la foi catholique. Mais la foi philosophique est le chemin qui conduit à la foi catholique.

la terre et lui-même. Quand il a disparu que voit-on? On ne voit plus d'abord ni terre, ni soleil, ni rien. Mais patience! laissez passer la nuit et regardez. Les étoiles paraissent une à une; la voûte entière se peuple; le ciel est plein de rayons, de mouvements et de scintillements, et comme de regards qui s'éveillent et sollicitent le nôtre. On voit le ciel que cachait le soleil. De sorte que, pour qui veut voir le ciel entier, il était bon que le soleil se retirât.

Mais, je l'avoue, ces étoiles ne vous paraissent encore que des gouttes de lumière sur la nuit. Toutes ensemble ne valent pas un rayon de soleil. Et pourtant qu'avons-nous sous les yeux? Nous avons devant nous l'univers immense des soleils, dans lequel notre propre soleil n'est qu'un point, point dans lequel la terre n'est qu'une fraction d'atome. Chaque point imperceptible de cette poussière lumineuse est un soleil comme le nôtre, entouré de cent mondes vivants, aussi grands ou plus grands que le nôtre. Le jour donc nous montrait un point, la nuit nous montre l'immensité.

Oserai-je dire que c'est une des divines raisons pour lesquelles le soleil se couche? Si le soleil règne et disparaît tour à tour, c'est que Dieu veut, qu'outre la terre, l'homme voie le ciel.

Il en est justement ainsi des obscurités de la foi, relativement au jour de la raison.

C'est pourquoi notre dogme enseigne que la raison, comme le soleil, doit régner et se soumettre tour à tour : régner sur toute la terre et se soumettre en face du ciel. Son règne lui donne un monde; sa soumission lui donne l'immensité, dont le monde n'est qu'un point.

Qu'on ne s'effraie donc pas d'abord des obscurités de la foi, ni des soumissions de l'esprit.

Quant aux chrétiens, qu'ils me permettent, à la suite de saint Augustin, de les exhorter vivement à chercher la lumière et à aimer l'intelligence.

Ce que vous possédez fermement par la foi, apprenez à le voir dans la lumière intelligible. En ce temps de

grande décadence et de langueur de la raison et de la foi, vous qui tenez les principes certains de la lumière universelle, pourquoi les enfouir et n'en pas déployer, par la culture et par l'effort, par un constant travail d'intelligence et d'âme, les rayons, les couleurs, les parfums, les beautés et les fruits? Vous qui croyez d'avance que chacune de ces gouttes de lumière est un soleil, un principe vivificateur des mondes; vous qui portez en vous ce ciel étoilé de la foi; vous qui êtes un ciel, plus grand que le ciel visible, pourquoi ne cherchez-vous pas à devenir plus clairement lumineux, pour la gloire de Dieu et pour le salut de vos frères?

Qui peut vous excuser et vous dispenser de l'effort vers le jour plein et la lumière croissante? Est-ce l'âge ou le sexe? Écoutez donc saint Augustin, s'adressant à sa mère, lorsque, appuyé près d'elle sur cette fenêtre que l'on montre encore à Ostie, regardant l'océan immense et le ciel étoilé, et conférant du ciel de l'âme, il disait à cette mère bien-aimée : « Ma mère, je vous le demande, ne vous laissez pas effrayer ni arrêter dans le travail dont il s'agit, par cette forêt de connaissances qui semblent nécessaires. On peut choisir, entre tous, les vrais points, peu nombreux, mais féconds; difficiles sans doute pour beaucoup d'esprits; mais pour vous, ma mère, dont l'esprit me semble nouveau chaque jour, et dont l'âme, soit par le progrès des années, soit par son admirable tempérance, dégagée tout entière des duperies du monde et de la dure servitude des sens, a su grandir et s'élever puissamment en elle-même, pour vous, mère bien-aimée, ces choses seront aussi faciles qu'elles seraient difficiles à l'intelligence paresseuse de toutes ces âmes qui vivent si misérablement. »

C'est donc à la faiblesse du sexe et au déclin même de la vie, que le grand docteur adressait ce témoignage et cette exhortation.

Nous osons donc transmettre aux lecteurs de ces pages, quels qu'ils soient, cette même exhortation.

Mais où sont aujourd'hui, parmi nous, les âmes chré-

tiennes, dont la conversation est ainsi dans le ciel, c'est-à-dire dans la recherche de la sagesse et de la vérité? Où sont les âmes dont les plaisirs, de nature tout intellectuelle et cordiale, consistent à poursuivre, à recueillir les traces de Dieu, comme le faisait saint Augustin, dans l'histoire intérieure de l'âme, dans celle du monde et des empires, dans le spectacle de la nature, dans l'histoire de l'esprit humain, dans les confessions de sa vie, dans la musique et dans les lettres, dans les nombres et l'astronomie, afin de rapporter toutes ces choses à l'éternel modèle, et de confronter toute pensée à la parole de Dieu, au dogme défini que l'on porte dans sa mémoire, à Dieu même, qu'on porte dans sa mémoire, à Dieu même, qu'on porte dans son cœur et sa foi [1]?

1. Il y a lieu de se demander si le développement de l'esprit humain se fait de l'intelligence à la foi ou de la foi à l'intelligence. Le moyen âge n'hésitait pas à dire que la foi est antérieure à la raison : *philosophia theologiæ ancilla*, *fides quærens intellectum*. Depuis la formule de Leibniz : *nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu, nisi ipse intellectus*, la méthode philosophique a changé. En même temps que la philosophie rejetait les idées innées, la conscience rejetait toute autorité étrangère à elle-même et déclarait ne relever que d'elle-même. Plus tard, la méthode de l'immanence tendait de plus en plus à fonder la philosophie exclusivement sur la raison, tout en reconnaissant du reste la relativité et la faiblesse de la raison. La philosophie et la morale étaient proclamées indépendantes de toute autorité extérieure et même de la foi. Voilà pourquoi la philosophie a rompu pendant de longues années avec la théologie, mais, comme nous l'avons dit ailleurs, la foi postulée par la raison tend à devenir, dans l'opinion des nouveaux apologistes, comme le couronnement de la raison : *intellectus quærens fidem*. On commence à mieux voir que la foi vient se greffer sur la raison pour l'embellir et l'éclairer. On commence à mieux comprendre que la foi et la raison sont contemporaines dans l'âme et qu'elles doivent s'y harmoniser, que ce sont des *facultés-sœurs*, qui doivent se développer proportionnellement et simultanément.

III

DIEU

I. — EXISTENCE DE DIEU

> Le *pressentiment de l'infini* est la source de cette opération sublime et sainte qui démontre *Dieu*.

S'il y a de vraies preuves de l'existence de Dieu, ces preuves doivent être à la portée de tous les hommes. Car la lumière de Dieu éclaire et devait éclairer tout homme venant en ce monde.

Donc, pour trouver les preuves utiles de l'existence de Dieu, il faut en chercher l'origine et la réalité dans quelque opération vulgaire et quotidienne de l'esprit humain; et, cette opération sublime et simple étant trouvée, il suffira de la décrire et de la traduire en langue philosophique.

Ensuite on démontrera sa valeur scientifique.

Or, cette opération vulgaire et quotidienne de l'âme humaine, esprit et cœur, intelligence et volonté, n'est autre que le fait universel de la *prière*: et j'entends, en philosophie, par prière ce que précise Descartes, quand il dit : « Je sens que je suis un être borné, qui tends et qui aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis. » La prière c'est le mouvement de l'âme du fini vers l'infini.

Le mépris de la réalité présente, si naturel à l'homme,

l'attente de l'avenir idéal, si habituelle à l'âme, l'instinct du merveilleux et le pressentiment de l'infini, sont la source de cette opération sublime et simple qui démontre Dieu [1].

Qui ne le sait! l'âme de l'homme, surtout lorsqu'elle est élevée, pure, dans sa sève et sa jeunesse, conçoit et désire sans limites toutes les beautés et tous les biens dont elle aperçoit quelque trace. On efface toutes les bornes, toutes les limites, toutes les imperfections. On conçoit l'être dans toute sa plénitude : on conçoit l'amour éternel, le bonheur sans vicissitudes, la vérité sans ombres, la volonté plus forte que tout obstacle, la force se jouant de l'espace et du temps, et des merveilles, des créations subites réalisées par une parole, par un geste, par un souhait. Tous ces pressentiments du cœur de l'homme, tous ces rêves dorés de l'enfance, tous ces enivrements du nectar idéal, impliquent une méthode vraie et rigoureusement scientifique. Analysées par la raison, cette poésie, cette foi, contiennent la démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu et de ses attributs.

De fait, c'est là le procédé poétique et vulgaire qui, sous la donnée de l'enseignement et de la tradition, élève la plupart des hommes à la connaissance de Dieu. Le spectacle du monde, la conscience de la vie, la vue des êtres finis et des beautés créées, quand le cœur et l'imagination s'en emparent pour les grandir et les pousser à l'infini, par l'effacement du mal, des bornes et des limites, cet élan de l'âme vers l'infini à partir du

1. Le P. Gratry a parfaitement saisi le vrai fondement de l'unique preuve humaine de l'existence de Dieu. La voie de déduction ne saurait, il nous semble, prouver Dieu absolument. C'est l'induction, la voie de transcendance, qu'il faut employer. Mais quand la raison affirme l'existence de l'infini et du parfait à l'occasion du fini et de l'imparfait, elle prouve Dieu avec autant de vigueur que le mathématicien qui affirme de l'infini ce qui est vrai du fini. (Voir *Logique*, l'induction en géométrie et l'introduction de la cinquième édition.)

La méthode déductive part de l'universel, d'un axiome.

fini, voilà ce qui donne aux hommes l'idée de Dieu, la connaissance et l'amour naturels de Dieu.

Et cet élan intellectuel et moral, dont est capable toute âme humaine, est l'acte et le procédé fondamental de la vie raisonnable et de la vie morale. Nous disons que l'acte et le procédé fondamental de la vie raisonnable et morale consistent, comme s'exprime Bossuet, à passer, sans nul circuit de raisonnement, quoique par un très légitime élan de la raison, du fini à l'infini, de l'être fini réel, qu'on est, qu'on voit, qu'on touche actuellement, à l'être infini, réellement et actuellement existant, qu'implique et que suppose l'existence du fini.

Et tandis que les simples, les ignorants, les humbles et les petits exécutent, par une méthode toute instinctive et poétique, ce mouvement essentiel et principal de la raison, il se trouve que cette naturelle opération de l'âme est le fond de la plus scientifique des méthodes, et que toutes les démonstrations de l'existence de Dieu, données par les vrais philosophes de tous les temps, résumées, précisées par le XVII[e] siècle, ne sont que la traduction philosophique du procédé vulgaire que tous les hommes emploient.

Il faut le répéter, ce procédé consiste, en partant de tout être fini et de toute qualité finie, à affirmer, par la suppression des limites du fini, l'être infini, ou les perfections infinies correspondantes au fini que l'on voit.

Et cette affirmation est toujours vraie, par ce principe énoncé par Leibniz, que *les règles du fini réussissent dans l'infini et réciproquement*, en d'autres termes, que le fini est une image de l'infini. Ce qui tient, comme l'observe encore Leibniz, à ce que tout est gouverné de Dieu, lequel gouverne tout conformément à lui-même.

Ce procédé est aussi certain que la géométrie à laquelle il s'applique d'ailleurs. Le calcul infinitésimal est cette application.

D'un autre côté, par le fait, jamais ce procédé ne s'exécute explicitement et n'atteint Dieu, que par un

acte simultané d'intelligence et de volonté, de raison et de liberté.

Son ressort dans l'âme est le *sens divin*, le sens de l'infini, ou, si l'on veut, l'inévitable attrait du souverain Bien dans chaque âme. Mais ce ressort, donné à tous, agit ou se relâche, ou même retourne sa direction, selon l'état moral de l'âme.

II. — ATTRIBUTS DIVINS

> Les perfections de Dieu sont celles
> de nos âmes multipliées par l'infini.
> LEIBNIZ.

De l'idée de l'Être, ou, si l'on veut, de cette proposition : « l'Être est », nous allons déduire d'abord ce que l'on nomme les attributs métaphysiques de Dieu. Pour cela nous prenons tout à la rigueur mathématique. Nous supposons qu'il est vrai, purement, simplement et absolument vrai que l'Être est : proposition qui du reste est la plus claire des propositions identiques, et comme le critérium de l'évidence rationnelle.

1. Cela posé, si l'Être est, simplement et absolument, il n'est pas un être fini, car l'être fini est jusqu'à un certain point, non au delà. Il est seulement dans des limites et sous des conditions particulières; il n'est pas simplement, absolument. Donc, l'Être qui est n'est pas fini, donc il est infini.

2. Suivons rigoureusement la déduction. Mettons de côté l'habitude de ne rien voir que partiellement et relativement. Si l'Être est infini, c'est une identité rigoureuse que d'ajouter qu'il est infini en tous sens. Cela même n'est utile à ajouter que parce que nous avons la faiblesse de toujours retomber sur des imaginations limitées, partielles, relatives. Repoussons ces distractions de l'habitude; nous sommes en algèbre; nous prenons les choses dans leur rigueur et leur simplicité. Il est manifeste, dis-je, que si l'Être est infini, cela veut

dire identiquement qu'il est infini en tous sens, puisque s'il cessait d'être infini en un sens, il serait fini en ce sens, il ne serait pas l'infini. Là où il y aurait une borne en un sens quelconque, en ce point-là et en ce sens il cesserait d'être; il ne serait donc pas l'être, comme nous l'avons posé.

Donc si l'Être est, il est infini en tous sens.

3. Si l'Être est, il est tout ce qui est possible : sans quoi il ne serait pas absolument. Il est tout ce qui est possible; il est infiniment; puisque s'il n'était pas infiniment tel possible, il aurait, en cette manière d'être et en ce sens, une borne au delà de laquelle il ne serait pas. S'il est, il est infiniment tout possible.

4. Si l'Être est, il est immense et éternel; c'est le même raisonnement que pour l'infinité. S'il n'était pas éternel, cela voudrait dire qu'il y aurait un temps où il ne serait pas; s'il n'était pas immense, cela voudrait dire qu'il y aurait un lieu où il ne serait pas. Il ne *serait* donc pas, purement, simplement et absolument. Du reste on voit clairement que l'éternité, l'immensité sont deux attributs identiques à l'infinité.

5. Si l'Être est, il s'ensuit qu'il est nécessaire. La question : *Pourquoi y a-t-il quelque chose?* est irraisonnable. De ce que l'Être est, il suit qu'il ne peut pas ne pas être. La question ressemble à ce vers, absurde dans le fond :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

L'Être est nécessaire parce qu'il est.

Il n'y a jamais eu de choix possible entre l'Être et le néant, par cela même que l'Être est éternel. Donc jamais il n'y a eu, et jamais il n'a pu y avoir aucune chance pour que l'Être absolu ne fût pas. Il ne se pouvait pas que l'Être ne fût pas; comme il ne se pouvait pas que le néant fût : ces deux propositions sont contradictoires dans les termes. Tandis que ces deux autres : l'Être est, et le néant n'est pas, sont deux propositions identiques exprimant une seule et même vérité nécessaire : l'Être est, il est nécessairement. Si

vous pouvez concevoir un doute sur la possibilité de la non-existence de l'Être, c'est que vous n'avez pas l'idée de l'Être, et vous ne savez pas la valeur du mot.

D'où il suit aussi que tout ce qui n'est pas l'Être absolu, a pu ne pas être : tout ce qui n'est pas de toute éternité pouvait ne pas être, et n'est qu'un contingent.

6. Si l'Être est, il est par lui-même. Car s'il n'était pas par lui-même, il ne serait pas absolument, il serait l'Être relatif, et l'Être par lequel il serait, serait l'Être par soi, c'est-à-dire Dieu. D'ailleurs, si l'Être est nécessaire, il s'ensuit qu'il est par lui-même ; c'est la même idée sous deux formes.

7. Une déduction très importante et absolument rigoureuse, quoique vraiment inconcevable, comme le sont, par exemple, plusieurs déductions algébriques dans leur application à la géométrie, c'est que l'Être, puisqu'il est éternel et immense, est réellement présent à tous les points du temps et de l'espace. Nous concevons jusqu'à un certain point son immensité, sa toute-présence à tous les points de l'espace ; mais on ne saurait concevoir sa toute-présence à tous les points du temps. Et pourtant s'il est absolument, il est également en tout lieu, en tout temps ; il n'y a pour Dieu ni passé, ni futur : il voit et contient tout dans un éternel présent. Le passé, le présent, le futur coexistent dans l'infini, comme coexistent en un seul point inétendu et simple les points extrêmes et le centre d'un élément infinitésimal.

8. Si Dieu est absolument, il est simple. Car s'il n'était pas simple il serait composé ; s'il était composé il aurait des parties, parties physiques ou spirituelles, n'importe. S'il avait des parties physiques, une partie serait en un point, une autre ailleurs ; il ne serait pas tout entier en tout point ; il ne serait donc pas absolument en l'un des points, ni absolument en l'autre point ; il ne serait donc pas absolument. Si c'étaient des parties spirituelles, immatérielles, ce seraient des attributs distincts, dont l'un ne serait pas l'autre, et ne seraient pas

lui tout entier; qui dès lors seraient limités l'un par l'autre, et limités relativement à lui : ce seraient donc des attributs bornés, non infinis. Dès lors il ne serait, dans le sens de ces attributs bornés, que jusqu'à un certain point, non au delà; il ne *serait* pas absolument. Donc Dieu ne pouvant être composé d'aucune manière est absolument simple; donc en lui les attributs sont nécessairement identiques entre eux et à l'essence. Donc entre tous les attributs de Dieu et Dieu même, et son être et son essence, on peut toujours poser une équation rigoureusement exacte, et on peut dire avec saint Thomas : « Dieu même est son essence. En Dieu l'Être et l'essence sont identiques. L'intelligence de Dieu est son essence. Sa volonté est son essence; Dieu est sa vie : Dieu est sa béatitude. »

9. Dieu donc est absolument simple ou absolument un. Il est l'unité même. Lui seul est l'unité. Aucun être n'a son unité qu'en lui. L'infini seul est absolument un : car l'infini seul est total : aucun être créé n'est total, aucun n'est absolument plein. Il n'y a aucune unité concrète, autre que Dieu, qui soit absolue. Laquelle? un volume de matière? Puisque l'espace est divisible à l'infini, cette quantité de matière devrait être infinie pour remplir le volume, c'est-à-dire renfermer un nombre actuellement infini de points, ce qui est impossible, puisque l'être créé est fini. Toute unité créée est approximative, elle est l'image de l'unité, mais non pas l'unité. Un atome n'est un qu'en son centre et par son centre qui n'est pas lui. Ainsi des âmes et des idées. Où y a-t-il une idée absolument une, totale et pleine? une telle idée ne peut être qu'en Dieu : elle est infinie, elle est Dieu.

Donc l'Être absolu est simple et un.

10. Il est simple et un en lui-même; mais il est un aussi en ce sens qu'il n'y a qu'un être absolu. Poser la distinction de deux êtres absolus ce serait poser la distinction de deux identiques ou de deux *indiscernables*, dit Leibniz. Ce serait poser deux infinis. Ce serait poser

cette formule : *l'infini plus l'infini*, formule qui, en algèbre, n'a aucun sens et ne peut être posée, ou qui signifierait exactement l'infini seul.

11. (Celui qui est, est immuable :) car qu'est-ce que changer? C'est devenir ce qu'on n'était pas, ou cesser d'être ce qu'on était. Mais s'il devient, s'il gagne quelque chose en un sens, il n'était donc pas en ce sens, et à partir de ce qu'il gagne : s'il perd quelque chose, il cesse d'être en ce sens ; il n'était pas et n'est plus absolument. Donc s'il est, il est immuable. Donc il est actuellement tout ce qu'il est. Il n'est pas en croissance comme nous ; il n'est pas comme nous, partie en acte et partie en puissance. Il est tout acte. Il est acte pur, comme le disent si bien Aristote et saint Thomas d'Aquin : formule qui est l'une des plus simples, des plus parfaites, des plus fécondes pour faire connaître Dieu. S'il est tout acte, il est tout son possible déployé, il est tout le possible actuellement présent, vivant.

12. Enfin, à moins qu'on ne nie qu'il y ait hors de l'Être absolu des êtres finis et relatifs, il est vrai que ces êtres finis n'ayant pu devenir seuls, ni commencer si rien n'était, n'ont pu commencer que par l'Être qui était déjà. Donc cet être a eu la puissance de produire tout ce qui est produit : mais puisque ces êtres qui sont n'étaient pas, il s'ensuit qu'il les a produits de rien, ou créés : mais produire ce qui n'était pas, n'est possible qu'à une force infinie. Nulle force finie ne saurait rien produire de rien. La force infinie seule est capable de produire de rien. C'est ce que symbolisent ces formules algébriques : *Zéro multiplié par une quantité quelconque égale zéro ; Zéro multiplié par l'infini égale une quantité quelconque.*

Donc l'Être absolu est aussi tout-puissant.

Dieu étant absolument simple, Dieu est son intelligence comme son être. En Dieu, l'être et l'intelligence sont identiques : en lui la volonté est identique à l'intelligence comme à l'être. Donc, avec une suffisante péné-

tration et une science suffisante, on pourrait aller, par voie d'identité, de l'être à l'intelligence et à la liberté, ou plutôt l'on verrait que l'Être est absolument, nécessairement, simplement, tout cela ensemble.

Que ce soit par suite de l'idée d'être prise en elle-même, ou par suite de la connaissance de nous-mêmes, transfigurée par la raison, nous disons : l'Être est intelligent.

Puis, nous voyons aussitôt que tous les attributs métaphysiques de l'être sont applicables à l'intelligence, laquelle est identique à l'être, puisqu'il est démontré déjà que l'être est absolument simple et que tous ses attributs sont identiques. Donc l'intelligence de l'Être est l'Être même, ou l'Être même est l'intelligence [1]. Donc aussi, puisque l'Être est simple, infini, éternel, immuable, tout actuel et tout-puissant, son intelligence, qui est lui, a justement tous ces caractères.

Elle est simple, non discursive, non composée comme la nôtre. En elle, tout est un dans la distinction. Elle est infinie et elle s'étend à l'être infini même, et à tout être relatif, possible ou actuel. Elle est éternelle, c'est-à-dire également présente à tous les temps, connaissant tout dans un éternel présent. Elle est immuable, immobile, et ne peut ni oublier ni acquérir. Elle est donc tout acte, n'allant jamais comme notre esprit de la puissance à l'acte, des ténèbres à la lumière. Elle n'est point une faculté, une puissance, une qualité de l'Être; elle est l'Être lui-même, elle est son essence même.

1. Il est évident que quand on dit de Dieu qu'il est intelligent cela ne veut pas dire qu'il pense comme l'homme, qu'il a un cerveau, etc. On attribue à l'Être suprême, à un degré infini et parfait, ce que l'homme a à un degré fini, la faculté de prévoir des effets, d'ordonner des causes en vue d'un effet, etc. On emploie le mot intelligence parce qu'il est le seul que l'on a à sa disposition. Les mots ont du reste plusieurs sens : un sens vaste et un sens restreint, un sens large, poétique et un sens étroit et prosaïque. Quand on parle de Dieu, c'est le sens poétique que l'on en a vu. (Voir, sur le sens des mots, *Connaissance de l'âme*, liv. II, chap.

Bien plus, son acte présent d'intelligence est sa substance même. Et enfin, elle est sa toute-puissance. (Dieu, dit saint Augustin, répété par saint Thomas, ne connaît pas les choses parce qu'elles sont, mais elles sont parce qu'il les connaît.)

Que connaît-il? Il se connaît d'abord lui-même tout entier. Dieu est l'identité de l'intelligible et de l'intelligent, comme le dit Aristote, comme le développe saint Thomas, citant, comme applicable à Dieu seul, ce mot profond : « L'Être qui connaît son essence est identique à son essence. »

Non seulement il se connaît lui-même, mais il connaît tout ce qu'il a créé, puisque du reste son intelligence, jointe à sa volonté, est la cause de la création. Et il y a en Dieu non seulement l'idée une de lui-même, mais encore les idées multiples des choses diverses.

Et que sont en Dieu ces idées? Nul ne l'a dit aussi bien que saint Augustin, répété par saint Thomas : « Les idées sont les principes ou les raisons formelles des choses, raisons stables, immuables, indépendantes de tout principe autre qu'elles-mêmes : éternelles, subsistantes dans l'intelligence de Dieu. Elles ne naissent pas et ne meurent pas : et pourtant elles sont le modèle de tout ce qui peut naître et mourir, de tout ce qui naît et meurt. » Elles sont en Dieu et elles sont Dieu. Dieu les voit parce qu'il se voit ; mais s'il est simple, comment peut-il voir en soi diverses idées? Il le peut, dit saint Thomas d'Aquin, voici comment : « Il connaît son essence, et la connaît juste autant qu'elle est connaissable. Il peut donc la connaître non seulement selon ce qu'elle est en elle-même, mais encore selon la ressemblance partielle qu'une créature peut en avoir. Mais ce qui constitue l'espèce d'une créature, c'est son degré de ressemblance à cette essence divine. Donc, lorsque Dieu connaît son essence en tant qu'imitable par cette créature, il la connaît comme raison ou idée de cette même créature. Ainsi, Dieu voit en lui les idées distinctes des choses. »

Y a-t-il en Dieu volonté, liberté, bonté, amour? Y a-t-il providence de Dieu au monde?

Je ne puis m'empêcher d'affirmer de nouveau que l'idée d'être bien déployée, si l'on sait mettre de côté l'habitude que nous avons de tout restreindre, de tout abstraire, de placer, même dans l'être, la négation qui n'est faite que pour le néant, et de n'oser jamais pleinement soutenir l'universelle affirmation, l'idée d'être, je le répète, est identique à celle de force, d'intelligence, de volonté, de liberté, d'amour. Otez quelques-unes de ces choses, vous tenez celui qui est. Ne le comprend-on pas? Otez l'intelligence, ôtez l'amour, ôtez la liberté qui ôte l'amour, vous éteignez le regard, vous arrachez le cœur de Celui qui était. Et vous lui ôtez si bien l'être qu'alors vous dites : Il n'y a pas de Dieu. Vous le dites et devez le dire. Il n'y a plus d'être au-dessus de nous : il n'y en a plus qu'au-dessous. Nous sommes supérieurs à ce Dieu détruit, d'une supériorité incomparable, puisque nous connaissons, voulons, aimons. Il n'y a plus d'être absolu.

Mais indépendamment de la déduction possible de l'être à la bonté, à l'amour, la raison pose directement, par son procédé principal, que Dieu est infiniment bon, libre et aimant, puisqu'il y a en nous des traces de bonté, de liberté et d'amour [1].

Dieu est libre, il est bon et il aime ; et tout cela, quant aux rapports de Dieu au monde, se résume en un mot qui implique aussi sa sagesse et sa puissance, le mot de Providence, ou de gouvernement paternel du monde.

Je sais bien que les sophistes de tous les temps regardent ces mots comme vides de sens. La Providence, le Roi du monde, le Père des hommes, ce sont des mots, bons pour les catéchismes et les enfants de huit ans, dit Hegel.

1. La même remarque que nous avons faite à propos de l'*intelligence* s'impose ici. Dieu est libre, bon, aimant, mais pas comme l'homme... d'une manière infinie, d'une manière indicible.

Mais il se trouve précisément, selon nous, que ce sont là les mots pleins, tandis que les mots abstraits, même exacts, sont vides.

Si les sophistes, sur cette question, comme sur les mots qui s'y rapportent, voient le contraire de ce que nous voyons, cela doit être et s'explique par ce fait étrange trop peu connu, savoir que, comme l'ont dit Platon et Leibniz, les sophistes sont des esprits tournés de telle manière qu'ils voient tout renversé. En effet, ce sont des esprits parvenus artificiellement à ne plus voir les choses, mais seulement la pensée abstraite qu'ils en ont. Ces esprits sont donc comme des yeux qui seraient parvenus, par artifice, en changeant la nature du regard, à ne plus voir les objets mêmes, mais les images de ces objets sur la rétine. Ils verraient donc les objets renversés, puisque l'image des objets, sur la rétine, est toujours renversée. C'est ainsi, dis-je, que les sophistes voient à rebours. Dès lors quand on retourne ce qu'ils affirment, on a la vérité.

Je demande comment il est possible de ne pas voir que Dieu gouverne le monde par sa Providence. Je demande quel degré d'effacement et de renversement intellectuel il faut avoir atteint pour dire avec Lucrèce ceci : « Ne pensez pas que les yeux nous ont été donnés pour voir le monde qui nous entoure ; que nos pieds sont flexibles afin de marcher ; que des bras vigoureux, que deux mains opposées et adroites nous ont été donnés pour nous en servir ; tout ce qu'on interprète ainsi, on l'interprète à contresens : on renverse tout. Rien ne nous a été donné pour que nous en fassions usage ; mais ce qui se trouve être, c'est là ce qui décide l'usage que l'on en fait. »

Est-ce possible ? En quoi Lucrèce diffère-t-il ici de celui qui dirait : Les hommes pensent qu'ils ont les pieds en bas, la tête en haut, mais c'est le contraire.

Disons-le nettement, il faut avoir perdu le sens et avoir abdiqué sa raison pour ne pas reconnaître que l'œil nous a été donné pour voir, les membres pour

agir et marcher ; pour ne pas comprendre qu'une science profonde et une bonté profonde, soutenues d'une puissance infinie, ont construit notre corps et ce monde, et ont laissé leur marque et comme leur signature sur l'ensemble et sur chaque détail. Laissons les raisonnements abstraits : voici de palpables réalités.

Hier, je tenais dans mes mains un lambeau de chair, découpé par la science sur un cadavre. C'était une partie de l'*aorte* prise au point où ce tronc artériel sort du cœur. J'admirais cette porte du cœur, par où la vie jaillit avec le sang dans tout le corps : porte construite de telle manière qu'elle est toujours à la fois ouverte et fermée : parfaitement ouverte et solidement fermée : ouverte d'un côté, fermée de l'autre : ouverte pour la vie qui s'élance, et fermée pour la vie qui chercherait à reculer. Je palpais ce tissu aussi mince qu'une feuille de rose, mais d'une incomparable solidité : dressé à disparaître, comme s'il n'existait pas, devant le sang qui sort du cœur, et à reparaître inflexible dès que le flot s'arrête et revient un moment vers le cœur. Le plus petit reflux ramasse lui-même les trois parties de la barrière, les adapte par son mouvement et les referme devant lui. Mais, de peur que le léger tissu, trop bien collé sur la voûte du canal, puisse une fois s'y oublier à contretemps, chacun des plis de la valvule est muni d'un bouton que le reflux saisit nécessairement pour s'enfermer lui-même ; et ce jeu délicat s'exécute, dans ma poitrine, à chaque battement de cœur, s'accélérant sous l'émotion, s'adaptant dans son rythme à ma pensée, à mon besoin, à mon essor, à l'élan de mon âme ; se calmant pendant mon sommeil, pour y reprendre la régularité mathématique qui me repose et me répare. Et ceci continue en moi pendant un demi-siècle, peut être pendant un siècle, pour me rendre la vie à chaque battement du cœur, et emporter la mort dans l'intervalle.

Mais ce n'est là qu'un détail.

Et la vie entière de mon corps et tout le mécanisme de ma vie, tel que la science le connaît aujourd'hui, se

compose d'un million de détails pareils, portant tous de la même manière la signature de l'ouvrier; de plus tous concourent au même but; de plus tous ces détails, adaptés entre eux dans l'unité de ma vie, s'adaptent à leur tour à l'unité de la vie générale, et à d'autres millions de merveilles au sein desquelles je vis.

Ce cœur, dont l'impulsion toujours nouvelle me rend la vie à chaque seconde, où la prend-il? Elle lui vient du dehors : une source perpétuelle qui vient en nous, sans nous, et dont la bienfaisance incessante vient habiter en ma propre poitrine, lui en apporte l'aliment principal. Des milliers d'aliments secondaires sont sous mes mains : il y a une autre vie que la mienne qui les produit et les fait naître autour de moi. Il se trouve que j'ai faim et qu'il y a du pain, et que de plus ce pain me donne la vie. Et cette faim et ce pain, et ce pouvoir donné au pain de maintenir la vie, et les innombrables moyens d'en venir à l'effet, tout cela se compose encore de milliers de détails adaptés l'un à l'autre, dont chacun pris à part est un prodige, et dont l'ensemble, on peut le dire, est la vue même des mains de Dieu et du travail de Dieu pour me nourrir.

Avant que je ne fusse, et que le premier homme ne fût, Dieu a construit ce globe dont la matière a été un nuage. Il en a fait un rocher, travaillé dans le feu; il a refroidi cette lave brûlante, a revêtu le rocher d'eau, et l'a mis à portée du soleil. Il a tracé, sur l'océan qui couvrait tout, le plan d'un palais et d'un jardin, et a fait sortir le palais et le jardin du fond des eaux. Puis, sur le sol aride du jardin, il a répandu cette terre féconde qui vient des plantes, et lui a ordonné de produire les plantes. La demeure était magnifiquement ornée et richement pourvue de fruits et d'aliments; il y avait d'ailleurs, partout déposés sous le sol, des instruments, et, au besoin, des armes et des trésors. Dieu y créa une autre merveille, des serviteurs animés, des forces dociles : les animaux.

Et le plan de toute cette demeure, aux yeux de la

science qui sait voir, est manifestement un plan tracé par une intelligente bonté pour l'éducation d'une race d'hommes.

Quand tout fut prêt, il y eut un jour semblable au jour présent et mesuré par le même soleil, jour dont la date est certaine quoiqu'inconnue ; il y eut un lieu où l'homme qui, l'heure d'avant, n'était pas sur la terre, fut placé.

Au milieu de ce monde muet et inintelligent paraît subitement un être, qui se tient debout, qui parle, qui pense, et qui parlant à l'invisible lui dit : Mon père!

Tout cela est ainsi : nous le voyons de nos yeux.

Mais qui fut la nourrice et la mère de cet homme naissant? Qui a fait marcher et parler le premier homme? Il n'y a pas de choix : c'est Dieu.

Dieu, comme ce roi poétique dont parle Virgile, qui portait son enfant dans ses bras,

Ipse sinu præ se portans,

et qui, pour passer un torrent, l'attachait à sa lance. Dieu, créateur et roi du monde, dans ce moment de transition des choses, portait aussi lui-même son enfant dans ses bras, et le tenait attaché à son sceptre.

Malheur à qui penserait sans émotion et sans adoration à ce moment unique et merveilleux de l'histoire, à ce jour de naissance du genre humain!

Il s'agit bien ici de Providence, mot trop abstrait encore et trop froid pour exprimer ce que j'ai sous les yeux! Il y a ici mon père et ma mère bien-aimés! Il y a ici les bras et la sagesse d'un père, le cœur et le sein d'une mère, père et mère éternels, qui sont Dieu.

Je croirais que ce père qui m'a créé de rien, qui m'a déposé sur cette terre, qui entretient ma vie, qui me donne la pensée et l'amour, ne veille plus sur moi! Non, je crois et je vois, ce que, grâce à Dieu, on apprend aux enfants parmi nous, et ce que les plus petits enfants croient et comprennent : je crois et je comprends et ne

puis pas ne pas comprendre que son regard est constamment sur moi, qu'il voit mes plus secrètes pensées, connaît tous les mouvements de mon cœur, que dans chacun des battements de ce cœur, lui-même me provoque à l'aimer, et que, toujours présent et assidu, il ravaille à mon éducation céleste, jusque dans le détail des moindres mouvements de ma vie.

Je crois, je comprends, et ne puis pas ne pas comprendre qu'il en est ainsi de chaque homme et du genre humain tout entier. Quand je saurai la philosophie de l'histoire, comme je crois savoir aujourd'hui celle de ma propre vie, je comprendrai la marche providentielle de Dieu dans l'histoire de l'humanité, comme je la vois dans mon histoire; et si le progrès du monde est si lent, cela tient à la cause qui rend lent mon propre progrès. Or je ne sais que trop ce qui ralentit ma marche.

Je saurai que Dieu concourt aux événements comme il concourt à nos pensées et à nos mouvements, et qu'il a un but en traçant le plan de l'histoire, tout aussi bien qu'en traçant le cours de l'année. Le but du plan visible de l'année est une moisson : le but de l'histoire des siècles n'est-il pas aussi une moisson?

Pourquoi les siècles marchent-ils si ce n'est pour mûrir la moisson dont parle l'Évangile, et pour préparer le travail des moissonneurs que le Père de famille enverra.

Il me semble que si l'on veut sortir des abstractions pour regarder, selon la nature du regard humain, ce qui est sous nos yeux, on voit, sans qu'il soit possible de contester, la présence de Dieu dans le monde.

J'avoue toutefois qu'il y a une ombre dans le tableau et comme une continuelle contradiction qui jette beaucoup d'hommes dans le doute. Cette ombre, cette contradiction, c'est la mort. La mort empoisonne tout et détruit tout; la mort tient en échec tout le reste et anéantit tous les dons de Dieu. Où est alors la providence? où est le père? Car, par la mort, son œuvre est nulle.

Oui, si la mort est le néant. Mais si elle est l'immortalité, comme l'affirme la vie que nous portons en nous, et qu'il faut croire plutôt que cette ombre inconnue qui nous effraie, alors, tout au contraire, la mort n'est plus qu'un dernier trait ajouté à la perfection du tableau. Elle est le trait qui explique tout et qui justifie tout : elle devient la lumière qui transfigure l'ensemble, et lui donne un sens éternel : car elle est dans l'œuvre de Dieu, ce qu'est dans la vie de mon intelligence et de mon cœur cet acte principal de ma raison et de ma volonté, qui, pour entrer dans l'infini de Dieu, comme s'exprime Fénelon, brise et sacrifie, par le secours de Dieu, les limites de mon intelligence et de ma liberté.

Ceci doit être expliqué plus au long quand nous parlerons de la mort et de l'immortalité de l'homme, et aussi de la mort de ce monde et de sa reconstruction, dont Leibniz touche ce mot : « Ce globe sera détruit et réparé dans les moments que le demande le gouvernement des esprits. »

Si la philosophie chrétienne se developpe, c'est-à-dire si la seule philosophie possible et utile aujourd'hui est appelée à porter ses fruits, les sages finiront par savoir que la force, l'intelligence, l'amour, ces trois radicales distinctions, sont à l'être absolu ce que les trois dimensions sont au corps, et qu'elles en constituent l'unité comme le produit des trois unités de dimension constitue l'unité du solide : qu'elles n'en détruisent pas plus la simplicité que la simplicité de l'élément infinitésimal du solide n'est détruite parce qu'on y doit distinguer les éléments des trois dimensions : qu'enfin, s'il est vrai que dans les organismes vivants, la plus haute perfection correspond au maximum de distinction des organes, dans la vie absolue la perfection consiste dans l'unité absolue unie à la distinction absolue. (Or l'unité absolue c'est la simplicité et la distinction absolue, c'est la distinction de personne à personne.) Si donc la vraie philosophie se développe, on comprendra ce qu'ont dit

quelques théologiens, que la distinction des personnes est, en Dieu, la condition de la simplicité, loin d'en être la négation. On comprendra le mot de saint Thomas d'Aquin : « L'unité et la pluralité transcendantes sont identiques » ; et celui de saint Hilaire de Poitiers : « Notre Dieu n'est pas solitaire quoiqu'il soit un. » On comprendra la vérité de ces comparaisons et de ces conceptions, et surtout leur insuffisance, et l'on saura l'incompréhensibilité du mystère.

Et, tout en sondant toujours par la contemplation et par l'étude l'insondable profondeur du mystère, on se tournera surtout à son adoration et à son culte d'imitation. On y verra la source de toute science, de toute vertu, la vie même et l'immortalité. Nous avons pesé tous ces mots. On y verra le cœur du christianisme, le dernier vœu du Christ : « Qu'ils soient un, ô mon Père, comme nous sommes un. » On y verra, et la perfection de chaque âme, et l'organisation du monde à venir et de la société idéale du ciel, qui sera, selon la prière du Sauveur, une pluralité de personnes en un [1].

1. Pour le P. Gratry, Dieu, la Trinité, est le modèle, le type universel. En appliquant les principes de la *Science comparée* il a montré ailleurs comment l'unité et la variété (*tres sint unum*) sont les conditions de la perfection dans le monde. Toutes les règles du syllogisme, par exemple, se ramènent à la première : *terminus esto triplex*... Toutes les règles de la morale, toutes les règles pour la conduite de l'esprit et pour la conduite de la volonté se ramènent à ceci : développer en nous l'image de Dieu, distinguer à la fois et unifier en nous *l'être*, *la faculté de connaître* et *la faculté de vouloir*, ne pas rester à l'état où restent les fleurs qui n'éclosent pas.

IV

L'ÂME

I. — NATURE DE L'ÂME

L'âme est une trinité créée, image
de la Trinité incréée.

Si les hommes connaissaient leur âme, ils aimeraient Dieu, et ils s'aimeraient les uns les autres; ils se mettraient à la raison, à la justice et à la vérité, plus qu'ils n'ont fait jusqu'à présent.

Qu'est-ce que l'âme? Il y a bien longtemps que je crois avoir entrevu ce qu'est l'âme; mais je n'ai jamais osé le dire nettement. C'est trop simple, si on le prend pour une vague parole de piété. C'est trop étrange, si on le prend comme réalité scientifique. Or, c'est dans ce dernier sens précisément que je l'entends.

Je veux pourtant essayer aujourd'hui de le dire, demandant à Dieu de m'aider, et aussi de disposer à l'intelligence le cœur de ceux qui me liront.

Qu'est-ce que l'âme?

Toute la connaissance de l'âme, possible à l'homme sur la terre, me semble renfermée dans ces paroles de la Genèse : Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Mais il faudrait comprendre ce divin texte. Dieu dit! Dieu parle! Mais qu'est-ce donc qu'une parole de Dieu?

Je trouve en moi deux espèces de paroles : il y a ma parole intérieure et pensée : il y a ma parole parlée, proférée au dehors. L'une est moi-même, l'autre est un acte dont je suis cause.

Si je n'avais pas en moi la parole intérieure, je ne serais pas actuellement intelligent; je ne serais pas homme, ou du moins je ne le serais qu'en puissance. Mais je puis être homme sans parler, sans articuler au dehors, par le son, ce que je pense. Ma parole intérieure, c'est moi. Ma parole extérieure est un acte, ou, si l'on veut, le résultat d'un acte libre que je produis, ou que j'omets selon ce que je veux.

C'est ainsi que la foi chrétienne nous enseigne que Dieu a son Verbe intérieur, qui est éternel, nécessaire, infini, consubstantiel à Dieu, Dieu même; mais, qu'en outre, Dieu peut parler des paroles qui ne sont pas à lui, paroles libres qu'il omet ou prononce, s'il le veut, et quand il veut. Et ces libres paroles de Dieu, extérieures et distinctes de lui, ce sont les créatures.

Moi, j'ai bien des manières de parler. Je puis dire ce que je ne vois pas, ce que je ne sens pas, ce que je ne sais pas : je puis mentir, et par une incroyable perversité d'intelligence et de volonté, proférer le contraire de ce que je sens ou connais. Mais ces mensonges, ces sons vides, ces enveloppes creuses que n'emplit pas mon âme de sa lumière et de son amour, je ne les nomme pas des paroles. Je ne sais ce que c'est. J'appelle parole humaine, celle que prononce ma bouche comme une image vivante et animée de ce que je vois, et de ce que je sens actuellement en moi.

Et cette parole articulée, que je prononce ainsi, a une âme et un corps; car elle a ces deux choses : le sens et le signe du sens, le sens et le son. Or, qu'est-ce que le son? Le son n'est pas moi-même. C'est un mouvement que j'opère, par ma bouche et mon souffle, dans l'air, qui est un corps différent de mon corps. Et quest-ce que je sens? Le sens, c'est ou l'objet lui-même qu'exprime le mot, ou plutôt l'idée que j'en ai, celle qu'apporte ou que

doit apporter le mot dans les esprits, autres que moi, qui conçoivent ma parole.

Il en est de même (quand Dieu parle. Sa parole a une âme et un corps. Sa parole, c'est la création. Le corps de sa parole, c'est la matière, et le sens de la création, c'est la société des esprits.)

Moi, j'ai besoin de l'air vital, substance qui n'est pas moi, pour donner corps à ma parole : et je ne puis produire un son que parce que la matière du son est donnée à ma bouche. Dieu, au contraire, parce qu'il parle, produit et crée le corps de sa parole. Mais Dieu ne parle que pour se faire entendre. Sa parole a un sens, elle révèle l'idée qu'il veut dire aux esprits auxquels il l'adresse ; et ces esprits, il les crée en les appelant, il les fait naître en leur parlant. Et ces esprits sont l'âme de sa parole.

Ainsi, l'âme est un mot de Dieu portant conscience de la voix qui le parle [1].

Ou plutôt l'homme tout entier, esprit et corps, est ce mot.

Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ». Cette parole de Dieu, c'est moi, et c'est aussi le genre humain. Cette parole est une et multiple.

1. En quel sens l'âme est une parole de Dieu c'est ce que le P. Gratry explique longuement dans ces lignes. Sa pensée peut paraître cependant obscure au lecteur. Elle peut se condenser dans les propositions suivantes.

Si on consent à appliquer à Dieu, c'est-à-dire à l'infini, ce que l'on dit de l'homme et du fini, on peut dire que (« *parler* » pour Dieu, comme pour l'homme, c'est manifester sa pensée par des signes extérieurs.)

(En ce sens *tout* est parole de Dieu.) La création entière est une parole de Dieu comme (toute œuvre humaine est une manifestation d'une pensée humaine, d'une activité intérieure dont la cause est l'âme humaine.) (Or parmi les œuvres de Dieu celle qui mérite incontestablement le mieux le nom de « parole de Dieu » est l'âme humaine, *image de Dieu*.)

(La pensée est l'image de l'âme, la parole, image de la pensée, est aussi image de l'âme.) Voilà pourquoi l'étude des langues est pour le P. Gratry un long chapitre de sa psychologie. (Voir *Connaissance de l'âme*, t. I.)

Quand je prononce un mot, il se fait entendre à plusieurs ; et quand Dieu dit un mot, il crée des multitudes. Dieu donc a prononcé ce mot, et, en le prononçant, il a créé le genre humain.

Quand je parle, ma parole vibre en moi, et hors de moi, pendant un temps : et puis elle se dissipe et elle s'arrête. Il en est autrement quand Dieu parle. Ce qu'il a dit, il le dit encore, et chacun de ses mots vibre toujours. C'est un être, qui subsiste et subsistera. Dieu le soutient et le maintient, le continue, le vivifie en le parlant toujours. C'est ce que dit l'Écriture sainte : « Dieu porte tout par la vertu de sa parole. » Les êtres ne vivent pas seulement des accroissements qui leur viennent du dehors, ils vivent surtout de la parole de Dieu qui les produit. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais, avant tout, de la parole qui sort de la bouche de Dieu. Ainsi, Seigneur, je suis un mot de votre bouche. Je vis, je suis, parce que vous dites encore, en ce moment, le mot qui est mon corps, mon esprit et mon âme!

Oui, je découle d'une source qui est votre bouche, ô mon Dieu! Les battements de ma vie, ce sont les vibrations de votre voix.

Et n'est-ce pas pour cela, Seigneur, que ma vie se compose de flots qui se succèdent et qui se pressent? Dans mon corps, tout va par flots, par ondes, par flux et par reflux, comme les ondes sonores de la voix. Ma pensée va de même, mon cœur aussi. Vous nous faites successifs, tous et chacun, comme un discours ou comme un chant. Les impulsions succèdent aux impulsions. La vie marche par palpitations, par alternances d'élans et de recueillements, comme la voix, comme la lumière, comme les battements du cœur, comme la croissance des plantes, comme la vie même de notre terre, qui n'est que par vicissitudes de nuit et de jour, et d'hiver qui recueille, et d'été qui épanouit.

Et ne fallait-il pas que la vie fût ainsi! Tout est créé par périodes de soir et de matin, dit le texte de la Genèse. Et saint Augustin montre ce que cela veut dire. La vie

de l'être qui n'est pas par lui-même se compose toujours de deux temps : d'une impulsion de Dieu qui donne, et puis d'un mouvement de la créature qui reçoit. Il y a d'abord en nous, sans nous, le don de Dieu, la vie telle que Dieu nous la donne ; puis il y a la vie telle que nous la faisons. S'approprier le flot de vie, le diminuer et l'épuiser, c'est le soir, dit saint Augustin : et recourir ensuite à Dieu pour recevoir un flot nouveau, c'est le matin. L'être qui n'est pas par lui-même ne vit pas autrement. Dieu daigne se comparer à la mère qui nourrit son enfant. Oui, source de mon être, ma vie aussi ne se soutient que par les flots qui sortent de votre sein, et que, comme un enfant, je dois puiser en vous par efforts successifs de ma bouche et de ma poitrine.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que je suis une parole de votre bouche, dans la suite de mes jours et de tous mes instants.

Mais je partage ce privilège avec tout ce qui est et vit. Toute créature est une parole de votre bouche. La lumière est, parce que vous parlez d'elle, Seigneur, et vous en dites : « Qu'elle soit ! »

Mais il y a, entre mon âme et la lumière, cette différence que votre parole que je suis, est plus grande et plus belle que celle qui créa la lumière. Car vous dites : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ! » La lumière est créée, elle dure, parce que votre parole dure : mais le mot qui crée est un mot bref et arrêté, et non pas une parole croissante comme celle qui crée mon âme. Cette parole : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », cette parole va toujours grandissant : car c'est une perpétuelle exhortation. Dieu s'exalte à développer et à perfectionner le chef-d'œuvre de la création, car il veut que l'âme ait la vie, consiste à être « perpétuellement faits par Dieu, perpétuellement perfectionnés par Dieu, en nous tenant toujours liés à lui ».

Et n'est-ce pas visible ? Que suis-je donc, si ce n'est

une chose imparfaite, dépendante, mais aussi grandissante, et qui aspire sans cesse à quelque chose de plus grand et de meilleur? Faisons l'homme, dit mon créateur. Donc je ne suis pas encore achevé! Et je ne le serai jamais, car Dieu poursuit toujours cette même parole d'exhortation. Mais qu'est-ce à dire, sinon que je grandirai sans limite? Jamais un temps n'arrivera où je serai fini. La lumière fut dès l'origine, ce qu'elle est aujourd'hui, ce qu'elle sera. Mais je serai ce que je ne suis pas encore, et alors même j'aurai encore un abîme d'espérances, et cela sans fin. Ma vie, ma loi, consiste à croître en Dieu, parce que je suis son fils, fils adoptif, mais élevé toujours plus haut par l'amour d'un Père tout-puissant. « Mon fils, dit la Sainte Écriture, est un fils grandissant. » La croissance continue est la seule image concevable de l'infini.

Oui, dit notre Père céleste, faisons l'homme à notre image. L'image de l'infini, c'est la croissance indéfinie. Et n'est-ce pas là comme le caractère essentiel de mon être? Puis-je m'arrêter jamais? Non, je ne le puis pas. Car aussitôt la vie et le bonheur sont arrêtés. Dieu, dit le dogme chrétien, engendre éternellement son fils, qui est lui-même, et qui lui est égal. De même, Dieu veut produire toujours cet autre fils, ce fils fini et créé que je suis. Il ne dira pas : « C'est assez » : mais toujours il répétera en parlant de moi : « Faisons l'homme à notre image! »

Et quel homme ne sent en lui-même cette voix toujours vibrante, et qui nous porte à la perpétuelle croissance et à la continuelle nouveauté? Le vin de la vie éternelle, dit le Sauveur dans l'Évangile, sera lui-même nouveau. Il sera plus nouveau que la vie vieillissante du temps présent. La recherche, le désir, l'inquiétude, l'espérance, sont ici-bas le fond de notre vie. L'homme est mort dès qu'il cesse d'espérer, de désirer et de chercher. Le désir est la racine de l'âme, sa source, sa première force. C'est cet attrait du désirable et de l'intelligible que l'on aperçoit tout d'abord au fond de

l'âme comme origine de tous ses mouvements et de toutes ses idées.

Et puis, cette source et cette racine n'est pas stérile. Elle ne cesse de produire : de ce fond d'espérances, de désirs, d'impulsions, de ce centre implicite de lueurs confuses et de vagues amours, sortent des amours libres, des mouvements délibérés et des connaissances claires. Ma racine est une tendance vers la lumière, et mon cœur un foyer brûlant d'amour saint. Car, toujours poussé par la parole de Dieu, qui s'exhorte à poursuivre son œuvre sur le plan de l'éternel modèle, c'est-à-dire à le développer à l'image de son Verbe et de son amour, le principe de lumière et d'amour tend à se dégager de ma racine, à monter en moi comme une sève qui veut déployer ses trésors, qui veut produire des fleurs pleines de beauté, riches de lumière, et par les fleurs, des fruits pleins de saveur et de bonté.

N'est-ce pas là toute la vie de mon âme, et je dirai même de mon corps? Et qu'est-ce que je trouve en moi, si ce n'est ces trois choses : une source toujours remuante, qui voudrait passer en lumière, en amour libre ; puis cette lumière ; puis cet amour? La source fermente et se remue en moi sans moi : ses impulsions me sont données : ce sont des instincts, des désirs, non des idées perçues, des mouvements voulus. Mais ce fond instinctif, obscur, involontaire, indéfini, riche et puissant, c'est ma ressource, ma force, ma base, mon point d'appui, mon aliment, que Dieu lui-même, par lui-même ou par la nature, opère en moi, sans moi. Et puis il faut que j'emploie cette ressource, que je fasse valoir ce talent en moi, par moi. Il faut que je cherche à comprendre moi-même, à opérer moi-même ce qui m'est proposé. Il faut que je m'efforce de savoir clairement, de marcher librement.

Ainsi d'abord la vie en moi sans moi, implicite, instinctive et obscure, mais tendant à se déployer ; puis la connaissance claire ; la volonté libre. Ce sont là les trois puissances de mon âme. Elles vivent en moi, parce que.

Dieu ne cesse de vouloir déployer mon âme à son image, et, comme le dit Bossuet, à « opérer dans nos âmes une Trinité créée, image de la Trinité incréée ».

Mais pourquoi le texte sacré emploie-t-il ces deux mots : « image et ressemblance » ? Plusieurs Pères nous en donnent la raison. Ces deux mots répondent à ce que je sais de mon âme. Ce développement des puissances de mon âme, je le trouve dans mon corps, sous l'influence des aliments et de l'air vital. Je le vois dans mon âme, sous l'influence de la parole humaine, et de la vue des créatures, et de l'amour, légitime ou illégitime, des choses créées; puis je le trouve en moi, sous l'influence directe de Dieu lui-même. Et Dieu me crée *à son image*, lorsque par ses dons directs et sa parole créée, il me développe en instinct, en lumière et en amour libre. Puis il me crée *à sa ressemblance*, lorsque, venant à se donner lui-même, par la surnaturelle bonté de son amour, il élève, développe et réforme lui-même les trois sphères de mon âme, par la présence et la possession toute divine du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

O mon Dieu! je suis donc une vivante parole que prononce votre bouche. Je suis, parce que vous parlez. Je persiste à durer, parce que vous soutenez votre voix. Je me développe par instants successifs, parce que votre parole vibre, comme la lumière ou comme le son. Je marche dans la vie grandissante, parce que votre parole que je suis, est une parole d'exhortation, toujours nouvelle, à la croissance et à la perfection. J'ai une âme et un corps, parce que votre parole, comme la mienne, a ces deux choses, le signe et le sens, l'âme et le corps. Votre parole a une âme et un corps, parce qu'il fallait, dans votre création, deux choses, l'obéissance et la liberté. Sans la matière qui obéit, la création, dans l'enfance des esprits, n'eût pas pu être gouvernée, et sans l'esprit, qui comprend et qui aime, la création n'aurait pas eu de but. Le but de votre création, ô Dieu, est le seul but que l'on conçoive à la parole. On parle pour se faire entendre, et pour se faire aimer. C'est

pour cela que vous parlez, afin d'être connu et aimé. (Mais, pour connaître et pour aimer, il faut ressembler, en quelque chose, à l'objet connu et aimé. C'est pour cela que vous nous faites à votre image.) Et comme vous êtes infini, ô mon Dieu, et que tout ce qui n'est pas vous est fini, vous voulez que moi, votre image, je ne sois pas un fini arrêté, mais bien un fini grandissant, image finie de l'infini. Telle est la cause de mon progrès et de mon espérance, et de l'irrésistible attrait qui m'emporte toujours. Mais, comme je ne suis point par moi-même, il faut que vous commenciez mon être : et comme vous voulez que je sois, et que je sois moi-même, il faut bien que j'entende, que je veuille, que j'achève par l'intelligence et l'amour, sous votre opération, ce que vous commencez. Il y a donc un principe d'où tout sort, et où vous opérez en moi sans moi ; et il y a les conséquences de ce principe que je dois déployer moi-même, après vous, avec vous. Je dois, avec intelligence, déployer la lumière : et je dois, par un libre choix dans la lumière, déployer mon amour et le mouvement de ma vie. Et tout cela s'opère, d'une certaine manière, dans mon corps, parce que mon corps doit être la souple et vivante expression de mon âme ; mais aussi, et surtout, ô mon Dieu, vous commencez par développer dans mon corps toutes ces choses : vous y faites vivre une sorte d'image physique de vous-même, afin que mon corps soit un signe, un conducteur, une force et un appui, qui pousse et qui prépare mon âme à vivre à votre image, comme la parole articulée excite, prépare mon intelligence à penser. C'est l'enfance de la vie, pendant laquelle le Fils de Dieu est soumis à l'esclave, aux éléments terrestres, tuteurs de sa faiblesse, selon la profonde doctrine de saint Paul. Un temps viendra où l'enfant de Dieu sera libre, et vivra, par lui-même, à l'image de Dieu, dans son âme, par sa raison et par sa liberté. C'est l'âge critique et moyen de la vie. C'est l'âge de lutte et de combat où le Fils de Dieu doit souffrir, et s'essayer à dominer l'esclave, à

sacrifier la vie qu'il en reçoit, à savoir la quitter afin de la reprendre. C'est à la fin de cet âge moyen que la mort intervient pour nous aider. Alors, après la vie sur terre, vient l'âge de la vie pleine et consommée, où le Fils, qui était venu dans ce monde, doit remonter à son Père, pour hériter, non de ses biens, mais de Lui-même, de sa force, de sa lumière, de son amour. Il doit vivre pleinement à l'image et à la ressemblance de Dieu, par la présence, la vue, la jouissance immédiate de Dieu. Il doit s'unir à la substance et à la vie de Dieu, plus intimement qu'il n'est uni à la substance du monde créé. Ainsi Dieu nous pousse par l'enfance, la vie, la mort, à passer du signe de sa parole au sens de sa parole, et du sens à l'objet, et l'objet est lui-même, lui dont nous sommes l'expression et l'image. Il faut passer de la matière à l'esprit créé, et de l'esprit créé à Dieu. A la fin, nous serons une parfaite expression de Dieu; nous serons l'hymne sorti de sa bouche. Tout ce que dans les siècles des siècles il voudra exprimer au dehors, de sa sagesse, de son amour, nous l'exprimerons; notre âme, parfaitement libre et parfaitement docile, le dira, et par elle-même, et par son corps tout lumineux. A qui le dira-t-elle? A Dieu d'abord, comme réponse à son inspiration, et puis aux autres hommes. Les autres, pleins de la même inspiration, répondront à leur tour, chacun selon sa voix, et selon l'éternel caractère que Dieu lui a donné. La multitude des personnes humaines, toujours distinctes, vivront dans l'immédiate et parfaite unité d'une même et actuelle inspiration. Et la création tout entière sera enfin l'image de Dieu, par la pluralité bienheureuse des personnes, dans la divine unité de la vie.

Oh! mon Dieu, disait le prophète, mon Dieu, prenez le temps, hâtez la fin. Mon Dieu, faites que nous marchions tous vers le but moins lentement et plus nombreux; faites que l'on sache, ô Dieu, que la vie présente est donnée pour apprendre à sortir de l'enfance, et de son esclavage, afin d'entrer partiellement du moins, et

dès cette vie, dans l'éternelle virilité. Cette vie présente, si difficile et si mêlée, elle est donnée comme une arène, pour qu'à force de courage et d'amour, l'homme libre, aidé de Dieu, apprenne à conquérir son corps, son âme, et Dieu, et tous les cœurs, pour que tous soient ensemble l'image de Dieu. Faites, ô mon Dieu, que chaque homme aujourd'hui, et que la société présente, se reconstruise plus courageusement et plus rapidement à votre image, par la conquête de tous les cœurs par tous les cœurs.

Mais qui pense à ce but idéal? Presque toute la nation humaine est endormie, a dit Bossuet. L'homme dort et rêve qu'il vit. Le fils de la terre dort, sous l'enveloppe des sensations, comme l'enfant dans le sein de sa mère; il ne se doute pas du réveil, et n'attend point la naissance. L'âme regarde, mais, pour elle, ce monde est opaque, et non pas transparent jusqu'à Dieu. Sa vue se borne à l'horizon visible, au disque de la terre palpable. Il croit que tout le reste est vide, que l'atmosphère n'est rien, que les étoiles sont une poussière et le soleil une lampe! Il ne sait pas que la terre tourne et passe; il la croit immobile et stable pour toujours.

Il faut donc, sur cette base solide, dit le fils de la terre, se construire une demeure inébranlable. Il faut vivre et régner sur cette terre, et jouir de ses biens.

Cela dit, son âme est rendue : elle est esclave sous le joug de ce monde et de son antique tradition : les richesses, les plaisirs, les honneurs tels qu'ils sont faits, et les moyens d'y parvenir, tels qu'ils sont en usage, c'est à quoi l'âme est livrée tout entière, de tout son cœur et de toutes ses forces. Alors le vieux cortège des satellites du monde s'empare de l'âme; l'ambition, l'avarice, l'envie, l'orgueil, la haine, la crainte, l'espérance, la colère et le désespoir ne lui laissent plus aucun repos. Ces violentes passions la déchirent, pendant qu'au fond la putréfaction douce des voluptés la mine et la dissout.

Les âmes, par milliers et milliers, ne sont-elles pas ainsi dévorées sous nos yeux! N'est-ce pas là la vie commune, et la marche fatale qui les porte, bien ensevelies, dans le sommeil, jusqu'à la mort!

Heureuse l'âme qui, à l'entrée de la vie, prévoit cette histoire et ce terme! Heureuses les âmes vivaces et les esprits lucides qui regardent la route jusqu'au bout! Heureux ceux qui, voyant passer les humains comme des troupeaux que la mort mène, s'écartent et cherchent une autre voie, s'il en est une, qui conduise à la vie!

Heureux, dis-je, les esprits clairvoyants qui regardent et pensent, et qui méditent un point que les autres oublient! Quel est ce point? Ce point capital, c'est la mort! Heureux ceux qui discernent le mouvement qui les emporte, et ne se croient pas immobiles sur une terre immobile, et contemplent la marche et le but, c'est-à-dire un rapide passage et la mort! Vrai point de vue de tout le tableau de la vie, ô mort, heureux celui qui t'aperçoit, et qui, à la lumière, critique la vie avant de l'entreprendre!

Celui-là sort du rêve. Il s'éveille! Ses yeux s'ouvrent; il voit la double face des choses, commencement et fin, vie et mort.

Mais peut-être ne comprend-il pas; peut-être aperçoit-il la mort comme un néant, qui neutralise et qui efface tout l'être de la vie. Alors commence la crise désespérée de l'âme. Sortie de la grossière béatitude des sens, l'âme est vide, affamée, désolée, et saisie de terreur, en face de l'effrayante image et de l'inévitable mort! Il faut qu'elle se replonge, par peur, dans le sommeil, qui maintenant ne sera plus que factice et fiévreux, ou bien il faut qu'elle trouve un point d'appui pour sa vie éveillée.

Ce point d'appui, c'est la sagesse, c'est la vraie science, c'est la vraie foi, c'est l'union à l'unique immobile qui ne passe point et ne meurt point.

Si, dans ce désespoir, l'âme trouve Dieu, si dans cette

crise du milieu de la vie, elle s'élève, au lieu de se précipiter, c'est un autre état qui commence.

Mais comment enseigner ce qu'est cet autre état?

Cet état, c'est l'intelligence et la vraie pratique de la mort. C'est la vie traversée au delà de sa limite présente.

II. — VIE DE L'ÂME

L'âme est une parole de Dieu.

C'était le soir d'un jour de fête. J'étais seul, dans ma chambre haute, sur l'un des points les plus élevés de Paris. J'attendais, depuis plusieurs heures, celui qu'ici je nomme mon maître. Or il semble, quand on se recueille lorsque les autres se dissipent, que les rayons de vérité délaissés par tant d'âmes se recueillent vers nous. Je croyais l'éprouver; et, lorsque vint mon maître, j'étais mieux préparé que jamais à l'entendre.

Mon maître est le seul homme vraiment profond et pleinement savant que je connaisse. Il sait tout ce qu'ont su les siècles précédents, tout ce que sait le nôtre; et il voit au delà. C'est le seul homme avec qui j'ose parler comme je pense, certain d'être compris et certain d'être instruit.

Le soleil d'une si splendide journée s'était lentement abaissé sous l'horizon. Depuis deux heures mes yeux voyaient s'effacer peu à peu la flamme ardente de l'Occident, et se réduire à la ceinture d'or qui succède à la flamme, et puis pâlir la ligne blanche et claire qui remplace l'or, et survenir enfin l'obscurité qui, pendant un instant, semble vouloir remplacer tout. Mais quand mon maître vint, les étoiles commençaient à paraître dans un ciel absolument pur; et elles arrivaient une à une, comme des hommes dans une assemblée.

Nous regardions avec admiration et avec émotion se former l'assemblée des étoiles, et nous entendions en

même temps au loin, avec encore plus d'émotion, le grand et vague murmure du peuple. Le souffle de cette assemblée d'âmes, de ce peuple d'étoiles raisonnables, aimantes et libres ! L'immensité de leurs douleurs, l'immensité de leurs espérances, et l'incessante action de la mort dans cette foule, et l'immuable sérénité du ciel qui regardait la foule, tout ce spectacle, visible et invisible, nous avait réveillé le cœur. Les larmes intérieures ruisselaient, roulant dans leurs torrents féconds d'innombrables germes d'idées.

Que deviendront-ils tous? dis-je enfin à mon maître. Comment me ferez-vous comprendre, en toute clarté, que Dieu les voit, et les attend, et les développe, et veut en faire un immuable ciel, plein de sérénité, de lumière et d'amour, où tout ce que l'on a rêvé sera?

C'est ce que mon cœur veut absolument. Mais pouvez-vous donner à mon esprit la certitude intuitive que les volontés du cœur aboutissent?

Le Maitre. Nous ne sommes pas encore dans l'âge de la lumière et de la claire démonstration. Cet âge pourtant approche, et il y a, dans beaucoup d'âmes, le besoin de la vérité. J'aurais voulu mener ce siècle à cette lumière; mais les esprits sont encore bien partiels, bien isolés entre eux, bien séparés de l'âme et de la foi. Les hommes, d'ailleurs, sont encore loin de la sagesse pratique, indispensable condition de la lumière.

Pour avancer dans la vraie science, il faudrait jouir plus souvent de cette limpide conductibilité d'âme, où je vois que vous êtes maintenant : état vrai, où les facultés sont unies, et où les impressions pénètrent jusqu'où elles doivent.

N'avez-vous jamais constaté ce qui suit : lorsque l'on est dans cet état lucide, en présence de la création de Dieu, naturellement trois idées viennent : on voit une chose, et l'on en conçoit trois. On voit la terre, et l'on conçoit la terre, le ciel et Dieu.

Le Disciple. Cela m'est souvent arrivé. Mais je n'ai pas assez suivi cette impression. J'ai voulu quelquefois

la décrire, mais je n'ai pu. Éclairez-moi donc sur ce point.

Le Maitre. La terre, c'est ce qui est et passe, ce qui marche et circule pour arriver. Mais le ciel, c'est ce qui doit être, ce qui sera, ce à quoi tend la terre.(Dieu est le créateur du ciel et de la terre, le principe et la fin du mouvement. Or, si vous regardez profondément le monde, bientôt vous apercevez Dieu, et vous pensez au ciel.)

Le Disciple. Cela est vrai.(Si je regarde le monde et l'homme, quand mon âme sent et voit, je suis à la fois plein de joie, d'admiration et de regret. J'admire, mais je veux autre chose. Je veux que ce beau monde et toutes ces belles choses aboutissent, soient délivrées du mal et de l'obstacle, et deviennent stables et parfaites. Je veux que les idées et les sentiments commencés s'accomplissent! Je veux le ciel!)

Mais quelle est donc la source de ces commencements, qui sont la terre, quelle est donc la force qui les pousse, les développe et les élève? Quelle est la cause de leur beauté présente, et de leur perfection possible, et de leur translation de l'imparfaite mobilité à la perfection stable, si ce n'est Dieu, parfait actuellement et infiniment?

Oui, de bonne foi, avant tout raisonnement discursif, on sent cela, si, par logique abstraite, on ne mutile pas les données de la vie. On voit la terre, le ciel et Dieu.

Le Maitre. Telles sont donc les trois choses que, dans une âme vivante, sous les influences que Dieu donne, la raison conçoit aussitôt.

J'en conclus, en toute certitude, ce que votre cœur veut savoir : qu'au-dessus de ces multitudes qui passent et se remuent, au-dessus de cette foule d'étoiles intelligentes et libres, mais informes encore et voilées, Dieu regarde et opère pour tirer de cette masse(un immuable ciel, plein de sérénité, où tout ce que l'on a rêvé sera.) Et pourquoi? parce cette tendance de la raison vivante, et cette prière de l'âme, tout cela n'est que l'effet même

de ce regard, de cet attrait, de cette opération de Dieu.

Le Disciple. Je n'en doute point. Et je vois que ceux qui en doutent ignorent, comme s'exprime saint Thomas, la force de la raison. Mais il faut l'avouer aussi, tous ces élans de l'âme et de la raison sont arrêtés et comprimés par le spectacle de la mort.

Le Maitre. Ce serait le contraire, si l'on savait ce qu'est la mort.

La mort est précisément la grande force qui fait passer de la terre au ciel, c'est-à-dire de l'état de la vie mobile, opaque, informe, à l'état nouveau qu'on attend.

La mort est le procédé principal de la vie. Ce qu'on appelle la vie est le procédé qui développe la donnée présente. La mort apporte les données nouvelles.

Le Disciple. Je comprends. Ce sont deux procédés vivants, dont les deux procédés logiques sont le calque. Le procédé logique d'*identité*, qui développe ce que l'on tient, correspond à la vie ; celui de *transcendance*, qui élève à de plus hauts principes, correspond à la mort.

Il y a, de la vie par la mort, une transcendance à une vie nouvelle et plus grande. C'est ce que montre par analogie, dans le sein de la terre, la succession des espèces, qui meurent et que remplacent des espèces plus parfaites.

Oui, la mort est le procédé principal de la vie : son procédé de transcendance. Elle est l'opération qui, si elle n'est pas misérablement faite à contresens, transporte en Dieu, et réalise cette étonnante parole : « Sortir de soi pour entrer dans l'infini de Dieu ».

Le Maitre. Fort bien. La mort est donc le procédé suprême de la vie, puisqu'elle met l'âme en Dieu. Elle anéantit la distance, la différence de son état réel et de son état idéal. En un sens, elle pousse la vie du fini à l'infini, non en ce sens que notre vie créée puisse devenir infinie, mais en ce sens qu'elle la réunit à la source infinie, qui la rend stable, éternelle et pleine.

De sorte que l'affreuse dissolution du corps, et cette disparition de l'homme entier, qu'on appelle mort, c'est

l'anéantissement de l'obstacle qui séparait la vie réelle de l'idéal en Dieu.)

Et comment ne serait-ce pas là vraiment le grand procédé de la vie? La vie, dans son progrès, procède comme la logique, comme la géométrie, comme toute recherche de la vérité, comme la morale, comme Dieu lui-même, quand il veut faire passer l'humanité de la terre jusqu'au ciel.

La mort, comprenez-le donc, la mort n'est plus cette incompréhensible ennemie, cet épouvantable fantôme que voient les sens. La mort, bien traversée, est, dans la vie réelle de l'homme, ce qu'est, dans la vie de son intelligence et de sa volonté, la vraie méthode logique, la vraie méthode morale, et ce qu'est, dans la vie du monde, la vraie religion, et l'opération de l'homme-Dieu qui unit le ciel à la terre.

Le Disciple. Oui, voilà bien la logique de la mort. Cela est beau. Mais, vous le dirai-je, ô mon maître? depuis quelques années déjà, la logique, dont je comprends d'ailleurs mieux que jamais la certitude, la logique, dis-je, me paraît creuse. Aujourd'hui, quand on me parle logique et science, je suis toujours tenté de dire : Parlons d'amour, le reste est ennuyeux.

Le Maitre. Je vous loue de ce grand progrès. Il y a longtemps que je travaille à vous y amener. (Vous avez toujours eu de l'amour et de la pitié, mais vous aviez une enveloppe scientifique, qui n'était pas assez transfigurée, pas assez pénétrée de larmes, pas assez animée, dans le détail, par le mouvement du cœur.)

Le Disciple. (Il me semble aujourd'hui que je n'ai plus qu'une seule idée, ou pour mieux dire, un faisceau d'idées, enveloppées dans un seul sentiment, la pitié : pitié profonde, tendre, amoureuse à la vue de l'état des âmes et des souffrances du genre humain.) Sans cesse, je vois ce que sont les âmes, et ce qu'elles pourraient être, si elles savaient, si elles voulaient, et je vis dans un empressement et un travail continuel, cherchant toujours comment l'on pourrait parvenir à verser la

lumière dans ces ténèbres, la force dans ces langueurs.

Le Maitre. Je le sais. Je connais votre but, et vous savez si je l'approuve. Eh bien, il vous reste maintenant à savoir éviter deux écueils : la confiance naïve et le découragement.

Le Disciple. J'ai commencé par le premier. J'ai vécu, pendant un quart de siècle, dans une confiance sans bornes. Aujourd'hui j'arrive à l'autre écueil. Je ne sais plus s'il ne faut pas se taire, et cesser tout effort, et laisser survenir d'elle-même une autre époque du monde. Celle-ci n'est pas capable de science, ni de raison pratique. Je commence à douter qu'une puissante effusion de justice et de vérité puisse être donnée à ce siècle.

Le Maitre. Ce que vous dites est presque vrai. Il est certain que l'humanité, sur cette terre, est encore bien informe. La vie de l'âme dans le corps est toujours la vie dominante. La vie de l'âme dans l'âme, et celle de l'âme en Dieu, ne sont encore qu'en germe. L'âge de la vie de l'âme dans l'âme, l'âge humain véritable, surviendra-t-il bientôt? Cela dépend de l'élan des esprits, de la vigueur des volontés sous la lumière qui les inonde. Mais ne vous découragez pas. Qui sait? Travaillez à l'avancement du royaume de Dieu jusqu'à la mort et avec une confiance croissante.

Le Disciple. Bon maître, je ne suis pas découragé. J'ai eu des tentations, mais je n'y ai pas cédé. Je persiste. Mais je vous le demande, que faut-il dire, que faut-il faire?

Le Maitre. Tout est renfermé dans ces mots : « Si le grain de froment ne meurt pas, il reste seul. S'il meurt, il porte beaucoup de fruits. »

Le Disciple. Sans doute; mais dites-moi bien comment vous l'entendez.

Le Maitre. Le genre humain n'en est encore qu'à l'union des âmes par les corps. Cette union multiplie les hommes. Mais si les esprits et les cœurs savaient s'unir en Dieu, ils multiplieraient les enfants de Dieu!

Avez-vous rencontré un seul esprit avec lequel le vôtre n'ait fait qu'un?

Le Disciple. Pas tout à fait. Pourtant ce n'est pas faute de l'avoir désiré : ce n'est pas non plus faute d'aimer. (Que d'espérances j'ai portées dans mon cœur! Mais jamais elles n'ont abouti. Eh bien, malgré cela, j'espère encore.) Il me semble que mon esprit est lisible, et que je saurais lire dans un esprit qui le voudrait. Du reste, si j'étais certain que jamais sur cette terre je n'entrerai dans une autre âme, de manière à la voir et à la sentir comme la mienne, je crois que je commencerais à ne plus avoir d'espérance que dans la mort.

Le Maitre. Vous l'avez dit. Il n'y a pour cela d'espérance que dans la mort. Mais n'oubliez pas que la mort n'est pas seulement l'instant dernier qui nous ôte à la terre. La mort comme nous l'entendons, vous et moi, est applicable et praticable dès cette vie.

Le Disciple. Oui, mais nous n'avons pas le courage de mourir.

Le Maitre. C'est bien à tort. Car en tout cas la mort vous tient. Quoi qu'on fasse, on mourra demain. Qu'avez-vous donc à perdre? Pourquoi ne pas employer la mort à glorifier la vie, à dilater et traverser, dès ce monde, cette courte vie au delà de sa limite présente? Mais la crainte tient les hommes esclaves sous le joug du présent, resserrés dans les limites connues, et chargés de toutes les vieilles chaînes.

La masse des hommes, qui tourne le dos à la mort et qui fuit devant elle, constitue le troupeau de la mort. La mort est le pasteur, et le genre humain le troupeau. Plus on tourne le dos, plus elle frappe. Plus on va vite, plus elle nous écrase de fardeaux. Mais que dire de celui qui la regarde en face et qui marche sur elle! Comprenez bien ceci : l'homme qui marche au devant de la mort, marche au sens contraire de la mort. Cela est manifeste. Il la rencontre, c'est vrai : mais libre, mais éveillé, mais debout, mais en face. Il la traverse, elle

passe, et lui aussi. Mais elle, qui est la force répulsive de Dieu, la force qui repousse le vide et le néant, le mensonge et le mal, elle emporte du corps et de l'âme qui se sont laissé traverser de part en part, elle emporte les obstacles à Dieu, ces obstacles, innés ou acquis, dont nous sommes pleins. Elle brise l'obstacle, nous fait traverser la vie, au delà de sa limite présente. Nous passons de l'autre côté, dégagés, purifiés, baptisés dans notre être; nous entrons dans la sphère centrale d'attraction, dans la région de la vie croissante.

Le Disciple. Voici ce que j'ai souvent entrevu, mais jamais vu dans le détail. Je le vois mieux en ce moment. C'est bien ce que j'ai lu dans l'Évangile : « Qui consent à perdre la vie la trouve, et qui prétend la conserver la perd. »

Le Maitre. Précisément. L'Évangile donne la loi même de la vie.

Cette loi est vraie, scientifiquement vraie pour la vie du corps, pour celle de la pensée, pour celle du cœur et de l'action.

Évidemment, si le genre humain tout entier, se retournant enfin, se décidait à regarder la mort en face et à marcher sur elle, la force physique des races, leur santé, leur longévité, leur bien-être croîtraient dans une incalculable proportion. Alors se multiplieraient sur la terre, comme une rosée de la vie éternelle, ces principes d'une consistance immuable, que Dieu jette dès à présent dans nos corps, pour travailler d'avance à la résurrection glorieuse.

Les ténèbres, le doute, l'erreur, seraient en partie balayés; la dispersion des cœurs, dans l'indifférence et la haine, s'arrêterait, et les âmes marcheraient, dès à présent, vers l'unité. Le règne de Dieu commencerait en la terre comme au ciel. Mais laissons ces faciles évidences.

Le Disciple. Oui, et parlons de ce que peut, dès aujourd'hui, non pas le genre humain, mais une âme, si elle comprend et si elle veut.

Le Maitre. Chaque âme peut, pour elle-même, ce que pourrait le genre humain. Celui qui, dans le sens évangélique, offre sa vie et traverse la mort, celui-là se consacre par le sacrifice, comme une hostie consacrée sur l'autel. Il consacre son corps, son intelligence, sa volonté, son cœur, ses œuvres. L'inflexible limite qui resserre toutes les âmes et, dans chaque âme, les facultés, est brisée par la mort : les limites nécessaires du fini ne sont plus que les limites grandissantes, souples, dociles sous tous les souffles de la vie. Les obstacles brisés, la vie, qui est entrée au centre, entre partout, et devient la racine du tout. La vie, c'est-à-dire Dieu, devient principe direct, immédiat de l'homme entier, parce que le principe de ce monde, « le prince du monde », dit l'Évangile, a été chassé par la mort, qui est la force répulsive de Dieu.

Le Disciple. Ah! si l'on voyait en détail, et au dedans, l'âme et la vie entière de celui qui est mort librement, et qui a traversé la vie, et qui par là enracine dans cette vie présente les forces de la vie à venir!

Le Maitre. Voici l'état intérieur de cette âme. Je vous dirai ensuite ses relations.

Les séparations sont brisées. La vie n'est plus divisée, elle est simple. Chacune de ses trois vies, prise en elle-même, est ramenée à l'unité, et les trois à leur tour sont en un. Si votre œil est simple, dit l'Évangile, tout votre corps est éclairé. C'est la loi.

Dans la vie corporelle, il n'y a plus cet égoïsme ardent qui veut jouir et dit : « Donnez-m'en trop », et attire tout dans *le violent sentir*. La sensation n'épuise pas la racine, et n'entrave pas le mouvement : les trois fonctions, au lieu de se détruire, s'appuient : chacune d'elles vit : elles sont trois, parce qu'elles vivent en un.

En même temps cette vie de l'âme dans le corps n'épuise pas toute la vie de l'âme : il reste à l'âme des forces pour elle-même et pour Dieu. Le corps n'est plus un gouffre qui épuise, mais un sol ferme qui supporte. Le corps devient réflecteur de lumière. La sensation se

tourne en clairvoyance, livre à l'intelligence les choses sensibles comme point d'appui, et lui présente tout ce monde visible comme un miroir de vérité. L'âme n'étant plus clouée, arrêtée dans le corps, ne prend plus seulement la sensation comme principe exclusif où elle s'arrête, mais bien comme point d'appui et base d'élan, pour s'élever à un plus haut principe, qui est elle-même ou Dieu. La pensée prend sa véritable étendue logique, et n'est plus seulement le lien des sensations, la servante des données sensibles; elle en est juge et reine. Elle sépare et abstrait; elle élimine, elle dilate ou anéantit les limites, pour passer des faits aux idées, aux lois, à l'âme, à Dieu. Mais c'est surtout par sa vie morale qu'elle exécute ce procédé de transcendance. La sensation, transformée par la mort purificatrice, retentit à partir du corps jusqu'à l'âme et à Dieu. La sensation, dans l'âme très pure, éveille le goût de Dieu. Dans l'âme impure, elle sépare de Dieu. Dans l'âme pure, elle dilate le cœur en amour d'autrui : dans l'âme impure, elle précipite le cœur dans l'égoïsme brutal des voluptés. Ainsi, dans l'âme purifiée par la mort, la vie remonte, intellectuellement et moralement, depuis le corps jusqu'à l'âme et à Dieu. Mais l'âme elle-même n'arrêtant plus sa vie dans ce foyer d'en bas qui se nomme sensualité, ne veut pas non plus l'arrêter dans ce foyer d'en haut, qui est orgueil d'esprit, intelligence stérile. La pensée se tourne à aimer, à opérer la vérité qu'elle sait. La perception dans l'âme ne s'isole point de l'émotion inspiratrice et ne s'arrête presque plus à elle-même, mais passe à l'acte libre et à l'amour. L'âme entière, à son tour, délivrée par la mort du principe qui sépare, n'offre à Dieu nul obstacle. Dieu l'occupe, et, d'une manière ineffable, superpose de plus en plus, à la vie propre de cette âme, sa vie éternelle et divine, comme l'âme elle-même superpose à la vie du corps sa vie spirituelle et libre et raisonnable. L'émotion corporelle n'étouffe point l'émotion de l'âme, et l'émotion de l'âme ou la conscience de l'âme par l'âme n'étouffe point la

conscience de Dieu. Le sens divin meut et inspire; Dieu opère directement et indirectement, par la nature ou par lui-même. L'intelligence très souple, et très liée aux émotions, les transforme en lumière. La volonté très libre, et très identifiée à la raison, en transforme courageusement les lumières en amours nobles, en œuvres vives. Et l'âme émue en Dieu, en même temps qu'en elle-même et par la nature, voit et connaît en Dieu, en même temps qu'en elle-même et dans les faits visibles. Et elle opère en Dieu, en même temps qu'elle opère en elle et agit en ce monde. Frère bien-aimé, si l'on avait essayé seulement de pratiquer ces choses, on saurait les comprendre.

Le Disciple. Malgré toute ma langueur pratique, j'ai cependant compris cet état de l'âme purifiée par la mort, mais parlez-moi de ses relations. A vrai dire, là est la récompense. Que m'importe, après tout, mon état psychologique et physiologique interne? Ai-je besoin de savoir cela et de le regarder? Je suppose même que mon âme soit maintenant dans la grâce et dans l'amour de Dieu; si je veux en jouir et m'en glorifier, je perds cette grâce, et je tombe ou dans l'orgueil stérile des pharisiens, qui disent et ne font point, ou dans la jouissance inerte des mystiques qui jouissent, mais n'obéissent point : double mal qui fait mourir la grâce. (Une seule chose est véritablement bonne, c'est l'amour, l'amour qui se donne et qui sort de soi, par l'œuvre et la parole, par l'enthousiasme, par la sainte communion de la vie.) ✓

Le Maitre. Oui, l'amour qui opère, cet amour seul est bon, et il suffit. C'est toute la loi de Dieu, tout l'Évangile, tout le progrès de la vie présente, toute la beauté et toute la félicité de la vie éternelle. Le grain de froment est-il mort : il n'est plus seul, il a donné son fruit, il est groupé. L'âme n'est plus une personne isolée, mais une personne groupée. La foi chrétienne l'annonce, et il me semble que l'expérience et la raison le prouvent; la personne humaine délivrée de son iso-

lement et de sa limite fixe par la mort sainte, libre, acceptée, cette personne n'est plus seule. Il y a, intérieurement, d'elle à Dieu, une véritable communication personnelle, un réel commerce d'amour : l'amour lui-même, la substance de l'amour, la personne de l'amour est dans l'âme, et les torrents de flamme que verse cet amour substantiel à partir du fond de cette âme sur toute la terre, et sur les âmes plus proches, groupées dans l'unité du même épi céleste, ces torrents ne peuvent être connus que des âmes qui en sont la source, et non pas même de celles qui, ayant été source, se sont taries. Être source, ô mon fils, être source, transmettre la vie, ressusciter les morts!

Porter en soi les forces de l'amour créateur, et, riche de ce trésor, rencontrer, dans le chemin par où l'on passe, une de vos plus belles créatures laissée pour morte, ou engourdie dans un sommeil invincible et mortel : apercevoir tout à coup, devant soi, sur la terre, cette belle morte!... et, dans ce corps, comme sous le marbre d'un sépulcre, l'âme repliée, enveloppée, et portant en elle-même tous les traits, froids et secs, mais distincts, de l'éternelle idée qui l'a créée; concevoir dans la lumière de Dieu ce que serait cette âme si elle vivait; sentir son cœur frémir et s'émouvoir, comme Jésus au tombeau de Lazare; pousser un cri vers Dieu, puiser en lui la force; envoyer un souffle brûlant; envelopper, pénétrer de flammes vivifiantes la morte ou l'endormie; tout à coup saisir son regard, qui d'abord ne vous comprend pas, puis vous comprend; voir sa résurrection, sa vie, ses mouvemeuts; bientôt, après un mystérieux travail de Dieu, sentir qu'on porte cette âme dans son âme, comme une mère son enfant : puis la voir se développer, grandir en Dieu, devenir plus forte que vous peut-être, et vous soutenir à son tour, et vous aimer! O Seigneur, ce pouvoir de résurrection que vous donnez à ceux qui consentent à mourir, n'est-ce pas une magnifique récompense du sacrifice!

Commencez-vous maintenant à comprendre que la

mort est notre grande ressource et notre grande consolation? La mort est le procédé principal de la vie. Elle donne les forces de la vie éternelle.

Il faut donc critiquer, par l'intelligence de la mort, la vie avant de l'entreprendre, et, par la pratique de la mort, traverser, dès le début, la limite de la vie présente; c'est la ressource du monde et de chaque âme. Le sacrifice est la méthode universelle. Très certainement, la bonté, la beauté, l'amour, la vertu, le génie, la force, la force même du corps, sa santé, sa longévité, le progrès de chaque âme et du monde, tous les biens, en un mot la vie, tout est toujours, partout, nécessairement, précisément proportionnel à l'intelligence et à la pratique du sacrifice ou de la mort. C'est évident, puisque le sacrifice est la rupture de l'obstacle à la vie.

Le Disciple. Oui, j'ai quelquefois conçu, entrevu cet état de l'âme où il semble que l'on ait le pouvoir de ressusciter toutes les âmes par un irrésistible feu qu'on porte en soi. Dieu nous montre parfois de loin cet état d'âme, comme une étoile au-dessus de nous, pour nous donner le courage de vaincre ce qui nous en sépare.

Le Maitre. Avez-vous jamais bien compris cette parole : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et j'attends qu'il s'allume! » Et cette autre : « Vous tous, faites éclater le feu, et ceignez-vous de flamme, et marchez dans la lumière de votre feu! »

Regardez bien cette foule qui emplit ces places et ces rues, image de la grande foule humaine qui couvre le globe terrestre : écoutez cet immense murmure! Eh bien, sous cette masse, dès aujourd'hui le feu couve et serpente. Le feu du ciel, le feu de la vie éternelle est apporté, et il entraîne les âmes, une à une, dans la vie. Éclatera-t-il jamais? Enveloppera-t-il de sa flamme le monde entier? Heureux ceux qui l'espèrent? Et plus heureux ceux qui l'opèrent, et dont l'âme est un feu, et qui, courant à travers la foule, allument tous ces flambeaux éteints, et multiplient les feux humains!

L'ennui, le doute et les ténèbres seraient bientôt

bannis de la face de la terre, si le nombre des âmes de feu venait à se multiplier

La vie ne serait plus ce court espace, où l'on est enfermé par la naissance et par la mort. La vie serait la vie entière, la vie présente et la vie à venir en un. La mort, qui les distingue et les sépare, la mort librement traversée les unit. Il n'y a plus de mort. Celui qui se nourrit de moi, dit la substance de la lumière, l'excitateur du feu, celui qui se nourrit de moi, ne mourra pas. Il a la vie en lui. Il mourra tous les jours sans doute, et c'est pour cela même qu'il vivra toujours. La mort n'interrompt plus la vie ; la mort est traversée, elle est absorbée par la vie. Ma mort, qui doit en un instant m'enlever cette robe matérielle, que la vie ordinaire n'enlève que peu à peu et en plusieurs années, ma mort corporelle et visible n'arrêtera pas plus ma vie que le sommeil de la nuit prochaine. Je ne dirai donc plus : « Ce soir tout est fini » ; mais, comme j'ai l'expérience du réveil, je fais un tout du jour présent et de son lendemain, et je sais que ma vie continue, en traversant le sommeil et la nuit.

Ainsi, mon bien-aimé, nous voici dans la vie, dans la vie pour toujours, dès à présent. Il ne faut plus nous attrister comme ceux qui n'entendent pas la mort. Nous sommes, dès aujourd'hui, dans un vrai paradis terrestre, mille fois plus beau que le premier, depuis que le feu éternel et sa lumière sont avec nous.

Ne vous êtes-vous pas dit quelquefois : Oh! si j'étais dans les étoiles, si j'étais dans ce monde céleste, chargé de quelque mission sainte sur l'univers, avec quelle joie et quel transport j'accomplirais la volonté du Père : envoyé par mon Dieu, je serais fort et confiant. Comme le jour me paraîtrait beau! comme j'aimerais les anges mes frères! comme je saurais bénir et admirer les merveilleux ouvrages sortis des mains de Dieu! Eh bien, dès aujourd'hui nous sommes dans les étoiles, serviteurs du domaine de Dieu, chargés par Dieu d'une mission sainte sur l'univers, entourés des enfants de Dieu :

nous vivons et nous nous mouvons parmi les œuvres de sa main au sein desquelles sa gloire éclate : nous sommes en Dieu et nous vivons en lui. Qu'attendons-nous pour nous livrer à la joie la plus pure, au travail saint, à l'obéissance intrépide, au dévouement sans bornes, à la plus grande tendresse pour tous les hommes, et déployer enfin ces forces saintes que la tristesse ingrate, l'ennui, l'incrédulité, la paresse tiennent engourdies dans notre sein ?

Le Disciple. Oh ! maître bien-aimé ! aidez-moi donc à entrer dans cette joie. N'est-ce pas celle dont il est dit : « Que votre joie soit pleine ! » La joie pleine dès cette vie !

Le Maitre. Efforcez-vous, par le sacrifice sans réserve, de parvenir à la plénitude de cette joie.

Le Disciple. Oui, il faut consoler les âmes, notre âme et celles des autres. On est trop triste et trop découragé. « Toute tête est abattue, et tout cœur languissant », dit Isaïe.

Le Maitre. Je veux vous fortifier, et vous aider à fortifier les autres, en vous faisant connaître non plus la vanité, mais bien la solidité de la vie ; non plus la mobilité fugitive, mais la stabilité de toute l'œuvre de Dieu !

Oui, la figure de ce monde passe, mais sa substance demeure. Qu'est-ce qui sera ? C'est ce qui est déjà. Qu'est-ce que la vie à venir ? C'est la vie présente transformée. Qu'est-ce que le ciel ? C'est la terre pénétrée et transfigurée par le feu. Rien de tout ce qui est ne sera jamais anéanti. Les êtres subsistent, la création subsiste, mais prend une autre union à Dieu. Les mêmes êtres, les mêmes âmes persistent. Ils vivaient, mais ils vivaient dans la mobilité par une union partielle à Dieu. L'union, par l'amour infini de Dieu, source de l'immense joie qu'il faut répandre, l'union n'est plus partielle, mais pleine, et les êtres sont régénérés pour l'éternelle et immuable perfection. Mais de plus, ces deux vies, ces deux états de l'œuvre divine, ne sont plus séparés par cet abîme que l'on a quelquefois nommé l'intervalle du

ciel à la terre. Comprenez-le, il n'y a plus maintenant d'intervalle. Depuis la mort et le sacrifice de celui qui est l'Homme-Dieu, le ciel est sur la terre, mêlé à tout, à nos âmes, et à l'histoire du monde. Dès à présent nous avons la vie éternelle subsistante au milieu de nous.

Mais comprenez bien tout. Ce qui sépare encore ces deux vies mêlées, et les maintient en lutte, et empêche la vie éternelle d'absorber l'autre, c'est ce que nous avons nommé l'*obstacle*, ou mieux encore ce que l'Évangile a nommé le *prince de ce monde*. Chasser, anéantir de plus en plus ce principe de séparation, par le sacrifice continu; en d'autres termes, rassembler les âmes par l'attrait du baiser de feu, ou du baiser de paix, baptême de feu, c'est ta mission, ô âme en qui le feu a pénétré.

Il faut avoir en soi le germe du feu que Dieu donne, le déployer, en traversant la mort, et dévorer l'obstacle dans l'holocauste ; cela même est l'union des âmes entre elles et avec Dieu ; cela même est la transformation du monde, la transfiguration de la nature.

LE DISCIPLE. Vous m'expliquez l'admirable histoire que je ne puis jamais me rappeler sans être ému, mais que je ne comprends pleinement qu'aujourd'hui.

C'est saint Vincent de Paul qui l'a vue, qui a écrit ceci, lui, le moins visionnaire des hommes, et il commence par nous assurer qu'il « aimerait mieux mourir que de mentir ». « Étant à genoux pour prier Dieu, il lui parut, — le saint parle ici de lui-même, — il lui parut un petit globe, comme de feu, qui s'élevait de la terre, et s'alla joindre à un autre globe plus grand et plus lumineux, et les deux réduits en un s'élevèrent plus haut, entrèrent et se répandirent dans un autre globe infiniment plus grand et plus lumineux que les deux autres, et il lui fut dit intérieurement que ce premier globe était l'âme de notre mère Françoise de Chantal, le second l'âme de notre bienheureux père François de Sales, et le troisième l'essence divine. »

LE MAITRE. Oui, quand la mort a brisé l'obstacle, les âmes s'unissent, comme des pôles électriques, et elles

s'élancent en Dieu. Et ce n'est pas une vague fusion dans l'unité des faux mystiques, c'est une pénétration mutuelle de plusieurs, de personnes distinctes, comme l'union des personnes de la Sainte Trinité. Vous-même, et l'âme que vous aimez le plus, et les autres que vous aimez, ces êtres avec leurs noms, leurs traits, leur caractère et leur histoire, sont et subsistent, et vous les connaîtrez, les verrez, les aimerez toujours!

Ils sont, et ils seront toujours, et vous comme eux et avec eux.

Contemplez donc toute cette nature, visible et invisible, les âmes, les corps, les terres et les étoiles : tout cela c'est l'œuvre de Dieu commencée. Au fond de tout couve et fermente le feu, le principe de consommation qui, par la mort, l'amour, le sacrifice, travaille à tout achever, pour l'éternelle et immuable perfection, et vous êtes l'ouvrier de cette œuvre.

Pourquoi donc êtes-vous triste? Et que pourriez-vous craindre? Que la joie remplisse votre cœur, et que votre joie soit parfaite. Nous avons la force de Dieu et son irrésistible feu. Allumons donc beaucoup de feux humains. Tressaillons de joie dans l'amour, car ces feux, une fois allumés, resteront dans la vie, et ils seront groupés autour de nous, dès aujourd'hui et pour l'éternité, comme des constellations, comme des grappes et des épis du ciel.

Le Disciple. Je comprends encore mieux maintenant. C'est là la stabilité de la vie et la solidité des choses, quand la vie, quand les choses, quand les âmes consentent à s'enraciner en Dieu par la mort.

Le Maitre. Voici sur la stabilité des choses une belle image, ou plutôt une vérité physique qui peut éclairer et toucher.

Vous savez que la lumière, dans son immense vitesse, est cependant soumise au temps. Elle vient du soleil à la terre en huit minutes. Elle nous vient des plus proches étoiles en trois ans, et des plus éloignées de notre groupe en trois mille ans, six mille ans, ou même plus.

La lumière terrestre, à son tour, monte vers les astres dans le même temps; et le détail des choses visibles sur notre terre, étant visible par la lumière et les couleurs, toutes ces choses, leurs états et leurs mouvements, sont des images qui montent dans les espaces avec la vitesse même, ou le temps même de la lumière. L'image de notre globe avec tous ses détails visibles monte ainsi toujours vers le ciel, s'élève vers les étoiles, et arrive aux premières étoiles en trois ans, et arriverait aux dernières de notre groupe en six mille ans.

Par exemple, sur le Calvaire, lorsque Jésus était en croix, la lumière de sa face divine, celle de son corps, et celle de son divin regard, élevé vers le ciel, aussi bien que la lumière pourpre du sang béni, toute cette lumière montait dans les espaces; et quand il eut rendu l'esprit, le soleil inclina sa lumière devant la sienne, pour ne pas troubler ce spectacle de ses rayons. Il laissa tout monter dans toutes les directions du ciel. Eh bien, tout ce spectacle de la croix n'est en aucune sorte effacé. Puisqu'il n'y a que deux mille ans, il est encore dans les étoiles de notre groupe, et si, sur une étoile moyenne, se trouve une créature armée de puissants instruments, ou d'un regard plus perçant que le nôtre, elle voit, en ce moment même, elle voit la croix, elle voit cette face, ces membres, cette couronne d'épines, ce sang qui coule et ce doux et divin regard! Oui, cet être créé voit cela, aujourd'hui, à cette heure, si son œil y regarde. S'il ne regarde pas, ou s'il dort, cette merveille, en tout cas, passe près de lui : toute la scène du Calvaire y arrive avec tout son détail et tous ses mouvements, et y sera visible pendant trois heures. Et cela dans mille et mille mondes, et cela demain encore, puis après, et pendant cent ans, pendant mille ans, jusqu'à la fin du monde. Oui, il y a maintenant dans l'immense univers des milliers de mondes où arrivent la nouvelle et le spectacle entier de la Passion du Fils de Dieu, avec les trois heures de ténèbres : et peut-être il y a réellement une créature qui le voit de ses yeux

éveillés, mourant sur le Calvaire pour mettre dans l'ancienne création la substance de l'immortalité.

Peut-être, au moins, y a-t-il quelque créature délicate à qui ces grandes images arrivent avec leur sens, leur divine impression, sous forme de rêve prophétique. En tout cas, Dieu le voit, et les anges et les âmes des saints dans le ciel le voient en Dieu, et peut-être quelques âmes sur la terre, par je ne sais quel reflet céleste, le voient aussi.

Le Disciple. Oh! je voudrais sortir du cercle étroit des sens et du cercle plus stupide encore de l'habitude, pour m'arrêter un peu dans la comtemplation de ces prodiges. En ce moment de moindre obscurité, où du moins je soupçonne la lumière, aidez-moi donc, mon maître, à regarder encore le ciel pour mieux comprendre la vie et l'immortalité, que poursuivent ma raison et mon cœur. Restons ici, nous y sommes bien. Continuez, je vous en prie.

Le Maitre. Il est donc vrai que l'univers est un livre vivant où se grave toute l'histoire. Non seulement la scène du Calvaire, mais toutes les scènes de la vie de l'humanité sont gravées dans l'espace, et y avancent, et y montent encore aujourd'hui. La terre qui boit le sang d'Abel, dit la sainte Écriture, crie vers le ciel. Oui, sans doute: car elle crie encore. Le bras de Caïn, qui se lève et qui frappe, se voit encore: les flots du sang qui coule sont visibles actuellement, et le doigt de la science peut nous montrer au ciel des étoiles vers lesquelles arrive en ce temps-ci la tache du sang d'Abel. Et il en est ainsi de toute l'histoire de l'humanité sur la terre, et de toute votre histoire, et de l'histoire de ceux que vous avez aimés, de ceux que vous avez perdus. Il est un cercle dans le ciel où cette mère tant pleurée, qui aujourd'hui repose dans son tombeau et dans le sein de Dieu, se voit dans sa jeunesse, avant votre naissance. On montrerait l'étoile où l'œil pourrait la voir jouant dans son berceau.

Et vous, âme brisée de douleur, cet être aimé que vous

avez perdu est encore, pour des étoiles voisines, un petit enfant dans vos bras. Sa première enfance s'y déroule, sa jeunesse y viendra, puis ses nobles actions, et peut-être sa mort héroïque, et son dernier soupir qu'il pousse en vous nommant. Et vous, flétrie par le poids de la vie, vous qui ne savez plus que vous incliner vers la tombe, sachez que votre douce et gracieuse enfance, votre belle et riante jeunesse, votre splendide maturité, tout cela est encore dans le sein de ce monde visible. Si Dieu vous avait donné la beauté, c'est-à-dire l'expression de l'éternelle et divine idée, qui est votre modèle en Dieu, s'il vous avait donné d'offrir aux yeux des hommes cette visible splendeur de la noblesse morale, de la pureté, du courage, de l'intelligence, de l'amour, eh bien, toute cette splendeur subsiste, elle se propage dans l'immense univers, et y subsistera pendant des siècles et des siècles de siècles. Et qui vous dit que Dieu ne saura pas un jour rassembler toute cette dispersion?

Ma vie est donc ainsi conservée tout entière et se conservera. Me voici donc, en un sens, immortel, moi et mes œuvres. Tous mes états, toutes mes actions subsistent. Oh! Dieu! puisse donc ma vie n'être jamais que belle et noble, et digne des regards du ciel! Oh! puissé-je ne jamais propager dans le sein de cet univers, théâtre de la vie que Dieu donne, le spectacle de la honte et du crime. Que de pensées me pressent ici et me saisissent! Non, ce n'est point une illusion, et ces réalités sont encore plus réelles qu'on ne le pense. Oui, l'image de toute ma vie visible, sous le soleil physique, subsiste et monte au ciel. Sans doute, l'image en s'avançant s'affaiblit sur chaque point, mais elle subsiste tout entière dans l'ensemble du mouvement. Rien ne se perd. Le principe de la conservation des forces vives s'applique à tout, à la lumière, à la chaleur, à l'électricité, tout aussi bien qu'à l'attraction.

Mais alors, s'il en est de même de toutes les forces, il n'y a pas seulement mes actes visibles, sous le soleil,

qui se conservent et se propagent : il y a mes actes invisibles dans le sein de la nuit. Tous mes mouvements, mes actions, mes états, mes contenances, tous mes battements de cœur, s'inscrivent, se gravent, se moulent dans l'espace éthéré à mesure que je les produis.

Mais ma pensée du moins est-elle secrète? et les battements du cœur de l'âme sont-ils cachés? Non, grâce à Dieu! Ma pensée, mon cœur et mon âme, en déroulant leur vie, laissent encore plus de traces que mon corps, et subsistent bien mieux conservés que tous mes mouvements physiques. Une médaille, dans l'obscurité, par je ne sais quelle force galvanique, grave la forme de son relief sur une plaque qui ne la touche pas. Moi-même, je grave mon regard, ma figure sur l'acier. Et il n'y aurait pas une substance, un milieu, où se graveraient les formes et les mouvements de ma pensée, les ardeurs, les élans, les enthousiasmes de mon âme? Je suis en Dieu, je vis en Dieu et je me meurs en Dieu. Comment alors un regard en Dieu, un acte de foi et d'amour, un sanglant sacrifice à la justice et à la volonté de Dieu, pourraient-ils ne laisser aucune trace en Dieu? Dieu n'est-il pas le milieu véritable où tout vit? N'est-il pas le milieu universel, absolu, infini, éternel, au-dessus de l'espace et du temps? L'air est un milieu grossier qui reçoit et transmet ma parole, lentement et péniblement. L'éther est un milieu incomparablement plus solide et plus souple, plus pénétrant, plus subtil, plus actif, plus rapide, plus durable, mais cependant soumis au temps et à l'espace : à l'espace qu'il remplit, au temps que les forces emploient à parcourir l'espace. L'éther conserve, mais il disperse et remporte d'ici ce qu'il porte là-bas. Je vieillis sur cette terre, pendant qu'il porte aux étoiles ma jeunesse. Il n'en est pas de même de Dieu, milieu surnaturel, éternel, immuable, infini. Il voit tout, reçoit tout, conserve tout et ne disperse point. En lui, comme en un point et en un seul instant, se conserve distincte, totale et rassemblée, toute la suite de ma vie passée. C'est en lui qu'un jour je dois la retrouver et la lire

tout entière d'un coup d'œil, vie physique et visible, vie invisible du cœur et de la pensée. O mon Dieu! qu'ai-je inscrit en vous? Quelle unité? quel résumé? quelle conclusion sortira de la suite de tous ces caractères qui sont ma vie? Je comprends maintenant ces paroles que j'ai lues dans la vie d'une sainte : « Tu es inscrite et gravée en moi, avec toutes les années et tous les nombres de ta vie, avec toutes tes actions, tes souffrances et tes impressions, avec tous tes défauts et tes péchés que j'ai couverts de ma miséricorde. »

Il en est ainsi de toute âme.

Nous voilà donc encore, de ce point de vue, dans la vie pour toujours. Dès lors qu'attendons-nous pour servir Dieu, pour aimer, pour connaître, pour travailler au royaume de Dieu, pour tressaillir de joie dans la joie qu'apporte l'homme-Dieu?

Le Disciple. Mais ici revient ma question : ô maître, que faut-il faire?

Le Maître. Il faut d'autres plaisirs, d'autres affaires! Il faut une ligue pour donner au monde un élan Le monde est beaucoup moins lourd qu'autrefois. Évidemment, il est plus petit. Bientôt on en fera le tour entier en quelques jours, et déjà nous avons une force qui l'enveloppe et le traverse en un instant. Il est donc beaucoup plus saisissable. Que pouvait autrefois un homme par la parole? Il atteignait une assemblée. Aujourd'hui, une seule voix peut parler, en un jour, au globe entier. Les progrès approuvés de Dieu, les efforts vrais, les impulsions du cœur, la lumière des idées, peuvent soulever le monde mille fois plus tôt et plus haut qu'autrefois! Que quelques âmes soient lumineuses et possèdent véritablement le feu, elles peuvent réaliser la divine attente du Sauveur : « Je suis venu apporter le feu sur la terre; et j'attends qu'il s'allume. » La flamme, ce semble, pourrait bientôt jaillir. Qu'un des grands peuples européens vienne à s'unir, autant qu'il est possible sur la terre, dans la vraie foi de Dieu; qu'il rassemble toute la science moderne, la compare, la pénètre et la consacre

dans la lumière sacrée; mais qu'il rassemble, avant cela, les pauvres, c'est-à-dire les membres réels et substantiels de Jésus-Christ, dispersés et souffrants, qu'il établisse et organise enfin magnifiquement le culte de ces membres divins; que les bons cœurs trouvent dans ce culte la félicité de la vie. Que la risible et animale avidité de la race inférieure pour l'argent soit arrêtée par la pudeur, flétrie par le dégoût, réprimée par la loi, dans ses fureurs et dans ses fraudes! Que la richesse régénérée soit source, et non pas gouffre: que le luxe homicide des joueurs et des courtisanes, et de ceux qui les suivent, suscite enfin le soulèvement efficace de tout ce qui n'a pas perdu le sens: que l'énervante sensualité soit tempérée par la passion du vrai, et surtout par le grand amour: que la paix, et non pas la guerre, soit l'honneur et la gloire des peuples; qu'en un mot, une nation chrétienne fasse son devoir, et je vois éclater la flamme, et la force du feu remplit le monde et le soulève[1].

1. On verra, en lisant et en méditant le P. Gratry, que *la morale*, ou mieux l'hygiène de l'âme se déduit de la définition de l'âme : l'âme est l'image de Dieu, l'âme est une parole de Dieu.

V

LE CORPS

L'âme est l'image de Dieu. Le corps est l'image de l'âme.

On a dit : « L'âme se fait son corps » ; c'est un vague, mais profond aperçu. La vérité est que Dieu parle, et sa parole opère et constitue notre âme à son image, et par notre âme, notre corps à l'image de notre âme.

Notre corps nous est, malheureusement, une merveille inconnue. Mais peut-être le temps approche où la sagesse méditera ce chef-d'œuvre de l'art divin, l'étudiera vivant et mort, et ne laissera plus cette visible parole de Dieu uniquement en proie aux vers, aux bêtes et aux couteaux grossiers de l'ignorance matérialiste.

Essayons cette étude philosophique du corps.

Nous voyons deux états du corps de l'homme, deux moments de sa vie physique : d'une part, l'état du sommeil primitif dans le sein maternel, auquel répond, dans le cours de la vie, le sommeil quotidien dans le sein de la nuit ; d'autre part, l'état de veille dans la lumière, et dans le mouvement. Dans l'un, notre corps vit ; dans l'autre, il vit, perçoit, agit. Dans l'un, l'âme et le corps sont comme enveloppés ; dans l'autre, ils se déploient. Dans le premier, l'homme vit sans le savoir ou le vouloir ; dans le second, il vit avec conscience et liberté. J'appelle *impersonnelle* et *personnelle* ces deux faces ou ces deux états de la vie.

Je vois de même, en regardant mon corps, deux grandes régions, qui correspondent à ces deux états principaux. Je vois d'abord une sphère centrale, enroulée au milieu de l'homme, comme l'enfant dans le sein de sa mère. Par la pensée, mettez à part la tête, les membres, et cette robe d'un merveilleux tissu qui enveloppe tout notre corps : ce qui reste est la sphère centrale ; ce que l'on en sépare est la sphère extérieure. Ces deux régions du corps sont tellement distinctes, qu'elles sont comme séparées par une muraille de pierre. Cette muraille, c'est le squelette : mais elle est percée de mille portes et de mille canaux, pour faire passage à la continuelle circulation de la vie d'une sphère à l'autre.

Mais ces deux sphères sont encore moins distinctes par le lieu, que par leurs caractères, leurs fonctions, leur signification. Elles répondent à cette radicale distinction, qui constitue le plus grand trait du plan de toute la création, et que l'on peut exprimer par ces deux mots : *nature*, *personne*. Il y a, dans l'univers, la vie impersonnelle et la vie personnelle ; la vie inconsciente et non libre, et puis la vie consciente et libre. Tout commence, dans l'être créé, qui par lui-même n'est pas ; tout commence par un don, un principe, une donnée gratuite, qui tient plus de l'action créatrice que de la réaction créée. Les êtres créés n'étaient pas. Ils doivent donc commencer par Dieu qui les fait être : toute la suite de la vie, dans chaque atome, chaque âme, chaque monde, chaque organisme, dans chacun de ses mouvements, commence toujours par Dieu, cause première et source première. L'action créée ne survient qu'après l'impulsion créatrice. C'est pour cela qu'il y a, dans l'ensemble de la création, la matière d'abord, inconsciente et fatalement docile, et l'esprit libre et intelligent. C'est, dis-je, à cette fondamentale et nécessaire distinction, qui est la loi première du créé, que répondent les deux sphères principales de la vie corporelle.

L'une, la sphère centrale, est la sphère de la vie en nous, sans nous ; l'autre est la sphère de la vie en nous.

par nous et avec nous. (Les fonctions propres de la sphère centrale sont soustraites à l'empire de la volonté, comme à la perception de la conscience;) les autres dépendent de notre volonté, et sont perçues par la conscience.

Mais il faut dire ici d'avance, qu'au centre de tout homme corporel se trouve le lieu de la pénétration mutuelle des deux sphères. Les fonctions propres de la sphère extérieure pénètrent dans une partie de la sphère intérieure, et viennent s'unir et se superposer aux fonctions propres de l'autre sphère.

La première des deux vies correspondant à ces deux sphères est générale, nécessaire, continue; la seconde est locale, intermittente et libre. Sans la continuité de la première, tout est mort: la seconde s'arrête et reprend sans influer directement sur la vie du tout. L'une s'exerce sous la loi du rythme et des nombres, comme la nature inanimée; l'autre suit le cours imprévu des impressions du dehors, ou des libres déterminations. (L'une a été nommée : sphère de la *vie végétative* ou *organique*, et l'autre, sphère de la *vie animale*. Nous préférons les mots de *sphère impersonnelle* et de *sphère personnelle*, plus clairs et plus philosophiques.)

A la première répond une fonction générale, fonction première de la vie de tout corps, celle qui en forme et en distribue la matière, et en maintient la vie. A la seconde répondent les deux autres fonctions générales, qui constituent la vie d'action et de relation. (La première s'appelle *nutrition* ou si l'on veut *reproduction*, en distinguant la reproduction intérieure *(ad intra)* et la reproduction au dehors *(ad extra)*. Les deux autres se nomment *perception* et *mouvement volontaire*.)

Entrons dans le détail.

Ce que j'appelle la sphère centrale du corps, la sphère impersonnelle, renferme les organes principaux d'où dépend la première fonction, (la nutrition, ou la continuelle reproduction intérieure de la matière du corps.) Mais cette fonction elle-même n'est pas localisée dans

la sphère centrale: elle y a ses racines et ses points de départ : mais son opération s'étend au corps entier, et elle agit incessamment sur tous les points, sans exception.

C'est ce qui n'a pas lieu pour les deux fonctions de perception et de mouvement. Il en est pour le corps comme pour l'âme. Dans l'âme, la première fonction, le principe d'où tout sort, la source génératrice, la donnée primitive, impersonnelle, de laquelle doivent sortir, comme une tige, l'intelligence et la volonté, fleur et fruit de la tige, cette sphère est plus large, sans nulle comparaison, que notre intelligence et notre volonté. L'intelligence ne met en lumière qu'une partie des données qu'elle reçoit ; la volonté ne met en action qu'une partie moindre encore de ces données. De même, la fonction générale de perception sensible ne s'exerce que par une partie du corps, non par toutes, et n'atteint qu'une partie du corps. La première nourrit tout, mais la seconde ne perçoit pas tout, et la troisième ne peut pas tout mouvoir.

De sorte qu'en tout instant de ma vie, en tout point de mon corps, le principe de ma vie, qui ne cesse de me reproduire et de me maintenir vivant, agit en moi et sans moi, naturellement, nécessairement, soit que je veille ou que je dorme. Quand j'étais dans le sein de ma mère, Dieu déjà ordonnait à mon cœur de battre, et à mon sang de circuler. Quand je repose dans le sommeil, mon cœur bat et mon sang circule, ma poitrine se soulève et respire, et mes entrailles élaborent sourdement, par des mouvements rhythmés, comme ceux du cœur, comme ceux de la poitrine, la matière qui doit réparer mes organes et mon sang. Pendant ce temps, toute ma sphère personnelle est endormie : la perception et le mouvement volontaire ont disparu.

Ainsi, dans la vie de mon corps, comme dans celle de mon âme, mes trois puissances sont inégales. En Dieu seul, les trois sont à la fois égales et personnelles. En moi, qui suis créé, c'est-à-dire qui ne suis pas par moi-

même, la première est impersonnelle, dépendant beaucoup plus de Dieu, de la nature que Dieu dirige, que de moi-même. En même temps, cette première puissance est entière : elle s'étend à tout, à toute la vie, à tous ses points et à tous ses instants. Elle est réglée comme la nature ; et son gouvernement, comme le gouvernement de la nature, demeure aux mains de Dieu. Mes deux autres puissances sont personnelles, mais moindres que la première en étendue : elles ne s'étendent ni à tous mes instants ni à tous les points de ma vie. Elles sont intermittentes, libres, accidentelles.

De plus, dans le corps comme dans l'âme, la première fonction, celle qui est le principe des deux autres sont, dans l'âme, l'intelligence et la volonté, et dans le corps, se nomment la perception sensible et le mouvement volontaire. Dans l'âme, la première fonction, ce sens profond qu'excite l'attrait du désirable et de l'intelligible, est comme un fond de lueurs vagues et de désirs indélibérés. Dans le corps il en est de même : et, ce qui est admirable, c'est que cette distinction est saisissable sous le scalpel.

En effet, aux deux sphères de la vie, impersonnelle et personnelle, président les deux réseaux nerveux si différents que l'on aperçoit dans le corps, et qui s'appellent nerfs de la vie végétative et nerfs de la vie animale. Nous les nommons nerfs de la vie personnelle.

Or, dans ces réseaux nerveux et leur constitution anatomique, et leurs fonctions physiologiques, on peut lire la claire image des trois puissances de l'âme et de leur jeu.

L'un des réseaux, celui qui correspond à la première puissance, au principe des deux autres, est presque répandu dans tout le corps : plus abondant dans la sphère centrale, enveloppant ou pénétrant tout ce qui sert à la nutrition, notamment les vaisseaux, occupant seul les intestins et les organes centraux de la génération, cette sorte de cerveau abdominal, comme on l'a nommé quelquefois, atteint pourtant aussi beaucoup de

parties de la sphère extérieure. Il entre dans la tête, dans les muscles, dans les os. Il s'étend donc à presque tout le corps, et son action est continue, soit que l'homme veille ou dorme, ou le veuille, ou le sache, ou l'ignore. Son action sourde, lente, nécessaire, indélébile, travaille sans interruption. C'est vraiment, par sa forme, comme par sa fonction, un filtre qui distille la vie, lentement, mais toujours. Tout y est si mêlé, si croisé, que l'électricité elle-même semble n'y pouvoir passer et agir qu'avec lenteur. Là, peu ou point de fibres longues, mais ces mailles serrées, de courtes fibres, très déliées, molles, grisâtres, presque imperceptibles, et toutes mêlées sur tous les points. Toute cette masse pourrait s'appeler un cerveau diffus et dormant : cerveau disséminé par l'espace, et confus par le mélange inextricable de ses parties. Sans doute ce réseau a des centres et des filets; mais les centres ou nœuds sont partout, et les filets partout.

Or, voici ce qui est admirable. C'est que tous ces filets si mêlés et si déliés, ces nœuds si multiples et si frèles, ont deux fonctions et sont de deux natures. (Parmi les fibres, les unes sentent et les autres meuvent : les nœuds sentent et meuvent à la fois.) Mais que sont donc ces perceptions et ces mouvements ? Ce sont précisément, comme pour la vie de l'âme dans l'âme, des mouvements purement instinctifs et des perceptions sourdes. (L'autre système nerveux, celui de la vie personnelle, est celui de la perception distincte et du mouvement volontaire.) Mais ici, au contraire, la perception est sourde, le mouvement est instinctif. C'est le calque précis de ce que nous trouvons dans l'âme. Dans le corps, comme dans l'âme, la première puissance, principe et source des deux autres, implique les deux, et ces deux autres précisément expliquent, distinguent, ce qu'implique la première dont elles procèdent. Cette concordance est si réelle que, lorsque nous avons, pour la première fois, reconnu clairement cette loi dans l'étude de notre âme, nous avons été convaincus, avant de l'avoir appris par

la science, que les nerfs de la vie impersonnelle exerçaient, implicitement et sourdement, les deux fonctions qu'exercent clairement les nerfs de la vie personnelle. Et lorsque nous avons interrogé la science, elle nous a fait voir, de nos yeux, des mouvements instinctifs provoqués par des perceptions sourdes, et l'on nous a montré les nerfs de ces mouvements instinctifs et de ces sourdes perceptions, c'est-à-dire (les fibres *motrices* et *sensibles* du grand sympathique.) De sorte que l'œil voit, dans le corps, l'image physique de ce que la contemplation intérieure voit dans l'âme.

Mais, en contraste avec ce grand réseau nerveux qui préside à la vie générale, sourde, instinctive, continue, voici l'autre système qui préside à la vie personnelle, à la vie des perceptions distinctes et des mouvements volontaires. Ce n'est plus un cerveau diffus et dormant, disséminé dans tout le corps, divisé en mille centres, réuni en mille filets mêlés et croisés en tous sens ; c'est un cerveau central, simple, éveillé, tout recueilli dans l'unité et déployant, depuis le sommet de l'homme jusqu'aux extrémités des membres, les longues lignes flexibles, ondoyantes, fermes et blanches de ces deux sortes de rayons nerveux. Tout ce que nous avons nommé la sphère extérieure de l'homme, tous les organes des sens, tous ceux du mouvement, toute la robe extérieure du corps en est remplie. (Qu'on se figure un corps humain revêtu d'une riche et ondoyante chevelure. Tel est le spectacle intérieur que nous offre ce système nerveux.) Ses nœuds énormes remplissent la tête, et s'y arrangent symétriquement des deux côtés. Ses premiers jets viennent donner à la face, la vie et la lumière. Puis, par derrière, une admirable tresse d'une parfaite régularité descend depuis la tête jusqu'aux reins. De chacun des chaînons de la tresse partent deux paires de faisceaux nerveux, qui bientôt se dispersent et se subdivisent, pour envelopper le corps tout entier, pour former le tissu de la peau, pour porter dans les membres le sentiment et le mouvement.

Et de même que l'intelligence et la volonté, ces deux facultés si distinctes, sont comme la double manifestation explicite de ce centre de l'âme, que nous avons nommé le sens du désirable et de l'intelligible, de même le système nerveux de la vie personnelle nous présente, clairement distinguées, les deux fonctions du premier système. La perception obscure et sourde est devenue perception claire et vive, et le mouvement instinctif devient mouvement volontaire et délibéré. Des racines nerveuses, distinctes, président, les unes aux sens seulement, les autres au mouvement seulement: et tandis que tout point du corps est organe de perception sourde et de mouvement instinctif, voici que les organes des perceptions claires sont parfaitement déterminés dans l'espace, et parfaitement distincts par leurs fonctions : voici que les organes des mouvements sont entièrement distincts des organes de la perception. Ce sont comme deux couches à part, dans la sphère extérieure. Cette sphère, en effet, se subdivise en deux feuillets. La plus extérieure des deux est la sphère de la perception, et la plus intérieure, est celle du mouvement. L'extrême surface, la peau, ce que j'appelle la robe du corps qui en enveloppe les détails et en recouvre les mystères, cette extrême surface est le lieu et l'organe de la sensation. Sous la robe viennent les muscles et les os, organes du mouvement ; et sous les muscles et les os, est la sphère intérieure de la vie, où sont les sourdes sensations et les mouvements instinctifs.

Telle est la distinction des trois fonctions, distinction entièrement parallèle, précisément superposable à la distinction vraie des trois fonctions de l'âme. Dans l'âme, le sens du désirable et de l'intelligible, le principe implicite d'où tout sort, est central, continu, nécessaire ; c'est le fond de la vie de l'âme, toujours vivant en nous sans nous.

Nos yeux voient dans la sphère centrale du corps la même chose.

(Dans l'âme, au-dessus de ce fond obscur, vient la sphère lumineuse des idées claires, qui est comme l'auréole et l'atmosphère de l'âme.) « L'esprit est l'atmosphère de l'âme », disait Joubert. Entre les deux, au-dessus de la sphère obscure des désirs, des instincts et des vagues lueurs, et au-dessus de la sphère lumineuse des idées, est (la sphère de la volonté.) La volonté, manifestement, est plus centrale que l'intelligence; c'est une puissance certainement plus profonde, en même temps que moins claire. C'est ce que nous voyons de nos yeux se répéter dans notre corps.

C'est ainsi que (la distinction des trois puissances de l'âme est physiquement représentée dans notre corps;) nous allons aussi voir comment leur union et leur mutuelle pénétration s'y expriment non moins clairement.

Ce qui précède n'est qu'une première comparaison de l'âme, de ses facultés et fonctions, avec le corps et ses fonctions et ses organes. C'est un premier coup d'œil jeté sur les traits les plus visibles du parallèle. Je ne puis douter que la science n'entre un jour dans les derniers détails de ce rapprochement.

Nous même, nous essayerons d'aller plus loin.

Et d'abord, voici un autre point fondamental de la comparaison, qui nous a longtemps arrêté par sa difficulté, mais qui, devenu clair, jette un grand jour sur un côté de l'âme trop peu connu jusqu'à présent.

Lorsque saint Augustin, Bossuet, et beaucoup d'autres, comparaient l'âme à la Sainte Trinité, ils disaient : l'âme *est*, elle se *connaît*, elle *aime* et cette connaissance et cet être. Essence, ou principe producteur, connaissance et amour, ce sont là, disent beaucoup de docteurs, les trois termes fondamentaux de la Trinité créée que nous sommes. Mais d'abord, ceci briserait le parallèle que nous cherchons à établir; car, en Dieu, dit la Théologie, ce n'est pas l'essence ou la nature divine, c'est le Père qui engendre.

Mais, en outre, dans ces trois termes ainsi posés, où

est la volonté? La volonté est-elle la même chose que l'amour?

Ce serait, ce me semble, forcer les choses que de faire l'amour et la volonté synonymes. Sans doute ces deux termes se tiennent; d'abord parce que dans l'âme tout se tient, et puis parce que l'amour proprement dit vient de la volonté. Il faut distinguer en effet deux sortes d'amour, l'amour instinctif et l'amour libre, l'attrait du désirable et le choix volontaire des objets désirés. Ce dernier seul mérite le nom d'amour. Le désir et l'amour sont deux choses. Le désir ne procède pas de la connaissance, mais l'amour en procède. L'amour libre procède du désir et de la connaissance, il tient des deux; c'est le désir choisi. C'est ce qu'a vu saint Thomas d'Aquin quand il distingue dans l'âme les trois termes.

Au lieu de dire simplement : *Principe, intelligence et volonté*, saint Thomas voit plus loin; il dit : Principe du Verbe et de l'amour; et puis intelligence, développée en Verbe, et puis enfin volonté, développée en amour. Qu'est-ce à dire, sinon que l'intelligence et la volonté ne sont que le commencement, la faculté, la possibilité de la seconde ou troisième puissance, et que ces commencements doivent être poussés à bout, pour former l'image vraie de la Sainte Trinité?

Or, selon nous, cette précision est admirable: car c'est seulement quand les puissances sont réellement développées qu'elles se ramènent vraiment à l'unité, et que la foi fondamentale est accomplie : *Unum sint.*

De même, dans cette autre image de la Trinité incréée, image formée par la pluralité des personnes humaines, les personnes sont de même nature, mais ne sont pas encore réellement une même vie. Le Christ a dit : *Unum sint!* « Qu'ils soient un! » Il ne pouvait pas encore dire : Ils sont un. Ce n'est que lorsque les personnes humaines seront vraiment développées en Dieu et dans l'amour, que l'on pourra dire : « Ils n'ont plus qu'un cœur et qu'une âme. » Alors seulement l'image sera ce qu'elle

peut être, union réelle dans la pluralité. Ainsi des trois fonctions, dans l'âme et dans le corps : plus elles sont développées, vivantes, poussées à terme, plus elles sont une même vie.

Que si nous interrogeons sur ce point notre corps, si nous cherchons à connaître l'âme par son image, nous voyons dans les nerfs, appelés nerfs de la volonté, et puis, dans les os et les muscles, organes des mouvements volontaires, nous voyons clairement les instruments et comme la signature de la volonté. Mais pouvons-nous dire en même temps que là se trouvent l'instrument et la signature de l'amour? Si quelque chose, sur ce point, est donné par le commun, et par l'expérience personnelle, c'est que l'organe, ou la signature corporelle de l'amour, c'est le cœur. Le genre humain, et toutes les langues, mettent dans la tête l'intelligence, et dans le cœur l'amour. Cœur et amour sont partout synonymes, comme les mots tête et intelligence le sont aussi.

Voyons donc ce qu'est le cœur dans notre corps. La connaissance du cœur physique jettera quelque jour sur le cœur de notre âme, en même temps qu'elle nous montrera le lieu de la pénétration mutuelle des trois fonctions.

Le cœur n'est-il pas le milieu, le centre, l'unité, le résumé du corps, le foyer où vient retentir et se recueillir toute sa vie? En quel autre point du corps toutes ses forces et ses richesses se trouvent-elles aussi concentrées? Le cœur appartient-il exclusivement à la vie personnelle, ou bien exclusivement à l'autre? Non, il tient évidemment des deux. Et d'abord le cœur est un muscle, un muscle tissu de fibres striées et motrices, fibres qui sont toujours du ressort de la vie volontaire. Le cœur est abondamment pénétré des nerfs de la vie personnelle, de mouvement, de perception. Il tient donc de la sphère extérieure ou de la vie qui est en nous par nous. Mais, d'un autre côté, le cœur renferme tout autant de nerfs de la vie impersonnelle, de la vie des

désirs, des instincts, des perceptions sourdes. De sorte que le seul aspect anatomique du cœur nous montre qu'il renferme le tout : il doit vivre et de sentiments sourds, et de claires perceptions, et de mouvements instinctifs, et de mouvements libres. Et d'ailleurs, qu'est-ce que le sang, dont il est le principe ou la source, je veux dire le moteur et le propagateur? et enfin de quelle nature est le mouvement du cœur, et le mouvement du sang?

Le sang, cette chair coulante, c'est notre vie. Le sang est comme le produit et le fruit de l'organisme entier. Il n'est point seulement la sève; il n'est point cette lymphe, qui monte de la racine, et vient de la terre et de l'eau, il est au corps ce que le vin est à la vigne. Le sang est, dans notre corps, ce que sont, dans notre esprit, non pas les matériaux de la mémoire, mais les idées. Le sang, terme des opérations de la vie, est aussi le principe vivificateur qui l'entretient et la continue. Chacun des battements du cœur projetant le sang, provoque du cerveau une réponse, une sorte d'influx électrique, et cette provocation et cette réponse, qui se supposent et qui s'appellent, constituent la pérennité de la vie. Et non seulement le cœur provoque la tête et en appelle l'activité, mais il va réveiller aussi, à chaque instant, chaque point du corps, même les os, et il excite et vivifie le tout par l'atmosphère vitale de ses globules, par l'oxygène, l'électricité, la chaleur, que porte cette atmosphère. Les globules sont des organes vivants, des agents, des courriers, des ouvriers, des porteurs d'oxygène, mais nullement des matériaux. Ils traversent tous les organes, ils circulent dans les vaisseaux les plus déliés, mais ils n'y restent point. Jamais un seul ne s'arrête un instant, et ne se fixe dans un tissu, n'étant pas matière à tissu, ni élément d'organe. Chacun de ces globules est lui-même un organe distinct. Ils roulent dans nos artères, comme des navires sur un canal ; ils roulent au milieu de la sève et au milieu des matériaux. Ils les stimulent, et ils provoquent aussi l'organe

à recevoir ces matériaux. Chacun d'eux va porter sur un point son étincelle; puis ils reviennent éteints; ils rentrent fatigués, dans le cœur, qui les reprend, les relève vers la vie, les pousse jusqu'au contact du principe vivificateur, qui, du dehors, couve notre vie, et la nourrit de sa perpétuelle inspiration. Puis le cœur les reçoit encore et les renvoie vers tous les points du corps, pour y porter encore une fois leur étincelle, et les dons nouveaux de la vie.

Les globules sont des organes mobiles : tous les autres organes sont en place et demeurent; eux seuls circulent. Organes libres et détachés qui vont et viennent; ce sont les propres représentants du mouvement à l'intérieur.

Mais quel est ce mouvement? Qu'est-ce que le cœur en tant qu'organe moteur? Certes, ce mouvement est principalement instinctif. Il est d'abord en nous sans nous. Il est continuel et nécessaire. Il persévère dans le sommeil, et y reprend le calme et la régularité de son rythme. Mais le mouvement du cœur n'est-il donc en rien soumis à notre volonté? On ne le saurait dire. D'abord, nous l'avons déjà vu, le cœur reçoit les deux espèces de nerfs, et les nerfs de l'instinct et les nerfs de la volonté. Et la science cite des exemples d'hommes, qui, par leur volonté, arrêtaient le battement de leur cœur. L'un d'eux, en abusant ainsi de sa force contre son cœur, l'a par trop longtemps comprimé, et son cœur a cessé de battre.

Cependant notre cœur est bien moins gouverné par nos volontés actuelles, que par nos amours libres. Un acte de volonté passe vite, et ne fait qu'effleurer; mais un amour est un état, une habitude, qui s'établit et qui pénètre. Un amour libre est une volonté qui continue, qui procède librement et de l'instinct et de l'intelligence. C'est un réseau de tout l'homme, c'est l'homme entier recueilli sur un point; tous les rayons convergent en cet unique foyer. Tout est d'accord : l'attrait, le sentiment, l'instinct, l'intelligence, la volonté.

Et tout cela retentit au cœur, ensemble et en même temps, pour lui donner un rythme qui tient de toutes ces influences. Non, la passion instinctive toute seule ne fait pas battre notre cœur du même rythme que la passion délibérée, voulue et acceptée. Et la passion voulue et acceptée, malgré l'intelligence et la raison, ne fait point battre notre cœur du même rythme que l'amour libre, raisonnable, intellectuel et cordial. Surveillez votre cœur, et saisissez l'instant où il consent à un attrait, à un amour et à un enthousiasme : quel mouvement et quel rythme nouveau! Parfois, en ce moment, sa vitesse est doublée. Jugez si des battements de cœur, gênés par la conscience, peuvent avoir la même harmonie, le même élan, la même ampleur, la même dilatation, que ceux qui cherchent le jour et la lumière, et l'œil de la raison, et le regard de Dieu. Voyez encore si le rythme du cœur n'est pas en quelque proportion avec son objet même. Le cœur, le cœur physique, se meut-il de la même manière sous l'amour passionné, languissant, qui se termine à un seul être humain, et sous l'amour désintéressé, vigoureux et divin qui, dans l'étincelante lumière de la pleine vérité, dans la connaissance de la vie, de la mort, de la beauté de Dieu, de la beauté des âmes, se consacre avec transport et avec larmes à l'entier sacrifice pour l'objet véritable et suprême de l'amour, Dieu, et les âmes qui souffrent? Oh! non. Tous ces mouvements sont certainement et nécessairement différents. Et si un ange tenait la main sur notre cœur, il lirait dans ses pulsations corporelles toute notre âme : il y lirait l'amour ou l'absence de l'amour; la nature de l'amour, son objet, et les proportions de lumière, de liberté, de désintéressement, d'enthousiasme ou d'emportement, de chaleur d'âme ou de chaleur de sang qui le composent.

Ainsi le cœur est bien l'organe corporel de l'amour, pendant que tous les autres muscles à fibres striées forment, avec les os et les nerfs moteurs, l'instrument de la volonté. Et ces deux organes sont entre eux comme

l'amour et la volonté. Les deux ont la même base, le même tissu : fibres striées. Mais le muscle du cœur est plus fort que tout autre muscle, comme l'amour est plus fort que la volonté. L'un et l'autre sont des organes de mouvement : l'un, organe de mouvement continu, quoique volontaire aussi comme l'amour ; et l'autre, organe de mouvement intermittent, comme est la volonté. L'un est organe du mouvement à l'intérieur, d'un mouvement qui nourrit et vivifie tout l'homme comme l'amour ; l'autre est surtout l'organe du mouvement à l'extérieur, de ce mouvement qui travaille et qui lutte, qui se transporte et cherche son objet, comme fait la volonté.

Enfin le cœur est l'organe du mouvement rentrant dans la nutrition, ou de la nutrition en mouvement ; il est l'organe de la troisième fonction rentrant, avec la seconde, dans la première, pour achever le cercle de la vie et en constituer l'unité.

Ce que je dis du cœur, ne faut-il pas le dire aussi de la poitrine entière, sphère du cœur, dont le cœur est le centre? La poitrine est vraiment le lieu de l'unité des trois fonctions, tournées en habitude et vivant en pénétration mutuelle. J'y vois la nutrition et le mouvement à leur plus haute puissance, et pleinement unis. J'y vois la perception profonde, continue, étendue à tout. J'y vois les trois en un. En Dieu, il n'y a pas, d'un côté, des personnes distinctes, et, au centre, une sphère où s'unissent les trois distinctions. Les trois sont pleinement unis, partout, toujours, ainsi que pleinement distincts. Il n'en est pas ainsi dans l'âme, ni surtout dans le corps. Les racines des trois fonctions, leurs centres propres, leurs commencements, sont encore séparés et distincts du centre commun : mais leur terme, leur plein développement, les met en un. Dans le corps, la nutrition n'est qu'à l'état préparatoire, et de commencement dans l'estomac et les entrailles. Où se continue-t-elle surtout? Dans les poumons, dans l'acte qui vivifie le sang, au moment de cette nutrition supérieure et

continue où l'air, véritable aliment de la vie (*pabulum vitæ*), descend en nous. Où est son terme réel, la fin, l'accomplissement de la fonction? Évidemment elle s'accomplit au moment précis où le sang, c'est-à-dire la vie, envoyé par le cœur, arrive, dans l'intimité des organes, à tous les points du corps. Voilà le terme, la plénitude de la fonction.

Mais ne voit-on pas là l'identité de la première et de la troisième fonction? Le battement du cœur, et la circulation du sang, le va-et-vient du sang tantôt rouge, tantôt noir, à travers le cœur et par sa force, venant et revenant des poumons et de l'air à tous les points du corps : cela même, n'est-ce pas la nutrition en mouvement, le mouvement devenu nutrition?

Là seulement est la nutrition continue, car l'estomac ne la prépare, ne la commence que d'une manière intermittente; l'estomac ne digère pas toujours, mais le sang, poussé par le cœur, va toujours, et il nourrit incessamment.

Mais, en même temps, le mouvement est ici à sa plus haute puissance. D'abord le cœur est, sans comparaison, le plus puissant de tous les muscles : ce qu'il soulève est inconcevable. La force réunie de tous nos membres est peut-être inférieure à sa force. Et de plus, son mouvement est continu, et il est intérieur. Là se trouve donc à la fois le mouvement à l'intérieur, le mouvement dans sa plus grande force et le mouvement continu.

Mais que dire de la perception? Là est encore le lieu, l'organe de la perception continue et totale; perception générale de la vie telle qu'elle est en nous. La perception, par les sens externes, nous fait connaître, par intermittence, l'accident du dehors; mais la perception intérieure des états de la vie ne vient pas des organes extérieurs des sens : la faiblesse ou la force, la plénitude ou l'épuisement, et mille détails de la vie intérieure que la plupart des hommes n'observent pas assez, voilà ce que mon âme perçoit continuellement par le cœur, les poumons et les nerfs perceptifs qui s'y rendent;

c'est la perception continue, à l'intérieur, de l'état total de la vie. L'autre, c'est la perception externe, intermittente, des impressions qui surviennent du dehors.

Ce n'est pas tout. Dans l'âme, l'intelligence est poussée à bout quand elle est développée en verbe, c'est-à-dire en connaissance claire et exprimable. mais surtout quand la connaissance ne s'est pas stérilement arrêtée en elle-même, mais tourne à l'acte et à l'amour. La pensée reparaît plus belle, plus grande, quand elle revient du cœur. Et c'est alors qu'elle s'exprime et se communique. Voici : de même que, dans le corps, c'est la poitrine qui donne la voix, la force d'expression de ce que l'âme perçoit; c'est elle qui chante lorsque l'âme sent en sa poitrine la paix, la joie et la plénitude de la vie.

Il est donc manifeste que la poitrine est bien le siège de l'unité des trois fonctions. poussées à terme, s'exerçant à l'intérieur, et vivant à l'état continu. Et le cœur est le lieu de l'amour; et l'amour, qui procède, dans la liberté, et de l'instinct et de l'intelligence, est bien le tout de l'âme, la vie entière développée, les trois en un, distincts, unis, et agissant ensemble continûment. C'est ce qu'exprime visiblement le cœur physique, par sa constitution anatomique et par sa vie physiologique, opérant à la fois les trois ensemble, nutrition, perception, mouvement, bien distincts, bien unis, bien continus, bien étendus au corps entier. Le cœur n'est-il pas ainsi le tout du corps, comme l'amour est le tout de l'âme? Seulement, il faut bien comprendre qu'un second point de vue se superpose à celui-ci : c'est que, si le mouvement est là dans sa plus grande force et s'étendant au corps entier, il n'y est pas dans sa plus grande liberté; que si la perception y est à l'état continu, et dans sa plus grande étendue, elle n'y est pas dans sa plus grande clarté. C'est que, le troisième terme, poussé à bout, c'est-à-dire n'étant plus seulement volonté, mais amour, est mixte, et il est à la fois personnel et impersonnel, à la fois inspiré, libre et clair : l'inspiration

impétueuse et forte, porte et enveloppe, sans les détruire, la clarté et la liberté.

Mais ce qui jette un plus grand jour sur ces idées, c'est l'étude du système nerveux interrogé sur ce point de vue. Nous avons distingué, dans l'unité générale des nerfs, deux systèmes nerveux, système de la vie impersonnelle (*grand sympathique*) et système de la vie personnelle (*cérébro-spinal*). Le premier, par ses fibres grises, molles, mêlées, imperceptibles, préside aux sensations sourdes dont l'esprit ne s'aperçoit pas, et aux mouvements instinctifs que la volonté n'opère pas. Le second, par ses fibres blanches, fermes, larges, saillantes, distinctes et toujours séparables en fibres motrices et sensitives, préside, par celles-ci, aux perceptions claires que l'esprit perçoit : et par les autres, aux mouvements précis qu'opère la volonté.

Voilà bien, dans le corps, la signature de ces trois choses : 1° le principe producteur qui implique tout : 2° l'intelligence qui perçoit clairement : 3° la volonté qui opère librement. Mais qu'est-ce qui répond à l'amour, à ce fruit double, dans la volonté, de l'intelligence qui choisit, et de l'instinct qui pousse? Qu'est-ce qui représente plus particulièrement l'amour, le terme de la vie, et l'unité du tout, et la pénétration mutuelle des trois fonctions? Le voici :

Il y a, dans notre corps, un nerf singulier qui, selon quelques-uns, forme comme un troisième système à part : qui est parfois nommé le *lien*, et qu'on appelle aussi le *petit sympathique*. Ce nerf tient à la fois des deux systèmes, celui de la vie personnelle et celui de la vie impersonnelle. Il tient du premier, car il a son origine dans le crâne, en ce point qui a été nommé « le nœud vital » ; et il constitue la dixième paire des nerfs crâniens. Mais il tient du second, en ce que, dans ses terminaisons, il affecte la forme ganglionnaire et semble devenir comme partie du grand sympathique. « Par leur origine, dit un anatomiste, par leur structure, par la direction de leurs branches, l'aspect, l'intrication et

la terminaison de leurs rameaux, par l'ensemble de leurs caractères anatomiques en un mot, les pneumogastriques offrent la plus remarquable analogie avec les nerfs ganglionnaires, dont ils ont été considérés, avec raison, comme *une partie surajoutée et complémentaire.* » Voici donc un nerf singulier qui fait, en quelque sorte, partie des deux systèmes, et forme le lien des deux.

D'un côté, à son origine, il est nerf de perception claire et de mouvement volontaire; de l'autre, il a la forme des nerfs à perception sourde et à mouvement instinctif. Voilà donc, en ce nerf, les trois fonctions unies.

D'un autre point de vue encore, il représente l'union des trois : c'est que, plus qu'aucun autre nerf de la vie personnelle, il s'anastomose partout, de mille manières, avec les nerfs du crâne, avec ceux de la moelle, avec ceux du grand sympathique. De plus, il est évidemment le lien vivant de ce que Bordeu nomme le trépied vital. « Le cerveau, dit Bordeu, le cœur, l'estomac sont donc le trépied de la vie : par leur union et par leur concert merveilleux, ils pourvoient à la vie de chaque partie et de chaque fonction; ils sont enfin les trois principaux centres d'où partent le sentiment et le mouvement, et *où ils reviennent après avoir circulé* : car la santé ne se soutient que par la circulation constante. » Mais quel est le vrai lien de ces trois centres, et le conducteur électrique qui les ramène à l'unité? C'est le nerf *petit sympathique*, que nous voulons ici nommer le *lien*, le véritable nœud vital.

Le nerf *grand sympathique* pénètre ces trois centres pour les nourrir : le *petit sympathique* les pénètre pour les unir. Le nerf grand sympathique est un conducteur lent, et d'ailleurs sourd, et sans libre mouvement; le petit sympathique est, au contraire, un conducteur instantané, qui d'ailleurs sent et meut : c'est par lui que circulent à l'intérieur, dans tout l'ensemble, comme le demande Bordeu, le sentiment et le mouvement.

Ce nerf est donc vraiment, par sa fonction, le nerf de l'unité vitale. le nerf de la pénétration mutuelle des trois fonctions. Mais en même temps quel est son propre lieu? Son lieu, c'est la poitrine. Sans doute il part du crâne : sans doute il s'étend jusqu'à l'estomac et jusqu'au foie : mais c'est à la poitrine qu'il s'établit : « c'est là qu'il règne, qu'il développe ses plexus les plus abondants. »

Il en forme au larynx, et c'est lui qui donne à la voix le sentiment et le mouvement. C'est lui qui parle, qui chante ; qui, touchant à la fois le cœur, le cerveau, les entrailles, transmet dans la parole et dans le chant, la lumière de l'idée et la chaleur du sentiment.

Il remplit les poumons de ses plexus, et les anime pour la parole et pour le chant. C'est lui qui, avant que d'autres nerfs ne dilatent la poitrine par le dehors, gonfle et dilate au dedans les poumons, pour respirer volontairement, pour soupirer.

Au cœur, il se répand en même temps que le grand sympathique. Il enveloppe et il pénètre le cœur entier. On ôterait au cœur ses fibres musculaires, qu'il resterait un cœur nerveux, constitué par les filets de ce nerf cordial, mêlés à ceux du grand sympathique.

Mais là, s'il n'est pas seul, c'est lui pourtant qui règne. Je ne dis pas que son pouvoir ne puisse jamais être renversé, ou entraîné : mais enfin c'est lui qui tient les rênes : et, chose admirable, il règne comme modérateur. Ce n'est pas lui qui surexcite le cœur : il le contient, le maintient, le tempère. Si on le paralyse, les battements du cœur prennent aussitôt une vitesse double. Si la paralysie est enlevée, le mouvement du cœur reprend sa régularité. N'est-ce pas là la fonction la plus ordinaire de l'intelligence et de la volonté sur le désir? Le désir nous emporte sans mesure : la raison et la volonté interviennent et le règlent, et ce désir délibéré, accepté et réglé, mêlé d'intelligence et de liberté, c'est l'amour. Telle est l'action physique, ordinaire, continue, du petit sympathique sur le cœur. Il accumule au cœur

ses fibres sensitives et ses fibres motrices, pour y représenter l'intelligence et la volonté. Et comment une idée, un regard, une volonté, un élan d'âme, agissent-ils instantanément sur mon cœur, soit pour le faire bondir, soit pour le réprimer, soit pour varier son rythme de mille manières, si ce n'est par la transmission électrique de ma pensée et de ma volonté, par les fibres maîtresses du cœur, par les filets du petit sympathique?

Ainsi, ce nerf central, ce lien des nerfs et des fonctions, ce nerf de la poitrine, ce nerf du cœur, est à la fois le véritable nœud vital et la signature de l'amour.

La poitrine, les poumons et le cœur sont le vrai lien de la troisième fonction pleinement développée, rentrant dans la première et y ramenant la seconde. C'est le lieu du mouvement dans sa plus grande force et dans sa continuité : c'est le centre où le mouvement constitue, non plus seulement la manifestation de la vie au dehors, mais la pérennité de la vie au dedans. C'est le sanctuaire où la vie, en un instant indivisible, prenant le pain qui survient du dehors, le transforme, et dit : Ceci est mon sang.

La poitrine, les poumons, le cœur, leur mouvement et leur respiration, sont le lieu propre et la propre sphère de l'amour, l'organe et la signature de l'amour; et nous admirons comment saint Thomas d'Aquin, prévenant l'analyse scientifique, affirmait « que la respiration et le mouvement des artères et du cœur, avaient reçu le nom d'*esprit*; et que dès lors, autant que le divin peut être signifié par l'humain, l'amour divin lui-même s'appelait avec raison l'*Esprit* ».

De sorte que, dans la vie de notre âme, voici quels seraient les trois termes. D'abord le principe d'où tout sort, et qui implique les semences de l'intelligence et de l'amour; en second lieu l'intelligence, mais l'intelligence développée en lumière et appelée Verbe par saint Thomas : « *Processio Verbi secundum intellectum.* » Le troisième serait, non pas seulement la volonté, mais, comme s'exprime le saint docteur : la volonté déve-

loppée en amour : « *Processio amoris secundum voluntatem.* » C'est l'amour qui, dans la Trinité créée, répond clairement au troisième terme de la Trinité incréée. En Dieu, la volonté est identique à l'amour, et l'amour identique à l'essence. Il n'en est pas ainsi dans l'homme, la volonté est très différente de l'amour, et encore plus de l'essence de l'âme. La volonté, dans l'homme, n'est que le commencement de la troisième puissance, laquelle n'est pleinement développée que lorsqu'elle a établi l'amour libre, procédant à la fois du désir et de la connaissance.

Dans le corps, image visible de l'âme, les trois termes seraient, s'il s'agit des fonctions : la *production*, qui se distingue en production intérieure, *nutrition*, et en production du dehors, *génération* ; puis la fonction générale de *perception* ; puis la fonction générale du *mouvement*. Mais le mouvement est double ; il y a le mouvement au dehors, celui des membres : mouvement volontaire, intermittent et libre, qui procède surtout de la perception, et réagit vers ce qu'elle présente au dehors. Puis il y a le mouvement intérieur, celui du cœur, en partie involontaire, nécessaire, continu, en partie volontaire et perçu. Ce dernier s'appuie librement sur l'autre, qui est sa base, et y ajoute soit des actes intermittents, soit un rythme habituel.

S'il s'agit des organes, le premier terme, pris à part, et dans son commencement, occupe l'intérieur du squelette au-dessous du diaphragme : il se compose des glandes, des entrailles, de l'estomac surtout ; là sont les racines productrices de toutes les sèves du corps.

Le second terme est représenté par la surface entière du corps : la peau, tous les organes des sens, les deux hémisphères cérébraux, les nerfs de perception, toutes les racines extérieures (*postérieures*) de la moelle.

Le troisième terme, pris à part, et dans son commencement, est représenté par les muscles, les os, les membres, les nerfs du mouvement, toutes les racines intérieures (*antérieures*) de la moelle.

C'est ainsi que se localisent dans le corps les trois puissances considérées comme distinctes, et dans leur origine. Quant au lieu de leur union la plus intime, et de leur mutuelle pénétration, je le trouve dans la partie centrale, au-dessus du diaphragme, dans la poitrine.

Ainsi, dans la sphère centrale inférieure, l'ensemble des organes et des fonctions qui reçoivent immédiatement la vie survenant du dehors, représente le principe producteur, la racine. L'ensemble des organes et des fonctions qui perçoivent la vie, représente la première fleur de cette racine. En même temps, l'ensemble des organes et des fonctions qui réagissent avec choix et intermittence, par le mouvement volontaire, vers l'objet de la perception extérieure et intermittente, constitue le bouton du fruit, encore impliqué dans la fleur. L'ensemble des organes et des fonctions de la sphère centrale supérieure, où le cercle de la vie s'achève, où le mouvement, dans sa plus grande force, est continu, intérieur, étendu au corps tout entier, où la troisième fonction entre dans la nutrition et y ramène la seconde, ce centre est le vrai fruit de la racine entière. C'est le troisième terme accompli.

Voici d'ailleurs une donnée scientifique dont il est impossible de ne pas tenir compte, dans l'étude philosophique des trois termes de cette Trinité matérielle et créée qui est le corps humain. On y voit bien la distinction de ce que nous venons d'appeler la racine, la fleur et le fruit.

La science, dans son incroyable persévérance et son inconcevable curiosité, a découvert comment se développe, d'heure en heure, le corps de l'homme dans le sein maternel. Que l'on se représente la terre aux premiers jours de la Genèse, lorsque l'Écriture sainte nous dit qu'elle était vide et vaine. Qu'on se représente cette même terre réduite à la grosseur d'un grain de sable. Telle est la base non fécondée du corps humain. Mais la sainte Écriture ajoute : « L'Esprit de Dieu était porté sur la face des eaux. » De même pour ce petit globe d'où

va sortir un homme. Il vient une heure où le souffle du Créateur se porte sur ses eaux. Et de même que, pour notre globe terrestre, il vint un jour où Dieu fit choix d'un point pour y créer l'homme tout à coup, de même il est un instant singulier où le germe endormi est comme frappé d'une secousse électrique qui lui ordonne de vivre. Aussitôt sur un point de la surface du petit globe, paraît une tache. Cette petite tache, c'est le commencement du corps de l'homme; c'est le germe.

Mais à mesure que le germe grandit, qu'aperçoit-on? On voit qu'il s'y développe trois feuillets, l'un au fond, l'autre à la surface, puis un troisième entre les deux. Or, au centre du plus profond des feuillets, on voit paraître les premiers rudiments des entrailles et des glandes, c'est-à-dire les organes de la vie de nutrition, ou purement impersonnelle. Au centre de la couche supérieure, on voit se développer les parties centrales du système nerveux cerébro-spinal, les os, les muscles, c'est-à-dire les organes de la vie personnelle. Enfin, entre ces deux feuillets, on voit, dans une couche spéciale, se développer à la circonférence de la couche, des vaisseaux, et au centre le cœur. Le premier de ces trois feuillets est appelé *feuillet végétatif*, parce qu'il correspond aux organes de la vie de nutrition ou de végétation, celle que nous avons nommée impersonnelle. Le second feuillet est nommé *feuillet animal*, parce qu'il correspond aux organes de la vie propre à l'animal, et à la vie que, dans l'homme, nous avons nommée personnelle. Le troisième feuillet est simplement nommé *feuillet intermédiaire*, et, selon nous, il correspond à ce troisième terme de la vie, qui est l'union ou la mutuelle pénétration des deux autres.

J'avoue qu'en présence de cette grande donnée scientifique, j'ai été bien souvent saisi d'admiration. Et je crois cette admiration bien plus philosophique que le froid dédain des esprits qui, en présence des merveilles du corps humain, prennent pour devise le « *Nil admirari* » d'Horace!

Serait-il donc possible, me disais-je, que l'homme voie de ses yeux, dans la création de chaque homme, dans le premier instant de la vie de nos corps, la réalisation actuelle des paroles de la sainte Écriture décrivant la première création du genre humain? Dieu prend un peu de limon terrestre, un peu de terre et d'eau, une image en petit de ce globe primitif que son esprit a fécondé, puis il communique tout à coup à ce germe le souffle de vie, et il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », et aussitôt un vestige de la sainte Trinité apparaît sur le point du globe qu'a touché l'étincelle. La triple distinction se pose dans l'unité de cette vie qui commence. On voit, du premier coup, le trépied de la vie. Et les trois centres fondamentaux apparaissent et tendent à s'élever sur la surface apparente du petit globe, dans l'ordre et la situation où ils se trouvent dans l'homme debout. Il semble que la voix créatrice dise à cet atome, qui devient l'homme quand Dieu l'appelle, il semble que cette voix lui dise : « Toi dont je sais le nom, je te crée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit [1]. »

Peut-être nous voyons mal, mais certainement nous n'admirons pas trop. Si le prodige n'est pas ce que nous croyons voir, sans doute il est plus grand.

1. De cette définition du corps : « Le corps est l'image de l'âme, l'âme étant l'image de Dieu », le P. Gratry déduit une hygiène physique, tout comme de la définition de l'âme il déduit une hygiène morale, psychologique et intellectuelle. Mais, là aussi, il mériterait d'être continué. Il n'a fait que poser des jalons, des pierres d'attente pour la science future.

VI

LE CHRIST

Christus, heri, hodie, ipse et in sæcula.

Aimez-vous Dieu? Croyez-vous que Dieu, notre Père tout-puissant, nous regarde tous en tout temps, et couve l'humanité, selon les livres saints, comme un aigle son nid d'aiglons? le croyez-vous?

Vous avez vu dans l'œuvre de la création, comme de vos yeux, Dieu descendre sur un point du sol, y déposer le premier d'entre nous, l'élever lui-même dans son sein, et le nourrir lui seul. Après cela, quoi qu'il arrive, serez-vous incrédule?

Regardez de plus près, maintenant, et voyez ce qui s'est passé, dans cet immense progrès de la création, qui produit l'homme, et qui introduit ainsi, dans le monde inerte et muet, un esprit libre et raisonnable. Voici ce qui s'est fait :

Dieu a élevé les choses d'un degré, et les a rapprochées de lui d'un degré.

Or, sachez que l'histoire de la création se résume en ce mot que le Christ a dit de lui-même, et qu'en un sens la création a pu dire dès son premier jour : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Voici l'explication. Écoutez-la :

Nous voyons de nos yeux, la science croit voir, au

ciel, des flocons de neige sidérale, germes des mondes, monter, de degrés en degrés, vers la forme d'un monde habitable.

En tout cas, notre terre a monté ainsi. Elle est sortie du nuage primitif, elle est sortie du feu, de l'eau, pour offrir une base ferme à la vie.

Il n'y avait alors que la matière inerte; et il fallait l'intervention nouvelle de la toute-puissance créatrice pour déposer, sur l'aride rocher, le premier germe végétal.

Qu'était cette création nouvelle? Qu'était le règne végétal? C'était une seconde nature, superposée à la nature première, prenant un corps dans la matière inerte, et s'enveloppant dans l'ancienne création. Une herbe, une fleur, un chêne, tous les êtres vivants de cet ordre, sont une nature nouvelle dans l'ancienne, et deux natures en un.

Alors la création vivait, mais immobile et insensible. Dieu l'élève encore d'un degré.

Il envoie à la terre un don nouveau, la race des êtres capables de se mouvoir et de se sentir. Quelle merveille! Il enveloppe aussi ces germes nouveaux, et leur donne corps dans la création précédente. Ces êtres portent un corps terrestre, minéral, et une vie végétale, que pénètre et domine la vie nouvelle, la vie sensible, mobile et animée. Chacun de ces êtres nouveaux renferment aussi, dans son unité, deux natures, l'animale et la végétale, cette dernière impliquant elle-même la nature minérale.

Mais la nature doit monter plus haut.

Par un dernier élan de la création, Dieu, renfermant dans le corps humain toutes les créations précédentes et tous les degrés de la vie, Dieu unit tout le monde inférieur et muet à l'être nouveau, capable, comme Dieu, de liberté, de connaissance, de parole et d'amour. Et la nature humaine, image de Dieu, prend corps au sein de la création précédente, et pénètre tout ce qui est, d'une vie absolument nouvelle.

Corps animal, âme raisonnable et libre, deux natures en un seul, c'est l'homme.

Voilà le sommet de la création. La création ne va pas au delà de l'intelligence et de l'amour.

Au-dessus il n'y a plus que Dieu.

Or, Dieu a voulu élever la création jusqu'à lui-même. Il lui a dit : « Montez maintenant jusqu'à moi. Montez à Dieu. »

En ce moment suprême, dont l'heure était fixée par lui dans le temps, comme il avait fixé dans l'espace et le temps, l'heure et le lieu de la venue du premier homme, en ce moment, Dieu prend en main la création entière, c'est-à-dire l'homme, et par l'homme tout le reste; et, comme il avait uni d'abord le minéral inerte à la force végétatrice, puis cette nature vivante, mais immobile et insensible, aux serviteurs animés de l'homme; puis cette nature animée, mais muette, esclave, aveugle, à l'homme intelligent et libre, ainsi, Dieu, par une surnaturelle merveille, prend l'homme et l'unit à lui-même pour terminer le cercle, dit saint Thomas d'Aquin, et ramener à lui ce qui venait de lui. Dieu prend notre nature finie, l'unit à l'infini, malgré l'abîme des deux natures. Un être nouveau, visible sur la terre, porte dans l'unité de sa personne deux natures que sépare l'infini, la divine et l'humaine; et cet être se nomme Dieu avec nous, l'Homme-Dieu. Et sa personne est Dieu, comme l'homme est homme.

Voilà l'idée de l'Incarnation.

En quoi cela froisse-t-il votre raison? La science et la philosophie ont-elles à dire un mot contre la possibilité de ce grand dogme? La science et la philosophie, qui s'endorment si facilement pour accepter le panthéisme, lequel nous dit que tout est Dieu, ne peuvent-elles s'éveiller et dire : voici le vrai : tout n'est pas Dieu; mais tout peut être uni à Dieu, et Dieu peut s'incarner dans l'homme, comme il avait incarné l'âme humaine dans la création précédente.

Pourquoi l'a-t-il voulu? Rappelez-vous le symbole de Nicée : *Qui propter nos homines et propter nostram salutem*

descendit de cœlis et Homo factus est. Il s'est fait homme par amour pour nous. Parlant de cet amour au chapitre de la Rédemption, nous parlerons du grand motif qui a déterminé l'amour.

Pour comprendre, il faut ici regarder par le cœur. Rappelez-vous ce doux adieu du Christ au chef de son Église : « Pierre, m'aimez-vous? » Nous vous le demandons aussi : Aimez-vous? Si vous voulez atteindre les mystères de Dieu, il faut aimer. « Le cœur, dit Pascal, le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. »

Si vous aimez, comprenez ceci : Dieu est amour, et l'homme est capable d'amour. Alors concevez-vous que Dieu et l'homme s'aiment éternellement sans s'unir?

L'union naturelle, par la communication de la vie, est bien loin d'être le plus haut degré possible de l'union. Je ne sais même si l'on peut l'appeler union. La force de Dieu, son souffle, pénétrait toutes les créatures, et en faisait jaillir la vie, mais nul être ne pouvait dire à Dieu : Nous sommes un. Dans l'Homme-Dieu, la nature humaine dit à Dieu : Nous sommes un.

Comprenez-le, notre Dieu, qui est l'amour même, n'a pas voulu rester éternellement en face de l'homme capable d'amour, sans s'unir à sa créature de l'union la plus haute. Le Père n'a pas voulu que cette union, demeurant possible, ne s'accomplît point. La création, ce semble, eût dit éternellement à Dieu : « O Père! je monte toujours, mais je n'arrive jamais à vous : il y a toujours l'infini entre nous! » La prière éternelle des créatures soumises à Dieu, tendant vers lui par l'intelligence et l'amour, cette prière, Dieu même qui la donne, a voulu l'accomplir! « Je suis, disait un philosophe, je suis une chose bornée, passagère, imparfaite, qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis. » Ce quelque chose, c'est l'infini, c'est Dieu. Oui, l'homme cherche, et le monde avec lui. Nous sommes des voyageurs qui cherchons

l'infini, « car nous sommes voyageurs loin de Dieu », dit saint Paul.)

Qu'est-ce que la fermentation universelle des choses, dont saint Paul parle encore d'ailleurs quand il dit : « Toute créature gémit et ne cesse d'enfanter, attendant la manifestation des enfants de Dieu. » Tout cela c'est l'ordre que Dieu donne au monde de chercher, parce qu'il veut qu'on trouve. (Soyons sincères! que veut l'humanité, que veut notre âme, quand Dieu l'inspire? Elle veut entrer en possession de l'infini : force, grandeur, beauté, sagesse, gloire infinie, c'est ce que cherche tout cœur tant qu'il n'est pas éteint.) Mais la nature humaine possède-t-elle par elle-même l'infini? En aucune sorte, puisqu'elle le cherche. Peut-elle devenir infinie? Non, ce serait contradictoire : rien de fini ne devient infini. Que veut-elle donc? Posséder l'infini, ce qui n'est pas être infini. Posséder l'infini, c'est posséder en soi la source d'une vie sans bornes, croissant toujours plus loin que toute limite, et au delà de tout désir.

C'est ce que l'homme n'a pas en soi, c'est ce qu'il cherche. C'est ce que l'Évangile appelle : « Avoir la vie en soi, posséder la vie éternelle. »

Et Jésus-Christ a dit : « Si vous ne vous unissez pas à moi, *vous n'aurez pas la vie en vous*; mais si quelqu'un s'unit à moi, il possède la vie éternelle. »

Et alors, dit la théologie, l'homme devient Dieu par participation. (Et Jésus-Christ a répété cette antique et divine parole : « Je le dis, vous êtes des dieux! »)

La nature humaine monte jusqu'à Dieu : elle est divinisée : elle s'élève à un état surnaturel, un état autre que celui dans lequel nous naissons, et que celui de notre nature même.

Rien ici ne se déduit, ne s'enchaîne logiquement, et ne peut être regardé comme nécessaire. Il n'est pas nécessaire que la nature humaine soit unie à la nature divine d'une union surnaturelle. En outre, l'union surnaturelle de Dieu à l'homme étant donnée, par la libre

volonté de Dieu, cela même n'entraîne pas nécessairement l'Incarnation, ou l'union souveraine de Dieu à l'homme. Tout cela demeure libre, et pouvait ne pas être. C'est ce qu'affirme la théologie quand elle déclare possible l'état de *pure nature*, dans lequel la nature humaine eût pu s'unir à Dieu par une connaissance naturelle et par un amour naturel de plus en plus développé. Mais ce que j'ai seulement voulu vous montrer, c'est la suprême beauté de ce que notre Dieu a voulu. Il a voulu s'unir à la nature humaine de l'union la plus haute. Il nous a créés pour cela. Il a voulu ce but, l'a révélé dès l'origine. Il y prépare, il y appelle les nations et les âmes, et par la conduite de l'histoire et par les inspirations intérieures. De fait, l'homme a été créé, dit notre dogme, dans un état d'union surnaturelle à Dieu. Et c'est pourquoi on a pu dire :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

De là ces grands élans, ces grands désirs de la nature humaine, qui ne les eût jamais conçus si Dieu, par sa libre bonté et par son institution primitive, ne les lui avait inspirés.

Mais ces magnificences étant données, je dis, avec l'ange de l'École, qu'elles sont d'une beauté divine et que l'excès suprême de la bonté convient à Dieu : « Dieu étant la bonté infinie, il convenait qu'il s'unît à sa créature de l'union la plus haute, ce qui s'est accompli dans l'œuvre de l'incarnation. »

Dieu peut toujours répandre son esprit. Le Saint-Esprit, qui est Dieu même, est toujours et partout présent. C'est nous qui ne sommes pas capables de le saisir ni de le concevoir. Ce n'est que par l'Incarnation du Verbe, passé ou avenir, que la nature humaine devient capable de ce don. Ce mystère agissait dans l'avenir, dans le présent, dans le passé. Mais en tout cas, c'est le travail, la souffrance, le triomphe, la glorification du Christ, qui nous apporte le Saint-Esprit.

La nature humaine apprend, dans le Christ, à comporter l'esprit de Dieu, à se régénérer en lui. Sans le Christ, elle ne le pouvait pas. Lui, c'est l'initiateur, le premier-né de cet ordre nouveau, le Père du siècle à venir, le Principe en un mot : or, dès que le principe est donné, les conséquences peuvent découler; dès que le premier Père est dans le monde, les autres hommes peuvent sortir de son sein.

Le Christ donc engendre spirituellement les autres hommes au monde surnaturel, à la vie divine, éternelle. Et nous disons qu'il est toujours au milieu de nous, agissant, opérant, sollicitant l'âme de tout homme à s'éveiller, sondant nos cœurs, illuminant le fond de nos esprits, bénissant et touchant nos corps, et laissant beaucoup d'hommes, comme autrefois saint Jean, s'appuyer réellement sur son cœur, s'endormir sur sa poitrine.

Pensez-vous qu'on ne puise pas là les forces qu'on n'a pas?

« Je veux parce que tu veux, dit l'amour. Je peux parce que tu peux. Je crois parce que tu sais, et je saurai parce que je t'ai cru, toi qui sais tout. Ma raison reçoit ta lumière, ô mon maître, et mon cœur bat avec le tien, ô mon frère, des saintes palpitations de l'amour éternel, universel, immaculé. — Oui, répond notre frère : tout ce que j'ai, je te le donne. Je suis en toi, tu es en moi. Nous sommes un. — Oui, répond l'âme, avec saint Paul, ce n'est plus moi qui vis, c'est toi, ô Jésus-Christ, qui vis en moi. » Mais Jésus-Christ répond : « Tu veux parce que je veux, et moi je veux aussi parce que tu veux. Je fais ta volonté. Tout ce que tu demandes en moi, Dieu le fait et le donne. »

Ainsi Dieu s'incarne, pour dompter, régénérer, élever en lui la nature humaine, et vivre ensuite dans chaque individu comme greffe, inoculée par l'amour libre de Dieu, et acceptée par l'amour libre et le choix de chaque âme, qui peut rester dans sa nature sauvage, ou bien entrer, par participation, dans la nature divine.

Comprenez-vous? Votre cœur comprend-il? Ce sont là ces raisons dont Pascal dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Mais la raison pleine les connaît! Pascal ne parle ainsi que de la raison mutilée [1].

1. Il ne faut pas oublier que, dans la pensée du P. Gratry, la foi et la raison sont, comme nous l'avons dit, *deux facultés égales* de l'âme humaine, deux *facultés-sœurs*; ce sont comme les deux ailes de l'âme. Pour lui, la foi, l'instinct du divin, le besoin de croire, cette vertu surnaturelle qui, dans le langage de saint Paul et de la théologie, se confond avec l'amour et l'espérance, est un moyen d'arriver au vrai aussi sûr, aussi infaillible que la raison. On peut dire avec le *Tailleur de pierres de Saint-Point* de Lamartine : « Ce que l'on sent, Monsieur, est bien plus sûr que ce que l'on sait... Un sentiment c'est un raisonnement tout fait. » La foi aussi est un raisonnement tout fait.

On dira peut-être qu'il est dangereux de fonder la religion et la philosophie sur un sentiment qui peut ne pas se manifester chez quelques-uns.

Mais les sciences d'expérience sont bien fondées sur les données de nos sens externes, malgré l'existence des aveugles, des sourds, des paralysés.....

La certitude du sens intime ne vaut-elle pas la certitude des sens extérieurs et si nous ne bouleversons pas les lois de l'optique, de l'harmonie, de la géométrie pour l'usage de ceux qui manquent, par accident ou faute de les avoir développés, de quelques sens extérieurs, faut-il davantage bouleverser le monde moral pour ceux qui ne veulent pas entendre ou n'entendent pas la voix intérieure qu'entend l'humanité en général?

D'ailleurs nos sciences les plus certaines, la géométrie, la mécanique, sont elles-mêmes fondées sur les données du sens intime, sur des postulats *indémontrés* et *indémontrables*, résultats de l'instinct.

Conclusion : il faut nous appuyer alternativement sur la foi et la raison, comme l'oiseau sur ses ailes, ne pas laisser s'étioler l'une et s'hypertrophier l'autre, mais développer l'une par l'autre.

VII

L'ÉGLISE

> Tous les justes appartiennent à l'âme de l'Église... *Unum ovile, unus pastor.*

Si le Catholicisme est vrai, l'énigme du monde est expliquée: c'est la seule solution possible; donc, le Catholicisme est vrai. C'est ce qu'il faut conclure, à moins d'en venir à la conclusion de Voltaire : « Le monde est une mauvaise plaisanterie. »

Mais passons. J'ose espérer que je vous apprendrai, sur l'Église catholique, plusieurs choses que vous ignoriez. La beauté de l'Église, notre mère, est aujourd'hui cachée sous un masque de fer. On lui forge ce masque au souffle de l'ignorance et du mensonge : on l'applique sur sa face, on la regarde et on dit : Elle est laide. Mais veuillez m'écouter.

Et d'abord croyez-vous à l'esprit de Dieu, au Saint-Esprit? Pensez-vous qu'aucun homme n'obéisse à l'esprit de Dieu?

(L'esprit de Dieu est l'esprit qui transforme notre âme, en la faisant passer de l'égoïsme inné à l'amour de Dieu et des hommes.)

Eh bien! s'il y a deux hommes unis entre eux et avec Dieu, dans cet amour, ces deux hommes sont l'Église catholique.

« Lorsque deux ou trois d'entre vous s'unissent en mon nom sur la terre, dit Jésus-Christ, je suis au milieu

d'eux. » Or, ces deux ou trois hommes sont l'Église catholique, parce qu'ils ont l'esprit universel, l'esprit de Dieu, l'esprit qui travaille à réunir tous les hommes en Dieu, et à former l'assemblée universelle des enfants de Dieu. Il y a de tels hommes. Il ne peut pas ne pas y en avoir.

Il est certain que l'Église catholique repose tout entière sur les enfants de Dieu, et sur le premier-né de tous, Jésus-Christ, sans lequel elle ne serait pas. Aussi l'assemblée des enfants de Dieu est ce qu'on nomme *l'âme de l'Église*. Mais il y a le corps et l'âme de l'Église. Il y a l'Église visible et l'Église invisible. Nous parlerons ensuite du corps de l'Église : parlons d'abord de l'âme. Voici de quoi se compose cette âme. Tous ceux qui ont été changés par l'esprit de Dieu, dont l'esprit a été transformé, comme le dit l'Évangile, c'est-à-dire qui ont passé de la forme servile de l'égoïsme à la forme divine de l'amour, toutes ces âmes, rien que ces âmes, font partie de l'âme de l'Église. Ceci est un de nos théorèmes théologiques.

« Tous les justes, rien que les justes, font partie de l'âme de l'Église. »

Or il est certain d'avance qu'il doit y avoir des âmes justes, ou bien il faut désespérer du genre humain. Donc il y a une Église catholique ; visible ou non, elle existe.

Si vous comprenez cela, il s'ensuit que cette maxime : « Hors de l'Église point de salut », n'est plus aussi difficile à comprendre. S'il est vrai que tous les justes, rien que les justes, font partie de l'âme de l'Église, il est clair que tous ceux qui sont hors de l'âme de l'Église demeurent dans l'injustice. De plus, comment voulez-vous nier que l'ensemble des hommes, qui sont unis entre eux et avec Dieu, dans l'amour et dans la vérité, forment une assemblée infaillible ? Voilà, d'un certain point de vue, l'infaillibilité de l'Église catholique.

L'assemblée même du genre humain devrait être

infaillible. Et les philosophes qui ont dit : « *Ce que tous les hommes pensent est vrai* », ces philosophes devraient avoir raison, et ils auraient raison si le mal n'était pas sur la terre. Quoi! le Verbe éternel éclaire, comme un soleil, tout homme venant en ce monde : en tous est la raison qui vient de Dieu : l'esprit de Dieu plane sur le genre humain comme il planait sur les germes des choses, au premier jour de la Genèse, et ce que tous les hommes, éclairés de cette lumière qui vient de Dieu, voient en commun, ne serait qu'illusion et erreur? Oui, il y a illusion et erreur. Mais en qui? Dans les esprits séparés de l'ensemble, dans les caractères schismatiques, dans les méchants qui ne voient la lumière de Dieu que dans le prisme de l'égoïsme inné, et qui tiennent, comme le dit saint Paul, la vérité de Dieu captive dans l'injustice. Mettons à part ceux-là. Il restera les esprits purs ou purifiés, humbles et rattachés en Dieu à l'unité du genre humain, unité que Jésus-Christ seul, nous l'avons vu, fonde et maintient. Ce que ceux-là croient et voient en commun, et avec Jésus-Christ, chef de l'humanité toujours vivant, est vrai. C'est ainsi que l'on peut commencer à concevoir comment d'abord l'âme de l'Église est infaillible : comment ensuite l'Église visible, qu'anime cette âme pénétrée de l'esprit du Christ, qui est l'esprit de Dieu, est infaillible.

On peut faire partie de l'âme de l'Église sans faire partie de son corps, et on peut faire partie de son corps sans faire partie de son âme. Ce n'est pas qu'il soit en aucune sorte indifférent, nous le verrons, de faire partie ou non du corps de l'Église : mais, sur le point dont il s'agit, voici ce que dit saint Augustin : « *L'Église est intérieure et extérieure. Beaucoup paraissent hors de l'Église et sont dedans ; beaucoup paraissent dedans et sont dehors.* » Ce qui veut dire : beaucoup sont dans l'Église visible ou extérieure, et ne sont pas dans l'Église invisible ou intérieure : et beaucoup sont hors de l'Église visible et sont dans l'Église invisible. Saint Augustin revient souvent

sur cette vérité, il dit ailleurs : « *Il y a dans l'Église des âmes qui n'en sont pas.* » Il y a dans l'Église de faux chrétiens, et, parmi les impies — apparents sans doute — il y a des fils de l'Église. Les méchants sont corporellement dans l'Église, mais spirituellement ils sont dehors. Ce qui revient à notre axiome théologique : « Tous les justes, rien que les justes, font partie de l'âme de l'Église. »

Précisons, je vous prie. Qu'est-ce que l'âme de l'Église? C'est l'ensemble des âmes humaines dans lesquelles règne l'esprit de Dieu. Ces âmes, qui, au fond, veulent et pensent comme Dieu, vivent manifestement d'une vie commune et sympathique. Cette vie commune des âmes qui vivent de Dieu est ce qu'on nomme la communion des saints, communion qui embrasse les âmes des morts et les âmes des vivants. Mais ces vivants ont un corps. L'Église a donc nécessairement un corps, et il faut dire, de plus, que ce corps existe en même temps que son âme, ou même, en un certain sens, antérieurement.

Cela étant ainsi, par la nature des choses, que fallait-il de plus pour constituer le corps visible de l'Église tel qu'il est? Il fallait que ces hommes vivants se réunissent pour se constituer en société visible. Mais cela même n'était pas à faire, c'était fait. Il n'était pas besoin de se réunir, il suffisait de ne se pas séparer. L'Église, en effet, s'est développée sur la terre comme un germe : elle est sortie d'un seul, elle est venue d'un point et a grandi comme un arbre qui se déploie. Le Christ, Marie et les Apôtres en étaient le noyau visible, et, comme une plante prend dans l'air et la terre les matériaux qui forment et développent son corps, ainsi le noyau primitif de l'Église prenait des hommes. En un instant toutes les âmes droites que la parole pouvait atteindre affluèrent à l'Église comme les flots d'une sève généreuse, et le corps de l'Église s'est étendu sur la face de la terre avec une rapidité magnifique, avec une sorte

d'*exultation* du monde entier, comme le dit la sainte Écriture. Rien n'est comparable, même de loin, à cet événement principal de l'histoire, à cette majestueuse naissance de la société libre des esprits et des âmes unis dans la justice et dans la vérité.

« Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme », comme il est dit aux Actes des Apôtres. Et saint Paul va plus loin : « Nous sommes tous un seul corps et membres les uns des autres. »

La guérison des méchants est l'œuvre capitale du Christ. Il prend les âmes envenimées et se les incorpore pour les guérir. L'Église agit comme ces saints qui embrassent les lépreux et les pestiférés. C'est pour cela que saint Augustin, dans ses ouvrages, répète plus de trente-quatre fois, de compte fait, ces mots : « *Il faut tolérer les méchants; il les faut tolérer dans l'Église; il les faut tolérer et dedans et dehors.* » N'est-ce pas ce qu'a dit le Christ : « N'arrachez pas l'ivraie. » Et ailleurs, reprenant les apôtres qui voulaient foudroyer les méchants, il disait : « Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés. » L'Église donc tolère les méchants. Attachés au corps de l'Église comme un bois mort au tronc de l'arbre, il arrive quelquefois qu'une nouvelle émission de la sève les atteint et les vivifie. L'âme de l'Église travaille incessamment à purifier, à vivifier et à transfigurer son corps et, quoiqu'elle rayonne au dehors et sur toute la terre par ses parfums, pourtant l'âme de l'Église est principalement dans son corps, et tenir à ce corps est un incomparable bien.

Un jour, au centre de la terre habitable, un homme, à la fin d'un banquet sacré, se lève pour aller à la mort, et, s'adressant à Dieu, au nom de l'humanité dispersée, plongée dans les ténèbres, dans la haine, le désespoir, il envoie au monde ces paroles qui retentissent, aujourd'hui encore, par toute la terre. Écoutez-les avec respect, mon frère, et pour comprendre le sens de ce divin

✓ langage, sachez que (le mot *gloire*, si peu compris de nous, veut dire, dans le langage de Dieu, un rayonnement comme celui du soleil, renfermant la chaleur, la lumière et la vie.)

« Mon père, l'heure est venue, *glorifiez* votre fils, afin que votre fils vous *glorifie*.

Vous lui avez donné puissance sur tous les hommes, pour qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que vous lui donnez.

Je vous ai *glorifié* sur la terre; j'ai achevé l'œuvre dont vous m'avez chargé.

Et maintenant *glorifiez*-moi, mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous, avant la création du monde.

J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés.

Et ma *gloire* je la mets en eux.

Je mets ma gloire dans tous les hommes que vous m'avez donnés.

Et je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité.

Je ne prie pas pour ceux-ci seulement, mais pour tous ceux qui doivent croire en moi par leur parole.

Qu'ils soient un, tous ensemble, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous; que de même ils soient un en nous.

Je leur donne la gloire que vous m'avez donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un.

Je suis en eux, vous êtes en moi, pour qu'ils soient consommés dans l'unité.... afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé.

Mon Père, je veux que, là où je serai, tous ceux que vous m'avez donnés y soient aussi; qu'ils voient la *gloire* que vous m'avez donnée, vous qui m'avez aimé avant la création du monde.

Père juste, le monde ne vous a pas connu, mais moi je vous connais, et ceux-ci ont connu que c'est vous qui m'avez envoyé.

Je leur ai fait connaître votre nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux. »

Ainsi parla le Christ.

Vous assistez aux premières pulsations du cœur même de l'Église.

La voix du Christ, mais surtout son esprit et sa *gloire*, c'est-à-dire le divin rayonnement de son cœur, plus puissant que celui du soleil, alla trouver dans toute l'humanité le centre de chaque âme, disant aux petits enfants, à l'esclave, à la femme avilie, aux pauvres rebutés, aux stoïciens fatigués, aux épicuriens dégoûtés, aux hommes de toute tribu, de toute langue et de toute couleur : « Enfants de Dieu, éveillez-vous, aimez-vous et unissez-vous. N'ayez plus qu'un cœur et qu'une âme, vous êtes tous un même corps et les membres les uns des autres. Venez en Dieu, mes frères, et en moi, votre frère premier-né. »

A cette parole, l'humanité a tressailli : tous les cœurs purs se sont groupés et se sont élancés, comme des lionceaux, au martyre de l'apostolat ou à celui du sang.

En ce moment l'humanité a pris un cœur, un cœur réel, physique, un cœur commun, un sang de communion, dont les saintes émissions iront solliciter et chercheront à vivifier toute la masse de l'humanité jusqu'à la fin.

En ce jour-là, l'amour nouveau est entré dans le monde, il a été donné aux âmes de vivre ensemble et avec Dieu. Les battements d'un cœur vont à un autre ; la force et la vertu d'un cœur passent à un autre cœur ; une âme est sanctifiée parce qu'une autre se sanctifie. Chaque membre agit par la force du tout.

Un cœur central, qui est celui du Christ, réunit tout par l'attraction glorieuse, ardente et lumineuse que le Père met en lui. Il anéantit les distances pour les cœurs qui s'unissent en lui. C'est en ce centre, dit Fénelon, que se touchent les hommes, de la Chine au Pérou :

les hommes de tous les points du monde, s'ils veulent, sont un.

Aveugles que nous sommes, nous ignorons la vie, la force et la grandeur des âmes, nous ignorons profondément ce qu'est la gloire de Dieu, ce rayonnement de Dieu présent dans l'univers entier. Vous le savez, toutes les étoiles du ciel se touchent, se tiennent par la lumière et l'attraction, et les âmes ne se toucheraient pas lorsque Dieu les éveille et leur donne la gloire qui rayonne! Non, le contact des étoiles n'est qu'un faible symbole de la pénétration mutuelle des âmes. Les âmes sont simples, et des points simples, quelque nombreux qu'ils soient, dit la géométrie terrestre, comme la géométrie céleste, peuvent ne faire qu'un.

Voilà le dogme de la *communion des saints* : les âmes se touchent en Dieu, se portent, habitent en un par une hospitalité intérieure plus réelle que celle du dehors; elles partagent leurs trésors et leurs forces, elles disent avec le Christ, entre elles et avec Dieu : Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi, et je suis glorifié dans mes frères.

Par cette incalculable force d'unisson des plus grands cœurs, des seuls purs, des seuls forts, des seuls unis à Dieu, la puissance et la gloire des bons cœurs sont divinement multipliées, la faiblesse des plus faibles changée en force, les cœurs éteints perpétuellement sollicités à vivre, et toute la masse humaine, dans l'ensemble du moins, forcée, malgré son égoïsme aveugle, tenace et toujours renaissant, à marcher, quoi qu'elle fasse, vers la justice, la lumière et l'amour.

Voilà le cœur du monde et son mouvement.

Les peuples iront au cœur du monde s'ils veulent trouver la vie. Et quiconque luttera contre ce cœur sera vide aujourd'hui et en poussière demain.

Le cœur du monde c'est l'Église catholique.

Il faut dégager la religion des enveloppes qui la défigurent; il faut la distinguer *des religions*. Il n'y a qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une logique, une

morale, un seul Dieu. Il faut enfin débarrasser la pure, immuable et universelle religion des erreurs, des imaginations et des superstitions qui l'enveloppent par toute la terre. Il faut enfin annoncer l'Évangile éternel. Puissent tous les hommes de cœur avoir le même désir, et consacrer leur vie à cet ouvrage! C'est le besoin du monde, en tout temps, et surtout aujourd'hui. Et puissent-ils l'entreprendre avec confiance en Dieu, mais, en même temps avec respect pour le passé du genre humain.

Si, comme je n'en puis douter. les cieux, peuplés de soleils, sont des mondes peuplés d'êtres intelligents et libres, ils ont, comme nous, cette religion aussi certainement qu'ils ont la même géométrie, la même physique, la même cosmogonie, la même morale et le même Père.

S'ils sont plus avancés que nous, plus intelligents et plus libres, ils ont cette adorable religion, mais ils la possèdent dans une lumière cent fois plus magnifique, cent fois plus profonde que la nôtre.

Que peut-il en effet se passer dans ces esprits et dans ces mondes? Je me le demande bien souvent. Doutez-vous que, comme nous, ils cherchent la cause de l'univers, et le but de sa marche et de son progrès? Et si leurs âmes sont plus ardentes et leurs esprits plus clairvoyants, pensez-vous qu'ils hésitent comme plusieurs d'entre nous à voir le Père, à le découvrir visible et présent dans son œuvre, comme principe et comme fin?

Ils voient l'amour universel voulant multiplier les êtres intelligents et libres, capables d'amour et de bonheur. Ils voient le but, le complet triomphe, la réunion dans le sein du Père, l'immortalité dans l'amour. Ils contemplent la marche de Dieu sur la terre, comme s'exprime un prophète. Ils voient les grandes phases du progrès : et d'abord l'admirable et absolue obéissance de la matière, qui, sous la loi et dans la force du créateur, prend toutes les formes pour l'usage à venir des esprits. Sur cette vie tout inerte, ils voient venir la vie qui croît

et multiplie : puis, la vie qui sent et se meut ; puis la vie raisonnable et libre.

Mais voici que peut-être ils aperçoivent tout à coup parmi eux, comme nous le voyons parmi nous, serpenter le mensonge, et puis l'homicide éclater ! L'homicide infernal, la destruction de la vie que Dieu donne, la haine d'un frère déchu pour ses frères célestes.

Pensez-vous qu'à cette vue ces vigoureux esprits ne bondissent pas dans une admirable colère, et ne s'élancent pas vers le Père, plein de questions et de reproches comme Job? O Père, n'allez-vous pas à l'instant même nous délivrer du mal? Le progrès de la vérité, de la justice et de l'amour va-t-il être arrêté? O Père, vous avez mis, pour nous faire entrer dans le monde, la vie intelligente et libre dans la vie qui sent et se meut. Vous avez inséré, dans un corps animal, la raison et la liberté. N'allez-vous pas verser en nous, maintenant, une vie plus haute, qui mette dans la raison la vérité, et dans la liberté la justice? La justice et la vérité, c'est vous-même, ô notre Père et notre Dieu. Ne pouvons-nous donc pas monter jusqu'à vous-même, ô notre Père et notre Dieu, ô vous en qui nous vivons et nous sommes? Ou bien ne pouvez-vous descendre jusqu'à nous, ne pouvez-vous demeurer avec nous, pour chasser les ténèbres, pour effacer les taches de sang, pour nous donner et nous inspirer par amour votre sagesse, votre justice et votre perfection divine?

Vous le voyez, c'est l'Oraison Dominicale qu'ils disent, c'est l'Incarnation qu'ils demandent !

Voilà le fond des choses, voilà l'absolue religion de tous les êtres et de tous les mondes. C'est celle que l'Évangile, qui est entre nos mains, l'Évangile historique aussi bien qu'éternel, nous enseigne depuis le commencement du monde. C'est notre religion chrétienne telle qu'elle est connue sur la terre.

A cette distance presque infinie, dans ce monde des étoiles, il semble que l'on voit mieux Dieu, et que l'on peut mieux lire dans les esprits. Dieu est aussi sur

notre terre, mais nous sommes trop près pour le voir. De plus loin, on pénètre aussi plus avant dans le fond des esprits. On est ravi de voir, en quelque sorte, la pensée se réfléchir dans les étoiles et revenir plus vigoureuse, retrempée dans ces mondes nouveaux. La terre que nous voyons, usée par l'habitude, a comme cessé de nous parler. Mais je ne puis penser aux habitants des autres mondes, sans qu'aussitôt ma raison et ma foi se redressent, et reprennent toute leur vigueur et leur élan. Je les vois, ces merveilleux frères, et dans cette multitude il en est, bien probablement, de plus grands, de plus beaux, de plus nobles et de plus avancés que nous, plus capables d'amour indomptable et de foi créatrice. Grâce à Dieu, déjà sur notre terre, quelles nobles et splendides beautés, quels anges visibles, envoyés de Dieu pour parler à nos âmes, et pour ouvrir nos cœurs! Que seront donc des beautés plus grandes et plus nobles?

Peut-être est-il des mondes, sortis du mensonge et du meurtre, parvenus à la paix entre frères et à l'unique travail d'empêcher tout retour de chute, et de monter toujours vers la lumière plus riche, et l'amour plus sublime, en resserrant toujours les nœuds des âmes unies entre elles et avec Dieu. Là se déploient sans doute des prodiges de force, d'héroïsme, de clairvoyance, d'amour, d'activité presque divine, pour le salut de tous les êtres et de tous les mondes.

Je me demande ce que sont devenus dans ces mondes les cœurs impies, les esprits incrédules et défiants. Des impies contre qui? Des incrédules à quoi? Ne sommes-nous pas au sein de Dieu? N'est-il pas manifeste que nous nous mouvons dans la force infinie, dans l'amour immortel? Le bonheur, la paix et la joie de tous les êtres qui respirent, doivent être au moins tout aussi grands que l'est sur notre terre la sécurité de l'enfant qui dort sur le sein maternel. Que nous manque-t-il pour monter tous ensemble toujours plus haut?

La prière et la foi. Augmentez la prière et la foi, aug-

mentez entre vous l'amour, aussitôt toute lumière grandit, toute force se dilate, toute beauté s'accomplit, toute félicité se consomme. Ne voyez-vous donc pas que notre divin frère visible, le premier-né de cette ère nouvelle, a tout dit dans un Évangile, et proclamé tout le dogme, toute la loi de la vie, toute la loi du travail, toute méthode du progrès, quand il dit : « Cherchez et vous trouverez, demandez et vous recevrez, frappez et l'on vous ouvrira. Qui cherche trouve, qui demande reçoit, et l'on ouvre à celui qui frappe. Qui d'entre vous donne une pierre à son fils quand il demande du pain? Si donc vous-même savez donner à vos enfants ce qu'ils demandent, à combien plus forte raison notre Père, qui est dans le ciel, donne-t-il les vrais biens à ceux qui les demandent? »

Il me semble que ce sont là des énoncés dont la seule possibilité implique la réalité objective.

Oh! quels regrets nous aurons un jour d'avoir perdu, sur notre terre, le temps qui nous était donné!

Nos frères plus avancés savent cela, et ils ont et pratiquent l'éternelle et universelle religion.

Que ne pouvons-nous les entendre et les voir, et entrer avec ces admirables frères dans la sainte communion des âmes!

Mais quoi! dans ces étoiles, voici que les plus modestes des êtres, les métaux, se laissent voir à nos yeux, et se font reconnaître et nommer par leur nom sur la terre, saisis par notre science au milieu du rayon de lumière qui les a traversés il y a trois cents ans peut-être. Se pourrait-il que, dans ces mêmes mondes, les plus nobles et les plus grands des êtres, les plus forts, les plus libres, se trouvent dans l'impuissance d'envoyer vers nous leur lumière et leur mouvement! Fénelon l'avait pressenti, et il disait : « Les hommes se touchent en Dieu d'un bout du monde à l'autre ». Moi je dis que les esprits se touchent d'un monde à l'autre, qu'ils se meuvent, se parlent, s'exhortent en Dieu; et que peut-être les étoiles, dont la lumière physique ne nous arrive

qu'en trois mille ans, nous envoient instantanément la lumière des esprits, l'ardeur des âmes, la vibration des volontés.

Ce qui est assuré, c'est que le Père, partout présent, envoie sa vie, sa lumière, sa raison, son amour, à tous les êtres et à tous les mondes, en tout instant.

Et je me suis quelquefois demandé si l'indomptable foi qui quelquefois saisit nos cœurs avec une force capable de soulever le monde, avec une force qui fait croire au triomphe absolu de l'amour, de la justice, de la beauté, de la lumière et du bonheur, ne serait pas l'inspiration venue des êtres et des mondes où le triomphe a déjà commencé. Que si je crois possibles ces grandes choses, c'est parce qu'elles sont déjà, parce que je les sens. Dieu me les fait sentir à partir de l'âme de mes frères, comme à partir de sa divinité. Cela même est la foi. *Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.*

Mais quoi! est-ce que je ne les sens pas surtout à partir de l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il me donne son âme avec son corps et sa divinité, dans l'éternelle et universelle communion?

VIII

L'HUMANITÉ

LA LOI MORALE ET LA LOI DE L'HISTOIRE

Il en faut toujours revenir à la redoutable question : Croyez-vous que, dans un avenir prochain, ou même dans un avenir éloigné, les hommes deviendront, sur cette terre, moins aveugles et moins malheureux?

La volonté du Père peut-elle se faire en la terre comme au ciel, et le règne de Dieu peut-il venir? Est-il possible de disposer le globe terrestre dans l'ordre et la justice?

A la vue des souffrances du monde, de l'ignorance et du vice qui les causent, et des mortelles divisions qui nous tuent, l'homme qui a dépassé le sommet de la vie, et qui voit que les choses ne changeront pas de son temps; qu'après une vie entière, peut-être, d'ardent travail et d'espérances, il mourra certainement au milieu des ténèbres présentes : cet homme peut-il du moins penser qu'un avenir moins désolé s'approche : que l'humanité cessera de se déshonorer, de se détruire, comme elle le fait aujourd'hui sous nos yeux, par la haine et la division, par la spoliation, par le meurtre et la guerre, par l'insolent triomphe du vice, du mensonge, de la sottise et de la barbarie?

Et l'homme qui entre dans la vie, et qui choisit libre-

ment, pour sa part, le travail, la vérité et la volonté de la justice, peut-il penser que ses efforts produiront, dans la vie des peuples, comme fait toute impulsion physique dans le monde matériel, des mouvements indélébiles qui retentiront tôt ou tard en lumière, en paix, et en bonheur pour l'humanité à venir?

Quant à moi, quelle que soit aujourd'hui l'épaisseur des ténèbres, la profondeur des affaissements, quelles que soient mes propres souffrances et celles de mes contemporains, Dieu me fera la grâce, j'espère, de pouvoir, jusqu'à mon dernier jour, répéter ces paroles de Job couvert de plaies sur son fumier : « Écrivez ceci sur le roc avec une lame de fer : oui, je sais que mon rédempteur est vivant et je le verrai de mes yeux : oui, telle est l'espérance qui repose dans mon sein. »

Non, sans doute, nous qui sommes aujourd'hui sur la terre, nous n'y verrons pas régner l'ordre, la paix, la liberté. Nous ne verrons pas commencer le règne de la justice, et nous ne verrons pas la fraternité des nations. Mais nos âmes humiliées, et tristes jusqu'à la mort, par le spectacle des triomphes du mal, et du règne des insensés, nos âmes, — je le sais, car j'en ai l'expérience, — peuvent aujourd'hui trouver la joie, le courage, la lumière, l'enthousiasme, dans l'espérance certaine des progrès que Dieu veut, dans la vue claire des grandes lois de l'histoire, que l'homme peut connaître aujourd'hui.

Tout cet ouvrage a pour but d'exposer ces lois. C'est un effort pour introduire une science nouvelle et bien nécessaire aujourd'hui, savoir : la science de l'espérance.

Grâce à Dieu, personne aujourd'hui ne doute plus que l'ordre moral ait des lois, aussi bien que l'ordre physique.

L'idée de Loi et celle de Liberté ne s'excluent nullement. Loi et Fatalité ne sont pas la même chose.

La vie du genre humain, comme celle des astres, est soumise à sa loi. Les astres obéissent d'une obéissance nécessaire : l'homme obéit d'une obéissance libre.

L'inertie, cette essentielle et admirable propriété de la matière, c'est l'obéissance absolue; c'est l'étonnante capacité de recevoir toute impulsion et de la conserver toujours, sans jamais altérer ni le sens ni la vitesse du mouvement.

La liberté est l'essentiel caractère de l'homme. L'homme peut ou accepter ou repousser les impulsions, altérer les vitesses, changer les directions. Il peut lutter contre la loi vivante et la force immanente qui l'inspire et qui le dirige. Il peut choisir. Il peut triompher sous la loi, ou se briser contre la loi. Mais la loi règne, soit qu'elle brise, soit qu'elle glorifie l'être libre dont elle est la reine.

Tous les mouvements de l'histoire sont les effets inévitables de la force de l'homme agissant sous la loi, pour la suivre ou pour la violer, mouvements de vie ou de mort, de progrès ou de décadence, selon le sens où la force agit sous l'ordre de la loi. La loi règne toujours, comme Dieu, et nul ne la viole en elle-même. La force libre se brise contre la loi, ou triomphe sous la loi; mais c'est toujours en vertu de la loi, et comme l'entend la loi, qu'on triomphe ou qu'on est brisé. La loi règne toujours, jusque dans les détails et la forme du brisement et de la chute, comme l'attraction règne toujours à travers tout ce qu'on a nommé *perturbation* : chaque détail de perturbation est un effet régulier de la loi.

Cela posé, qu'est-ce que la loi de l'histoire? Essayons de le dire.

Qu'on veuille bien tolérer ici — ce sera court — la description, peut-être un peu aride, de la charpente scientifique de ce livre. Ce sont de simples énoncés que tout l'ouvrage expliquera.

La loi des astres est connue : c'est une courte formule qui implique toute l'astronomie, ou du moins toute la mécanique céleste.

Et la loi de l'histoire, quoique fort inconnue, est écrite partout : dans la raison, dans l'Évangile, et dans nos cœurs.

La loi de l'histoire est celle dont l'Évangile a dit : « Voici la loi : *Hæc est enim lex.* »

Or cette loi n'est autre chose que la simple, universelle et primitive dictée de la conscience et de la raison, dont l'Évangile donne ainsi la formule : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. « *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* »

Cette formule est plus courte encore que celle de l'attraction, et implique ainsi toute la science.

Voilà toute la loi de l'histoire, et en même temps toute la loi morale.

S'il vous semble que ceci est trop simple, attendez, je vous prie, la fin. Rassemblez toute votre attention pour vous habituer peu à peu à comprendre les richesses magnifiques de la science qui découle de cette humble formule.

Je dis que l'humble formule morale, connue de tous, est la loi de l'histoire, en ce sens qu'en effet, c'est la loi de la cause qui produit tous les faits, comme la formule astronomique de l'attraction « en raison directe des masses et en raison inverse du carré des distances » est la loi de la cause qui produit tous les mouvements célestes.

Mais, outre cette loi de la cause, il y a, en astronomie, les trois lois secondaires qui décrivent la forme des mouvements. Ces trois lois sont les effets inévitables de l'attraction agissant sous sa loi. Or de même, en histoire, outre la loi fondamentale, il y a la belle loi des phases du progrès, et de la forme des mouvements. La voici : « Si vous demeurez dans la loi, vous connaîtrez la vérité, et par la vérité vous irez à la liberté. »

Ces trois phases ou moments : *demeurer dans sa loi*; puis *connaître la vérité*; puis *aller à la liberté*, sont aussi les effets de la force humaine agissant sous la loi.

Il y a donc la loi de la *force* et la loi de la *forme*; la loi de la force, cause de tous les faits, et la loi de la forme du développement des faits.

Mais la loi de la forme, en histoire, comme en astronomie, n'est que pure conséquence et déduction de la loi de la force. Il n'y a donc vraiment qu'une loi, celle dont l'Évangile dit : voilà la loi.

Il est clair que ces deux formules, celle-ci d'abord : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux », et cette autre : « Si vous demeurez dans la loi, vous connaîtrez la vérité, et par la vérité vous irez à la liberté » ; il est clair, dis-je, que ces deux formules constituent un seul tout. La seconde implique la première, et nomme la loi que la première promulgue.

Pourtant on peut les distinguer.

La première est la loi qu'il faut suivre : la seconde montre les effets de la loi suivie.

La première est précisément la loi morale, c'est-à-dire la formule du devoir; et la seconde est précisément la loi de l'histoire, c'est-à-dire la loi du développement des faits, qui découlent de l'obéissance à la loi morale éternelle.

Voici donc *la loi morale*, prise à part : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux ».

Et voici *la loi de l'histoire*, prise à part : « Si vous demeurez dans la loi, vous connaîtrez la vérité, et par la vérité vous irez à la liberté ».

Le premier mot de la seconde formule, remarquez-le, affirme la liberté : *Si vous demeurez* dans la loi, alors vous connaîtrez la vérité, et vous irez à la liberté. Telles sont la nature et la forme du progrès de l'histoire. Par la soumission à la loi, soumission qui suppose déjà la possession implicite et de la vérité et de la liberté, l'homme ira vers la connaissance claire, scientifique et savante de la vérité, et, par la claire connaissance de la vérité, au développement efficace de la liberté.

Quelqu'un demandait, au sujet de ce théorème du progrès : Qu'arrivera-t-il si l'homme, au lieu de rester dans la loi, n'y reste point? — Répondez vous-même,

lui dit-on. — Je comprends, reprit aussitôt celui qui posait la question : si l'homme sort de la loi, alors nous verrons arriver le contraire. Au lieu d'aller à la connaissance de la vérité, et, par cette connaissance, à la possession de la liberté, nous reculerons vers les ténèbres, et nous irons par les ténèbres à l'esclavage.

C'était la vraie réponse. Cela n'est-il pas manifeste dans toute l'histoire? Et ne voyons-nous pas trop souvent ces conséquences du progrès renversé se réaliser sous nos yeux?

Mais pour connaître plus précisément la forme de l'histoire, il faut entendre que le beau théorème d'évangile s'applique dans les trois mondes au sein desquels l'homme développe sa vie.

L'homme doit s'éveiller dans trois mondes : le monde de la nature, le monde propre de l'homme, qui est la société, et le monde suprême qui est Dieu. Dans chacun des trois mondes, l'homme doit chercher la vérité, et parvenir à la liberté.

Eh bien, s'il demeure dans la loi, c'est-à-dire s'il pratique ce simple devoir fondamental : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux », alors il connaîtra la vérité, et par la vérité connue, il possédera la liberté. Et cela, dans chacun des trois mondes.

Là se trouve la vraie division des devoirs : devoirs de l'homme envers la nature, envers l'homme et envers Dieu.

Et je suis heureux de trouver l'énoncé des trois devoirs de l'homme, exprimé en paroles sacrées et splendides : le premier, à la première page de l'Ancien Testament ; le second au milieu de la Bible, au livre de la Sagesse, et le troisième, au début du Nouveau Testament.

Évidemment, le premier devoir du genre humain, le premier dans l'ordre du temps, la première tâche à entreprendre est bien celle-ci : « Croissez, multipliez et remplissez la terre et domptez-la : *Crescite et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam.* »

Tel est bien, à l'égard de la nature et de la terre, le devoir de l'humanité.

Notre second devoir est manifestement notre devoir social.

« Or, l'homme, dit le livre de la Sagesse, a été placé sur la terre, pour disposer le globe terrestre dans l'ordre et la justice : *Ut disponat orbem terrarum in æquitate et justitia.* »

Notre troisième devoir, et le plus important des trois, celui qui, bien rempli, entraîne l'accomplissement des autres, est, au début de l'Évangile, proclamé en ces termes : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît : *Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* »

« Le reste vous sera donné par surcroît » signifie que les deux premiers devoirs, « remplir la terre et la dompter », puis « disposer le globe dans l'ordre et la justice », ces deux premières parties de la tâche de l'homme seront surabondamment accomplies par ceux qui chercheront d'abord la justice du royaume de Dieu.

Mais n'est-il pas à croire que ces trois grands ouvrages, ces trois devoirs proposés au travail de l'homme, s'accompliront successivement ? N'est-il pas à croire que ce sont là les trois âges réels de l'histoire ? N'est-il pas visible que la lutte contre la nature pour la dompter est le commencement nécessaire du travail ? Que l'entreprise de disposer le globe terrestre tout entier dans l'ordre et la justice, ne peut venir qu'après un grand triomphe sur les forces de la nature ? Mais n'est-il pas à croire aussi que le premier triomphe de l'homme sur la nature, et le premier triomphe de la justice dans l'ensemble de l'humanité, ne seront que triomphes imparfaits et partiels ? et l'homme, toujours plus ambitieux à mesure que son œuvre avance, ne sentira-t-il pas alors, plus vivement et plus profondément, le besoin d'une plus haute perfection, et le besoin de Dieu ? N'est-il pas manifeste qu'un élan religieux plus puissant sortira de nos

triomphes mêmes, à la vue des terribles obstacles qui resteront à vaincre? Cela même ne sera-t-il pas un âge de vigoureuse et splendide religion, de vie évangélique transfigurée? Mais est-ce qu'un élan réel vers Dieu, vers l'idéal et vers la perfection, par amour de l'humanité, est-ce qu'un tel élan du cœur du genre humain peut n'être pas une source nouvelle de forces magnifiques? Les forces conquises dans ce progrès vers Dieu ne seront-elles pas aussitôt appliquées à dompter plus décidément la nature et la terre, à mieux défendre la vie de l'homme, à dompter les venins, à reculer la mort? Mais toute conquête de la vie de l'homme sur la mort n'inspirera-t-elle pas tout aussitôt au genre humain une nouvelle audace pour chasser de la terre toute erreur et toute iniquité, et pour augmenter le triomphe de la justice universelle? Tous ces nouveaux triomphes accroissant toujours le courage, et en même temps l'indignation contre l'obstacle, l'homme irait chercher de nouveau, au sein du Père, de nouvelles sources de lumière et de force, de nouveaux rayons du soleil que le Père verse sur ses enfants, à mesure qu'ils le lui demandent. Ce seraient là les périodes récurrentes de l'histoire, les cercles du progrès, la marche de l'humanité vers la vie toujours plus abondante.

Courage! oui, l'esprit humain marche, et, en ce siècle même, il développe une science qui aura sur le monde plus d'influence que n'en a eu, depuis deux siècles, la science des forces de la nature.

Cette science, c'est la science du Devoir.

J'entends par là qu'en ce siècle-ci l'histoire, la politique, la science économique, le droit, et tout l'ensemble des sciences sociales, se rattachant décidément à l'éternelle justice, tendent à s'unir en une science supérieure, qui sera la science du Devoir.

Et cette grande science, la plus féconde de toutes, démontrera en toute lumière, développera, dans le détail des précisions et des applications, la riche beauté de l'inspiration primitive des consciences, et la divine

fécondité des préceptes et des conseils de Jésus-Christ et de l'Église.

La conscience est donnée à tous, en tous temps, en tous lieux, et elle suffit. Chacun sera jugé sur ce qui lui aura été donné. Mais l'homme juste doit travailler, chaque jour, à éclairer sa conscience par la science, et la science doit, par l'effort de la raison et de la liberté, se développer de siècle en siècle.

Le principe de la science est simple : comme en astronomie, l'attraction est sa loi. Mais ses applications constituent la plus variée et la plus étendue des sciences.

Ce principe simple qui est dans la science du Devoir ce qu'est en astronomie l'attraction, on le peut énoncer ainsi : *Assistance due par tout être à tout être.*

Assistance due par tout être à tout être! C'est une autre manière de dire comme saint Paul : « Toute la loi est dans un seul mot : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » C'est une autre manière de dire : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît. » Voilà le principe du Devoir.

Et je laisse à dessein, dans la formule, le mot *être* au lieu du mot *homme*, moins général. Cette étendue sans bornes de l'objet du devoir me rappelle la parole du Seigneur : « Allez dans l'univers entier, et portez à toute créature la bonne nouvelle! » C'est qu'en effet, le devoir ne va pas seulement de l'homme à l'homme, mais bien aussi à toute la création, à tout être, sans exception.

Le devoir, c'est d'aller au but et d'y mener toute la création. Et nous devons aller au but, qui est l'union des êtres entre eux et avec Dieu, « de toute notre âme et de tout notre cœur, de tout notre esprit et de toutes nos forces ».

Et je médite avec bonheur l'universalité sans restriction de la formule : « par tout être à tout être ». Je me souviens de l'insistance avec laquelle saint Paul demande avant tout aux chrétiens de porter et d'assister par l'âme et l'incessante prière « *tous les hommes*, car Dieu

veut sauver *tous les hommes*, car le Christ s'est donné *pour tous* ».

Et ce principe de l'universalité du devoir et de son objet rentre encore dans cette sublime parole : « Chrétiens, vous rendrez compte, non pas seulement de vous-mêmes, mais bien du monde entier. »

L'universalité du devoir à l'égard de tout le genre humain, voilà ce qu'il faut plus que jamais, aujourd'hui que le globe est ramené à l'unité, inculquer par l'éducation à tout homme venant en ce monde. Pourquoi? Parce que cette vue sublime est propre à décupler dans tous les cœurs l'enthousiasme et l'effort. Pourquoi encore? Parce qu'il est plus facile de mettre en ordre le monde entier qu'un seul état ou une seule ville. Les nations ne se sauveront point isolées, non plus que les individus. En ce siècle, c'est un *mouvement de totalité* que Dieu demande au genre humain. Et je répète avec une joie profonde que cette belle science du devoir, nécessaire à ce grand mouvement, Dieu veut, aujourd'hui, la donner à l'Europe dans le détail de ses applications. Cette science n'était encore que dans sa tige, maintenant voici les rameaux et les fruits. Notre Maître disait : « Si vous conservez ma parole, vous connaîtrez la vérité. » Oui, la parole évangélique, vérité implicite, complète, conservée dans le monde chrétien, a fructifié : et nous arrivons aujourd'hui à la lumière vivante, à la connaissance scientifique d'une partie de la vérité.

Voici donc le principe simple de la science du Devoir : *Assistance due par tout être à tout être.*

L'accomplissement du Devoir, dans le sens plein du mot, c'est l'effort de l'homme tout entier pour porter toute la création à son but.

L'effort de l'homme entier, l'acte de l'âme totale, en style évangélique, qui est le style de Dieu, se nomme *amour*. C'est pourquoi il est dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu — qui est le but et la fin des êtres — de toute ton âme, de tout ton cœur, de tout ton esprit et de toutes tes forces. » L'acte d'amour, l'effort pour

assister, c'est l'opération générale de l'âme dans la lumière et dans la liberté. Amour n'est pas passion, mais acte d'âme.

L'amour, comme le pose la divine formule, doit être *l'amour du prochain*, c'est-à-dire que l'effort pour assister tout être doit suivre la hiérarchie des devoirs. La règle donc, c'est d'aller *au plus près*; d'aimer dans la proximité, comme l'attraction attire sous la loi des distances. Mais entendez-le bien.

L'homme se doit au prochain d'abord. Mais qui est mon prochain? demandait on au Christ. Et le Christ répondait que le prochain, c'est l'homme que vous trouvez blessé sur le chemin.

Mais la règle d'aimer le prochain est absolue dans son énoncé et métaphysiquement rigoureuse. L'effort pour assister ou pour aimer est véritablement réglé par la loi de proximité: proximité non pas physique, mais morale et métaphysique. D'après cette règle, l'amour bien ordonné commence par Dieu, qui m'est plus intime que moi-même; puis il descend à moi, qui suis d'abord responsable de moi; puis ensuite il s'étend au prochain qui me touche, et puis à la patrie, et puis au genre humain.

Oui, certes, le premier de tous nos devoirs, c'est d'aimer Dieu par-dessus toutes choses. Oui : *servir Dieu*, le mot est bon. Je dirai même : *assister Dieu*, car le Verbe incarné nous dit : « C'est moi-même que vous assistez. » *Et mihi fecistis*. Assister Dieu! c'est le mot de saint Paul : « Nous aidons Dieu ». *Dei adjutores sumus*. Oui, aider Dieu, c'est-à-dire lui ouvrir les âmes, la mienne d'abord, et puis les autres: le faire entrer dans tous les êtres que lui ferme la perversité, l'assister et l'aider pour qu'il vienne à son but et y mène toute la création, afin que lui, bonté suprême, vérité absolue, beauté, félicité, amour, soit tout en tous.

Oui, je l'assiste ainsi et je le sers, lui, source de tous les biens, en m'efforçant incessamment de le connaître et de l'aimer, et d'être à lui et avec lui, de tout mon

cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces et de tout mon esprit.

Et cela même, si je sais l'accomplir, opère tout mon Devoir envers moi-même et toute l'assistance que je dois à tout mon *être*. Car ne cessant, par l'amour et l'effort, de puiser en Dieu, comme fait le nouveau-né attaché au sein maternel, je puise la vie dans la source infinie, et je la fais descendre dans toutes mes forces et toutes mes facultés. Je fais descendre la vie de Dieu dans mon cœur, et puis dans mon esprit, et enfin dans mon corps.

Et ce n'est pas en vain que l'Évangile nous dit que les deux grands préceptes *aimer Dieu* et *aimer son prochain* sont semblables et ne font qu'un. C'est qu'en effet l'amour de Dieu donne l'amour du prochain, et le service de Dieu par l'acte d'âme, sinon la foi et la lumière, la liberté, l'amour! Or ce sont là les forces qui bénissent la terre, qui nous rendent riches pour assister le genre humain, clairvoyants, résolus, pour pousser le monde à son but.

Celui donc qui remplit le premier devoir, qui puise en Dieu la foi, la certitude, la lumière et la liberté, celui-là veut et opère le devoir tout entier, car il veut et opère l'assistance de tout son être à tous les êtres.

Ainsi, mon premier devoir, mon devoir envers Dieu, implique, s'il est rempli, l'accomplissement de mon devoir envers moi-même et envers les autres; car si je suis le coopérateur de Dieu dans sa volonté très certaine de me conduire au but, c'est moi-même que j'ai assisté. Et si la vie de Dieu réside en moi, c'est-à-dire si j'ai pu conquérir la justice, il est visible encore que j'ai travaillé pour autrui.

Je ne demande au monde contemporain qu'une seule chose : la volonté déterminée d'abolir la misère.

Qu'on se décide publiquement, solennellement, à prendre pour devise la parole de Moïse : « O Israël, tu ne souffriras pas qu'il y ait dans ton sein un seul mendiant ni un seul indigent! »

Que tous les peuples, toutes les sectes, tous les partis s'accordent sur ce point unique et le poursuivent sans jamais s'arrêter, et il suffit.

Je dis que, par cela même, la justice, la vérité, la religion se répandent sur la terre.

Par cela même, le christianisme et le catholicisme, qui est le christianisme entier, gouvernent le monde.

Comment cela?

✓ C'est que le christianisme entier, on ne peut trop le répéter, se réduit à un point : « J'ai eu faim, dit le Christ, et vous m'avez nourri : vous êtes sauvés. — J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas nourri : vous êtes jugés et condamnés. » Voilà le point. Selon l'Évangile, tout est là, non en ce sens que ce point exclut le reste, mais en ce sens qu'il implique tout. Il implique et attire et suppose toute pratique, toute vertu chrétienne, et la vraie vie de l'âme en Dieu.

Donc, si nourrir ou ne pas nourrir Jésus-Christ, c'est-à-dire le moindre des hommes qui souffre, est toute la base du jugement dernier, toute la question du salut éternel, il est bien clair que ce point seul est et implique le christianisme entier.

✓ Donc les individus et les peuples opéreront le christianisme entier, c'est-à-dire le catholicisme, dès qu'ils travailleront de tout leur cœur et de toutes leurs forces, avec persévérance jusqu'au succès, à nourrir de pain la masse des hommes que la misère dévore.

Donc, encore une fois, c'est l'œuvre chrétienne, essentielle, qu'entreprendront les sociétés humaines, dès qu'elles entreprendront de bannir de leur sein la misère.

N'est-ce pas évident?

Essayez de multiplier les pains en Europe, dans une nation. Essayez de chasser la misère, en la remplaçant par l'aisance, ou seulement par la pauvreté supportable, — j'appelle ainsi celle qui ne tue pas ; certes, ce n'est pas demander trop ; — eh bien, dès le premier effort, vous voyez de vos yeux qu'il est de toute impossibilité

de modifier en rien la condition des classes souffrantes, si vous ne les moralisez. Vous voyez de vos yeux où est l'obstacle, le grand obstacle fondamental et presque unique : c'est l'état moral des classes pauvres, l'ignorance, la paresse et le vice. Vous voyez de vos yeux l'impossibilité de modifier en rien la condition de ceux qui souffrent, si vous ne les rendez meilleurs.

Cela bien vu, essayez ce second travail, et, dès le premier effort, vous découvrez le nœud de la difficulté : vous voyez s'il est possible de rendre les hommes meilleurs sans religion : si vous pouvez transformer la famille, élever l'homme, la femme, l'enfant, sans Dieu, sans loi, sans foi. Oui, ce défit banal du prêtre au philosophe, cet axiome rebattu : « Point de morale sans religion », est de la plus absolue solidité : bien compris, il ne peut manquer de devenir, avant un siècle, la démonstration à la fois expérimentale et scientifique du christianisme et du catholicisme.

Mille ans d'efforts par la morale abstraite et purement philosophique ne feront pas avancer d'un seul pas. Mais vingt-cinq ans de bonne volonté dans la propagation de la vraie religion peuvent, en une seule génération, changer la face d'un peuple.

Mais de quelle religion s'agit-il?

Il n'y en a qu'une dans le monde, le christianisme : les autres ne sont pas discutables.

Donc, en persévérant, on démontrera que, pour vivre de pain, il faut vivre d'abord de vie morale, et que pour vivre de vie morale, il faut vivre de Dieu, du Dieu de l'Évangile.

On démontrera, dis-je, que Dieu seul multiplie les pains, et l'on verra par expérience que Dieu, Dieu incarné et réellement présent dans l'Église catholique, est la seule force qui multiplie les pains. Jésus-Christ seul multiplie les pains.

Et telle est en réalité, je l'espère, la marche que va suivre, et même que suit dès à présent, l'histoire des peuples européens.

Il y a parmi nous, depuis longtemps déjà, une bonne volonté générale et croissante d'améliorer le sort des hommes qui souffrent, c'est-à-dire de la grande masse humaine qui couvre la terre.

Mais, il y a cent ans, les hommes qui, comme Voltaire, parlaient le plus d'humanité et du soulagement des opprimés, ces hommes espéraient délivrer les peuples et leur apporter le bonheur en les livrant à la nature et à la volupté, en leur donnant la liberté sans frein, et en brisant le joug des lois morales.

Aujourd'hui, grâce à Dieu, s'il est un point que les tribuns les plus fougueux soutiennent avec ardeur, dans la lumière de l'évidence et dans le détail de la science, c'est la Morale, comme unique source du progrès.

Aujourd'hui, l'esprit du siècle dit : Nul progrès, nul bonheur, sans loi morale et sans culte austère de la justice; travail, continence et sobriété! Justice et loi morale! Voilà ce que disent toutes les voix. Mais plusieurs crient : Point de religion! Or, avant cent ans, j'espère, tous les yeux verront que, si la vie du corps, si le pain quotidien n'est donné que par la vie morale, la vie morale, à son tour, n'est donnée que par la religion.

Je sais un homme, considérable et fort connu, qui m'assure être devenu chrétien par cette voie expérimentale : « Je me suis attaché, me dit-il, à quelques familles pauvres que j'ai suivies, pendant plusieurs années, dans tout le détail de leur vie, me demandant : Comment leur donner le bien-être? J'ai vu qu'un progrès de bien-être dépendait d'un progrès moral, et qu'un progrès moral dépendait d'un progrès religieux. Ceci est à mes yeux de la science expérimentale aussi certaine que celle des lois physiques. — J'ai fait plus. J'ai conseillé le même travail à des jeunes hommes indécis dans leurs convictions. Je leur ai dit d'entreprendre, sans aucun préjugé, ni de parti pris, l'étude suivie et détaillée de quelques familles pauvres, et de chercher la cause et le remède. Leur conclusion n'a jamais varié : nul progrès de prospérité sans

un progrès moral; nul progrès moral sans progrès religieux. »

Un écrivain, souvent furieux, mais quelquefois lucide, adressait au clergé catholique l'exhortation suivante.

Après avoir puissamment démontré que la source de la misère n'est autre que le défaut d'équilibre dans la raison publique et dans les mœurs, il disait :

« Voilà la vérité, ô prêtres, qu'il serait digne de vous d'annoncer dans toutes vos églises; voilà, de nos jours, le commentaire le plus éloquent que vous puissiez faire de l'Évangile, voilà les vérités qui, publiées par vous, et entrant dans la foi des peuples en même temps qu'elles sont démontrées par la science, termineraient pacifiquement la crise présente en faisant de vous les chefs naturels du progrès.

« Et en même temps que vous adresseriez aux riches l'exhortation évangélique commentée par la science évidente, nous, les tribuns du peuple, nous lui dirions :

« Que la cause de ses souffrances, c'est l'immoralité universelle, et que la première chose à faire pour détruire le paupérisme et assurer le travail, est de revenir à la sagesse. Nous démontrerions à ce peuple, par des chiffres qu'il comprendrait, que dans les conditions les plus favorables, en supposant réunies toutes les influences heureuses du ciel, de la terre, de l'ordre et de la liberté, il ne peut espérer une somme de richesse matérielle qui égale la moyenne de un franc cinquante centimes par tête et par jour, pour une population de trente-six millions répandue sur un territoire de vingt-sept mille lieues carrées.

« Qu'ainsi, la plus grande partie de sa félicité doit être cherchée au for intérieur, dans les joies de la conscience et de l'esprit.

« Et après l'avoir ainsi disposé à la modération, nous lui ferions comprendre qu'aucun homme, aucune classe de la société ne pouvant être accusée du mal collectif, toute pensée de représailles doit être abandonnée, et qu'après nous être si longtemps écartés de la justice,

notre devoir est de revenir à l'équilibre par une marche graduelle qui ne soulève pas de colères, et ne fasse ni coupables ni victimes.

« Vous chargeriez-vous, ô prêtres, tandis que nous prêcherions ainsi le prolétaire, de prêcher de votre côté les puissants et les riches? Ce jour-là serait un grand jour, et la paix serait bientôt faite. »

Oh! oui, nous le ferons, nous l'avons déjà fait depuis des siècles, et pour les pauvres, et pour les puissants et les riches. C'est nous, ce semble, qui vous avons enseigné tout cela. Mais il est bon que vous le compreniez enfin, en croyant l'avoir découvert.

Oui, c'est ainsi et ainsi seulement que se feront la paix et le progrès, que sera terminée la crise qui dure depuis bientôt un siècle : et ce sera la plus grande, la plus puissante et la plus évidente démonstration évangélique et catholique qui se soit jamais faite.

Par la volonté ferme de sortir enfin de cette misère universelle, qui est la lèpre originaire du globe, les peuples modernes en masse verront, dans le détail, comme on voit les objets corporels, que la vraie cause du mal c'est l'immoralité universelle, et que la ressource du monde, c'est de revenir à la sagesse.

Mais bientôt ils verront que la lumière qui peut seule éclairer la marche vers la sagesse, c'est la lumière de l'Évangile, et que la force par laquelle on marche, c'est la vertu réelle et efficace et régénératrice des vertus et des sacrements catholiques.

Ce jour-là se sera accomplie dans le monde la plus grande des révolutions depuis la venue de l'Homme-Dieu : ce jour-là commencera véritablement l'effet de la prière évangélique universelle : « Que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; délivrez-nous du mal. »

C'est alors que le genre humain tout entier, dans une force, une lumière, une liberté croissantes, s'élancera pour remplir et dominer le globe : « Croissez, multipliez

et remplissez la terre. » Et lorsque notre terre, vraiment peuplée et cultivée, fera vivre dix milliards d'hommes, le genre humain verra de nouveau que la terre est petite et qu'elle ne suffit pas.

Un temps viendra, si le monde vit, où les hommes comprendront que le nombre ici-bas doit s'arrêter, et, comme il arrive à chaque homme au sommet de la vie, on cessera de croître : l'équilibre commencera, et peut-être la décroissance.

C'est alors que l'on connaîtra le devoir de transfigurer par la chasteté et par *l'innocence réparée* le dernier tiers de la vie, aussi bien que de maintenir le premier tiers dans la pureté angélique.

C'est alors que les lois catholiques sur le mariage apparaîtront comme la vérité même, comme la vraie vie sociale. On verra quelle chose sainte est la virginité, quelle chose sacrée est le mariage, quelle grande chose c'est de mettre un homme au monde, quelle divine chose c'est de sanctifier un homme, et comment l'homme est élevé au ciel dès cette vie, par le divin développement personnel intérieur que donne la chasteté.

S'élever au ciel est une parole que le genre humain comprendra lorsqu'il verra que la terre est par trop étroite.

Représentez-vous donc ce que sera l'esprit humain, où il se tournera, quand l'universelle préoccupation des peuples, de la science et de la politique sera celle-ci : Tout est rempli, la terre nous manque! Et les flots humains montent toujours! Sobriété croissante, voilà donc la justice, la vertu, la nécessité.

Mais quoi? l'homme voudra toujours croître en bonheur, et il aura raison. C'est alors qu'il sera démontré au monde entier : *que la plus grande partie de la félicité doit être recherchée dans l'âme, au for intérieur, et dans les joies de la conscience et de l'esprit.*

Mais les hommes veulent une félicité concrète, et les joies de la conscience et de l'esprit, si le sens de ces mots n'est bien pris, sont une ressource abstraite, dont

(l'humanité, toujours plus altérée à mesure que la lumière monte, ne peut se contenter.)

Mais si ces joies sont l'amour de Dieu et des âmes, du Dieu vivant, et riche, et infini dans les biens qu'il prodigue, l'amour des êtres personnels, immortels dans la vie et dans la beauté : ainsi alors l'humanité entière a trouvé son issue. Alors le cœur humain se demandera, comme je me le demande aujourd'hui, moi qui ai traversé le monde et la vie, par l'âge et par la réflexion, on se demandera s'il n'est pas quelque extension possible de cette vie courte et de ce petit monde : on regardera au ciel, au ciel visible et au ciel invisible ; on cherchera les liens vivants, les communications possibles de la terre à ce qui l'entoure : on cherchera, on trouvera.

Par les merveilleux développements des sciences de la lumière, on saura quelque chose peut-être de l'usage des étoiles, quelque chose de la vie actuelle, des destinées communes de l'univers entier, quelque chose de la vie intime du radieux soleil qui nous donne la fécondité.

Et qui sait si les autres mondes ne nous seront point une ressource ? qui sait tout ce que l'on peut tirer du soleil, et quel travail, un jour, l'homme peut faire à ses rayons?

Qui sait jusqu'à quel point le Christ saura multiplier les pains et surtout les rayons de l'Esprit, et si sa promesse était vaine quand il disait : « O Père, je dis ces choses au monde, afin qu'ils aient ma joie, ma joie pleine résidant en eux ! »

Qui sait l'espèce de toute-puissance que la prière pourra donner au genre humain, quand on dira : Jusqu'à présent nous n'avons point prié ! maintenant que notre terre n'est plus qu'un temple unique, où nous nous touchons tous, maintenant que nous sommes toujours assemblés, prions, afin que tous les cœurs se touchent, encore plus que les lieux, et que l'intensité de la vie des âmes, que leur divine vigueur, leur ardente prière continue, soient un soutien, une force morale et

même une force physique, et presque un aliment, pour les pauvres et les plus faibles.

Oui, le Seigneur a dit : « Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine. »

Demandons la joie pleine.

Et qui sait si le grand effet de cette prière, et ce don de joie pleine, ne consisteront pas à croire et à savoir que nous sommes tous, et pour toujours, une même vie, un même amour, comme le Père et le Fils sont un dans l'unité de l'amour éternel, et que chaque homme peut et doit dire avec le Christ : « O Père, je désire que là où je serai, tous ceux que vous m'avez donnés y soient aussi ! »

Qui sait, dis-je, si la joie pleine, la joie suprême du Saint-Esprit consolateur, ne consistera pas, dès cette vie même, dans la claire vue donnée au genre humain que cette prière est la vérité, que les hommes vivent et qu'ils vivront, dans ce lieu que le premier-né de la vie éternelle, Jésus-Christ, a promis, lorsqu'il quitta cette terre, d'aller nous préparer : « Je vais vous préparer le lieu ! »

Qui sait enfin si la science et la foi, et la révélation et la lumière de l'Esprit-Saint, ne nous montreront pas l'existence du ciel de l'immortalité, et sa nature et son rapport à l'univers, et si de vivantes relations, réelles et personnelles, naturelles ou surnaturelles, avec les immortels de l'autre vie, ne seront pas l'accomplissement de la grande joie !

Alors l'humanité pourra dire avec l'apôtre des nations : « Oui, tout est à nous, et le monde, et la vie, et la mort même, les choses présentes et les choses à venir : tout est à nous. »

Oui, nous sommes dans la vie, et nous y resterons !

Au fond, la grande terreur et la grande douleur, c'est la mort. La grande consolation sera donc l'immortalité manifeste.

Pourquoi la vue de l'immortalité ne nous serait-elle

pas donnée un jour, comme tous les jours nous avons la vue de la mort?

Mais quoi? est-ce que le fond même du christianisme n'est pas déjà cette vue de la vie éternelle, la vue du Christ ressuscité? N'est-ce pas ainsi que le Christ nous délivre? « En se montrant vivant, dit saint Paul, il met en liberté les hommes que la crainte de la mort faisait esclaves pendant la vie entière. »

Oui, j'ai cette espérance: oui, si l'humanité devient juste, si, dans la dernière phase de sa vie terrestre, elle renaît vraiment de l'Esprit, comme Dieu le veut, oui, je l'espère, il en sera ainsi. Et l'humanité, sur cette terre, finira comme un saint, dans la sérénité de la lumière, dans la joie du Christ.

Grâce à Dieu, tous les devoirs se touchent et rentrent l'un dans l'autre, et s'il est vrai que l'homme qui viole la loi en un point la viole en tous, il s'ensuit manifestement que celui qui l'observe en un point l'observe en tous. Que si, par l'éducation personnelle, vous avez fait grandir en vous l'être moral, si vraiment vous avez aidé, par votre effort libre, Dieu votre père à faire de vous l'homme qu'il voulait, il est clair que par cela même vous avez servi, non pas seulement la famille et la patrie, mais encore tout le genre humain.

Mais, s'il s'agit de la *science* du Devoir envers le genre humain, ici commence, pour la plupart des hommes, la plus ténébreuse ignorance. Ici se trouve un point obscur dans l'opinion publique de tous les peuples, et cette erreur fondamentale déverse ses ténèbres sur tout le reste, et rend comme impossible toute la science du Devoir.

De quoi s'agit-il donc? Il s'agit de l'aveuglement persistant avec lequel les peuples rejettent le beau mystère évangélique proclamé par saint Paul lorsqu'il dit : « Mystère du Christ, inconnu aux générations précédentes, aujourd'hui révélé. » Et quel est ce mystère? Le voici : « En Jésus-Christ, les nations sont cohéritières,

solidaires et incorporelles! » Elles sont les organes d'un même corps.

Et, parce que les nations n'ont pas su ou voulu comprendre ce seul point, elles continuent toutes et chacune, couvertes de sang et de larmes, à marcher dans l'ornière du vieux monde, guerres et révolutions, despotisme, anarchie, luxe et misère. Mars surtout est toujours debout, toujours armé, toujours souriant et glorieux, au milieu d'un nuage d'encens; toujours rassasié de victimes, chargé d'or, gorgé d'or, dévorant à lui seul, dans le vide de l'idole, la moitié de la substance des peuples. A lui, depuis longtemps déjà, la moitié de l'impôt chez tous les peuples. Mais aujourd'hui on propose de lui donner tout. A ce prix, il maintient et il maintiendra, dans l'Europe chrétienne, guerre étrangère, et guerre civile, despotisme et révolution, centralisation léthargique et paupérisme, décomposition sociale, abaissement des esprits et des cœurs.

Mais gloire à Dieu! L'heure est venue où il faut dire plus que jamais avec saint Paul : « Le mystère inconnu aux générations précédentes se révèle aujourd'hui. Les nations sont cohéritières, elles sont les organes d'un même corps, *concorporelles.* » Oui, c'est ici le solennel progrès de la science du Devoir. Toute la science, en effet, est vraiment dans cette loi, qui définit le rapport nécessaire, universel, résultant de la nature de l'homme et de la société : « Nous sommes les organes d'un même corps. » On le sait pour la famille et peut-être pour la patrie, mais on ne le croit pas de peuple à peuple, et la violation de la loi en ce point, la viole tout entière.

« Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux » : c'est la loi d'homme à homme.

Mais c'est aussi la loi de peuple à peuple. Voilà le mystère inconnu, voilà le point qui nous arrête. Le monde ne peut pas faire un pas de plus, l'Europe ne peut pas sortir de la crise où elle se débat aujourd'hui, tant qu'il n'y aura pas, dans l'esprit public, un *pro-*

gramme de justice compris de tous, fondé sur ce principe : les nations sont cohéritières, solidaires et incorporelles. Hommes et nations, vous êtes les organes d'un même corps.

Or voici, sans nul doute, les principes sur lesquels devra se former ce programme.

La patrie est sacrée comme la famille. Les nations sont voulues de Dieu ; chacune est un organe utile ou nécessaire. Supprimer une nation, c'est mutiler le corps humain. « Partager la France, disait un grand esprit, c'est vouloir supprimer une planète dans le système solaire. » Lorsque la France faillit périr sous Charles VII, Dieu intervint par notre vierge miraculeuse, Jeanne d'Arc, la plus noble peut-être et la plus glorieuse créature que notre belle France ait portée.

Et, puisque j'ai nommé une patrie bien-aimée, certes il est simple de dire que nous tous, ses enfants, nous donnerions notre vie pour elle. Et cela est beau, grand et vrai ! Pourquoi ? parce que la France est voulue de Dieu pour mener à son but le genre humain. Comme un homme meurt pour ses enfants, il meurt aussi pour la patrie, sa mère. Mais, je vous prie, la patrie d'autrui est-elle moins sacrée que la mienne ? Non, sans doute.

Voilà la question résolue. La patrie de tous sacrée. N'est-ce pas la Providence même qui a groupé et divisé les races, et distribué les nations dans le corps de l'humanité, comme la nature, dans le corps vivant, sépare et forme les organes ? La Genèse même l'entend ainsi, lorsqu'elle nous montre, dans le grand cantique de Moïse, « le Très Haut distinguant les nations, distribuant les fils d'Adam, *comptant* les peuples et fixant leurs limites ». Et dans le Nouveau Testament saint Paul introduit cette belle vérité en répétant les mêmes paroles : « Dieu définit les frontières des nations ; *definiens terminos habitationis eorum.* »

L'idée de patrie est une grande idée nécessaire, naturelle, providentielle, de tous les temps et de tous les lieux. L'antiquité en abusa et vécut dans l'égoïsme

national, exclusif et féroce. Mais voici que l'universalité du christianisme vient briser l'égoïsme de race. L'Évangile, pour cela, détruit-il l'idée de patrie?)

Le Christ, comme Bossuet en fait plusieurs fois la remarque, le Christ a aimé sa patrie. Cela suffit, c'est un sentiment immortel. Il a pleuré sur sa patrie et il est mort pour elle, comme l'Évangile le dit deux fois : « Il devait mourir pour son peuple ». *Jesus moriturus erat pro gente.* « Il est bon que cet homme meure pour tout le peuple. » L'Évangile, dont l'esprit est de ne rien détruire, mais de tout accomplir, l'Évangile, dis-je, entrant dans la famille, dans la patrie, comme dans chaque âme et dans le genre humain, sanctifie et bénit toutes ces choses. La famille existait, mais à peine. L'Évangile lui donne son honneur, son unité, sa consistance, sa sainteté. De même pour la patrie. Dirons-nous qu'il vient rendre absolument indestructibles et immortelles toutes les nations qu'il a touchées? Non, mais comme il en centuple la consistance, qu'il les bénit : *benedicendæ sunt in illo nationes*, et leur donne la sève du progrès, je ne vois plus pour les nations chrétiennes cette nécessité de mourir et cette inévitable décadence, si visible dans l'islamisme et dans l'antiquité.

De là l'épouvantable et sacrilège perversité de l'esprit de conquête entre peuples chrétiens. Tant que ce point ne sera pas compris, l'Europe n'entrera pas dans la justice et dans la paix. Dès qu'il sera compris, les grands progrès commenceront. Et certes il ne suffit pas d'éviter l'assassinat de peuple à peuple, il faut en outre, si les nations sont les organes d'un même corps, il faut qu'une vie libre et commune circule de l'une à l'autre. Mais la providentielle et vivifiante communion des peuples se fait d'elle-même, dès qu'on cesse de les séparer par le fer et le feu. Aussitôt tous reprennent leur union, et chacun reconquiert toutes ses forces, ses forces multipliées par celles de tous.

IX

LE COSMOS

Il faut lier la science du ciel à celle de l'âme.

Que ne savons-nous lire, dans l'univers visible, l'histoire de la vie invisible des âmes, et les lois de leurs destinées! Dieu nous met tout ce monde physique sous les yeux et déploie devant nous toute cette belle poésie, pour nous apprendre à lire. Lire, n'est-ce pas remonter au sens par la forme des caractères? Mais quel est donc le sens du livre de la nature? Ce sens, c'est Dieu, c'est l'âme et le rapport de l'âme à Dieu.

Or, la science, par ses admirables progrès, commence à mieux décrire la forme des caractères. Quand saura-t-elle en découvrir le sens moral et intellectuel, et y trouver l'histoire de l'intelligence, et l'histoire de la liberté?

Quels sont, dans l'univers physique, les caractères dont la forme nous soit bien connue, et quelles sont ces grandes lettres dont Fénelon disait : « Elles sont trop grandes; nous n'en voyons que des parties, et non la forme entière »? Ces grandes lettres sont les corps célestes et leurs orbites. Or, aujourd'hui nous connaissons assez leurs formes. Nous pourrions y trouver du sens. Mais où sont les esprits qui croient à cette lecture? Non seulement la science moderne ne sait pas encore lire, mais elle ne croit pas même que le livre ait un sens!

Pour moi, j'avoue que depuis ma jeunesse, depuis qu'il m'a été donné de connaître la forme matérielle des cieux, cette forme, dans ses détails, semble vouloir me montrer un sens, ou du moins elle excite mon esprit par mille questions inévitables.

Par exemple, que signifie cette dispersion des mondes loin du centre de gravité commun? Pourquoi tous ces mondes dispersés ne savent-ils rien les uns des autres?

Qu'est-ce que cette nuit générale qui les enveloppe tous? Car il fait nuit dans l'ensemble du ciel, et les soleils sont des gouttes de lumière sur la nuit. Pourquoi ne fait-il jour que très près des soleils, et pourquoi la nuit règne-t-elle dans tout l'espace créé?

Toutefois, ces points de lumière dispersés donnent, à petites distances, un jour partiel.

Et ces points lumineux, qui sont aussi des forces, retiennent des mondes dans leur lumière. Chacun d'eux est comme un centre d'action lumineuse, fécondatrice et directrice, s'exerçant sur un groupe de mondes.

Mais pourquoi aucun de ces mondes n'est-il en repos? Pourquoi tous marchent-ils dans une inquiète mobilité autour des centres d'où leur vient la lumière?

Pourquoi, si nous en jugeons par le groupe dont nous faisons partie, et dont notre soleil est le centre, n'y a-t-il autour d'un soleil qu'un petit nombre de mondes solides, de forme stable, capables de porter la vie? Et pourquoi des milliers d'astres inconsistants, plus vagues et plus légers que les nuages, plus dispersés que l'écume des flots, voguent-ils autour des centres lumineux qui ne peuvent pas les vivifier? Pourquoi ces multitudes informes, stériles, incapables de persistance, d'ordre et de stabilité? Que sont-elles et pourquoi sont-elles? Qu'est-ce que cette prodigieuse excentricité qui tantôt précipite ces astres sur le centre, où ils sont brûlés, et puis les laisse fuir aussitôt à d'énormes distances, où ils vont s'effacer dans la nuit? Du reste, je remarque avec joie, sans trop savoir pourquoi, que ces

astres ne sont qu'une écume, et n'ont pas, tous ensemble, le poids d'un seul monde habitable.

Quant au petit nombre de globes consistants, organisés, propres à supporter la vie, qu'est-ce que cette hiérarchie systématique des distances qui les éloigne du foyer général de l'attraction et de la lumière? Pourquoi tous ont-ils quelque excentricité dans leur course? Pourquoi les mondes s'approchent-ils et s'éloignent-ils périodiquement du centre qui leur envoie la vie, et pourquoi leur distance à la lumière ne cesse-t-elle pas de varier ?

Pourquoi les mondes ne reçoivent-ils qu'une si faible partie du rayonnement total de leur soleil? Pourquoi ne reçoivent-ils ce rayonnement, déjà partiel, que sur une seule moitié d'eux-mêmes, sur un seul hémisphère à la fois? Pourquoi toujours un hémisphère entier est-il dans l'ombre? J'en vois la cause physique, mais que signifie ce symbole? Pourquoi l'hémisphère éclairé ne reçoit-il des rayons pleins, des rayons droits que sur un point unique de sa surface? Pourquoi tout autre point n'est-il jamais frappé que d'un rayon oblique? Et pourquoi cette surface, toujours mobile, ne permet-elle au point pleinement éclairé de recevoir le rayon droit qu'un seul instant? Pourquoi l'état lumineux de tout point varie-t-il à tous les instants?

Ainsi, ce peu de lumière et de chaleur que, dans l'espace immense, donne chaque soleil, les mondes qui entourent ce soleil ne la boivent pas entière. Pourquoi cela? Un seul point de chaque monde, à la fois, en boit un rayon plein dans un instant qui passe. Il faut un jour entier, c'est-à-dire toute une période de la vie sur elle-même, pour que le monde entier en reçoive quelque chose : et il faut une année, c'est-à-dire toute une période autour du foyer de la vie, pour qu'un monde parcoure point par point, non pas l'ensemble des aspects possibles autour du foyer de la vie, mais une circonférence, une ligne, image partielle et pâle et successive du rayonnement total.

Ainsi jamais de plénitude ni de présent. Le monde toujours dans la lumière partielle, toujours mobile entre l'avenir et le passé, le monde cherche et regrette toujours. Tout point regrette incessamment son maximum de lumière et le poursuit, et en obtient, après chaque période, une faible et fugitive image, un éclair sans durée, image insaisissable d'un point de l'éternel présent.

En outre, le monde a beau courir et circuler à distance de son centre, et ajouter les jours aux jours, les années aux années : rien de nouveau n'en sortira ; rien de nouveau sous le soleil. Au lieu de circuler et de courir, s'il lui était donné de s'approcher du centre, de diminuer sa distance par une attraction plus puissante, l'état de la vie changerait. La marche deviendrait plus rapide, les périodes plus courtes, la chaleur plus ardente et la lumière plus vive. Les moissons deviendraient plus belles, et se succéderaient plus vite, puisque l'année serait plus courte sous un soleil plus chaud. Pourquoi les mondes ne se rapprochent-ils pas du centre de la vie?

Je ne vois partout qu'inquiétude, mobilité, recherche, privation, séparation, exil partout. Les mondes sont loin les uns des autres et ne se connaissent pas. Les mondes sont séparés du centre qui les éclaire, et n'en reçoivent que de faibles et de lointains rayons, toujours partiels et passagers. De plus, chaque monde ne possède ses propres richesses et la totalité de sa lumière possible que peu à peu, par parties, successivement, avec le temps et à travers l'espace. Les richesses possibles d'un monde, déjà partielles, sont elles-mêmes dispersées dans l'espace et le temps, et ne s'obtiennent qu'après mille mouvements autour du centre propre, qu'après un long circuit autour du centre qui les donne. De sorte que chaque monde est comme éloigné de lui-même en même temps que des autres mondes, et du centre commun des mondes.

Ne serait-ce pas là l'image des âmes et la peinture

fidèle, détaillée, riche en profonds enseignements, de l'état des esprits et des cœurs?

La vie présente est-elle la lumière pleine ou le crépuscule de la vie? Notre cœur est-il stable? A-t-il toute la chaleur et toute la vie possibles? A-t-il toute la chaleur et toute la vie dont il serait capable? L'esprit a-t-il toute sa lumière? A-t-il à chaque instant toute celle qu'il peut avoir? Voit-il ensemble toutes les choses qu'il peut voir, qu'il a vues et verra? Le cœur a-t-il jamais en lui l'ensemble de ses affections? Les a-t-il mieux que notre esprit l'ensemble de ses lumières? Pour contempler la vérité que notre esprit peut contempler, dit saint Thomas d'Aquin, il faut le transformer, et guérir deux difformités, celle qui divise l'esprit dans la multiplicité extérieure, et celle qui le rend successif dans la course du raisonnement. N'y a-t-il pas des difformités analogues à vaincre pour le cœur, afin qu'il vienne à posséder ensemble tout l'amour qu'il peut posséder?

D'où viennent donc aux esprits et aux cœurs ces difformités de dispersion, de morcellement, de course inquiète et de passage continuel d'un point à l'autre, sinon de la distance qui les sépare du centre de la vie, qui est Dieu : distance qui, séparant les âmes de Dieu, les sépare en même temps des autres âmes, et les sépare d'elles-mêmes. (Les mondes, fatalement tenus dans leurs orbites, ne peuvent franchir ni diminuer leur distance.) Mais les âmes libres ne peuvent-elles pas se rapprocher? Est-il fatalement vrai, comme le disent deux grands observateurs de l'âme, que « les âmes même les plus parfaites ne font guère que tournoyer autour d'elles-mêmes, sans avancer vers Dieu »? Tout en tournoyant sur elles-mêmes, comme notre terre, n'ont-elles pas de libres élans d'attraction qui les rapprochent du centre? Ne peuvent-elles, en s'approchant ainsi, rendre leurs mouvements plus vifs, leurs périodes plus courtes, leur lumière plus intense, leur vie plus pleine, leurs années plus fécondes, leurs moissons plus

fréquentes et plus riches? Et ne peuvent-elles enfin, supprimant toute distance, s'unir au centre de la vie : et alors, cessant de vivre par le dehors, posséder la lumière en soi? Ne plus chercher, ne plus courir, ne plus attendre, ne plus aller sans cesse vers un avenir qu'on n'a pas, en laissant un passé qui s'oublie, à travers un présent qui n'est plus : sortir de la vicissitude des nuits, des jours, des heures et des saisons, et vivre enfin dans l'éternel présent : avoir en soi la vie et la lumière, non plus partielle, non plus oblique, mais pleine : boire la vie dans sa source, sans en rien dérober à autrui, n'est-ce pas là notre terme idéal?

Mais cherchons à mieux lire et à résoudre au moins quelques-unes des questions posées. Pour cela secouons d'abord la ténébreuse tristesse, l'ingrate défiance, qui pèsent sur tous les cœurs. Si nous voyons parmi les astres tant de nuit, tant de froid, tant d'inquiétude, tant de vicissitudes (1) et tant d'hivers, n'écoutons pas uniquement l'impression de nos sens : mais, par notre raison et notre foi, bien assurés que l'univers visible est une demeure providentielle où Dieu place ses enfants, et que ses mains ont préparée pour l'éducation des esprits, ne craignons pas de regarder les choses en face, d'interroger et de chercher. Peut-être un sens sublime, d'admirables lumières sortiront de l'obscurité des énigmes les plus effrayantes.

Sans doute, je suis tristement étonné, en contemplant ce morcellement des mondes, cette immensité de la nuit, ce froid de l'espace et cette mobilité des globes dans ces éloignements de leurs soleils, et puis la souffrance et la mort de tous les êtres. Mais d'abord n'est-il pas nécessaire que l'être créé, l'être qui n'était pas, s'avance de la nuit du non-être à la lumière d'une vie toujours plus abondante? Le créé ne peut commencer que par la nuit. C'est l'un des sens de l'antique parole : « Du soir et du matin, Dieu fit le premier jour. » Puis, n'est-il pas nécessaire que l'être libre, en qui Dieu n'est pas seul acteur, mais qui doit agir par lui-même, choisir la vie et

(1) Vicissitude : révolution par laquelle des choses très

non la mort, et avancer vers la vie croissante, n'est-il pas nécessaire qu'un tel être, pour l'éducation de sa force, de sa raison et de sa liberté, lise dans la création et sente dans toute sa vie les grandes lois de la vie, de la mort, de la croissance et du progrès?

Il faut d'abord que l'esprit libre soit amorcé par des gouttes de lumière, comme les lèvres du nouveau-né par les gouttes du lait maternel. Les soleils sont ces gouttes de lumière, et quand le nôtre se lève et monte, nous pénètre et nous investit pour quelques heures de sa splendeur et de sa force, c'est une goutte de la vie sous la forme la plus saisissable, qui vient nous exciter. Puis cet excitateur, qui nous fait sentir notre vie, et nous donne nous-même à nous-même, se retire bientôt, pour nous montrer que la vie n'est pas nous. Et il commence alors à nous apprendre qu'il ne faut point rester en soi, mais aller de soi-même à la vie, toujours sortir de soi, toujours passer à Dieu.

Il est donc bon que le soleil s'efface, que la vie trop ardente, trop présente, se retire, et nous laisse seuls dans nos ténèbres, notre faiblesse et notre humilité. L'autre face de la vie mortelle, sa face nocturne, vient alors nous instruire à son tour, et nous montrer, d'un même aspect, la petitesse de ce que nous sommes et la grandeur de ce qui n'est pas nous. On voyait la beauté de la vie, et l'on en sentait la saveur: mais il faut en sentir les bornes en face de l'infini dont le ciel de la nuit nous vient offrir l'image.

✓ Mais cette grandeur de l'univers ne se montre dans ce miroir qu'obscurément, pour nous apprendre que la vie créée n'est encore qu'à son crépuscule. Il fait presque encore nuit dans l'ensemble de la création, comme dans l'esprit du genre humain sur notre terre. La création entière ne fait que s'éveiller, et les autres, selon la parole inspirée, sont tous encore les astres du matin.

Et vous aussi, mon âme, vous n'êtes qu'un astre du matin. Vous ne faites que de naître. Vous avez à grandir beaucoup. Offrez à Dieu, pour avancer et grandir en lui,

offrez-lui votre sacrifice du matin. (Voyez vos bornes, votre faiblesse et votre obscurité.) Sacrifiez ces ténèbres à une lumière plus grande, et ces bornes à une vie plus large. Cette vie, Dieu veut vous la donner, si vous sortez de vous, si vous passez de vous à lui.

Ici est le fondamental procédé de la vie, la loi même de la vie. Et c'est cette loi que nous force à comprendre, ou du moins à sentir et presque à pratiquer, l'inévitable loi de la vicissitude qui constitue la forme du monde présent. Le jour, la nuit, le jour qui monte et redescend, le soleil qui s'éloigne et revient, et le froid de l'hiver, et l'ardeur de l'été, et la saison qui vivifie, et celle qui donne la mort, tous ces grands faits de la vie sidérale qui nous sont imposés, nous annoncent notre loi et nous y soumettent par la force. Notre loi, c'est le sacrifice. C'est le sacrifice qu'ils enseignent, et aussi qu'ils exigent.

L'être créé doit savoir mourir pour renaître. Il doit savoir sortir de soi, pour avancer en Dieu. Il faut que l'âme sache tolérer la nuit, le froid, la mort, la vue de son propre néant, et qu'elle apprenne à en sortir volontairement en s'appuyant, hors d'elle-même et plus haut, sur une vie plus grande et meilleure.

Oui, le mouvement même des astres, par ses périodes, nous excite à la vie pour nous, puis nous détourne de la vie pour nous, et nous pousse à la vie pour Dieu. Et je crois lire, dans ce que j'aperçois au ciel, la doctrine même des maîtres de l'âme qui me disent : « La vie chrétienne a deux parties, la mort et la vie, et la première sert de fondement à la seconde ».

Mais, en même temps que la vie des astres me force à traverser ces vicissitudes nécessaires à mon éducation, les astres m'enseignent aussi la loi de ces vicissitudes, leur progrès et leur terme. Il ne faut donc pas suivre seulement le livre de la nature dans ses impressions nécessaires : il faut encore le lire avec science et raison, pour en suivre avec liberté les préceptes.

Mais ici, je l'avoue, je n'avance qu'avec crainte. Qui

me suivra dans cette lecture? Qui me croira? On ne sait pas comprendre, et l'on ne veut pas croire. Qu'allez-vous chercher dans les astres? me dira-t-on. Et quel rapport le ciel physique a-t-il avec nos âmes?

Par cette question on peut éteindre la sainte curiosité, et la respectueuse intelligence du livre de Dieu. Cependant ni la divine Écriture inspirée, ni le génie, ne ✓ nous tiennent ce langage. Le prophète, en parlant des célestes occupations de l'âme, s'écrie : « Seigneur, je contemplerai votre ciel : le soleil, les étoiles que vous avez créées ». Il dit ailleurs : « Les étoiles sont en votre présence, Seigneur, et tressaillent de joie en brillant devant vous ». Ailleurs : « Vous avez placé, ô Dieu! votre tabernacle dans le soleil! » Ailleurs encore : « Les cieux parlent de votre gloire et la racontent ».

Mais, en outre, depuis que Dieu a suscité, dans ces derniers siècles, un contemplateur de son œuvre, Képler, et créé dans l'esprit humain la science du ciel visible; depuis que les formes et les lois de ce ciel ont été démontrées à l'homme, et que la science et la raison y ont découvert des beautés, des grandeurs que nos sens ne soupçonnaient pas; depuis ce temps, comment ne voit-on pas que ce spectacle merveilleux doit s'emparer de l'esprit humain, et se mêler de plus en plus à sa poésie, à sa science et à toutes ses contemplations?

Se peut-il que l'astronomie continue, comme on s'en plaint, « à s'isoler dans la mécanique et la géométrie, et à ne nous montrer que des pierres en mouvement, pendant que la science de l'âme, s'isolant à son tour, dans une spiritualité abstraite, parle de l'étendue avec la même indifférence que si l'univers était vide »? N'est-il pas temps que la grande science du ciel visible se lie enfin à la science de Dieu, à celle de l'âme, à la science du ciel des idées? Pour nous, depuis de longues années, nous le croyons, et souvent nous nous efforçons d'atteindre à quelques points utiles de cette science comparée.

Dans la méditation religieuse, les maîtres de la vie

intérieure conseillent de *commencer par construire le lieu*, c'est le terme. Par exemple, disent-ils, représentez-vous Bethléem, ou Jérusalem, ou la montagne des Oliviers, ou le Calvaire : voyez vivre et mourir Jésus, afin d'apprendre à vivre, à mourir avec lui. Eh bien, en coûtera-t il davantage à la pensée de se représenter le Calvaire et la croix sur le globe, sur le globe couvert d'hommes couchés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, sur le globe voguant dans la nuit du ciel, sous les étoiles, comme un navire en marche!

C'est là, nous l'avouons, le lieu habituel de notre méditation. Et que nous montre ce spectacle? Essayons de le dire.

En contemplant, par les yeux de l'esprit, ce beau vaisseau qui est la terre, je vois d'abord que nous sommes en marche. Mais je ne sais où tend la marche, et dans quel port elle doit s'arrêter. Y a-t-il un pilote? Ce pilote n'est-il pas Jésus-Christ? Mais lui, à qui tout pouvoir est donné au ciel et en la terre, où conduit il notre navire?

Je me demande aussi pourquoi notre navire tourne autour du soleil comme autour d'une île de lumière. Et en même temps, je m'aperçois que le vaisseau qui nous emporte ne vogue pas seul. J'en vois sept autres, presque tous plus grands que le nôtre, qui tous voguent avec nous dans le même sens, et dans un ordre régulier, et à des distances mesurées, comme une flotte en bon ordre commandée par un chef unique. Le céleste océan qui nous porte est si parfaitement délicat que le mouvement de chaque navire influe sur les mouvements de tous, et cependant nous sommes si loin qu'à peine si nous pouvons nous voir. Mais que portent donc ces navires? Comment leur sort se lie-t-il au nôtre? Le pilote y va-t-il aussi? Vient-il de l'île qui nous attire? Cette île est-elle le port?

Souvent, je serais tenté de le croire. Et cependant je crois savoir aussi que ce centre de lumière et de force n'est lui-même qu'un navire énorme qui nous emporte

par sa puissance à travers le céleste océan. Et ce grand navire à son tour n'est pas seul : il fait partie d'une flotte immense, aussi nombreuse que les étoiles, car chaque étoile est un soleil, et toutes ensemble sont la grande flotte; à moins pourtant que ces grands corps, si puissants et si lumineux, ne soient que des machines de feu, qui emportent à travers le ciel des flottes pareilles à celles dont notre terre est un vaisseau. Je ne sais pas ce qui en est. Ce que je sais, c'est que ce spectacle m'émeut et semble vouloir m'éclairer. Je contemple avec transport l'œuvre de Dieu, et il me semble qu'en étudiant le séjour des âmes, ou plutôt la demeure mobile et flottante qui emporte notre humanité, et où nous sommes attachés pour vivre, agir, chercher, regarder, espérer et aimer, il me semble que je vais trouver quelques indices des devoirs et des destinées de mon âme. Je les verrai dans ces conditions nécessaires qui me sont faites, dans la frêle machine qui me porte, dans sa mobilité, dans ses rapports intimes aux autres vaisseaux de la flotte, dans son inévitable attache au corps immense qui nous entraîne, dans le rôle prodigieux du corps central d'où nous vient la lumière, la vie, et les aliments de la vie.

Cherchons donc et soyons attentifs.

Eh bien, que sais-je encore de notre marche et de nos relations? Je sais que notre moteur central marche aussi, comme tous les autres centres de la lumière qui brillent au loin. Toute cette innombrable pléiade tourne aussi sur elle-même autour d'un invisible centre de gravité, et ce centre, à son tour, se déplace et emporte le tout dans l'insondable espace.

Mais voici un bien autre prodige : c'est que l'innombrable pléiade, composée de toutes les étoiles que nous voyons au ciel, tant de celles qui scintillent et semblent nous adresser de continuels signaux, que de celles qui paraissent immobiles dans le profond éloignement de notre voie lactée, toute cette pléiade à son tour n'est pas seule. Je vois d'autres pléiades pareilles, immensé-

ment éloignées de la nôtre, composées de millions de soleils, dont l'ensemble n'offre à nos yeux qu'une imperceptible tache dans le ciel. Il y en a des multitudes : et ces pléiades aussi sont en mouvement, et voguent comme nous. Tout cela marche, tout cela roule en tourbillons qui s'enveloppent les uns les autres, tout cela vit dans la vicissitude de continuelles révolutions. Et, sur les mondes que nous connaissons, sur celui que nous habitons, ces périodes font le jour et la nuit et la succession des saisons, et signifient et même produisent ces deux fondamentales opérations de la nature, la vie, la mort, ces deux extrêmes que tous les êtres poursuivent et fuient, et qui forment comme la succession des flots qui nous emportent.

Je ne vois donc jusqu'à présent qu'une course et une agitation sans fin. Je n'aperçois ni port, ni continent, ni séjour stable. Et je ne puis m'empêcher de répéter cette poésie :

Soleils, mondes errants qui voguez avec nous,
Dites, s'il vous l'a dit, où donc allons-nous tous?
Quel est le port céleste où son souffle nous guide?
Quel terme assigna-t-il à notre vol rapide?
Allons-nous sur des bords de silence et de deuil,
Échouant dans la nuit sur quelque vaste écueil,
Semer l'immensité des débris du naufrage?
Ou, conduits par sa main sur un brillant rivage
Et sur l'ancre éternelle à jamais affermis,
Dans un golfe du ciel aborder endormis?

Mais quoi! dans ces demeures voyageuses qu'habitent les âmes, — les âmes plus voyageuses encore, par l'inquiétude, le désir, l'espérance et le besoin du but et du repos, — dans ces demeures flottantes, y a-t-il des naufrages? Avons-nous des exemples de navires perdus? Oui, des étoiles ont disparu. Sont-elles brisées? Ces feux immenses ont-ils fait éclater le vaisseau? Nous ne savons. Mais nous savons du moins qu'elles sont éteintes, et que si elles entraînaient une flotte comme la nôtre, dont elles étaient la force, la lumière et la vie, cette

flotte entière est livrée aux ténèbres, au froid et à la mort. La vie a dû cesser partout. Ces globes déserts ne portent plus que les débris de races éteintes.

Ce n'est pas tout. Dans notre propre flotte, il semble qu'il y a déjà un naufrage. Qu'est-ce que ces débris que nous voyons flotter au delà du vaisseau que nous avons appelé Mars? Chaque jour, ceux qui observent le ciel découvrent, comme après un naufrage, quelques débris nouveaux. Nous ne sommes pas certains que ce soient des débris : ce pourraient être des nacelles qui voguent avec la flotte. Cependant il se peut que le feu intérieur de ce globe ait éclaté, et ait fait voler en morceaux un des vaisseaux qui voguaient avec nous.

En sera-t-il ainsi de notre terre, demain, ou bien dans quelques siècles? Ou bien en sera-t-il ainsi de notre grand moteur et illuminateur central? Ou bien perdra-t-il seulement sa lumière et tomberons-nous dans la mort par la congélation et par la faim?

√ O Dieu, ô divin Pilote qui connaissez cet océan, qu'est-ce que tout cela? N'y a-t-il pas de terre où l'on demeure et où l'on vive? N'y a-t-il donc que des navires qui passent, et dans ces navires mêmes, des existences qui naissent et meurent, des âmes qui, unies à des corps, paraissent et disparaissent aux yeux, avec les corps qui passent et se corrompent?

Il est certain, divin Pilote, que vous êtes venu dire ce qu'est la mort. Peu d'âmes veulent le comprendre, mais cependant vous l'avez dit. Voici le lieu où vous avez affronté la mort, et pour la faire connaître, et pour la vaincre, et pour la transformer en source de vie. Nous direz-vous aussi ce qu'est tout ce passage, cette immense traversée et son but? Vous avez dit que notre race ne passera pas toujours de la vie à la mort, mais s'arrêtera dans la vie. Eh bien, y a-t-il donc une terre pour la vie stable, sans vicissitude et sans fin? Tout ce que j'aperçois ne semble fait que pour passer, passer encore : tout ce que je vois n'est fait que pour la mort et la génération. Où est le lieu de la vie pleine?

Je l'avoue, lorsque dans ma jeunesse j'ai vu la mort, lorsque j'ai vu finir et disparaître ceux que j'aimais, lorsqu'à cette vue vous m'avez fait sentir que mon heure sonnerait aussi, et celle de tous les vivants aujourd'hui, et que cette heure viendrait bientôt : lorsque j'ai vu les hommes si dispersés, plus encore par le mal que par le temps et par l'espace : lorsque j'ai vu l'amour finir, et la lumière flotter si faible et incertaine sur les esprits : lorsqu'enfin j'ai senti mon âme vivre d'une vie partielle, si étroite et si successive, et courant si vite à son terme : alors, au milieu de cette incorrigible mobilité, de cette épouvantable dispersion, j'ai été saisi de terreur. Pendant longtemps, je ne comprenais la vie à venir que comme un vide, et l'immortalité comme une ombre de la vie présente. Le pâle séjour des ombres, l'intolérable inanité d'un ciel et d'une éternité sans corps, ni monde visible, ne me semblait qu'un calque froid, qu'un souvenir abstrait de la vie passagère, mais sensible et palpable du monde présent. Mais quand est-ce que mon cœur, ma foi, mon imagination et ma raison ont trouvé quelque repos, quelque espérance? Ce fut le jour où il me fut donné de méditer le spectacle du ciel visible, et d'étudier la vie mobile des flottes et des pléiades célestes à la lumière de vos doctrines, divin Pilote, à la lumière de ces paroles de la vie éternelle que vous nous avez apportées. Ce fut le jour où mes yeux s'ouvrirent sur le sens de la sainte Écriture, de l'étonnante épître de saint Paul au peuple de Dieu dispersé, sens qui peut se renfermer tout entier dans ce seul mot du texte divin : « La fin de la mobilité (*mobilium translationem*). » Ce sens n'est que le commentaire de ces simples paroles sorties de votre bouche : « Je vais vous préparer le lieu ! » Eh quoi! divin Pilote, qui êtes venu et qui vous êtes rendu visible pour nous montrer la route dans cette immensité où je ne puis ni voir ni concevoir aucun lieu stable, vous allez préparer le lieu? Vous le dites, vous le répétez! « Je vais vous préparer le lieu, et quand je vous aurai préparé le lieu, je revien-

drai, et je vous prendrai avec moi, afin que là où je serai vous y soyez aussi ! » Oui, il fallait que cette parole fût dite, car il n'y a pas d'autre consolation ! Quand je vois passer tous les hommes comme les flots d'une rivière, et tous les mondes comme des vaisseaux qui courent, quand je me sens passer moi-même, il me faut l'espérance d'un but, d'une terre, d'une demeure stable, d'une patrie, d'une cité de paix. Ceci est nécessaire à l'esprit et au cœur de l'homme. Aussi vous l'avez dit : « Je vais vous préparer le lieu », le lieu de la vie stable, de l'immortalité, de la joie pleine, de la paix, de l'amour sans bornes [1].

Mais quand sera-ce, Seigneur? Où cela? Et comment?

1. Il faut lire tout le livre du *Lieu de l'immortalité* pour comprendre le parti que le P. Gratry, guidé par sa méthode de la science comparée, a su tirer des belles découvertes de l'astronomie. Le premier, croyons-nous, il a montré qu'il y a de la morale jusque dans la géométrie, dans la mécanique vivante des cieux. Le premier il a su donner un sens littéral nouveau aux textes anciens des psaumes en utilisant à cet effet les découvertes du télescope.

X

HARMONIES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

> Aimons-nous les uns les autres, et nos esprits sauront s'unir, et formeront faisceau dans l'unité du vrai.

Ah! que ne puis-je écrire avec des larmes, avec du feu, avec des harmonies ou avec des parfums, afin d'atteindre toutes les âmes, et d'éclairer doucement les humbles cœurs qui ne savent pas penser, et de transformer dans les larmes (les grands esprits qui ne savent que penser!)

La science, sauf certaines théories terminées, traverse une de ces époques de surcharge où les données abondent, mais où leur emploi fait défaut; où, comme aujourd'hui même en histoire, la masse des faits est presque impénétrable à la lumière, où la pensée n'a que trop d'aliments, mais pas assez de mouvement; où l'esprit porte tout et ne pénètre rien; où l'intelligence encombrée languit, et s'affaisse dans un embonpoint sans vigueur et dans une plénitude sans liberté, comme quand dans notre corps la vie manque d'air et étouffe dans le sang. Dans ces époques de défrichement, les sciences, comme toutes les colonies nouvelles, sont longtemps pour un peuple une charge plutôt qu'une force. (Qui ne sait qu'il y a une manière de lire les livres

qui fatigue et qui n'éclaire pas? C'est celle où l'esprit parcourt tout sans se fixer à rien. La même manière de lire le livre de la nature, et cette manière est maintenant la nôtre, fatigue, énerve la pensée. On lit beaucoup et mal : on accumule, je le sais, des matériaux que le génie pénétrera un jour : en attendant, le nombre et la diversité des faits dispersent l'esprit, et la poussière des détails l'aveugle. Ce n'est pas là saisir la vérité, agrandir son intelligence, fortifier sa raison.

Quand la plus haute tendance de la raison, la tendance religieuse, est entièrement exclue de tout ce qui veut paraître philosophique et scientifique : quand, à son tour, la philosophie demeure purement spéculative et ne prétend à nulle portée pratique, même la pratique de l'art logique : quand, dans sa spéculation, elle ne médite plus guère que son histoire et son passé ; quand elle vit séparée des sciences aussi bien que de la religion ; quand les sciences, à leur tour, renient absolument tout élément philosophique, et n'appellent de ce nom que les déductions immédiates des données empiriques ; quand elles sont isolées, sans lien, sans pénétration mutuelle, ayant chacune sa langue et son cantonnement ; quand, en un mot, l'esprit humain, loin de former faisceau, comme dans tous les grands siècles, est dispersé comme dans les décadences, je le demande, est-ce une glorieuse époque pour la raison?

Combien peu d'êtres raisonnables cultivent en eux le don sacré de la raison! La grande majorité cultive la terre; les autres ne cultivent rien. Dans l'humanité presque entière, la raison, ce talent sacré, confié de Dieu à tout homme venant en ce monde, reste stérile et enfouie.

Il y a, parmi les créatures de Dieu, des animaux qui s'agitent aux degrés inférieurs de la vie. Leur corps n'offre qu'une masse uniforme sans distinction d'or-

ganes. Chaque point représente aussi bien que tout autre les foyers essentiels de la vie, et en exerce vaguement et indifféremment toutes les fonctions. Point de cœur, point de cerveau distinct : tout est délayé dans la masse. Eh bien! telle est encore aujourd'hui, dans le monde, l'organisation intellectuelle des multitudes. La raison est en germe, mais non développée; elle est répandue dans la masse, mais sans organe central distinct; elle ne constitue pas, répétons-le, une force libre et un pouvoir indépendant; et les esprits sont comparables à ces organisations inférieures, dans l'échelle animale, qui n'ont pas de cerveau distinct.

Ceux mêmes qui pensent un peu régulièrement, pensent peu, et à peu près inutilement, parce qu'ils sont isolés, parce que chaque esprit ne voit que soi, et que l'union et l'association des forces intellectuelles sont encore à venir.

La sphère du monde intellectuel est encore habitée par le dehors; point par le centre où tous les rayons coïncident, mais seulement par la surface, où tous sont séparés; de sorte qu'il y a, dans le monde de la science et de la pensée, des régions séparées par l'espace, soumises à des cieux différents, parlant des langues diverses, et beaucoup plus inconnues l'une à l'autre que ne le sont entre eux les peuples de la terre. Chaque science a comme sa grande muraille, et aussi chaque esprit. L'unité de l'esprit humain est moindre que celle du globe.

Ruiner la raison, c'est défoncer le sol pour empêcher l'édifice religieux d'y tenir.

Il faut qu'on sache, car on l'oublie, qu'il y a dans le monde erreur et vérité, et que l'on peut distinguer l'une de l'autre; qu'il y a pour la pensée humaine une méthode vraie, c'est-à-dire des principes certains et des procédés légitimes; que ces principes, ces procédés ont été pra-

tiqués de tout temps, instinctivement par beaucoup d'hommes, et ont pu l'être, dans un certain sens, par tous les hommes; qu'ils ont été pratiqués avec quelque conscience et d'admirables résultats par les esprits philosophiques de tous les siècles : mais qu'ils ont été méconnus et violés par la critique aveugle, et par la pratique déréglée des sophistes de tous les temps; que la vraie méthode philosophique, sans être encore bien complètement décrite, s'est pourtant, dans la suite des siècles précisée et développée par le bonheur de ses applications, et la conscience toujours plus claire des grands esprits qui la mettaient en œuvre : mais qu'il existe une fausse méthode, et un procédé sophistique, qui n'a jamais cessé d'entraver la marche de la philosophie par son agitation perturbatrice, et que cette puissance de contradiction, toujours croissante, semble emprunter ses forces aux progrès mêmes de la vérité.

Il faut que la philosophie, science générale, sorte de son isolement, et qu'elle regarde en face les sciences spéciales qui la méprisent. Il faut, comme l'a dit un auteur judicieux, que la philosophie passe la frontière, qu'elle entre dans le domaine des sciences et s'en empare. Il est juste que toutes ces sciences qu'elle a créées lui soient soumises; ou plutôt il est juste que l'esprit humain ne soit pas plus longtemps partagé en régions inconnues l'une à l'autre, et que les sciences diverses reprennent leurs naturels rapports dans l'unité de la philosophie.

La raison est une force qui cherche son principe et sa fin. Or, la vérité est que le principe et la fin de la raison c'est Dieu. Le cœur de l'homme ne cherche pas Dieu plus incessamment que ne le cherche la raison. Seulement, dans cette poursuite, l'esprit, aussi bien que le cœur, peut prendre le change. Le cœur humain

prenant le change, c'est perversion morale. L'esprit humain prenant le change, c'est perversion intellectuelle, vice des sophistes.

Il faut pour notre salut, présent et futur, la foi dans l'ordre surnaturel.

A ce prix, la raison peut reprendre ses droits parmi nous; l'esprit peut être relevé et sauvé. A ce prix, nous pouvons encore voir s'accomplir quelque chose du grand mot de Leibniz : « Espérons qu'un temps viendra où les hommes se mettront plus à la raison qu'ils n'ont fait jusqu'ici! » Soutenus de Dieu, et vivant de foi, bien plus d'hommes parviendraient à dégager un peu leur âme et leur raison de cette masse de chair, et à vivre, pendant toute une carrière, de l'unique amour de la justice et de la vérité; plus d'hommes s'empareraient, avec conscience et avec puissance, des lettres, des sciences, de la philosophie, comme d'instruments sacrés, pour le bien de l'humanité, pour l'accroissement de la lumière, de la sagesse et de la dignité parmi les hommes, pour le progrès du monde vers Dieu.

Les philosophes en viennent aujourd'hui à comprendre que la volonté est la condition de l'intelligence; il faut que nous sachions aussi que la volonté dépravée est l'obstacle à la foi, et que la foi, offerte à tous, n'entre que dans ceux-là qui font tomber l'obstacle, par un assentiment libre d'intelligence et de volonté; acte de foi qui est un acte de souveraine vertu, qui fait l'œuvre de Dieu selon le mot de l'Évangile.

Il est des hommes qui meurent d'une faim plus déplorable encore que la faim corporelle; leurs âmes, pauvres et délaissées, refoulées et brisées, au jour où elles s'éveillent à l'intelligence, sentent en elles la faim de la justice et de la vérité; elles pressentent la lumière et l'amour, elles ne voient qu'égoïsme et ténèbres.

Pourquoi donc la loi de l'amour, que nul ne peut nier, serait-elle toujours proclamée sans jamais passer dans la vie?

C'est au nom de la science, de la raison, de la philosophie, que l'on nous écrase par la presse depuis un siècle, et que le venin de la science perverse, de la philosophie menteuse, atteint jusqu'aux extrémités du monde les lettrés et les illettrés, les esprits sans défense, et tous les commerçants de la raison, plus faciles encore à surprendre que les enfants. Or, c'est sur ce point même que Dieu, nous l'espérons, prépare un éclatant triomphe. Il prépare une manifestation de lumière chrétienne, de science et de raison chrétienne, de sagesse catholique, laquelle certainement éclipsera ces ténébreuses lueurs qui nous séduisent et nous égarent.

Que notre siècle se donne, pour l'amour de Dieu, au service des pauvres; il n'y aura bientôt plus de lutte contre la foi.

La prière est la respiration de l'âme en Dieu. L'âme prie longtemps sans le savoir. L'âme des enfants, dans leurs années pures, prie et contemple, sans réfléchir, avec la force et la grandeur de la simplicité.

Une vie bien ordonnée consacrerait tout son automne, tout l'automne de la vie, à Dieu surtout, à l'amour pur qui vient de Dieu, à la charité pour les hommes, au côté substantiel de la science, aux espérances précises du ciel, au recueillement vrai en Dieu, c'est-à-dire à cet unique travail que l'oracle imposait à Socrate dans sa prison, pendant les quelques jours qui le séparaient de la mort, lorsqu'il lui dit ce mot que nous ne savons pas traduire : *Ne faites plus que de la musique* ; mot qui doit signifier qu'il faut finir sa vie dans l'harmonie sacrée.

Travaillez à réunir la philosophie et la foi et vous travaillerez au salut du siècle.

Établir du silence dans son âme pour écouter en soi Dieu qui parle dans tous les hommes, surtout en ceux qui aiment la vérité; se dégager de ses passions, et se tenir au-dessus de son siècle pour être plus près de Dieu et du cœur de l'humanité; fuir la méditation oisive et l'illusion des contemplations paresseuses, en fixant par la plume les vérités qui se déploient dans l'âme, sous le souffle de Dieu, quand elle est pure et en repos; discipliner son corps, le pénétrer, le rapporter, comme un instrument, à son esprit et à son âme, pour que l'homme tout entier soit uni dans son œuvre; consacrer à la vérité tout son temps, aussi bien que l'homme tout entier, âme et corps; consacrer la journée entière, et ne pas mépriser la nuit même et le sommeil; consacrer le sommeil en consacrant le soir; préparer au sommeil sa tâche, et le faire travailler; fuir la dissipation qui interrompt l'esprit et qui l'éteint, pour trouver le repos qui le recueille et le féconde; pratiquer, dans la continuation de l'adoration intérieure, ce que pratiquent les germes, qui croissent et qui grandissent, soit que l'on veille ou que l'on dorme; parvenir à la vraie prière, où la voix infaillible de Dieu se fait entendre, où le contact de Dieu nous est donné, et où s'accomplit le mystère du rapport substantiel et vivant de l'âme à Dieu; puiser dans cette union à Dieu l'inspiration réelle, c'est-à-dire la résolution de devenir un ouvrier dans la moisson de Dieu; recevoir, dans cette inspiration et cette résolution, la connaissance des plaies de son âme et des souffrances du monde, la compassion pour ces souffrances et pour ces plaies, la force, la volonté de travailler à les guérir; voir et juger, dans cette lumière, la crise du présent siècle, qui est la question du Seigneur : « Pensez-vous que le Fils de l'homme trouve encore de la foi sur la terre? » apprendre ce que Dieu veut du cœur humain et de l'esprit humain sur la terre, et ce qu'il en exige pour leur donner ou leur laisser la foi; rentrer dans la voie, manifestement droite, du dernier grand siècle, qui allait à Dieu par la sainteté et par la science, et unissait, fécon-

dait, ou pour mieux dire, créait les sciences dans la lumière de Dieu : reprendre le faisceau, trop longtemps brisé, des grandes lignes de l'esprit humain ; créer ainsi cette science comparée qui sera celle du prochain grand siècle ; remonter de chaque ligne de la science au centre de la comparaison : y trouver Dieu partout et sa lumière vivante et régénératrice : faire redescendre cette lumière dans tous les canaux de la science, et dans toutes les fibres de l'esprit : délivrer, réchauffer les cœurs par cet influx nouveau ; et relever enfin, par une éducation plus lumineuse, les générations à venir : tel est l'ensemble des conseils qu'il faut donner, et du but qu'il faut proposer à celui qui veut être aujourd'hui disciple de Dieu.

Comprenez maintenant l'unité théorique, et le sens proprement scientifique de tout ceci.

Nous avons démontré ailleurs que le souverain procédé de la raison, celui qui donne la science, est un procédé qui mène, à partir de toute chose, à l'infini, à Dieu : et que ce procédé donne la science, précisément en tant qu'il mène à Dieu et aux idées éternelles qui sont Dieu. Vous avez compris que ce ne sont pas là seulement de poétiques assertions, mais bien des vérités logiques, précises et scientifiquement établies.

Mais ce procédé mène à Dieu, nous l'avons encore démontré, parce qu'il part de Dieu, c'est-à-dire du sens divin en nous, et d'un degré quelconque de foi en l'objet infini de ce sens ; et il y mène, en se servant de choses finies, l'âme et la nature, comme signes et comme images, pour expliquer ce sens obscur de l'infini que Dieu nous donne par son contact.

Donc la méthode pratique, pour aller à la science, consistera d'abord à développer en soi le sens divin ; en second lieu, à connaître son âme, à connaître la nature et ses lois, — ce qui renferme toutes les sciences partielles, — puis à remonter toujours, de notre âme, de tout état de l'âme, de toute science partielle, et de toute impression, jusqu'aux idées de Dieu et jusqu'au cœur de Dieu.

Oui, ceci est la méthode pratique pour arriver à la lumière : rappeler l'esprit à la lumière : unir son esprit à son cœur, son cœur à Dieu : et tout ramener, sans rien confondre, à cette unité intérieure qui est notre âme et Dieu.

Et l'homme arrivé là connaît la vie. Il sent et voit qu'aimer Dieu par-dessus toutes choses, aimer tous les hommes comme soi-même, donner son cœur, son âme, son esprit et ses forces pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, c'est la vie, c'est la loi, c'est le bonheur, la justice et la vérité.

Le royaume du ciel, c'est le but de la création, la fin dernière de tout l'ouvrage de Dieu. C'est ce règne suprême, éternel et parfait, qui doit venir après ces règnes passagers, marches du trône de Dieu.

Sur notre terre, « marchepied de Dieu », dit l'Évangile, après le long sommeil des deux règnes muets, rochers et plantes, est survenu le règne bruyant et mobile des êtres animés. Puis est venu le règne de l'homme intelligent et libre, mais luttant entre le bien et le mal, ténèbres et lumière : règne de guerre, qui a répandu bien du sang et fait verser beaucoup de larmes ! Maintenant vient le règne de Dieu. La justice et la vérité, la lumière et la paix vont régner. Dieu même, et les hommes ses enfants, vont gouverner la création. La terre va se peupler d'êtres nouveaux. Elle appartient aux hommes régénérés qui, par une seconde et plus haute naissance, libre et divine, sont devenus les fils de Dieu.

Si le moindre degré de l'union propage et multiplie le monde des vivants, l'union, la pénétration mutuelle des esprits, développés en lumière de sagesse, l'union, la pénétration mutuelle des fortes âmes, vivant vraiment en Dieu, sera-t-elle inféconde ? C'est cette divine fécondité qu'attend le genre humain pour s'élever et s'ennoblir moins lentement. Est-ce que la division intellec-

tuelle des sexes n'est pas l'un des fléaux de l'esprit humain? Est-ce que le sentiment sans lumière aurait tant d'égarements? Est-ce que la lumière sèche, abstraite et orgueilleuse, pourrait si facilement décomposer et pervertir l'esprit humain, si l'abrupte séparation des deux formes intellectuelles n'était pas l'une des traces de la chute, que l'Évangile n'a pas encore guérie? Est-ce que l'union divine et religieuse des âmes n'est pas elle-même la plus grande ressource du monde, ressource encore si peu connue? Est-ce qu'il n'y a pas peut-être une grande révélation sur l'avenir du monde dans ces paroles des Actes des Apôtres : « Et les Apôtres persévéraient dans la prière, comme une seule âme, avec les femmes et Marie, mère de Jésus; et c'est alors que tous ceux-là étant ensemble, en une seule âme et en un seul lieu », c'est alors que le Saint-Esprit descend sur le cénacle, et remplit chacune de ces âmes, et met sur chacune de ces têtes, d'homme et de femme, les flammes du Saint-Esprit. Et c'est alors qu'ils parlent toute langue humaine, et que le chœur apostolique se répand sur le monde entier.

Nous sommes dans la vie et nous y resterons! Oui, le royaume de Dieu est déjà au milieu de vous. Oui, la vie éternelle, l'éternelle société commence dès cette vie même, pour ceux qui croient, qui espèrent et qui aiment.

Oui, les morts ressuscitent. Rien n'est anéanti. Que veut dire anéantissement? Comprenez-vous ce mot? Y a-t-il un atome, un mouvement, une vibration lumineuse, électrique, ou autre, qui soit anéanti et ne dure pas toujours? Comment donc la personne humaine, amour intelligence et liberté, pourrait-elle être anéantie? D'abord, outre que le mot lui-même est dénué de tout sens scientifique, quelle laideur, ou plutôt quelle horreur, ne serait-ce point, dans l'œuvre de Dieu, que cette suppression des personnes, qui sont et qui veulent être? Y a-t-il quelque part un scribe assez inepte pour intro-

duire, au début d'un poème ou d'un conte, un personnage qui reste en route, qui n'aboutisse à rien? Or le poème de Dieu, le poème réel de la vie, est bien plus beau que tous les contes et que tous les poèmes. Quiconque y est introduit, y demeure. Et quiconque est une fois nommé et appelé par Dieu, subsiste aussi longtemps que l'œuvre entière de Dieu, ou plutôt que Dieu même. Dieu n'est pas Dieu des morts, mais des vivants. S'il a dit à Abraham : « Je suis ton Dieu », cette parole de Dieu est une force qui subsiste aussi longtemps que Dieu même. Dieu ne se dédit pas. Dieu vous a dit : Je suis ton Dieu. Cela suffit : Vous êtes et vous serez. L'homme ose bien dire : *Ce qui est écrit est écrit*, à plus forte raison, quand Dieu parle, *ce qui est dit est dit*. Les dernières profondeurs de la science sont ici.

Le poème de Dieu, comme tous les poèmes, a deux parties fondamentales et nécessaires : d'abord le drame, la lutte, l'incertitude, l'épreuve; puis le repos dans la victoire, et la stabilité dans le bonheur et dans l'amour. Mais les poètes, même les plus grands, ne savent développer que la première de ces parties, et ils s'arrêtent dès qu'ils touchent à l'autre. Au seuil de la seconde, qui est le but et la lumière de tous les drames, le poème cesse. Mais Dieu sait développer le tout. Il développe les deux phases de la vie qu'il donne : la lutte et puis le repos; le temps et puis l'éternité. Et la seconde partie est la plus belle et la plus longue, ou, pour mieux dire, la première court et passe, l'autre demeure. Et la loi des deux est la même : et la cause de la lutte, et la lumière qui mène au but, et la force qui dompte l'obstacle, et puis la récompense de la victoire, et la loi du bonheur, et la cause de la vie éternelle, tout cela est une seule et même chose : l'amour! Il n'y a qu'une seule loi qui renferme la loi et les prophètes, et le passé et l'avenir : l'amour, « tu aimeras Dieu souverainement et les hommes comme toi-même ».

Oui, l'amour en effet est la cause, la lumière, la force

et le but de la vie présente. C'est lui qui développe et multiplie le genre humain! L'amour a couvert d'hommes, cent fois renouvelés, tout notre globe. Et pendant toute cette marche des générations, et à mesure que les hommes mouraient, l'amour a été plus fort que la mort, et n'a cessé d'accroître le genre humain, malgré les coups si pressés de la faux qui moissonnait les hommes.

Mais après la résurrection, arrivés au repos, à la vie pleine, à la vie maîtresse de la mort, à l'amour plein et triomphant, alors « ils ne sont plus femmes et maris » : ils seront amants éternels! La force créatrice de l'amour n'agira plus pour multiplier ces pâles et stériles multitudes qui passent comme des nuées d'insectes : la force divine de l'amour agira pour maintenir dans la vie éternelle et développer dans la vie pleine, dans la beauté croissante et dans la gloire croissante, tous ceux qui s'aimeront, c'est-à-dire tous les êtres libres, vivants en Dieu. Et certes, c'est là surtout que l'amour est plus fort que la mort. C'est là que les merveilleux germes de beauté que je vois aujourd'hui entassés et pressés en des âmes qui, jamais ici-bas, ne porteront ni ces fleurs, ni ces fruits, c'est là que ces germes auront, pour développer leur richesse grandissante, l'éternité dans la lumière du ciel et dans l'ardeur de l'amour infini.

C'est alors que le cœur enfin libre, et dilaté enfin, pourra aimer comme le soleil rayonne, dans tous les sens. C'est alors que l'on ne sentira plus la contradiction des amours!

L'éternelle loi veut l'amour de Dieu par-dessus toute chose. Et elle veut que l'amour que j'ai pour mon prochain soit semblable à l'amour que j'ai pour Dieu; et elle veut que l'amour que j'ai pour moi soit semblable à celui que j'ai pour mon prochain, par conséquent semblable à celui que j'ai pour Dieu même. L'amour divin remplira tout, mais sans détruire la diversité des amours. Tout lui sera subordonné et tout sera d'accord

et harmonique en lui, et tout sera merveilleusement distinct dans cet accord! Les êtres ne seront jamais confondus ni en Dieu ni entre eux. Et les amours non plus ne seront jamais confondus. Nous aimerons chacun, et selon sa nature et selon sa gloire : car sa gloire sera son mérite.

Il n'y aura plus cette effroyable contradiction entre l'amour de soi et l'amour d'autrui, l'amour de soi et l'amour de Dieu, l'amour de l'homme et l'amour de la femme. La loi de contradiction des amours sera détruite. Les amours faux et venimeux seront détruits comme des serpents. Et les amours ne seront plus exclusifs l'un de l'autre, mais chaque amour distinct, comme chaque note dans un chant, sera multiplié dans sa beauté et sa félicité par l'harmonie de tous les autres.

L'âme alors aimera comme l'étoile qui brille, en tous sens et de tous ses rayons; rayons de toute splendeur, de toute nuance et de toute vertu; rayons de feu, de tendresse et de force!

Et la clef de tout cet édifice d'amour, c'est toujours le Verbe incarné. C'est lui qui, par son règne, doit maintenir cette harmonie, comme soleil central de chaque âme et de toutes les âmes (*et lucerna ejus est agnus*) : lui qui est à la fois Dieu et homme, et concilie ce fini et cet infini, et détruit l'égoïsme de la nature humaine dans l'union absolue à Dieu : lui « qui renverse », dit saint Paul, « la muraille de séparation », mais qui tient distinctes en lui les natures, puisqu'il est véritablement homme, fils de David, et véritablement Dieu, fils éternel du Père, en sorte que David doive adorer comme Dieu, et saluer comme son Seigneur, celui qui est son fils.

Oui, en lui toute nature est maintenue distincte. Corps humain, impliquant toute la vie des règnes inférieurs : âme humaine, raisonnable et libre, libre de liberté humaine, et raisonnable de raison humaine; toutes ces natures, tous ces degrés distincts, transfigurés, vivent en Lui, en Dieu, dans l'éternel accord! Et

lui, le Christ, qui est cette harmonie universelle, agit incessamment dans l'univers entier, pour vaincre tout ennemi, et pour transformer tout obstacle en marchepied, et pour transfigurer à son image l'homme et toute créature, et les réunir tous en Dieu, dans l'éternel accord et l'éternel amour.

Lorsque l'union s'opère entre natures diverses, ce dont la greffe offre l'image, quels fruits nouveaux et absolument supérieurs à la moindre des deux natures! Mais supposez l'union entre Dieu et la créature, supposez l'étincelle continue de Dieu à l'homme : alors transformation et vie surnaturelle, grâce, foi, gloire et vie éternelle.

Supposez que bientôt les hommes de cœur, tous les hommes doués de raison, en Europe, commencent à dire : « Il est temps que le paganisme finisse, que notre folle et désastreuse jeunesse rentre dans l'ordre, que notre âge de raison commence, que la justice se fasse. Jamais nous n'avons entrepris décidément, solennellement, de nous liguer pour nourrir de pain, et aussi de lumière, la masse des hommes qui souffrent. Il est temps. Voilà l'œuvre et voilà le devoir. « Supposez, dis-je, que quelque cri aigu, vrai, pénétrant, béni de Dieu, excitât tout à coup au courage et à l'espérance la conscience, déjà préparée, de tous les hommes de bien, et qu'on essayât avec suite « cette expérience qui reste à faire », dirait un sage. Eh bien! le lendemain les hommes de cœur verraient ceci : on ne peut pas nourrir de pain la masse des hommes sans un progrès de moralité. Ils se mettraient aussitôt à l'œuvre pour réveiller dans toute la masse le sens moral et l'effort moral. Mais le jour même ils sauraient ceci : nul progrès de moralité n'est possible sans progrès religieux. Mais il n'y a qu'une religion, celle dont Jésus-Christ est l'auteur, cela est manifeste, même par la vue extérieure de l'histoire, comme il est manifeste que les peuples chrétiens sont les maîtres du monde, les guides du genre humain.

Prière, la première des forces, celle qui opère en Dieu par voie de toute-puissance d'emprunt. Prière, c'est-à-dire, effort d'âme, opérant et voulant avec Dieu et en Dieu. Prière, c'est-à-dire vibrations célestes des cœurs et des esprits, vibrations comparables à celles de la lumière, à celles de l'électricité, à celles de l'attraction, lesquelles ne transportent pas seulement les montagnes, mais soulèvent les mondes, et les lancent dans l'espace. Telle est l'action des forces physiques invisibles. Mais les imperceptibles forces des esprits soulèvent le genre humain, l'illuminent et le transfigurent, l'unissent, le rassemblent en Dieu : elles détruisent les ténèbres morales, l'erreur, la haine, la perversité : elles ravissent, régénèrent, transfigurent, elles créent le ciel, la lumière et l'amour, et la vie éternelle.

Le premier devoir du chrétien, le premier devoir de tout homme est de méditer la passion, et d'arrêter enfin ce crucifiement sacrilège que nous laissons durer depuis vingt siècles. Nous ne comprenons rien, si nous ne comprenons l'éternelle étendue et la sainte profondeur du mot vraiment divin : Ce que vous faites au dernier des hommes c'est à moi-même que vous le faites. *Et mihi fecistis.* Nous ne comprenons rien et nous restons dans l'animalité, tant que nous ne voyons pas ceci : le crime suprême, le mal suprême est de crucifier Dieu corporellement, en lui perçant le cœur pour en verser le sang. Et c'est là ce que fait, et c'est là ce que laisse faire tout homme qui tue, ou qui laisse tuer. Nous ne comprenons rien, si nous ne voyons pas que le premier devoir des individus et des peuples serait de se liguer pour abolir enfin et poursuivre par toute la terre ce crime premier, fondamental et précisément infernal, qui est le meurtre, œuvre propre de celui-là qui, dit le Christ, « fut homicide dès le commencement ».

Nous sommes aveugles si nous ne voyons pas que c'est là le nécessaire avènement de la justice, et que les peuples européens seront bénis des plus divines béné-

dictions le jour où, négligeant tout but secondaire, ils iront droit au but divin, savoir : arrêter le crucifiement, le crucifiement de l'homme-Dieu dans chaque homme que l'on tue par le fer, l'esclavage, l'ignorance ou la faim !

De même que l'individu trouve son bien dans le bien social, et que la société, à son tour, trouve sa prospérité dans la prospérité individuelle, de même toutes les espèces de sociétés naturelles, ou volontaires et libres, trouvent leur bien dans le bien de l'ensemble, et la grande unité sociale trouve son bien dans celui de toutes les unités subordonnées.

Ne formons plus qu'une seule famille de frères de tous les hommes et de tous les peuples, disait-on au XVIIIe siècle ; mais comme on voulait opérer en dehors du christianisme, qui est le lien social, on a repoussé l'avenir au lieu de le provoquer. On s'est déchiré au lieu de s'unir ; on a versé des flots de sang. Quand l'Europe sera redevenue chrétienne, on pourra faire un nouvel essai qui sera plus heureux.

Pour savoir ce que c'est qu'une patrie, il suffit de regarder la France.

Voici une terre entourée de trois mers, de deux chaînes de montagnes et d'un grand fleuve. Cette terre est la demeure naturelle d'un groupe d'hommes. Un grand peuple habite en commun ce pays : même loi, même langue, même histoire, même nom ; ce sont tous des Français, et, comme on l'a dit, le dernier valet de charrue, dans ce pays, est aussi fier d'être Français que le plus grand de ses concitoyens. Ce pays a un cœur comme le corps humain, et, dans les crises, on voit le sang naturellement affluer au cœur pour le défendre et augmenter par la concentration l'énergie des forces vitales. Ceux qui meurent pour le salut et l'unité de la patrie, on les glorifie comme des martyrs ; et chacun les imite dès qu'il le faut.

C'est un bien de vouloir le progrès social de toute sa force et d'y croire de tout son cœur. Beaucoup d'hommes parmi nous ont cette volonté et cette foi. Mais qu'en résulte-t-il? Il en résulte d'abord des luttes de précipitation et d'empressement : il en résulte des essais ruineux. des entreprises aveugles qui mènent aux précipices et aux abîmes.

C'est un bien que de proclamer ce qui doit être : par exemple, le devoir du riche et le droit du pauvre : mais c'est un mal au riche de combattre contre ces doctrines par égoïsme. et c'est un mal au pauvre de combattre par égoïsme pour ces doctrines. L'ardente et incomplète proclamation des devoirs et des droits anime les égoïsmes de part et d'autre. et sème la guerre.

Mais voici notre plus grand mal. Ce mal qui accompagne tout progrès et tout apostolat. c'est le fléau des faux apôtres : c'est l'existence des traîtres à la vie sociale, des faux frères du progrès et des Judas de la fraternité. Il y a toujours à côté du Christ un inévitable Judas. Et les Judas sont d'autant plus mauvais que la vérité est plus près de sauver le monde.

Le progrès social c'est le progrès de la fraternité. Or, on n'établira jamais le règne de la fraternité que par la contagion de la fraternité.

La Révolution française est l'effet de deux causes. La première de ces causes. c'est l'esprit de fraternité mis au cœur des peuples chrétiens par l'Évangile. La seconde de ces causes. c'est le procédé employé par les hommes de la Révolution pour établir la liberté. l'égalité et la fraternité. De ces deux causes. la première produisait. la seconde détruisait : la première était la force motrice. l'autre l'empêchement. Les prétendus ministres de ce mouvement de Dieu l'ont profané. l'ont renvoyé à d'autres générations. Les échafauds et les massacres de Septembre sont encore aujourd'hui l'obstacle aux progrès de la liberté. de l'égalité et de la fraternité, comme

les bûchers de l'Inquisition et les massacres de la Saint-Barthélemy sont encore aujourd'hui, parmi nous, le principal obstacle aux progrès de la religion. Toute tache de sang est pour une cause le plus grand des obstacles. Ceci ne souffre jamais d'exception. Tout fratricide est comme Caïn : il fuit. Toute cause soutenue par le fratricide est une cause mise en fuite, alors même qu'elle se croit triomphante.

La propriété est un droit comme la liberté, comme l'immortalité de la personne et de la famille ; la propriété héréditaire est une condition de la famille ; l'hérédité, comme on l'a dit, c'est la main du père tendue aux enfants à travers la pierre du tombeau.

De même que l'homme prend légitimement et nécessairement dans la nature des forces et des éléments qui deviennent son corps, de même le citoyen prend légitimement et nécessairement dans la société des forces et des éléments qui deviennent sa propriété. La propriété c'est l'emplacement social du corps et de l'activité de chaque homme.

Ce qu'un homme a pris dans sa main et transformé par le travail de sa bouche et de ses entrailles devient son corps. Ce qu'un homme a pris dans sa main et transformé par le travail de ses bras, de sa pensée, et la consécration de ses larmes et de ses sueurs, devient son bien et sa propriété. La propriété n'est pas plus l'égoïsme et le vol que la chair, le sang et le corps ne sont l'égoïsme et le vol.

Dans les luttes sociales il y a deux procédés : celui du Christ et des martyrs, qui consiste à donner son sang et à ne jamais perdre celui des autres, et le procédé inverse, le fratricide, procédé de Caïn et de ses fils : de même pour établir la fraternité dans la richesse, il y a deux procédés contraires, le vol et le don. Il y a le procédé qui consiste à donner son bien et à ne jamais prendre celui des autres, et il y a le procédé inverse,

celui des voleurs de tous les temps et de tous les lieux.

L'usage fraternel de la propriété consisterait à pratiquer cette énergique définition de la richesse, donnée par les moralistes chrétiens : « Les riches, ce sont les administrateurs du bien des pauvres. » Si cela est vrai, celui-là est coupable, devant Dieu et devant les hommes, qui emploie ses richesses à vivre dans la paresse et la volupté. Celui-là seul est dans le vrai, qui se regarde comme un comptable de son bien. La richesse est une fonction. L'usage fraternel des riches consiste à ne plus souffrir désormais qu'il y ait parmi nous un seul mendiant ni un seul indigent : c'est peu; à ne plus souffrir qu'il y ait désormais parmi nous un seul esprit sans instruction et sans lumière, ni un seul cœur sans espérance, ni une seule âme sans Dieu : et cela dans notre patrie d'abord, puis dans le monde entier. Le riche, s'il veut être un riche légitime, et non pas un comptable déshonoré, doit employer ainsi sa richesse et son temps.

Qu'on le sache bien : la vertu seule, qui consiste à fouler aux pieds (les deux formes de l'égoïsme, l'orgueil, sa forme élevée, et la sensualité, sa forme basse,) la vertu fait jaillir l'amour fraternel du sein de l'égoïsme vaincu.

Une parole est un crime comme une action, et plus encore ; car une parole est une semence d'actions.

Consultez les naturalistes, ils vous diront que la *fermentation acide* est le premier degré de la putréfaction.

Malheur à tout ce qui perd le calme, la douceur, la sérénité, la bonté !

On ne peut rien, pour le progrès, contre l'Église catholique ou sans elle, et pour élever de siècle en

siècle et d'âge en âge la société locale et temporaire, il faut tendre la main à l'éternelle et universelle société, qui n'est pas un autre peuple dans chaque peuple, mais qui est le fond sympathique et commun de tous les peuples frères, qui est l'ensemble et la communauté de tous les bons, le vrai peuple souverain du globe, dont la voix est la voix de Dieu.

La terre n'est pas seulement pour l'homme un lieu de passage et de souffrance : l'humanité a dans ce monde une œuvre à faire et un développement à réaliser.

L'homme regarde souvent sa demeure et les créatures qui l'environnent d'un œil trop dédaigneux. Les uns voulant jouir de ce monde et abusant des créatures, les méprisent comme on méprise tout ce dont on abuse. D'autres, par piété triste, croient que la voie de l'homme sur la terre est d'y passer en pleurant et d'en sortir au plus tôt.

L'esprit chrétien et catholique évite ces deux excès ; il n'a rien de commun avec l'impur sensualisme qui profane le monde et le méprise ; et il réprouve ce mysticisme stérile qui se sépare des réalités comme illusoires, et des choses visibles comme mauvaises. Le Chrétien sait que si le Verbe s'est fait chair, la chair n'est ni le mal ni le mensonge. Si le Christ nous enseigne à dire chaque jour : « Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel », il y a sur la terre une œuvre à faire qui mérite que l'homme s'y livre avec un zèle plein d'ardeur et de joie.

L'homme, ministre de Dieu dans ce monde, a pour mission d'y faire régner la volonté de Dieu ; son progrès est de se soumettre lui-même à cette volonté sainte et d'y assujettir toute créature.

La terre est une base de travail pour l'homme, elle est un lieu pour l'éducation de la race humaine.

L'Évangile nous apprend à respecter la terre, car s'il défend de jurer par le ciel « parce qu'il est le trône de

Dieu », il nous défend de jurer par la terre, « parce qu'elle est son marchepied ».

Cette terre n'est-elle pas toute remplie des bénédictions du Seigneur? N'y a-t-il pas de l'ingratitude à ne pas apprécier aussi les dons terrestres de la bonté divine? C'est parce qu'on regarde les choses d'un œil flétri par l'habitude ou faussé par le vice qu'on les dédaigne; si l'on contemplait les créatures avec cette jeunesse et cette pureté de regard que donne l'esprit de Dieu lorsqu'il renouvelle notre cœur, on verrait dans ces biens terrestres, dont le nom même paraît commun et sans beauté, dans tous ces biens vulgaires et quotidiens, comme la lumière du soleil, on verrait rayonner la bonté vivante du Père et les traces éclatantes de ses mains.

Le cœur pur sait goûter et sentir le moindre don sorti des mains de Dieu : l'œil simple et calme sait voir en tout son amour et sa bonté.

Heureuses ces âmes pures et enfantines, ces âmes des saints que la vue d'une fleur, d'un ruisseau, l'odeur d'un champ chargé d'épis, la vue d'un rayon de lumière au ciel ou d'une vapeur s'élevant de la terre touchait au cœur et faisait tressaillir d'amour!

O saintes âmes, qui aimiez toutes les créatures et que toutes les créatures aimaient, saints des déserts à qui les animaux sauvages obéissaient, saints appelés séraphiques, à cause de votre immense amour, vous qui bénissiez les campagnes, les animaux et les moissons, qui appeliez les colombes vos sœurs et les plus simples animaux vos frères, vous dont tout être vivant s'approchait avec joie, et sous le regard de qui la nature semblait s'épanouir plus belle et plus heureuse, vous qui vraiment annonciez l'Évangile à toutes les créatures, apprenez-nous, aimables enfants de Dieu, à aimer comme vous, dès cette vie, chaque chose en Dieu, transmettez à nos cœurs quelques émotions de votre universelle charité.

Si tous les hommes étaient unis, si tous les hommes s'aimaient, les larmes seraient séchées de tous les yeux.

Qu'on cite une seule douleur qui puisse tenir devant l'amour.

Quel est celui qui peut gémir sur la perte des biens de la terre quand il a l'amour dans le cœur? L'amour le plus vulgaire ne brave-t-il pas la pauvreté pour s'unir à ce qu'il aime?

« J'ai mon trésor en moi, dit l'amour; que m'importe le reste? »

Quel est celui qui peut gémir sur la perte des vains honneurs quand il a l'amour dans le cœur? Il semble que l'amour cherche l'obscurité : vivre inconnu de tous, comme de ce qu'il aime, voilà son désir.

Qui craint les dangers, les traverses, quand il se sent aimé, porté, pressé par des cœurs dévoués, signés pour le défendre?

Rien ne peut donc abattre celui que l'amour soutient. Il est heureux parce qu'il aime.

Que serait-ce, ô mon Dieu! si tous les hommes s'aimaient? Quelle serait, en ce jour, la force du genre humain! Il semble que l'humanité ferait alors bondir la terre en la frappant du pied, la ferait tressaillir vers le but comme un cheval qui sent son maître, dissiperait les nuages du ciel, de ce ciel souvent sombre et mauvais, attirerait de son soleil un feu meilleur, une lumière plus céleste, ferait pleuvoir la vie et la rosée céleste sur le désert, adoucirait la sève des plantes, dominerait les animaux sauvages par le regard, reléguerait les ronces et les épines loin de l'air respiré par l'homme et ferait disparaître du monde les traces de la malédiction.

Mais quand les hommes s'uniront-ils d'une manière parfaite?

Que deviendrions-nous sans la mort? Qui voudrait vieillir en ce monde sans espérance de se renouveler?

La vie est douce et belle à l'origine. Mais combien elle se flétrit vite à mesure que passent nos années !

Qui peut sentir, sans invoquer la mort, son cœur tarir, toute émotion s'éteindre en ses entrailles, la sève de l'âme se dissiper dans un esprit roidi, dans un corps endurci?

Qui n'a compris alors le besoin de la mort? Qui n'a senti dans son âme du goût pour son austère saveur?

Il est des âmes qui sentent, plus que les autres, le besoin du repos et du retour au foyer de la vie. Quand une telle âme s'est rattachée à Dieu, a goûté de sa plénitude, et qu'elle a pendant de longs jours subi l'insupportable vanité de la vie du dehors, il vient un temps où toute affaire, tout travail extérieur, toute sortie vers le monde lui devient impossible. Ce monde alors est comme un importun qui vient troubler une fête du cœur, et la nécessité de la subir arrache des larmes, comme lorsqu'il nous survient une fastidieuse affaire au milieu d'un travail inspiré, ou que quelque étranger, quelque homme que nos yeux ont connu, mais que notre âme ne connaît pas, vient dévorer le plus pur d'une journée promise à la prière et à l'étude, et tourmenter par des discours inutiles et nombreux comme la poussière, notre attention qui défaille à chaque mot et se concentre ailleurs.

C'est ainsi que la vie du dehors fatigue ces âmes et multiplie leurs soupirs vers l'éternel repos.

L'homme, disent très bien les philosophes, est un être imparfait, incomplet, qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de plus grand et de meilleur que lui-même; et ils savent bien que ce quelque chose de plus grand et de meilleur que l'homme, c'est Dieu.

Je sens que je ne suis qu'un précurseur de ce que je dois être, et de ce que je serai, quand celui qui doit survenir, et qui est plus que moi, puisqu'il est Dieu,

sera venu, vivra et régnera en moi. C'est lui qui nous achève, qui seul peut nous rendre complets, parfaits.

Dieu seul est complet et parfait, et il nous donne ce qui nous manque. Ce vide véritablement insondable qui est au fond de notre cœur, et que tous nos efforts dans la vie travaillent à remplir, lui qui est seul parfait, complet et plein, le remplit.

Dieu nous donne sa plénitude comme un cœur donne la sienne au corps qu'il est chargé de remplir. Le cœur envoie, flot par flot, à tout le corps, le sang qui donne la vie. Mais les ondes successives du sang ne continuent à se répandre dans le corps que quand les précédentes reviennent. Le sang est donné flot par flot, comme la vie de l'âme, grâce pour grâce.

Il faut que chacun de nos cœurs réponde au cœur de celui qui nous envoie la vie. Son cœur palpite vers nous, il faut que le nôtre palpite vers lui. Lui, donne la grâce ; nous, nous devons la lui rendre. C'est là le sens le plus profond du mot rendre grâce.

Je me sens continuellement passer, continuellement périr. Ce qui surtout m'étonne et me désole, c'est que les élans de mon cœur passent aussi, que les lumières les plus vives de mon esprit passent aussi, et que lors même que la vie me revient par intervalles, je retombe toujours dans la nuit. Cela veut dire que cette vie mobile, qui va et vient, n'est manifestement pas la vie pleine, c'est-à-dire la vie éternelle.

Aller toujours au plus parfait, au plus haut, au plus beau, c'est là la méthode de la vie, comme c'est la méthode de l'esprit.

Tout devoir accompli en Dieu, tout bienfait, toute lumière descendant par un homme sur les hommes, à partir de Dieu, est un acte sacerdotal.

L'art de l'éducation consiste surtout en ceci : ramener l'esprit à lui-même, et de lui-même à Dieu.

La piété, dans le sens naturel et radical du mot, c'est ce retour indispensable de l'être intelligent et libre, vers son principe et vers son Père, pour y puiser la vie toujours nouvelle.

La vraie vertu, comme l'amour vrai, consiste surtout à ne pas s'enfermer en soi-même, mais bien à s'élancer hors de soi vers son but.

Il n'y a pas assez de prêtres, et il y a beaucoup trop de soldats.

L'homme qui choisit le travail sacré de la moisson de Dieu pour emploi de sa vie, choisit la meilleure part. Son ambition est, sans comparaison, la plus grande, la plus noble de toutes, et son œuvre la plus féconde et la plus nécessaire. Le monde nous trompe, quand il nous montre le sacerdoce sous un masque de mort, et tout le reste dans la gloire, la lumière et la vie.

L'esprit contemporain s'élève à concevoir qu'il faut que la guerre diminue et que le travail croisse.

Se figure-t-on ce qui s'ajouterait aux forces et aux ressources du monde, si l'on voyait s'opérer enfin, plus grandement, ce que j'appelle *la transformation du courage?*

Ah ! si tout ce qui se dépense de force, de science, de courage, de génie, d'héroïsme et de généreux sang dans une grande bataille, pouvait être appliqué selon la science, selon l'inspiration de Dieu, c'en serait assez, je le crois, pour transformer le monde entier.

Que sera-ce quand l'immense et généreuse force du courage militaire qui brave la mort, sera, en très grande partie, employée selon la volonté de Dieu, non plus à l'extermination des hommes, mais à la lutte, intrépide

et dévouée jusqu'à la mort, contre les maux de toutes formes qui accablent l'humanité?

N'avons-nous pas à faire cesser d'abord, sur le globe tout entier, en commençant par nous, la vie sauvage et la vie barbare? N'y a-t-il pas encore, sur notre terre, des tyrans et des monstres, qui écrasent les hommes comme on foule la vendange, et qui font ruisseler les larmes et le sang? N'avons-nous pas à cultiver et à peupler d'hommes libres toutes les parties de notre terre? N'avons-nous pas à cultiver ces parties mortes ou malades de la surface terrestre qui, à chaque instant, nous envoient le souffle empesté de la mort? N'y a-t-il pas des races nuisibles à supprimer dans le règne animal? N'y a-t-il pas aussi, parmi les hommes, des races nuisibles à dompter? Toute l'énergie des plus nobles cœurs ne devrait-elle pas se tourner à dompter, en effet, non plus seulement par la force, mais surtout par éducation et régénération, les mortels ennemis de la justice et de la paix, répandus dans toutes les nations? N'y a-t-il pas aussi, dans chaque nation, la plus courageuse vigilance à exercer contre toutes les formes d'oppression et de spoliation qui ne cessent chaque jour de renaître partout? Que dire de la lutte régulière et absolument décidée qu'il s'agit enfin d'entreprendre contre l'invincible fléau de la misère, cette exterminatrice qui tue les faibles par toute la terre, et qui maintient, pendant la vie entière, dans la souffrance et les larmes brûlantes, le tiers du genre humain? Mais que dire de la lutte, plus nécessaire et plus urgente encore, qu'il s'agit d'instituer enfin, dans le monde entier, avec plus d'ensemble, d'ardeur et d'espérance qu'on ne le fit jamais, contre l'ignorance et le vice, sources premières et principales de la misère et de tous les maux? N'est-il pas temps aussi de peupler d'ouvriers intrépides et d'explorateurs clairvoyants les hautes parties de l'esprit humain, que la culture semble abandonner aujourd'hui, et qu'aussitôt les ténèbres de l'athéisme et de la barbarie recommencent à vouloir envahir? Voilà, je crois, les objets du courage, et les obs-

tacles que sauront attaquer et vaincre les armées saintes de l'avenir. Ces grandes impossibilités seront possibles, quand l'immense quantité de courage et de force, détruite par la fureur des guerres, se transformant enfin comme Dieu le veut, s'appliquera au travail sacré.

Le sacrifice sacerdotal, parce qu'il est entier, relève tous les amours visibles et invisibles. Il apprend à aimer immensément, et jusqu'à la mort s'il le faut, et son frère et sa sœur qu'on voit, et toutes les beautés invisibles qui composent la splendeur de Dieu.

La prière, quand elle est vraie, et la pratique morale, quand elle est énergique, sont sources de lumière et de philosophie.

Des expériences certaines m'obligent à dire que non seulement les mouvements du cœur, mais encore les mouvements intellectuels, sont, en certaines circonstances, transmissibles directement d'une âme à l'autre, et qu'il n'est besoin pour cela ni de tables ni de trépieds. Ces influences nous pénètrent tous, tous les jours, mais personne n'y fait attention.

En tout temps le profond recueillement de l'esprit dans la vérité substantielle, dans les sources centrales de lumière, dans ce fond où le calme, la paix, la certitude et le bonheur devraient pourtant attirer les âmes, ce nécessaire et bienheureux recueillement est, plus qu'on ne pense, difficile à la nature humaine. Mais dans les époques agitées où tout est lutte, où les cris de la presse quotidienne troublent tout, où l'on n'entend plus rien que le déchaînement de tous les vents dans l'atmosphère intellectuelle, alors il est plus difficile que jamais d'habiter dans ce sanctuaire où se recueillent les idées et où parle la vérité. On veut agir, on veut parler, on veut combattre. Nul ne veut rester dans sa chambre, comme le demande Pascal. Nul ne veut s'enfermer avec Dieu,

clauso ostio, comme le dit l'Évangile, pour interroger la lumière dans sa source la plus recueillie.

Démêler la résolution à la lumière de l'Évangile, dans la science, dans la paix, dans la fraternité, voilà le problème du moment, et la tâche principale des apôtres de la vérité et des prophètes de la liberté.

Nous manquons de vieillards et de sages : et cela, parce que nous manquons tous, de plus en plus, de profondeur et de recueillement. La vitesse du monde s'accélère. Le mouvement sous toutes ses formes, morales, intellectuelles et physiques, se multiplie en des proportions insensées. Et sous cette accélération de vitesse de surface, je crains de ressentir en toute chose le relâchement de l'impulsion centrale. On tournoie davantage, on avance moins.

Si le progrès de l'âme et de l'esprit humain, comme l'assure le dernier des grands observateurs de l'âme, consiste *à remonter ses degrés d'intériorité*, à revenir, comme le disent si bien les mystiques, du dehors au dedans, et du dedans à ce qui est plus haut, *ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora*, jamais, en aucun temps, l'âme humaine et l'esprit humain ont-ils été aussi violemment projetés dans la dispersion du dehors, dans ce qui constitue, peut-être, « ces ténèbres extérieures » dont parle l'Évangile? Il y a, dans l'âme immense de l'homme, il y a le grand monde central, dont nul ne s'occupe plus, où personne n'entre plus. Sanctuaire oublié, source perdue! C'est précisément pour cela que les plus dispersés affirment aujourd'hui que ce monde invisible n'a jamais existé. Ame et Dieu, vie intérieure, science de l'âme et de Dieu, théologie, métaphysique, tout cela, disent les dispersés, n'est que pure illusion. Ils en viennent à nier l'existence de leur source.

L'âme, sans recueillement, devient comme un corps sans sommeil; la fièvre est proche, et la mort vient. L'âme dispersée, même par activité de zèle, quels que soient les fruits de ce zèle, l'âme a fait de ses forces un usage que Dieu ne veut pas. Son travail efficace eût été décuplé, si elle avait recueilli son effort, et elle n'eût pas brisé sa vie.

La mort, comme la naissance, est le signal d'un rapide et nouveau développement. C'est une indispensable transformation, comme celle de tant d'organismes vivants qui se métamorphosent si merveilleusement sous nos yeux. Nous portons dans notre âme un trésor implicite de forces, qui fermentent ici-bas, mais qui doivent se développer ailleurs. C'est ce trésor caché que la mort va ouvrir. On voit souvent des âmes, à l'approche de la mort, qui pressentent ces merveilles; et en toute vérité, sans illusion, elles préfèrent la mort à la vie. Et cela, sans raisonnement théologique ou philosophique, mais par une impression réelle. C'est un fait d'expérience, il y a de telles morts.

Heureux les cœurs capables de porter en eux la vraie foi, la foi universelle et catholique, dans sa vie et sa plénitude! Ils ont en eux le ciel.

Je crois que la piété croissante de l'Église catholique envers la Vierge immaculée peut répandre sur le monde de larges bénédictions d'amour, et rendre plus céleste la société humaine en augmentant l'amour et en diminuant la passion. Il y a là, pour le monde, d'immenses progrès possibles. Il y a là d'incalculables ressources de lumière et de paix, de félicité et d'héroïsme.

Les trois grands règnes de la nature s'étaient développés sur notre globe. Puis était survenu le règne de l'homme, roi de la terre. Voici maintenant le règne de Dieu, et les enfants de Dieu.

Ce règne suprême vient couronner les autres, les relever et les transfigurer.

La venue de l'homme sur la terre, c'était l'incarnation de la raison et de la liberté dans l'animalité ; de même la venue du Christ, c'est l'incarnation de Dieu même dans la raison, dans la liberté, dans tout l'homme.

Et toutes ces choses étaient prophétisées, attendues, conçues, vues par l'esprit, par la sainte poésie des âmes, et par l'indomptable espérance qui vit au sein du genre humain.

La lumière diurne de l'âme, n'est-ce pas la raison, et la lumière nocturne, l'inspiration?

Et pourquoi si peu d'entre nous savent-ils suivre à la fois la raison et l'inspiration, et appuyer leurs forces personnelles, leur travail éveillé sur les immenses forces latentes, plus grandes que notre force, qui dorment dans les profondeurs de nos âmes?

Ils aiment les rudes clartés du plein midi. Ils méprisent le silence, la lueur, les étoiles de la nuit. Ils méprisent la foi, ses mystères, ses profondeurs, ses immensités.

Cette étoile qui scintille vers moi, n'est à mes yeux qu'un point. Mais en réalité c'est un soleil aussi grand ou plus grand que le nôtre, entouré de vingt mondes peut-être, aussi grands ou plus grands que ce globe où se développe notre humanité. Et l'étoile elle-même n'est qu'un point dans ces immenses nuées d'étoiles que nous offre le spectacle des nuits.

La lumière nocturne de l'âme serait-elle donc immense aussi? Serait-ce alors tout l'univers que l'âme pressent ou entrevoit? Seraient-ce les âmes de tous les lieux et de tous les temps, et avec ces assemblées d'âmes le Père des âmes, qui cherchent doucement alors à nous élever vers la vie éternelle et la lumière immense?

On parle d'ambition, on parle des âmes fortes qui aimaient le pouvoir. Eh bien! je vous dirai mon ambi-

tion; elle est immense. Mon espérance et presque ma certitude, c'est d'exercer sur la marche du monde une influence, et de ne pas mourir sans avoir imprimé, pour ma part, à force de désir, de prière et de conviction, et peut-être par quelques paroles, une impulsion qui dure, et qui concoure à ce prochain triomphe de la justice, de la lumière et de l'Évangile du royaume! Voilà ce qui me console de la mort et de tout. Oui, j'ai cette espérance, et je sais qu'elle ne sera pas vaine.

Les orateurs eux-mêmes et les poètes le savent. « N'épuisez pas l'esprit », dit l'un des maîtres; « laissez un peu de miel à cette abeille, afin qu'elle ne meure pas et qu'elle puisse travailler encore. »

Pour la pensée, comme pour l'action, il ne saurait y avoir d'œuvre bien faite et immortelle que l'œuvre faite en regardant Dieu. Ce que l'on fait en regardant les hommes, est vanité.

Quelle substance et quel cœur réel peut-il y avoir dans une œuvre, ou dans un homme tout en surface, et tourné tout entier au dehors; qui, comme le Pharisien, sonne de la trompette devant soi pour annoncer aux hommes sa pensée, sa prière, sa justice, son aumône? Cet être tout extérieur, qui n'est que pour paraître, n'a ni centre ni fond: c'est un masque, c'est une forme faite et finie, qui a déjà reçu sa couronne et sa fin; qui ne vit pas, ne grandit pas, n'ayant ni source qui la renouvelle, ni père qui continue à lui donner la vie.

Craignez, pour vos germes d'âme, toute clarté vive et prématurée. Craignez même celle de la réflexion; à chaque instant notre maladroite réflexion tue les germes. Votre prière, votre justice et votre aumône, non seulement cachez-les à autrui, mais évitez de les trop voir vous-même. Que la main gauche ignore ce que fait la main droite.

Hélas! ce qui est peuplé dans mon âme, c'est la surface. Et quant aux profondeurs, là où vous êtes, ô Père

qui êtes au sanctuaire secret, au centre de l'abîme, je n'y vais point! Et pourtant, ô mon Dieu! ne m'avez-vous donc pas, dans ma jeunesse, montré un jour le fond de l'âme, et ce lieu caché où vous êtes, dans les racines et dans les profondeurs : *Pater qui est in abscondito, qui videt in abscondito*? N'est-ce pas là, ô Père, et dans cette étrange profondeur que j'ai poussé ce cri qui m'a rendu à vous : *De profundis clamavi ad te*? Mais moi, quand ma surface est désolée, stérile, obscure, j'oublie ces saints abîmes où sont les sources de la vie, où sont tous les trésors du ciel. Je ne sais pas même imiter l'art humain qui remplace les eaux de surface, au désert, par l'eau profonde qu'il puise en creusant sous les roches, en creusant avec foi jusqu'à ce que le flot jaillisse.

Et qui donc parmi les chrétiens ignore qu'au sein de la dernière stérilité, dans le désert et sur le sable, quiconque persévère à prier, verra venir cette eau qui est une source en nous, et qui jaillit toujours et jusqu'à la vie éternelle? On le sait, dis-je, mais combien de fois y croit-on dans la vie?

Le ciel c'est la partie de l'univers déjà ramenée à Dieu. Le ciel, c'est l'ensemble des êtres déjà vainqueurs. La terre, c'est le lieu des êtres qui luttent, qui se trompent et qui pèchent, et qui résistent encore à la sainte volonté du Père. Le ciel, c'est le but; la terre, c'est l'effort vers le but.

O Père! que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel!

Le ciel, aussi, c'est l'idéal, la limite absolue des tendances et des convergences, idéal non pas vide, mais plein, infini, réel et vivant, Dieu même, et tout ce qui est actuellement consommé en Dieu!

Un grand esprit de notre temps remarque qu'il y a un abîme entre les lettrés et le peuple, entre la masse des hommes et l'aristocratie intellectuelle que gouverne la littérature. Il se demande où l'Europe trouvera des

forces pour enseigner les masses et leur apprendre la justice, la sagesse et les vérités nécessaires à leur transformation. Je réponds, d'accord avec l'homme éminent qui a fait la question, que le Christ seul a ce pouvoir. Et si l'on veut savoir quelles sont les idées qui, dans un siècle ou deux, entraîneront dans l'enthousiasme de la foi la masse des peuples, les voici : ce sont précisément les divines idées du discours sur la montagne, à la suite duquel l'Évangile dit : « Les peuples étaient saisis d'admiration, et le suivaient en foule. » Oui, l'absolu dans le bien et dans la perfection, l'idéal de l'absolue beauté morale, ravira les âmes simples, les âmes jeunes, femmes et enfants du peuple, comme aux premiers jours de l'Église : ils croiront ce que les lettrés ne peuvent croire et ils l'accompliront, et ils seront sauvés; et il y aura dans les masses des martyrs de ces divines idées, et ces martyrs convaincront les autres.

Oh! comme je crois à cette surnaturelle mission, et à cette sainte opération des fortes âmes, qui parfois, enfermées dans la solitude, ont été élevées jusqu'à l'*état apostolique*, et voyaient en esprit, d'un bout du monde à l'autre, des inconnus que le rayon, parti de leur cœur en prière, allait toucher! Et je crois à cette belle merveille, parce que je l'ai vue et sentie, et portée en moi. Eh! qui ne l'a sentie? Vous l'avez sentie, ô mon frère, et n'y avez pas cru, et n'y avez pas réfléchi. Ce serait là le grand usage de votre cœur, âmes inconnues et débordant d'amour, qui ne savez que faire de votre amour. Aimez dans l'invisible et dans le sein du Père, dans le centre sacré des âmes, là où elles touchent à Dieu.

Je crois à ces transmissions d'âme aussi fermement que je crois à l'admirable et symbolique réseau qui bientôt unira tout le globe dans l'électricité. Oui, Seigneur, vous m'avez fait sentir parfois l'assemblée des âmes et la bienheureuse communion! Rendez-moi pur afin que je la sente toujours, ou du moins que j'y tienne toujours; donnez-moi ce « vigoureux cœur » dont parle

saint François de Sales, ce cœur rempli de toutes les forces de l'amour, de l'amour intellectuel et cordial, qui éveille les âmes dans le ciel vivant comme des étincelles excitées, et les développe par une opération semblable à celle, ô Dieu! par laquelle vous créez et développez les étoiles!

Il faut des apôtres. Il faut des hommes vainqueurs de toute idole, absolument sincères et simples, croyant à la force de Dieu, comme des enfants, mais courageux comme des martyrs. De là ce grand et vigoureux conseil : « N'ayez ni or ni argent. »

Prenez pour arme la pauvreté. Il n'y a rien à faire avec des hommes qui n'ont pas vaincu l'or. L'homme qui n'a pas vaincu l'or, s'il n'est lui-même loup dévorant, devient renard au service des loups, mais ne sera jamais apôtre. S'il ne se trouve pas dans un peuple un nombre suffisant d'hommes plus forts que l'or et que l'argent, ce peuple, fût-il le plus éclairé et le plus avancé des peuples, peut, en dix ans, être corrompu, dans l'ensemble, par les maîtres qui disposent de l'argent. Des bataillons réguliers de menteurs peuvent être organisés, et la presse quotidienne peut devenir la plus grande puissance du mensonge qui ait jamais trompé les hommes.

La Presse alors aurait été donnée aux peuples de l'Europe moderne pour leur cacher l'histoire par du papier, pour envelopper les têtes, et les rendre incapables de voir les choses qui s'opèrent sous leurs yeux. Lorsque les hommes de joie unis aux hommes de proie ont acheté tous les scribes du peuple, le peuple entier est absolument endormi, engourdi, insensible. On le garrotte alors, on le dépouille, et on le déshonore, et on le foule aux pieds, sans qu'il sache ni qu'il puisse résister. Comprenez-vous, frères bien-aimés, la nécessité absolue qu'il y ait en tout temps, et aujourd'hui plus que jamais, chez tous les peuples, des hommes absolument vainqueurs de l'or et de l'argent?

Dégoût du vin nouveau, dont parle l'Évangile, mépris de l'inspiration actuelle, c'est l'un des grands travers de l'esprit et du cœur humain. Cœur endormi, paresseux ou mort, il préfère ce qui est arrêté, terminé, bien enseveli et orné. Il ne veut pas l'incessante nouveauté de l'esprit créateur qui nous rappelle et nous réveille à chaque instant; qui nous montre toujours à nous-mêmes trop attardés, trop incomplets; qui nous force toujours à la marche, à l'effort, à la prière et au sacrifice quotidien. Ils veulent le sacrifice une fois pour toutes, et cela dans un point du passé. De là ces longues oppositions au saint sacrifice catholique. Ils ne veulent pas, avec la sainte Église vivante, qu'on le renouvelle tous les jours. Ils admettent les merveilles de Dieu, son intervention, ses miracles dans le passé, pour une fois seulement, mais non dans le présent et pour toujours. Ils trouvent donc bon que les prophètes soient morts, mais non qu'ils soient vivants, pour nous emporter avec eux dans leur élan vers l'avenir.

Notre étoile, c'est l'idée de Dieu.

Oh! qu'il y a de choses dans l'univers dont les hommes ne font rien!

Les Pharisiens, hommes de religion vaine et littérale, qui ont la lettre de leur foi écrite sur leurs habits comme sur leur mémoire, qui se croient saints par la variété et la subtilité des observances, hommes de loi, mais non de justice, ils foulent aux pieds la justice éternelle par leurs iniquités légales. Ils étouffent en eux la vie simple et actuelle de Dieu par la multiplicité des pratiques et par la vétusté des traditions.

Le vieux sacerdoce avait ses traditions rigides et mortes. Tout le choquait dans le Christ vivant, et dans la liberté de la vie nouvelle, dans cette fermentation du vin nouveau.

Quiconque s'arrête, et se complaît en soi, et aime sa misère actuelle, celui-là perd sa vie. Celui qui sait et qui opère le sacrifice, c'est-à-dire le perpétuel renoncement à la limite présente et à l'imperfection, et à l'obstacle séduisant, celui-là développe et glorifie sa vie, celui-là seul sort de l'égoïsme, celui-là seul sait devenir plusieurs en un, comme le grain mis en terre, qui meurt seul et renaît épi : celui-là seul est vraiment capable de la vivante et amoureuse pluralité de la famille, et de la féconde et libre pluralité sociale, et enfin de l'éternelle union des hommes entre eux et avec Dieu.

L'esprit pharisaïque, c'est l'esprit qui retourne les dons sacrés. Dieu est lumière, Dieu est amour, et cet esprit n'est que ténèbres, atrocités, abolition du cœur et de la raison.

Même sous la loi de Moïse, dictée de Dieu, il y avait l'esprit pharisaïque ; et même sous la loi nouvelle, loi d'amour, de lumière et de liberté, il y a eu, et il peut y avoir encore bien du levain pharisaïque.

Il y a, dit saint Chrysostome, des esprits qui en religion préfèrent invariablement l'interprétation absurde et odieuse. Il y a, dit Malebranche, des zélateurs dont le Dieu est un monstre. Il parlait de ce Dieu, qu'on prétendait introduire alors, qui damne par décret arbitraire. Le *credo quia absurdum* est l'un des vices de notre pauvre esprit ; et ce vice est visible en religion comme en philosophie. Il y a une fascination de l'absurde, de l'atroce, de l'épouvantable. Et c'est le plus horrible des rayons qui sortent des yeux du serpent. Les lâches esprits qui cèdent à ce regard maudit, Jésus les nomme *race de vipères!* Oh! quel nom véritable! C'est contre ces vipères qu'il lutte.

Un trait du caractère pharisaïque, c'est l'immobilité traditionnelle, qui a horreur de tout mouvement de la vie.

Pourquoi repousse-t-on la foi? D'ordinaire c'est parce qu'on a repoussé la raison. On repousse Jésus-Christ parce qu'on a déjà repoussé le précurseur.

Il y a aujourd'hui, comme toujours, un progrès que Dieu veut. C'est un progrès de justice et de liberté dans toute la société humaine.

Et il y a les pharisiens, les princes des prêtres, les anciens et les scribes du progrès et de la liberté.

Or je ne pense pas que le monde ait jamais vu scribes et pharisiens plus odieux, plus aveugles et plus féroces.

Un petit nombre d'ouvriers intelligents et décidés pourraient aujourd'hui, beaucoup plus qu'en aucun autre temps, influer sur la marche du monde entier. Mais même ce petit nombre de dévoués ne se trouve pas. Chacun reste dans ses plaisirs, dans ses affaires, et dans sa tradition stupide.

Haine et ténèbres, ténèbres d'esprit et de cœur, séparation et oppression, homicide, larmes, sang, destruction de l'œuvre de Dieu! On tue, oui, l'on tue! Et certes ce n'est pas le juste qui tue, c'est le juste qui est tué. C'est la lumière qui souffre; c'est l'amour qui est mis à mort. Mais par cette mort, l'amour s'efforce de tout relever, et de sauver même les bourreaux.

C'est une loi de la vie des âmes que, quand la tentation est vaincue, les anges viennent et nous servent. On sent le ciel. On n'est plus au désert; on n'est plus seul; notre cœur est très habité, très vivant. La joie, la paix et la sérénité débordent. L'âme est heureuse. Or il n'y a pas de bonheur sans cause. Le vide ne nous donne pas la joie. Il faut, pour être heureux, la plénitude et la présence de l'être, des êtres qui vivent, qui connaissent et qui aiment savoir : Dieu, les anges et les autres âmes.

Qu'est-ce que la douceur? C'est la plénitude de la force!

Vous le savez, la foudre, c'est la force brisée, qui rugit et qui brise, qui brise un homme, un arbre! Pauvre force! La force entière, c'est cette force douce qui porte notre globe et tous les astres en se jouant.

Ceux qui opèrent la paix parmi les hommes ne peuvent être que les enfants de Dieu puisqu'ils calment les âmes, plus difficiles à calmer que les flots.

L'homme ne s'unit à Dieu que lorsqu'il s'unit à ses frères.

L'usage de la vie, ô mon Dieu, est d'aller en tout temps, de tout à vous. Mais s'il est des temps où il le faut surtout, où je le puis le mieux, c'est quand je suis réduit à rien, et que, dans mon inanité, la faim et la soif de la vie me tourmentent.

Oui, aujourd'hui ou bientôt, l'homme libre va pouvoir diriger le globe et gouverner l'histoire. Quand on voudra, par quelques vigoureux mouvements de cœur et de bonne volonté, s'entendre en frères pour s'emparer des forces toutes-puissantes de la justice substantielle, qui est Dieu, l'on donnera au monde, en peu d'années, le plus grand élan qui jamais lui ait été donné. Alors nous retrouverons la lumière, la vue du but, la joie sainte des réconciliations, et l'enthousiasme de la lutte commune et du triomphe commun de la famille humaine sur l'antique et fatal héritage de haine et de ténèbres, de larmes et de sang, de misère et de dépravation. Courage donc! car nous sommes arrivés au temps des grandes actions, ce temps dont le Seigneur a dit : « Ceux qui croiront en moi feront non seulement les choses que je fais, mais en feront même de plus grandes »

Oui, les temps de l'action sont venus, temps de l'action grande comme le monde, grande comme l'histoire, temps de l'action efficace et universelle.

L'action, c'est la recherche plus ardente que jamais de la justice pour toute la terre. C'est l'effort plus confiant et plus décisif pour mener le monde à son but.

Comment entrer dans ces siècles meilleurs que les peuples chrétiens espèrent et cherchent? Précisément en espérant et en cherchant, et en frappant sans cesse à cette porte de l'avenir, qui nous semble parfois si durement fermée.

Si la vie chrétienne, substantielle, comme je le crois, doit occuper la terre de plus en plus, il est des guérisons d'ensemble que l'histoire pourra constater. La vie humaine sera plus durable et plus belle. Des maladies disparaîtront comme ont disparu sur le globe des races inférieures d'animaux.

Il y a aujourd'hui, sur l'océan des âmes, de telles ténèbres et de telles fureurs, de telles luttes de pensées et de volontés, de telles contradictions de doctrines et d'efforts, que plusieurs ne croient plus qu'au naufrage, et à la mort du monde, et au brisement de cette barque, qui est le globe. Pour moi, je le déclare solennellement, je crois entendre le Seigneur leur dire : « ô hommes de peu de foi, pourquoi donc tremblez-vous? *Quid timidi estis, modicæ fidei?* Courage! cette barque porte le Christ, Verbe incarné, et l'avenir du royaume de Dieu. » Le Christ n'est qu'endormi.

Sous l'influence d'une ardente prière et d'un acte de foi, Dieu rend parfois à l'âme instantanément sa vraie forme, la rétablit en lui. L'âme tressaille de joie, et, comme par une étincelle électrique venue de Dieu, guérit le corps.

La régénération de l'Europe chrétienne dans la vraie vie évangélique, est la condition nécessaire de la conquête du globe à la justice et à la paix.

Maintenant ce n'est plus seulement l'homme qui doit être le roi, mais c'est l'Homme-Dieu. Une race nouvelle plus haute, plus pure, plus forte, la lignée des enfants de Dieu, voilà ce qui doit remplacer ces pâles et tristes générations humaines, ignorantes et grossières, cruelles et misérables, qui ont passé jusqu'ici sur la terre.

Nulle force ne se perd. Les forces d'âme, les forces de lumière et d'amour ne peuvent pas plus se perdre que ne se perdent, à travers les corps, la chaleur ou l'électricité; elles changent de forme, de direction; mais tout subsiste.

Que faire contre la haine, la fureur et la force? Que faire contre le monde, soulevé contre nous? La foule, la force, les lois, les mœurs sont contre nous. Comment vaincre le monde entier? Par la simplicité naïve de la foi et de la vérité; par l'assertion de la justice entière et absolue.

Ce que sont les âmes ou les peuples en qui le Christ agit mystérieusement ne paraît point encore. Mais il continue d'opérer dans le cœur du monde et dans le cœur des justes, jusqu'au jour où doit éclater la justice triomphante.

Pour l'âme comme pour la terre, évidemment tout consiste à donner son fruit. Le fruit de l'âme, c'est le développement de la justice, de la vérité, de l'amour.

Les trois quarts de la terre habitable sont encore un désert où l'homme ne peut tenir parce qu'il y manque du pain : il y faut donc multiplier les pains.

La vérité est une plante vivante que le Père céleste a plantée, et que rien ne doit séparer de sa racine, qui est le Père. L'apôtre véritable est celui qui répand la vérité, non à partir de lui, mais à partir de Dieu, et d'un cœur où est Dieu.

Les forces du genre humain, pour avancer ou s'arrêter dans la marche vers le royaume du ciel, seront déliées

ou liées, selon les décisions et les lumières de la grande société des esprits, à laquelle sont données les clefs.

Une preuve extrinsèque de ce fait que Jésus-Christ est Dieu, une exposition scientifique qui le démontre, ne sont rien pour la vie éternelle. Ce qui importe, c'est la réalité dans l'âme, et la présence du mystère de Dieu. Le Père met cette réalité dans l'âme en y venant et y vivant. Et cette révélation de Dieu est la clef du royaume du ciel.

L'homme ne meurt pas, dit la science, il se tue. Comment? Par son avidité de vivre, et par peur de mourir. Il meurt de peur et de désir de vivre!

Être plusieurs en une seule vie, — ceci pris dans son plus haut sens, — voilà la religion.

Il y a dans l'homme trois vies possibles. Il y a la vie purement animale, à laquelle se réduisent presque exclusivement beaucoup d'hommes. D'autres développent en outre la vie de la raison et de la liberté, vie proprement humaine, que tout homme peut et doit développer. D'autres enfin, et tous y sont appelés, développent la vie même de Dieu, et vivent unis à Dieu, d'une vie plus haute que la vie purement humaine.

Eh bien! n'y a-t-il dans ceux qui s'unissent que la vie à peu près animale? L'amour alors ne dure que peu d'années, après lesquelles il n'y a plus qu'un joug affreux! Mais y a-t-il, dans les deux époux, la noble vie humaine, la vie de la raison et de la liberté, développée en sagesse, en vertu? Certes l'union alors peut durer jusqu'au dernier jour. Mais y a-t-il dans les deux âmes la vie de Dieu? L'union aussi est alors divine, et devient éternelle comme Dieu.

L'argent! Dès qu'il s'agit d'argent, les hommes sont fous! Voilà le résumé de l'expérience.

La prière, c'est l'effort de l'âme cherchant l'union des hommes entre eux et avec Dieu. La prière, c'est l'effort de l'âme voulant bénir les hommes et diriger le monde au nom de Dieu. La prière, c'est l'effort de l'âme demandant à Dieu même la vie, pour la répandre sur le monde et sur l'homme.

L'âme inconnue qui prie et souffre est souvent plus forte et plus grande, et sera plus glorieuse devant Dieu que le prédicateur de l'Évangile.

Il en est du bel avenir comme de la vue des belles montagnes. Les enfants croient que l'on y touche; mais les hommes savent qu'elles sont toujours plus loin qu'on ne les voit.

La poussière de l'été et les nuées d'insectes ont passé. Orages et tempêtes ont cessé. Les feuilles tombent et l'herbe se dessèche; mais quelle sérénité de la vie générale! et quelle sublimité dans la marche calme et sereine de la nature, qui s'avance si belle vers la mort, vers la mort qu'elle connaît, dont elle sait l'autre rive et la résurrection! Tel est l'esprit de l'homme, lorsqu'après avoir travaillé tout le jour, il s'avance ainsi doux et calme vers l'autre vie.

Vers la fin, vers l'automne ou l'hiver de la vie, l'homme, lorsqu'il a suivi la lumière jusqu'au bout, l'homme lève ses mains dans la prière, et c'est sa méthode de penser.

L'attente du but! La marche vers l'idéal, l'avancement vers le retour glorieux du Verbe dans son œuvre, c'est la marche du monde vers l'époux qui viendra, dans le plus magnifique amour qui fut jamais, consommer l'union éternelle avec l'épouse, avec l'Église, avec la société des êtres intelligents et libres unis entre eux et avec Dieu.

Peu à peu, j'entrevis, et je vis de plus en plus clairement, presque continuellement, pendant deux ou trois mois, une cité, une ville dont tous les habitants s'aimaient! O Seigneur! ces simples paroles : « une ville dont tous les habitants s'aimaient », je les ai souvent prononcées au dehors, je les ai racontées de mon mieux. Mais elles n'ont jamais fait à personne l'effet qu'elles ont toujours produit et qu'elles produisent encore sur moi. On n'a pas vu cette ville. Moi, je l'ai vue.

Dieu d'amour! Dieu d'amour vrai, réel, présent, actuel, substantiel, éternel! vous avez voulu me laisser entrevoir quelque chose de cette cité où vous régnez. Pendant trois mois, je voyais, je sentais, je portais dans mon cœur et dans ma poitrine, dans mon intelligence et dans mon imagination avec toute la lumière et toute la force de poésie que vous savez donner, quelque chose des beautés et des félicités de cette admirable patrie.

Mais, Seigneur, cette cité n'était pas le ciel même. Oh! non, je n'ai point vu le ciel. J'ai seulement entrevu sur la terre une plus grande réalisation qu'on ne l'a vue encore de votre divine prière : « Que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » J'ai entrevu ce qui pourrait se passer sur la terre si l'on pratiquait l'Évangile, selon ce qu'enseigne saint Augustin, lorsque dans sa *Cité de Dieu* il s'écrie : « La société humaine, dans la vie présente, deviendrait l'ornement de cette terre par sa félicité, et s'élèverait vers le ciel pour y régner éternellement. » Oui, Seigneur! si dans une ville toutes les âmes pouvaient avoir l'amour que vous me donniez alors, il en serait ainsi. Cette ville embellirait la terre, et s'élèverait vers le ciel pour y régner toujours.

Je vivais dans cette ville avec une incroyable félicité. J'en voyais les maisons, les rues, les habitants. Il n'y avait pas là un seul menteur, un seul traître; tous se fiaient à tous; tous se soutenaient, se défendaient avec ardeur; la moindre souffrance, la moindre peine accu-

mulait vers celui qui souffrait toute l'énergie de tous les cœurs. Tout était noble, tout était digne, généreux, courageux; tout était plein d'une lumineuse sérénité. La mort régnait encore, puisqu'on était sur terre, mais avec quel espoir, et au milieu de quel amour, de quelles tendresses, de quels hymnes et de quels adieux s'en allaient les mourants! La mort arrachait au mourant et aux vivants une larme et un sourire, et l'on relevait aussitôt la tête avec confiance pour reprendre la marche sacrée, le travail saint vers Dieu. Dans cette céleste ville, où tous les habitants s'aimaient, tous se rencontraient avec joie, connus et inconnus, et tous voyaient en tous des frères, des sœurs, de même cœur, de même âme, de même sang.

Mon âme entrait dans le détail et rencontrait les hommes dans les rues ou les places. Je n'oublierai jamais ce groupe de femmes que j'aperçus devant cette petite et humble maison d'un faubourg. C'étaient des moindres de la cité. Mais quelle surnaturelle beauté! quelle royale dignité! quelle gracieuse et sainte contenance! quelle clairvoyante sagesse dans leur regard! quelle lumière purificatrice dans leurs yeux! quelle musique du ciel dans leurs voix! quel amour! quel amour dans leur accueil! lorsque je m'avançai vers elles plein de confiance, de bonheur et d'admiration, je pus comprendre dans leur regard, l'esprit, la vie, et la félicité de la ville sainte.

Je ne puis pas ne pas me souvenir ici de ces grandes paroles de l'Apocalypse : *Vidi civitatem sanctam, Jerusalem novam, descendentem de cœlo a Deo.* « J'ai vu la cité sainte, la Jérusalem nouvelle descendre du ciel et envoyée de Dieu. » Et cette hymne de l'Église :

Cœlestis urbs Jerusalem,
Beata pacis visio.

« Jérusalem! Cité céleste! O bienheureuse vision de paix! » Oui, ce que Dieu me donnait était une bienheureuse vision de paix. C'était l'intelligence et comme la

vue des biens que l'Église de Dieu, la nouvelle Jérusalem descendue du ciel sur la terre, pourrait répandre sur le monde, si les peuples lui obéissaient. Mon cœur et ma raison, mon âme, mon imagination, je dirai presque mes yeux voyaient, sentaient, aimaient, comprenaient ce spectacle. Cette ville était devant moi comme vivante, pendant des mois entiers. L'impression en fut encore très forte et très fréquente pendant bien des années; et du rsste, elle n'a cessé de faire comme le fond de ma vie, de mes idées et de mes sentiments. J'élève toujours mes regards vers cette bienheureuse ville, pour comprendre la vie, la mort, le monde, l'histoire, l'Église, l'avenir.

Cette vision m'a rempli d'une joie indomptable et d'une espérance inflexible: malgré les plus cruelles épreuves, cette joie, cette espérance n'ont pas été vaincues jusqu'aujourd'hui. O mon Dieu! faites que je les conserve jusqu'à ma dernière heure, et qu'alors il me soit donné de voir combien cette joie et cette espérance étaient vraies.

Mon Dieu! il faut que je m'entretienne encore un peu devant vous de cette grande grâce que vous m'avez faite. Son principal effet fut l'amour. La joie et l'espérance n'étaient que les compagnes et les suites de ce don principal. Je regardais le monde et le genre humain d'un œil nouveau. Depuis mon enfance, et surtout à l'époque de la première communion, j'avais cru vivre dans une espèce de paradis terrestre, et au milieu des anges. Les hommes me semblaient des anges. Quand j'ai compris ce qu'était le péché, mes yeux se sont ouverts: le ciel et les anges ont disparu. A dix-huit ans, j'avais le plus profond mépris pour le genre humain: le monde entier me paraissait une pitoyable vanité, et il me semblait bon d'en sortir au plus tôt par la mort. Mon retour à Dieu avait été accompagné du désir de travailler pour le bien des hommes. Il y avait zèle, non plus mépris; mais l'épreuve de la tristesse mortelle

m'avait comme enlevé l'espérance et la vue de tout bien. Ce monde, et moi-même avec lui, me semblait un rebut, une plante pourrie. Je ne voyais aucun avenir pour la terre, je ne comprenais pas le ciel. Mais, après la céleste vision, je revis le monde et l'humanité dans leur beauté possible, possible au ciel et sur la terre. Sous la plante fanée, j'ai vu les germes, tout l'éclat possible des fleurs, toute la saveur des fruits à venir. A partir de ce moment, il m'a été impossible de comprendre que l'homme pût employer sa vie à autre chose qu'à cultiver la terre pour la défendre du mal. *Ut operaretur et custodiret illum.* J'ai compris la mission d'Adam, le devoir de l'homme sur la terre. J'ai compris le mot de saint Chrysostome : « Vous n'avez pas seulement à vous occuper de votre propre salut, mais vous avez à rendre compte du monde entier ». J'ai compris le Sauveur regardant la moisson terrestre et disant : « Il y a peu d'ouvriers ». Je n'ai cessé et ne cesse de gémir de ce que, dans l'état actuel du monde, un si petit nombre d'hommes comprennent ces choses, et s'y dévouent. On se trompe sur la vie, on se trompe sur le bonheur. La vie est donnée à chaque homme pour qu'il puisse dire à la fin, avec notre maître Jésus : « Mon Père, j'ai accompli l'œuvre dont vous m'avez chargé. » *Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam.* Ceci est le devoir. Mais c'est en même temps le bonheur, l'unique bonheur possible et le plus grand des bonheurs concevables, au-dessous de la félicité du ciel.

Lorsque dans la Sainte Écriture Salomon crie : « Vanité des vanités et tout est vanité », il étonne par la manière dont il semble tout rejeter, même la science, même la sagesse, pour nous apprendre à ne chercher que la joie et le bonheur. Eh bien! cela est sublime et tout divin. C'est l'éternelle et absolue vérité. C'est la vie telle qu'elle me fut montrée alors. C'est la vie telle que je la comprends plus que jamais, un quart de siècle après ce premier enseignement. « J'ai enfin reconnu, dit le sage, qu'il n'y a rien de mieux que la joie, et l'œuvre de

la vie.... J'ai compris qu'il n'y a rien de mieux pour l'homme que de puiser le bonheur dans son œuvre. Voilà son partage. » Cette œuvre est celle dont nous devons tous dire avec notre modèle : « Mon père, j'ai achevé l'œuvre dont vous m'avez chargé ». Voilà la vie! voilà le bonheur!

O mon Dieu! ne pas comprendre que votre terre est cultivable! que vos âmes sont des germes! Ne pas comprendre que l'humanité est le champ de Dieu! *Dei agricultura estis* : que Dieu le Père est le laboureur : *Pater meus agricola est*, et que nous sommes ses serviteurs, ses amis, ses ouvriers dans ce travail! « *Dei adjutores sumus.* » Ne pas voir les immenses progrès implicites, moraux, intellectuels et sociaux qu'a déposés le christianisme dans le monde! Ne pas voir toutes les grandes choses possibles dans toutes les âmes! Ne pas voir l'opération du Verbe qui cherche à les éclairer toutes, en tout temps, en tout lieu! Ne pas voir, dans l'âme, l'image de Dieu, et la capacité de posséder Dieu! Ne pas aimer d'amour toutes les âmes! Ne pas voir que Jésus dit et a dit à chacun : Je t'aime! Je veux verser mon sang pour toi.

Permettre, quand on peut l'empêcher, que les hommes se haïssent, se méprisent et se tuent! Que les nations soient divisées par d'indignes aveuglements et des haines incurables! Que les hommes, au lieu de se soutenir tous entre eux contre la nature rebelle, contre les fléaux et la mort, et avant tout contre le mal, source des grands fléaux et de la mauvaise mort, que les hommes, dis-je, consument leurs forces à se détruire, chacun par la luxure et par la volupté, et à détruire autrui par l'avarice, l'orgueil, la colère et la haine!

O Dieu! je ne demande pas que tous les hommes, je ne demande pas que beaucoup d'hommes, dès aujourd'hui, comprennent ces évidences plus visibles pourtant que le jour! Non, ce serait trop. Mais je demande, ô Dieu! qu'un plus grand nombre d'hommes, que les meilleurs, que ceux qui sont déjà sur le chemin de la lumière,

ouvrent les yeux, et voient enfin où est la vie, la joie, l'amour, le chemin, le devoir, le bonheur.

Et quant à l'espérance de voir, sur terre, les hommes meilleurs et plus heureux; d'y voir quelque rayon du ciel; de voir la république terrestre, par sa félicité, faire l'ornement de ce monde que Dieu nous a donné à cultiver, et commencer à montrer quelques traits de la divine cité; pourquoi cette espérance n'emplirait-elle pas le cœur et ne le fait-elle pas bondir [1]?

1. Nous avons voulu donner ici quelques-unes des pensées qui reviennent le plus souvent sous la plume du P. Gratry. On verra par là comment il sait, et combien habilement il sait, délivrer l'âme de vérité captive dans les formules de l'erreur, combien aussi il est courageux et audacieux dans cette opération. Il a, on le voit, le plus profond respect pour les vieilles formules, mais il sait leur donner parfois un sens nouveau. Des imperfections de la lettre il sait dégager l'esprit.

Il avait compris aussi que « la théologie est le suprême effort de l'intelligence humaine pour interpréter les faits divins à l'aide des catégories dont cette intelligence dispose, que ces catégories, lentement élaborées par l'esprit, sous l'action des réalités inférieures, sont évidemment toujours insuffisantes dès qu'il s'agit d'exprimer ce qui dépasse l'expérience journalière de la conscience ou des sens. »

« Du moment que la théologie proclame à chaque instant le mystère, elle n'a point la prétention de comprendre l'incompréhensible et de définir l'inconnaissable. Elle cherche simplement à traduire aussi exactement que possible l'expérience religieuse dans la langue de l'humanité. Il s'ensuit que ses formules renferment un élément humain auquel on ne saurait attribuer une valeur absolue. » (L'abbé Hébert, *Le sentiment religieux dans l'œuvre de Wagner.*)

XI

LA SCIENCE COMPARÉE

(LOGIQUE, CONNAISSANCE DE L'AME, *passim.*)

Il y a de la géométrie partout.
LEIBNIZ.

Travailler la science comparée, c'est prendre pour devise, dans vos études, cette parole de Leibniz : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la géométrie, de la morale partout ». C'est ajouter encore à cette immense et profonde parole deux mots que Leibniz ne désavouera pas, et dire : « Il y a de l'harmonie, de la métaphysique, de la théologie, de la physique, de la géométrie, de la morale partout ». C'est y ajouter encore une autre parole que nous citons sans cesse, et (que nous voudrions pouvoir écrire partout en lettres d'or) et que voici : « Il faut savoir qu'il y a trois sortes de sciences : la première est purement humaine ; la seconde, divine simplement ; la troisième est humaine et divine tout ensemble ; c'est proprement la vraie science des chrétiens. »

Si vous voulez aujourd'hui travailler utilement, contribuer au retour du siècle vers la lumière, à la renaissance de la foi, à la restauration de la raison publique, c'est dans ce sens qu'il vous faut travailler.

Rappelez-vous les paroles du grand Joseph de Maistre,

ce demi-prophète : « Attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie : l'apparition de cet homme ne saurait être éloignée, et peut-être même existe-t-il déjà. Celui-là sera fameux et mettra fin au XVIIIe siècle qui dure toujours. »

Remarquez toutefois que si l'homme de génie était né avant 1810, ou même avant 1820, il aurait bien probablement déjà donné signe de vie. Considérez de plus que l'œuvre est tellement immense qu'Aristote ou Leibniz n'y suffiraient pas. (Aristote a trop d'élan: Leibniz a trop de singularités.) Peut-être saint Thomas d'Aquin pourrait-il entreprendre la Somme du XIXe siècle : génie d'un élan prodigieux, sans aucune singularité, sublime et rigoureux, aussi étendu, tout au moins qu'Aristote ou Leibniz, on n'ose lui tracer de limites ni dire ce qu'il ne pourrait pas.)

Mais où est saint Thomas d'Aquin? Où est la plus haute sainteté, unie au plus haut génie? Où est l'absolue chasteté d'une vie entière, unie à la richesse d'une nature méridionale? Où sont la solitude, le silence, le cloître et ces douze frères écrivains, qui déchiffrent, copient, cherchent pour saint Thomas, et sont prêts nuit et jour à écrire ces dictées que Dieu inspire?

Que faire donc? Il faut, en attendant que quelque coup de génie nous réveille et entraîne l'esprit européen dans cette féconde et magnifique carrière; il faut, vous qui entrevoyez ces vérités, vous y donner d'abord et tout entier. (Qui sait si l'on ne fera pas, par le nombre et l'union, ce que Joseph de Maistre attend de l'unité et de la solitude du génie?)

Peut-être, en effet, le temps est-il venu où il n'y aura plus d'écoles, où l'on ne donnera plus à aucun homme particulier le nom de maître, où l'on pratiquera en un certain sens élevé ce mot du Christ : « N'appelez personne sur la terre votre maître, parce que vous n'avez qu'un maître, qui est le Christ, et que vous êtes tous frères ». Peut-être que plusieurs humbles disciples du

Christ, unissant leurs intelligences dans l'humilité fraternelle, et méritant, dans l'ordre de la science, cette bénédiction du vrai maître : « Lorsque deux ou trois d'entre vous s'unissent en mon nom sur la terre, je suis au milieu d'eux »; peut-être, dis je, que plusieurs humbles frères, unis en Dieu, feront plus qu'un grand homme.

Peut-être que plusieurs bons ouvriers, décidés, courageux, laborieux, et poussés par un architecte invisible, construiront un édifice comme les abeilles construisent une ruche.

Mais je suis seul, me direz-vous. Alors, soyez du moins aussi courageux que Bacon, mais plus modeste. Ne dites pas comme lui : *Viam aut inveniam aut faciam*: mais travaillez pourtant, et si vous êtes persévérant et convaincu, peut-être, plus heureux que Bacon, qui cherchait à briser une porte déjà ouverte par de plus forts que lui, peut-être vous sera-t-il donné d'ouvrir modestement à d'autres plus forts que vous, qui sauront conquérir la place, une porte qu'ils n'apercevaient pas.

Cela posé, voici comment vous travaillerez, si vous voulez parvenir à la science comparée.

Je suppose que vous sortez du collège, avec de bonnes études littéraires, et quelque commencement de philosophie.

Il vous faut maintenant la théologie et les sciences. Vous savez que les grands hommes du XVIIe siècle étaient à la fois mathématiciens, physiciens, astronomes, naturalistes, historiens, théologiens, philosophes, écrivains. Qu'on m'en cite un qui n'ait été que philosophe! De Kepler à Newton, tous sont théologiens. Voilà nos modèles.

Donc, reléguez un peu, et même beaucoup, les lettres et la philosophie, et faites place à la théologie et aux sciences.

Du reste, il est heureux que vous ayez à prendre ce

parti, car, si vous avez du goût pour les lettres et la philosophie, la première précaution à prendre, c'est de ne pas vous y enfermer. « Homme littéraire, dangereux et vain! » disait quelqu'un.

Comprenez-vous ce texte de l'Écriture sainte : « Parce que je ne suis pas littéraire, j'entrerai dans les puissances sacrées. *Quonian non cognovi litteraturam, ideo introibo in potentias Domini.* » N'avez-vous jamais remarqué la différence, le contraste, je dirai même l'opposition qui se rencontrent entre la puissante profondeur des divines idées, et surtout des divins sentiments, et leur expression littéraire? N'avez-vous jamais remarqué ces deux natures d'esprit, si bien décrites par Fénelon, dont l'une exprime à peu près sans voir ni sentir; dont l'autre sent et voit, mais n'exprime pas, ou du moins pas encore?

Défiez-vous de cette première espèce d'esprits, et tâchez de n'en être pas. Si vous avez acquis déjà quelque art d'exprimer ce que vous tenez, cherchez maintenant les choses à exprimer; car il vous faut d'abord savoir : *Scribendi recte sapere est et principium et fons.*

Laissez maintenant dormir en vous l'esprit littéraire, et cherchez l'esprit scientifique. Soyez savant. Votre esprit non seulement en deviendra plus riche, mais aussi plus fort et plus grand.

Heureux ceux qui soumettent leur esprit au conseil que Virgile donnait aux laboureurs.

Quid qui proscisso quæ suscitat æquore terga.
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem atque imperat arvis?

Faites de même. Croisez votre littérature par la science, la science par la théologie. Rompez vos premières habitudes d'esprit, vos premières formes de pensée. Surtout, si vous avez pris, au collège, une première attache à un système particulier de philo-

sophie, hâtez-vous de rappeler la charrue, et de diriger les sillons dans un tout autre sens :

> Rursus in obliquum verso perrumpit aratro.

Dans ce second travail, rien de bon ne sera perdu, mais que de préjugés, d'erreurs, d'incohérences disparaîtront ! Quelle mince culture que celle de la première éducation ! Superposez à cette éducation une autre éducation, et puis une autre encore. Rompez et domptez votre esprit en le labourant plus d'une fois en plusieurs sens :

> Exercetque frequens tellurem atque imperat arvis.

Ne craignez pas de changer plusieurs fois de culture. Rien n'est plus favorable à la terre, dit ailleurs le poète. Le changement de culture repose.

> Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva.

Il y a plus : telle et telle production brûle et dessèche la terre, si on la continue. Mais que les moissons se succèdent sans se ressembler, et la terre les porte gaiement.

> Urit enim lini campum seges, urit avenæ,
> Urunt lethaeo perfusa papavera somno,
> Sed tamen alternis facilis labor.

C'est ainsi, par exemple, que les mathématiques isolées brûlent et dessèchent l'esprit ; la philosophie le boursoufle ; la physique l'obstrue ; la littérature l'exténue, le met tout en surface, et la théologie parfois le stupéfie. Croisez ces influences ; superposez ces cultures diverses ; rien de bon ne se perd, beaucoup de mal est évité.

L'esprit est une étrange capacité, une substance d'une nature surprenante. Je vous excite à la science comparée ; je vous demande, pour cela, d'étudier tout : théo-

logie, philosophie, géométrie, physique, physiologie, histoire. Eh bien, je crois vous moins charger l'esprit que si je vous disais de travailler de toutes vos forces, pendant la vie entière, la physique seule, la géométrie seule, la philosophie ou la théologie seule. Il se passe pour l'esprit ce que la science a constaté pour l'eau dans sa capacité d'absorption. Saturez l'eau d'une certaine substance, cela ne vous empêche en rien de la saturer aussitôt d'une autre substance, comme si la première n'y était pas, puis d'une troisième, d'une quatrième et plus. Au contraire, et c'est là le plus fort du prodige, la capacité du liquide pour la première substance augmente encore quand vous l'avez en outre remplie par la seconde, et ainsi de suite jusqu'à un certain point. Donc, ajoutez à votre philosophie toutes les sciences et la théologie, vous augmenterez votre capacité philosophique : votre philosophie, à son tour, augmente de beaucoup votre capacité scientifique et théologique; ainsi de suite, jusqu'à un certain point qui dépend de la nature finie de l'esprit humain et du tempérament particulier de chaque esprit. Il ne faut point oublier surtout que ces capacités de l'eau dépendent principalement de sa température. Refroidissez : la capacité diminue; elle augmente si la chaleur revient. De même, rien n'augmente autant la vraie capacité de l'esprit qu'un cœur ardent. L'esprit grandit quand il fait chaud dans l'âme. Les pensées sont grandes quand le cœur les dilate. Il y a des esprits où il fait clair; il y en a où il fait chaud, disait excellemment Joubert. Oui, parfois la chaleur et la clarté se séparent, mais la chaleur et la grandeur, jamais. Les esprits les plus grands sont toujours ceux où il fait chaud.

Donc ne vous effrayez pas du travail de la science comparée; la science comparée, au contraire, est une méthode pour travailler énormément, sans trop de fatigue : c'est le moyen de déployer toutes vos ressources et toutes vos facultés, et surtout d'approfondir chaque science plus qu'elle ne pouvait l'être dans l'isolement.

L'avenir montrera la vérité de cette remarque, si l'on entre courageusement dans la voie de la science comparée.

Quelle n'a pas été la fécondité de l'algèbre, appliquée à la géométrie : puis la fécondité de cette science double, appliquée à son tour à la physique et à l'astronomie ! Que sera-ce quand on ira plus loin, et que l'on saura comparer les sciences morales aux sciences physiologiques, et même physiques, et le tout à la théologie !

Sous ce rapport, les Allemands nous donnent l'exemple. Seulement, le panthéisme en égare un grand nombre. Le faux principe des hégéliens opère, dans le domaine des sciences, la parodie de ce que nous annonçons ici. Ils prétendent qu'il n'y a qu'une science, parce que tout est absolument un : qu'il ne faut plus morceler la science en logique, morale, physique, métaphysique, théologie : tout cela, disent-ils, est précisément un et identique, parce que tous les objets sont identiques, tout étant Dieu.

Voilà la confusion. Nous parlons, nous, de comparaison. C'est autre chose. (Comparaison suppose, au contraire, distinction.)

On sait assez les résultats risibles, et quelquefois odieux, qui sortent de ce principe de confusion panthéistique, soit en Logique, soit en Morale, soit en Physique. Mais ce que l'on sait moins, c'est que cette voie de rapprochement, cette tentative impossible d'identifier toutes les lignes de l'esprit humain, a cependant poussé à la comparaison, et produit en quelques esprits éminents, dont plusieurs, du reste, sont libres de tout panthéisme, de très grands résultats. Il suffit de citer Ritter, le grand géographe ; Burdach, le grand physiologiste ; Gœrres, Humboldt, le philologue ; le second Fichte, Schubert surtout, et plusieurs autres.

Nous pouvons d'ailleurs attendre de ce peuple de grandes choses pour la science comparée. Ces âmes profondes, mystiques, harmonieuses, vont volontiers au centre des idées, en ce point où les racines des vérités

se touchent. La monstrueuse philosophie, absolument absurde, dont ils sont aujourd'hui victimes, ou plutôt dont ils furent victimes, n'est point pour toute l'Allemagne une preuve de réprobation intellectuelle. Ils ont poussé à bout, les premiers, la raison humaine isolée et séparée de Dieu ; dès que la raison de ce peuple reprendra sa racine en Dieu, on verra ce que peut produire la puissance harmonique de ces âmes.

Mais, même dès maintenant, il est vrai de dire que leurs travaux, malgré la confusion panthéistique qui s'y rencontre, ont préparé beaucoup de matériaux à la science comparée. Quand la véritable science comparée s'élèvera, elle traitera ce monstrueux produit comme l'Écriture sainte nous rapporte que Tobie, inspiré par l'ange, traita ce monstrueux poisson qui l'effrayait d'abord. « Seigneur, il m'envahit », criait l'enfant, comme nous disions du panthéisme qui nous envahissait de toutes parts. « Ne crains rien de ce monstre, lui dit l'ange, prends-le et amène-le à toi : tu te nourriras de sa chair. » Quand nous aurons conçu quelque chose de l'idée et du plan de cette science nouvelle, qui sera celle du prochain grand siècle, nous traiterons ainsi le panthéisme, qui maintenant s'engraisse pour nous.

Aussi ne craignez ni la masse, ni le nombre, ni la diversité des sciences. Tout cela sera simplifié, réduit et fécondé par la comparaison.

Mais il vous faut, en tout cas, de toute nécessité, une connaissance suffisante de la géométrie et des mathématiques en général, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, de la physiologie comparée, de la géologie et de l'histoire, sans parler de la théologie, dont il sera question plus tard.

N'oubliez pas, d'ailleurs, qu'il ne faut jamais consacrer à ces choses tout votre temps. Il en faut, au contraire, réserver la meilleure partie pour Dieu seul, et pour écrire.

La tâche, peut-être, vous paraît impossible. Elle ne l'est pas. Mais à deux conditions : c'est que vous saurez étudier et que vous choisirez vos maîtres.

Vous ne prendrez pas la science comme on prenait autrefois le quinquina, avec l'écorce : le malade alors mangeait peu de suc et beaucoup de bois. Vous prendrez la science, autant que possible, comme on prend aujourd'hui la quinine, sans écorce ni bois. Puis vous aurez des maîtres qui n'enseigneront pas avec cette excessive lenteur que nécessite la faiblesse des enfants dans les collèges, et surtout qui s'éloigneront de la manière de ces trop nombreux professeurs qui jamais ne présentent un ensemble à l'auditoire, mais toujours des parcelles indéfiniment étendues ; en sorte que le cours n'est jamais terminé, mais court toujours, quel que soit le nombre d'années qu'on y mette. Vous chercherez des maîtres qui sachent vous présenter très rapidement les résultats et les totalités.

Ceci posé, commencez par consacrer, par exemple, deux ans aux mathématiques, à la physique et à la chimie, et à la théologie.

Prenez une heure et demie de leçon par jour dans l'après-midi : deux leçons de mathématiques par semaine ; deux leçons de théologie. Travaillez chaque leçon deux heures, immédiatement après les leçons. Ceci est l'emploi de l'après-midi.

Donnez ensuite deux ans aux trois cours suivants : astronomie et mécanique ; physiologie comparée ; théologie.

Puis deux autres années aux cours suivants : géologie, géographie, histoire, philologie, théologie.

N'oubliez pas que je parle à un homme décidé à travailler toute sa vie ; qui trouve que l'étude même, après la prière, est le bonheur ; qui veut creuser et comparer chaque chose pour y trouver la vérité, c'est-à-dire Dieu. Du reste, tenez pour certain que de grandes difficultés vous attendent, vous qui entrerez les premiers dans cette voie.

Mais que de peine on pourrait s'épargner si on savait s'unir et s'entr'aider ! Si au nombre de six ou sept, ayant la même pensée, on procédait par enseignement mutuel,

en devenant réciproquement et alternativement élève et maître, si même, par je ne sais quel concours de circonstances heureuses, on pouvait vivre ensemble; si, outre les cours de l'après-midi, et les études sur ces cours, on conversait le soir, à table même, sur toutes ces belles choses, de manière à en apprendre plus par causerie et par infiltration que par les cours eux-mêmes; si, en un mot, on pouvait former quelque part une sorte de Port-Royal, moins le schisme et l'orgueil!

Quoi qu'il en soit, j'ai supposé que vous pourriez trouver des maîtres capables de vous présenter rapidement l'ensemble de chaque science et son résultat utile; et aussi, que vous sauriez prendre, dans chaque science, le suc en négligeant l'écorce.

Mais là même est la difficulté. Si nos sciences étaient ainsi faites, et nos professeurs préparés à enseigner ainsi, les admirables résultats de nos grandes sciences cesseraient bientôt d'être un mystère réservé aux écoles et aux académies. Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, j'essayerai de vous donner, sur la manière d'étudier ou d'enseigner les sciences, quelques avis très incomplets, auxquels, j'espère, vous saurez suppléer.

LE JOUR ET LA NUIT

Dieu n'a-t-il pas placé l'homme sur la terre comme un enfant dans son berceau? Il proportionne à sa force la durée du jour qu'il lui donne, et lorsque l'heure de la veille a cessé, il tire son rideau sur le monde, impose silence à la nature pour que tout se recueille et sommeille. Il nous porte du repos à la veille, de la veille au repos. Il berce son enfant comme une nourrice, entre la nuit et le jour.

Comprend-on ce qu'il y a de tendresse maternelle dans ces soins touchants de Dieu pour sa créature; tout ce qu'il y a de providentiel, pour l'éducation de l'enfant

céleste, dans cette alternative du soir et du matin, de la nuit et du jour: tout ce qu'il y a de divinement calculé dans l'éclat de l'étincelant midi, heure de l'extrême développement: dans le repos du silencieux minuit, heure de l'extrême recueillement: et dans ces deux mouvements contraires du soir et du matin excitateur et conducteur des deux mouvements de la vie?

Qui a remercié Dieu de tout ce qu'il met de joie dans nos cœurs par l'éclat du midi, de tout ce qu'il y met de mystérieux instincts par l'influence des nuits? Qui lui rend grâce de la douce espérance que le matin éveille en nous et de la pieuse mélancolie que nous inspire le couchant du jour?

Par l'influence du soleil de midi, quand l'astre, au milieu de sa course, s'arrête et plane sur la terre, Dieu nous attache au présent de ce monde pour que nous consentions à y vivre et à y travailler. Par l'influence solennelle de la nuit qui voile à nos yeux la nature et nous isole en face du ciel, il nous rattache à l'éternel présent d'en haut.

Par la mobilité vivante du soir et du matin il excite la marche de notre vie vers l'avenir du monde nouveau. Il donne à notre esprit l'élan ou pour répandre sur la nature l'influence des vertus d'en haut, ou pour ramener toute chose vers la source divine où tout doit revenir.

L'homme n'a point encore fait de ces dons tout l'usage qu'il en devait faire. Ces instructions et ces exhortations divines que les grands mouvements du ciel et de la terre ne cessent de nous transmettre, ces vérités que le jour annonce au jour et la nuit à la nuit, n'ont fait encore qu'effleurer notre âme et n'ont point encore subjugué notre vie.

L'homme s'est laissé attacher au monde terrestre pour y vivre et pour y travailler: mais, abusant de l'impulsion divine, il s'y est enfoncé pour en jouir: il a enfoui dans la terre le talent que Dieu lui donnait.

Des races entières, soumises au soleil du midi, vivent,

travaillent et se multiplient sur la terre avec rapidité; leur âme s'est détachée du ciel.

Si trop souvent l'homme n'écoute la grande exhortation du jour que pour en abuser, comment comprendra-t-il l'austère enseignement de la nuit? Au lieu de s'y livrer au doux sommeil, à ce sommeil dans le sein du Père, qui nous laisse au réveil un cœur brûlant d'amour et ferme de pureté, comme la poitrine douce et chaude d'un enfant dans un berceau, l'homme, par sa faute, n'y trouve, le plus souvent qu'un sommeil triste et mauvais. Après avoir abusé du jour, suivi avec ardeur de vains et criminels désirs, quand la nuit vient, il tombe fatigué sur la terre et ne s'y repose pas. L'homme se repose peu ou presque point, dit l'Écriture. Les faux biens qu'il a poursuivis, l'inquiétude, la jalousie, la colère, troublent les pensées dans le lit même pendant les heures de la nuit qui lui ont été données pour prendre son repos : les fantômes qu'il voit en son âme, l'inquiètent et tiennent son esprit en suspens, et il est, dans son sommeil même, comme une sentinelle pendant le jour. Et ce grave pressentiment de la mort que la nuit fait planer sur son âme, s'il en ressent quelque influence, c'est une terreur qu'il repousse, un rêve sinistre qu'il cherche à fuir.

Cette vie terrestre dont il devrait apprendre chaque nuit à se détacher, pour s'élever vers l'autre vie, il s'y concentre tout entier, c'est là que s'accomplissent les ténébreuses opérations du mal, l'homme enfouissant sa vie dans la chair et dans le sang, répandant toute son âme vers la terre.

Que de cœurs dans lesquels le doux matin n'éveille que des espoirs grossiers! que d'âmes pour qui la sainte mélancolie du soir, passage d'une espérance qui tombe à une espérance qui va naître, se change en une tristesse aride qui cherche une vaine ressource dans un éclat factice, à l'heure où nous échappe la lumière et la beauté du jour! Et cependant les impulsions divines ne peuvent être stériles; l'homme en abuse beaucoup, en diminue

constamment la vertu, mais il faut bien qu'il marche et qu'il s'élève, que son éducation providentielle se fasse. Si les grandes races parmi les hommes restent dans l'inertie, d'autres avancent, et il se développe dans le sein de l'humanité des sentiments et des tendances dont la Providence fait usage lorsque le moment en est venu.

Le jour, par sa lumière et ses excitants, a provoqué la vie des hommes et tous leurs travaux sur la terre.

Mais l'influence des nuits n'a-t-elle pas aussi laissé bien des traces dans nos cœurs? On a vu des nations entières élevées par la Providence sous les austères régions du soir, se pénétrer dans leur sang même d'un instinct de mystérieux avenir, d'un mépris sans bornes pour la vie présente, d'une générosité toujours prête à la sacrifier pour la gloire, pour l'immortalité d'une autre vie.

Que d'âmes entraînées par l'ardente jeunesse vers les beautés de la nature n'ont-elles pas rêvé sous le ciel scintillant d'étoiles l'éternelle beauté du monde d'en haut!

Que de bergers en gardant leurs troupeaux n'ont-ils pas reçu dans leurs cœurs les germes de la science ou de la prière!

Que de vierges n'ont-elles pas dans ce calme des nuits, au milieu d'inspirations nouvelles de prière et de dévouement, senti s'embraser leur âme des feux du divin amour!

Que de mères veillant sur la couche de l'enfant que leur dispute la mort, n'ont-elles pas, dans la nuit mystérieuse, senti près d'elles les murmures célestes et des parfums d'en haut qui leur faisaient comprendre et accepter la mort et pour elles et pour leur enfant!

Que d'esprits amoureux de la science, oubliant dans leurs veilles la scène mobile et variée du jour, n'ont dû l'inspiration simple et grande, et ce regard profond qui perce les voiles, qu'au calme et au silence des nuits!

Que de prophètes n'ont vu le monde futur que dans le recueillement des nuits, à ces heures « où des paroles

nous sont dites en secret, où l'âme recueille à peine les veines fugitives du murmure sacré! »

Que d'ascètes au sein des nuits, enveloppés de solitude et de silence, n'entendant plus ni sur la terre, ni dans leur cœur, que le tressaillement universel de la vie et la douce inspiration de l'univers en Dieu, n'ont-ils pas senti la présence du Créateur et compris qu'en vérité, nous sommes en Dieu, vivons en lui et nous nous mouvons en lui!

Que de saints, tenant leurs mains élevées dans l'ombre, n'ont-ils pas envoyé vers le ciel des ardeurs d'invocations et de prières qui en attiraient la vertu! Les soupirs de ces cœurs profonds, la force pressante de leurs désirs faisaient tressaillir le monde et avancer l'humanité, de même que la brise nocturne fait avancer sur le sein des mers des vaisseaux où tout dort.

Que de filles de la douleur, brûlant devant Dieu comme un holocauste, à l'insu du monde, dépouillées, délaissées sur la nuit froide et triste, pleines de pressentiments de mort, sondées par la terreur, dans les profondeurs de leur être n'ont-elles pas accepté par un élan surnaturel et par un dévouement divin toute mort et toute souffrance! Ces âmes percées du glaive, ces sacrifices et ces acceptations de mort, neutralisaient dans le monde cette fatale exubérance de la vie, ces jets illégitimes du plant sauvage, ce funeste pullulement des êtres qui provoque sur toute la terre la guerre et l'effusion de sang.

Celui qui a tout consacré, tout réparé, tout purifié, celui qui enseigne aux hommes l'usage de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité, passait des nuits sur la montagne, seul à prier.

L'Église du Christ n'a-t-elle pas établi des veilles saintes aux époques solennelles de la vie du Sauveur, aux jours de grands souvenirs consacrés par les mystères de sa vie et de sa mort? Usages saints et sublimes que les hommes refroidis laissent tomber.

En présence du Christ toujours vivant, nous dormons

encore comme dormaient les apôtres au Thabor et au Golgotha, pendant qu'il priait dans sa gloire ou qu'il priait dans son agonie.

Quand saurons-nous unir la vie véritable du jour à la véritable vie des nuits?

Lorsqu'après un jour plein, l'âme de l'homme pendant une nuit pure se recueille en Dieu, sa vie retrempée dans sa source éclate au matin comme l'aurore et tressaille comme le soleil pour parcourir un jour nouveau.

XII

LA PAIX

Conflabunt gladios suos in vomeres et lanceas suas in falces. Is.

Ce n'était pas un rêve, mais une vision intellectuelle du cœur, suivie pendant des heures, des jours et toute une saison de pensées. Elle revenait, après bien des visions semblables semées dans le cours de ma vie, avec une force et une clarté croissante.

Je regardais ma demeure, et je pensais à ma famille : ma famille, la race d'Adam et la race des enfants de Dieu; ma demeure, c'est-à-dire cette terre que Dieu nous donne à cultiver.

Et comme, dans la prière publique, le matin, j'avais prononcé ces paroles : « Et il leur dit encore une fois : la paix soit avec vous! » comme aussi, en ce jour même, l'Europe avait signé la paix après l'affreuse guerre de Crimée, je commençai à ne plus pouvoir suivre d'autre pensée, et à prendre en dégoût tout travail abstrait, répétant en mon cœur ces seuls mots : La paix!

« La paix! » oui, la paix! non seulement celle que donne le monde, mais celle aussi que Dieu seul peut donner. La paix de Dieu! Et pourquoi non?

Et alors je me livrai à la contemplation des saisissantes images qui m'assaillaient.

I

Le globe terrestre flottait dans la lumière de son soleil. Le matin se levait sur l'Europe, et c'était un jour de printemps. Une vapeur blanche et fraîche couvrait les plaines, et les hommes marchaient avec joie dans la brume : car ils sentaient que le soleil gagnait en force, et qu'il allait régner. Le printemps commençait à peine : peu d'arbres étaient verts, et transparents sous leur frêle verdure; d'autres commençaient à rougir; presque tous étaient encore noirs. Il y avait encore beaucoup d'eau sur la terre, et quelque neige; mais l'eau déjà tournait en sève, et gonflait les racines des plantes et les bourgeons prêts à s'ouvrir. — Mon cœur aussi se gonflait de sève, et s'emplissait de larmes, en voyant la vie revenir. Mais, ô mon Dieu! disait mon âme, me ferez-vous assister toujours, jusqu'à la dernière année de ma vie, à ce retour périodique du globe vers la lumière, et ne serai-je jamais témoin, selon l'indomptable espérance de ma jeunesse, d'un retour des âmes vers la paix, vers la sérénité, vers vous, ô Dieu fécondateur, béatificateur des âmes! La terre, malgré ses ouragans et ses tempêtes, a plus de calme que les âmes; et vos enfants, ô Dieu! ceux même qui marchent dans votre lumière, ne savent pas encore aussi bien que les plantes, les forêts, les campagnes, tirer de vos rayons, la force et la beauté, l'amour et la fécondité.

Notre terre tressaille de joie sous l'été qui revient, mais les hommes ne tressaillent point. Le cœur du genre humain sous votre ardeur divine, ô notre Père! persiste à battre languissamment et tristement, comme un cœur presque éteint.

Aussi, mon Dieu, rien de nouveau sous le soleil! Les saisons vont et viennent, comme aux premières années du monde, et les hommes n'avancent pas.

II

Mes yeux alors, comme fatigués de ce soleil sans nouveauté, se portaient sur l'autre côté du globe qui voguait dans la nuit. Je le voyais dormir sous l'étincelant regard des étoiles! Et je pensais à cette immensité que l'homme regarde sans la connaître, immensité que l'œil nous découvre si belle et que la science nous montre mille fois plus belle encore. Je voyais naître des soleils; je voyais des soleils mourir. Autant peut-être nous voyons d'hommes naître et mourir, chaque jour sur notre terre, autant et plus encore Dieu fait éclore de mondes au sein de l'univers, et en laisse mourir d'autres lorsqu'ils ont achevé leur course!

Il y a donc du changement et d'étranges nouveautés dans le ciel. Il n'y a pas seulement une pure circulation des astres. Il y a le passage des germes au développement, et le progrès des êtres imparfaits vers leur consommation. Dieu crée, développe, achève, consomme les mondes et les soleils, comme nos corps, comme les âmes des saints. Le genre humain, lui aussi, ne peut-il donc croître et se développer dans la justice et dans la vérité?

Je me souvins que notre terre entière n'avait été qu'un germe nébuleux, qu'elle avait été vide et vaine; qu'ensuite elle était devenue volcan, puis océan, puis rocher couvert d'eau, puis marécage plein de forêts, puis désert rempli d'animaux et puis jardin rempli d'hommes que nous voyons.

Et je sais, ô mon Dieu! que votre bouche a commandé tous ces progrès, et que votre puissance les a faits. La plante ne s'est point déduite du rocher, ni l'animal n'est sorti de la plante, ni l'homme intelligent et libre ne s'est tiré de l'animal. Vous seul, ô mon Dieu! faites les progrès, vous seul, opérez les élans par votre parole créatrice.

Il y a donc du nouveau sous le soleil quand Dieu le veut.

Le globe terrestre flottait toujours devant mes yeux, moitié dans la lumière, et moitié dans la nuit. Mais alors il me parut plus beau : car il me semblait voir, sur notre globe, la trace des pas de Dieu. « Faites-moi connaître, ô mon Dieu, dit le prophète, votre trace sur la terre, votre marche, ô Père du monde, et le progrès du salut des hommes chez tous les peuples, *ut cognoscam in terra viam tuam! In omnibus gentibus salutare tuum.* » O Seigneur, combien de fois, moi aussi, ne vous ai-je pas adressé cette prière!

Eh bien! vous nous avez révélé, Seigneur, les grands traits de votre marche sur la terre. Vous avez dit : « Il faut que je marche trois jours! » Vous avez monté, dans la nature visible, depuis la construction du sol, jusqu'à créer le corps de l'homme. C'était le premier jour. Puis vous avez marché, pour mener l'âme de l'homme jusqu'à vous concevoir. Cette marche est celle dont il est dit : *Quærens me sedisti lassus.* C'était le second jour. Aujourd'hui, vous marchez en disant : « Je monte vers mon père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Oui, Roi des siècles, Dieu incarné, vous montez, vous voulez nous porter avec vous. Vous nous entraînez tous vers l'unité en Dieu. Mais qui comprend ces choses? Qui sait que leur réalité est sur la terre? Qui sait que notre terre a donné son fruit? Qui sait que ce fruit, c'est la paix? Qui sait que le royaume de Dieu est dès aujourd'hui parmi nous et que les hommes, s'ils le voulaient, pourraient l'étendre à toute la terre?

(Aujourd'hui, ce sont donc nos cœurs, nos âmes et nos intelligences qui doivent monter.) Là seulement est l'espérance des nouveautés et des progrès. — Et c'est ici que je répète ma plainte : le cœur du genre humain, sous vos célestes inspirations et vos ardeurs divines, ô notre Père! persiste à battre languissamment et tristement, comme un cœur qui n'aime pas et qui n'espère

pas. Je ne vois point les âmes se transformer dans la justice.

Serait-ce donc que la marche morale du genre humain est comparable à celle des périodes sidérales ou géologiques, marche si lente que la durée d'une seule vie d'homme n'en peut rien voir?

Faut-il donc détacher mes yeux du spectacle, certain de n'en jamais apercevoir le plus léger mouvement?

III

Mon âme, alors depuis longtemps habituée à cette tristesse, et peut-être trop résignée, allait se détacher de sa vision, et retourner au travail quotidien lorsqu'une force intérieure m'arrêta. Une invisible main parut saisir mon cœur physiquement et le recueillir en un point, et ramener en même temps à ce point, par un irrésistible attrait, toute ma vie, toutes mes forces, toutes mes pensées, mon âme entière, jusqu'aux entrailles et à la moelle. J'étais fixé. J'obéissais et j'écoutais, l'œil toujours attaché sur ce globe, et sur la face du genre humain qu'on m'obligeait de regarder.

Et d'abord je compris aussitôt quelle main tenait mon cœur. C'était mon Dieu, mon frère, mon rédempteur, mon ami, le Seigneur Jésus, Dieu fait homme; celui qui tous les jours, à l'autel du saint sacrifice, vient dans mon cœur, et que j'entendrais plus souvent si je n'étais stupide et sourd.

Est-ce bien vous, mon Dieu? Puis-je donc me livrer au bonheur de me croire avec vous? Comment penser qu'au milieu de mes iniquités accumulées, dont le tissu m'enveloppe de plus en plus et me cache toute lumière, vous venez maintenant vous-même, ô lumière éternelle, me tenir le cœur, me parler, m'éclairer?

Mon fils, mon ami et mon frère, j'ai beaucoup à reprendre en toi, et tu le sentiras de plus en plus. Mais

parce que, depuis tant d'années, tu ne cesses d'espérer en moi, et de répéter chaque jour de bouche, d'esprit et de cœur ma prière essentielle : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ! » parce que tu n'as pas perdu l'espérance et la foi, je veux, avant ta mort, augmenter cette foi, te faire connaître la vérité de mon Évangile, te faire voir enfin clairement ce que je t'ai souvent montré, et te donner la force de le dire, si tu n'es pas trop indocile à mon inspiration.

N'oublie jamais ce que je t'ai appris depuis longtemps, savoir : que je ne cesse, moi, sagesse éternelle, de parler au cœur de tout homme. Mais ils ne veulent pas écouter, si ce n'est quelquefois aux instants solennels que je prépare, souvent pendant une vie entière, avec une patience infinie et un art souverain. Voici pour toi un de ces instants. Recueille-toi, humilie-toi, dégage-toi de toute distraction, de tout obstacle à ma parole. Dépouille-toi de tes vieilles habitudes intellectuelles, des mots prononcés sans lumière, des termes humains défigurés par la passion et par la contention des discours et des jugements convenus dans une école, dans un parti. Chasse de ton cœur, je ne dirai pas toute haine, — tu n'en as point, — mais tout mépris, tout jugement précipité sur aucun homme : reçois au cœur l'amour immense et tendre que je porte à tous les vivants. Mais aussi foule aux pieds toute faiblesse, toute complaisance intéressée, toute servile lâcheté ; sache aimer tous les hommes, mais sans en craindre aucun : n'attends rien que de moi.

O mon Maître ! oui, je le veux ! je veux laisser, pour vous écouter, toutes mes vieilles pensées, et me retirer loin du bruit. Périsse tout ce qui ne vient pas de vous, et tout ce que vous n'avez pas béni. A la fin, la recherche indirecte du vrai me fatigue et m'ennuie, et elle ne suffit plus à cette période de ma vie. J'ai besoin de la vérité même, de vous-même, ô Seigneur, du Dieu vivant, qui me parle, et à qui je parle. Oui, je m'approche et veux m'approcher de ma mort, c'est-à-dire de ce dégagement véritable, de ce désintéressement complet, qui

n'a plus d'autre point d'appui que vous seul, ô mon Dieu, substance du vrai, et substance de l'amour.

Si tu fais ainsi, comme tu me le promets, ô mon fils et mon frère, je te le promets à mon tour, tu trouveras grâce devant plusieurs esprits, et plusieurs cœurs te comprendront.

IV

Regarde bien, pendant que ma main tient ton cœur, et y recueille ton esprit; regarde bien toute la face de la terre et toute la face du genre humain.

Mais ne regarde plus ce que je t'ai déjà fait contempler pendant de longues années, c'est-à-dire tous les peuples couchés dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et toutes ces multitudes languissantes et foulées aux pieds. Assez de soupirs et de larmes sont sortis de ton cœur dans cette contemplation. Regarde dans un autre sens, plus au fond, à la racine des nouveaux siècles que je m'apprête à développer; sache reconnaître les signes du temps; ose voir ce qui est sous tes yeux, et cherche bien si le moment n'est pas venu de répéter, dans la lumière du siècle, ce que les anges, lorsque je suis venu, ont chanté dans la nuit : « Gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »

O Jésus, ô Dieu incarné, ma lumière et ma vie! Vous le savez, je crains de regarder dans le sens que vous dites, car je n'y suis que trop enclin. Je n'ose pas voir, car je crains trop de me tromper.

Jusqu'à présent, comme beaucoup d'autres, j'ai vu le mal; je l'ai vu croissant; j'ai vu baisser non seulement la foi, qui semble éteinte depuis un siècle, mais je crois voir la raison même prête à s'éteindre. La charité se refroidit. Les divisions se perpétuent et s'endurcissent. Chaque nation se partage en deux races irréconciliables. La vérité, la paix, l'amour, la pitié semblent fuir

de la terre. J'ose à peine contredire ceux qui disent que nous sommes perdus.

Mais je l'avoue, j'ai horreur de leur prophétie. Et j'aperçois des signes, des possibilités, des germes, qui me remplissent d'espérance et de joie.

Et c'est là ce que je t'ordonne maintenant de regarder uniquement. Ne regarde plus la mort qui s'épuise et se débat contre la vie. Il faut laisser maintenant aux morts le soin d'ensevelir les morts. Ne te mêle point d'arracher l'ivraie; mais regarde au loin les campagnes déjà blanches sous les épis mûrs. Lorsque le serpent change de peau, on voit mourir et flétrir tout ce qu'il abandonne. Quand la chrysalide se transforme, on voit se déchirer et se briser son enveloppe. Vois s'il n'est pas ainsi de ce siècle.

V

Alors il me sembla que le Seigneur, dont la main me tenait, dont l'esprit me portait, et dont le cœur battait en moi, fit pour moi, dans la lumière et dans l'amour, ce que Satan, dans le désert, a fait pour lui, dans le mensonge et dans la tentation. Le Seigneur me montrait toutes les nations et leurs ressources, et il me dit : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Le temps approche où je rétablirai le royaume de Dieu. »

Et il me parut en même temps que le Seigneur me donnait quelque chose de son regard, pour regarder jusqu'au fond du siècle, et jusqu'au fond des peuples et jusqu'au fond des âmes. Je voyais les nations en masse; et je pouvais discerner chaque homme; et il me paraissait qu'en regardant attentivement la face d'un homme, je voyais penser son esprit et palpiter son cœur. Car le Seigneur Jésus sait par lui-même tout ce qui est dans l'homme, et ceux qui aiment beaucoup ont le sens fraternel, et reçoivent quelque chose de la clair-

voyance du Seigneur. Il me semblait aussi que le Seigneur me donnait le pouvoir d'entrer, comme lui et avec lui, à force d'amour, comme un esprit dans l'esprit d'autrui. Je sentis un divin attrait me porter, me verser dans une multitude d'âmes, et toutes mes forces se composer avec les leurs, comme se composent les forces des aimants.

Et le Seigneur me dit : Viens avec moi parcourir en esprit toutes les nations, y chercher mes amis et parler aux enfants de Dieu répandus sur toute la face du globe. Il faut les amener en un, et avec eux les peuples dont ils sont les prémices, les chefs et les rois invisibles.

Cherche ces âmes avec le sens et le regard que je te donne, et parle-leur, en restant bien fidèle à tous les mouvements de mon amour. Cherche les chrétiens inconnus, les fidèles implicites qui s'ignorent et que le monde ignore. Tu répondras à leurs questions, et tu leur feras lire, dans leur âme même, mon Évangile et les merveilles de mon royaume.

VI

Alors il me parut que le Seigneur essayait, en ce moment même, un de ces efforts dont il parle dans l'Évangile lorsqu'il s'écrie : « Jérusalem! Jérusalem! combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, comme un oiseau rassemble ses petits! » Le doux esprit du Seigneur Jésus, son cœur divin palpitait avec force, cherchant à envelopper de ses rayons et de ses émissions le monde entier comme un réseau. Son sang, sa vie, atteignaient d'une manière visible ou secrète plusieurs âmes choisies, et les rapprochaient en son cœur. Et pendant que ces hommes continuaient à occuper de leur présence visible les points les plus éloignés de la terre, les âmes se rassemblaient comme en un point au centre du cœur divin. Je voyais ces âmes,

leurs pensées, leur beauté, leur noblesse et leurs tressaillements de joie, et leurs libres et intelligents mouvements sous le divin attrait. (Toutes portaient le surnaturel caractère du désintéressement et de la pitié amoureuse pour les souffrances des hommes.) Toutes avaient traversé la crise. Toutes avaient consenti, sous le souffle de l'Esprit-Saint, à la transformation fondamentale, au passage de l'amour de soi à l'amour de Dieu et des hommes. Et chacune s'avançait en disant comme Jésus et avec Jésus : « Le fils de l'homme vient pour servir et non pas pour être servi. Je pose ma vie pour ceux que j'aime, Dieu et les hommes. »

Ces âmes étaient ouvertes et radicalement différentes de la grande multitude des âmes fermées. Toutes ces âmes occupaient le dedans du cœur de Dieu fait homme ; les autres, les âmes fermées, gravitaient au dehors. Parmi ces âmes, fermées et du dehors, je vis avec terreur celles qui ont la foi morte, et non l'amour. Je vis aussi, avec une indicible compassion, toutes celles en qui le germe et la sève de l'amour fermente et se consume à vide, parce qu'elles n'ont pas la foi. Elles ne savent pas que le royaume du ciel est parmi nous, et qu'en donnant sa vie, on peut aider le Rédempteur dans le salut du monde. Elles donneraient leur vie, si elles savaient que la Rédemption est possible. Je vis aussi les multitudes purement implicites qui ne sont encore que des graines dans les greniers du Père de famille. Et le Sauveur nous dit : « Il faut m'aider à semer ces âmes séminales, à sauver celles qui, faute de foi, dispersent leurs admirables forces, et celles, plus malheureuses encore, qui, dans la lumière de la foi, deviennent stériles, faute de sacrifice et d'amour.

Et le Seigneur nous dit : Donnez-vous le baiser de paix. Unissez-vous pour travailler et pour prier. Puis écoutez ensemble et regardez ensemble ce que je vais vous montrer.

VII

Mais voici que le divin Maître, nous recueillant plus profondément dans son cœur, laisse tomber au milieu de nous une de ces larmes qu'il répandait à la vue de Lazare au tombeau. Devant ce corps déjà flétri, Jésus pleura, dit l'Évangile.

Ici ce n'était plus un homme, mais c'étaient des légions. Regardez cet immense dolmen druidique, ce sanglant plateau de Crimée, chargé d'un demi-million d'hommes égorgés. Là sont les os et les chairs palpitantes de nos amis, de nos frères et de nos enfants. Des tortures physiques et morales épouvantables ont écrasé des milliers d'âmes. Toutes ont-elles pu les supporter? Puis, s'il y a des martyrs, il y a aussi des bourreaux. Assurément, dans ces armées qui s'exterminent par le fer et le feu, des deux côtés la plupart croient combattre pour Dieu, pour la justice et le progrès du monde. Cependant, ce que leurs mains opèrent, c'est l'évidente continuation du crime primitif de Caïn. L'homme lève la main sur l'homme, œuvre de Dieu, et il détruit ce que Dieu a construit. Il arrache ce que Dieu a planté. La terre qui boit ces fleuves de sang crie vers le ciel, et ce cri vient retentir au cœur de Dieu. Il traverse la plaie du cœur de Jésus-Christ et vient percer nos cœurs.

En ce moment, au plus fort de la lutte, au moment où ce cri de la terre entière perce le cœur de notre Dieu, notre Dieu envoie son esprit à son prophète et il lui dit : « Parlez ! » Celui-ci se lève avec calme, et, s'adressant au monde entier au nom de Dieu, il dit : « Il faut prier, et ne pas cesser de le faire! Il faut que la guerre disparaisse et soit chassée de la face de la terre. Il faut que les enfants de Dieu trouvent la paix, que le mal soit vaincu ; que la joie vienne remplir les cœurs, et que la grâce de Dieu, comme une rosée, vienne couvrir la face

de la terre. » Ainsi parle le représentant visible de Dieu sur la terre. Et il ajoute : « Prions! car la prière dompte le feu, calme et arrête la guerre, dompte le mal, triomphe des maladies et des fléaux, raffermit les États ».

A ces mots que Dieu inspirait, une prière immense, irrésistible, un cri du Saint-Esprit sous l'étincelle divine en qui nos cœurs se pénétraient, s'exhala du foyer commun de nos âmes, et s'éleva vers Dieu.

Et le Seigneur Jésus nous dit : « Que la paix soit avec vous! »

Puis nous ouvrant l'esprit, après nous avoir montré toutes choses, il nous dit : « Parlez! bien-aimés de mon cœur. Unissez-vous pour répandre et transmettre la paix. Partez, et annoncez ma paix. Bienheureux sont les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu! et bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre! »

VIII

Depuis ce temps, je n'étais plus seul. Mes heures et mes jours s'écoulaient dans le souvenir vivant de la sainte vision. La distraction, la négligence, les nécessités du dehors peuvent couper ce bonheur. Dès que je veux y penser encore, il me semble que notre divin Maître me reprend aussitôt le cœur. Je pense plus isolément. Ma pensée, sur ce divin sujet, est un discours entre plusieurs. Le groupe des âmes en un instant se forme. Les cœurs et les esprits s'embrassent et se pénètrent, et le Seigneur est au milieu de nous.

O mes frères bien-aimés, ayons confiance! L'avenir du monde est plus clair qu'il n'était il y a cent ans. Aujourd'hui, ce me semble, nous pouvons parler de la paix plus haut qu'on n'osait le faire autrefois, et peut-être les habiles et les sages auront moins à sourire.

Oui, certes, le monde est libre pour le bien ou le mal, et les cœurs sont pleins de passions, et la race querel-

leuse des hommes n'est certes pas encore décidée à la paix, à la justice et à l'amour. Comment nier, puisque nous sommes tous libres, que le monde ne puisse s'endurcir dans la haine, dans la discorde et dans la guerre?

Je vois des hommes qui finissent mal. Pourquoi ce monde ne pourrait-il finir que bien? Ceux qui voient dans l'histoire un progrès nécessaire et fatal, ne distinguent pas le libre développement des âmes du développement d'une plante qui pousse. D'ailleurs la plante peut être écrasée du dehors, ou rongée au dedans par un ver. L'humanité, aussi bien que chaque âme, peut trouver dans sa liberté l'obstacle qui écrase ou le ver qui dévore. Aussi, chers bien-aimés, il n'est pas inutile de prier, de parler, de nous liguer et de nous dévouer. Il faut réveiller tous les bons, et transformer, si l'on peut, les méchants : car il dépend de nous de perdre ou de sauver nos âmes, et il dépend de nous de perdre ou de sauver le monde. Le salut de chaque âme est offert et donné. Mais chaque âme peut prendre ou laisser le don de Dieu. Le monde aussi peut prendre ou repousser, quant à ses destinées terrestres, la paix de Dieu. Mais courage, ô mes bien-aimés! les fils de Dieu sont les plus forts : ceux qui sont doux posséderont la terre, car Dieu est au milieu de nous. La victoire n'est pas nécessaire, et cependant, osons le dire : gloire à Dieu! la victoire est à nous! Regardons en face, je vous prie, l'admirable idéal d'une paix habituelle générale et croissante, d'une paix sociale et internationale, dans la justice et le progrès, d'abord au milieu des chrétiens, puis sur le globe entier. Sans rien prédire sur ce qui sera, j'affirme que le devoir et la gloire de tout homme serait de travailler jusqu'à son dernier souffle à établir cette paix de Dieu au sein du monde entier. Qui osera me contredire?

J'ajoute que si plusieurs y travaillaient de toutes leurs forces, tous ces efforts seraient bénis. Pas un seul mouvement de leur cœur ne serait perdu devant Dieu. Oui, Dieu les aimerait comme ses fils de prédilection. Cela est dit dans l'Évangile. Bienheureux sont les paci-

fiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. Qui dira le contraire?

Mais que pensez-vous de ceci, ô mon frère? Supposez un instant les peuples européens consacrant à la pacification de la terre, à l'organisation du globe dans la justice, autant de forces qu'ils en ont consacré aux dernières grandes guerres d'où nous sortons. Supposez que l'on ait décrété cet effort pacifique, autant que l'homme peut porter ce décret, sous l'œil de Dieu, en priant Dieu de le bénir, puis, supposons que la même constance, la même patience, la même quantité de courage, de dévouement, de sacrifice, que le même nombre d'hommes, le même génie des chefs, la même union de tous, et le même nombre de vaisseaux, et le même nombre de milliards, soient appliqués à l'organisation du globe dans la justice et dans la paix, je demande si quelqu'un ose dire qu'un tel effort restera vain; je demande si quelqu'un croit pouvoir annoncer où devraient s'arrêter les conséquences d'une pareille impulsion?

IX

Cela dit, il se fit encore parmi nous un silence. Nos âmes étaient remplies de joie en méditant, chacune selon sa foi, sa lumière, son amour, les insondables conséquences de ce que peuvent les peuples européens ou de ce qu'ils feraient pour le monde, si quelques hommes qui dirigent les peuples osaient vouloir. Et nous convînmes de nous disperser pour aller parler de ces choses, par toute la terre, au cœur de ceux qui voudront bien nous écouter. Allons, allons nous jeter aux pieds de ceux qui ont quelque pouvoir : embrassons leurs genoux; prions et supplions, afin de les gagner à la sainte ligue en faveur de la paix du monde.

Et alors je me mis à la recherche des hommes puissants, pour les prier d'avoir pitié du monde.

Je regardai la face du globe, pour voir où était la puissance. Fortement appuyé sur le cœur de mon maître, et baisant sa poitrine pour y puiser la clairvoyance, je vis d'abord ceci : Toute puissance vient de Dieu. Je vis que la toute-puissance incarnée, qui régit en réalité tout ce monde, et qui peut, au delà de toute espérance et de toute conception, l'élever sans fin jusqu'à Dieu, c'est le cœur même du premier-né de la nouvelle humanité, le cœur de Dieu fait homme.

Cependant je vis l'humanité elle-même, l'humanité véritablement libre, et douée du surprenant pouvoir d'aider, de dilater, ou bien de comprimer, de réprimer les tout-puissants mouvements du cœur de Dieu.

Et cherchant qui avait, surtout, parmi les hommes, ce pouvoir incompréhensible, je vis à l'instant même, avec terreur et saisissement, l'homme qui, plus que tous les autres ensemble, peut dilater ou arrêter les impulsions du cœur de Dieu et ses mouvements pour la vie du monde. Cet homme, c'est le prêtre de Dieu.

Je compris que le prêtre peut consacrer la terre, ou arrêter la consécration. Il peut même, s'il le veut, faire servir à la mort du monde ce qu'il consacre. Cet homme introduit Dieu ou le repousse. Il ouvre, ou ferme le ciel. Cela est vrai. Quand cet homme le voudra, vous verrez s'élever le monde de clartés en clartés. Je savais ce mystère depuis longtemps. Je cherchai donc où se trouve ensuite la puissance principale. Je la trouvai dans le sacerdoce secondaire du génie et de la parole.

Je vis quelle est, en ce moment de l'histoire du monde, la prodigieuse grandeur de cette puissance.

Aujourd'hui, ou bientôt du moins, l'humanité entière c'est une assemblée unique. Tout homme peut élever la voix, et sa parole est entendue, sur tous les points, jusqu'aux extrémités du monde. Elle y parvient et elle y reste. Elle y est fixée pour toujours. Par ce prodige, le genre humain ne voit pas l'histoire, et il ne se voit pas vivre directement, mais il voit ce que disent ceux qui parlent.

Lorsque ceux qui parlent se liguent pour le vrai, pour le faux, pour le bien, pour le mal, ils séduisent tout le genre humain : ils changent sa direction, ils l'entraînent où ils veulent. Ils forment et modifient sa pensée et sa volonté. Presque aucun homme ne pense et ne voit par lui-même. On pense, on voit par influence. Ceux qui parlent mènent donc le tout. Ils disent au genre humain de se défier de Dieu, et le genre humain se défie. Ils s'irritent, ils s'indignent, ils poussent à une vie de colère; et le genre humain se soulève comme l'Océan dans la tempête. Tout à coup, ils se calment, ils s'épanouissent. Ils soufflent dans l'atmosphère un souffle de volupté, et les nations s'affaissent dans la mollesse. Au reste, depuis que ces chefs intellectuels du monde sont au pouvoir, — et il n'y a de cela qu'un siècle, — ils n'ont pas encore essayé de se liguer pour la justice, pour Dieu, pour le devoir. Ils parlent et combattent aujourd'hui encore, par la parole, comme combattaient les princes, pour la gloire et l'argent.

Mais je crus entrevoir que peut-être le temps approche où les princes de l'esprit, cessant de régner par caprice et passion, pour la gloire, la puissance, l'or, le plaisir, sauront enfin qu'il est une loi pour le prince comme pour le sujet, et que celui qui parle n'est pas maître absolu de sa parole, mais qu'il est serviteur de Dieu, comme tous ses frères, et qu'il est, et doit être, de plus, le serviteur de tous.

Après cela je vis quelle était la puissance de troisième ordre : c'est celle des rois et des empereurs.

X

En méditant sur cette puissance, je commençai par purger mon esprit, sur ce point, des préjugés de ma jeunesse, de ce mépris, de cette haine des rois, où nous avons été presque tous élevés. Je relus saint Paul, et je me rappelai l'attitude des premiers chrétiens en face des

empereurs. Je compris que le chrétien aime Dieu d'abord, et le craint avant tout, et attend tout de lui. Ensuite il aime le genre humain, et il aime ou redoute les héros, les génies qui l'éclairent, le dirigent, ou bien qui le dépravent par la parole et la pensée. Puis il aime sa patrie, et il révère le pouvoir public qui gouverne le peuple. Il honore le premier magistrat de son pays, le chef qui commande ses armées, et qui le représente et le gouverne. Ma patrie n'est pas infaillible, ni le juge en présence du crime, ni le plus habile capitaine en face de l'ennemi, ni le prince en présence de la vie publique. Mais que devient la vie de mon pays, si je suis en lutte permanente contre les organes nécessaires de sa vie?

J'avais d'ailleurs déjà vaincu cet autre préjugé qui fait prendre le change à tant d'hommes, et leur fait croire que les rois et les princes, la guerre et les armées, les tribunaux et la police, les formes du gouvernement sont la force essentielle qui gouverne le monde. Certes, il n'en est pas ainsi. Celui qui règne, c'est Dieu d'abord, puis le prêtre qui prie et consacre, puis le moindre des hommes qui prie, puis la vertu ou le vice des âmes libres; et puis les princes de la pensée, qui instruisent et conseillent, illuminent ou dépravent. Ensuite seulement viennent les forces visibles du gouvernement politique. Amis de l'humanité, nous avons perdu bien du temps à diviniser les institutions politiques, à tout attendre et à tout redouter d'un mécanisme ou d'un individu. Rejetons cette erreur, mère des brisements et des révolutions, des divisions, des haines, du temps perdu pour la vie publique. Disons avec un sage : « J'attends beaucoup de cette vérité, qui sera bientôt évidente : c'est qu'on a trop exagéré l'importance du gouvernement. Là, n'est pas le principe du bonheur des hommes, la source en est plus profonde et plus sûre; c'est en soi-même que chacun la trouvera. Soyez homme, soyez courageux, ayez la vérité, la justice, la liberté dans l'âme, et vous dompterez peu à peu et organiserez à votre image le gouvernement quel qu'il soit. Certes il

y a des formes politiques meilleures, et il en est de détestables. Nous le savons par expérience. Je veux dire seulement que le principe de leurs transformations est en nous-mêmes, et c'est notre devoir de travailler sous la loi, dans la paix, mais avec une ardeur indomptable à cette transformation. »

Quand les forces morales et divines sont accumulées dans le monde, quand les idées sont mûres, les gouvernements exécutent toujours, nécessairement, et font passer dans le présent et dans le corps social la sève et le sang des principes.

Là se trouve le mystère de l'union et la distinction des pouvoirs, du pouvoir religieux, du pouvoir politique, et du pouvoir philosophique.

Quoi qu'il en soit, décidé à me tenir pur de préjugés et d'intérêts, et à marcher dans la plus absolue sincérité, jointe au désintéressement d'un mort, je priai mon Maître et mon Dieu de m'aider à pénétrer secrètement dans l'âme des hommes, princes ou autres.

Et le Seigneur me dit : « Commence par prier pour eux. Regarde avec respect chaque homme comme étant mon image aussi bien que toi, et mon enfant pour qui je suis mort, comme pour toi.

« Puis, inspiré par l'amour que je te donne pour tous les hommes, pour ton siècle, pour chaque race humaine, pour chaque âme, effaçant ta personne absolument, efforce-toi de trouver grâce par l'amour seul, et par la pensée seule, devant tous ceux qui possèdent la puissance, les rois et empereurs, hommes de génie, grands écrivains, prêtres de Dieu animés par la foi, et surtout devant la puissance du bon cœur de tout homme de bien, du cœur simple et pur de tout enfant qui aime, et du cœur sacré de tout être humble et pauvre qui travaille et qui souffre. »

Depuis ce temps je travaillais dans la prière à la recherche de la lumière qui pacifie, je travaillais à me rendre capable de porter la paix dans le monde, par mes paroles et mon amour.

LA FORCE

La paix! Non, Maître bien-aimé, il ne m'est pas possible de continuer cette méditation sur la paix. Je suis rempli d'une indignation débordante. Une colère frémissante me brûle les reins. Ce n'est plus ici l'heure de la paix. Voici, pour l'homme qui écrit ou qui parle, le moment de saisir le fouet, et de frapper, et d'écraser, par ses vigoureux jugements, clairs et terribles, que ratifie la conscience des hommes, les menteurs et les hypocrites, les hommes de proie et les hommes de sang. A la vue des sanglantes et croissantes iniquités qui couvrent la terre, mon âme a perdu le repos, la douceur et la paix. Je ne puis exhaler ma douleur que par des cris, par l'imprécation acérée qui perce, qui punit, qui flétrit, et qui fait rugir de douleur le méchant qu'elle atteint.

Telles étaient mes pensées! Et j'écrivais, de toutes mes forces, des pages violentes, décidé à les publier malgré tous, et à braver tout adversaire et tout obstacle.

Je quitterai, s'il le faut, mon pays; j'irai vivre, pour un temps du moins, sur une terre plus libre, de l'autre côté du Jura, ou des Vosges, ou des Ardennes, très près de la France bien-aimée. Je chercherai un lieu d'où je puisse toujours voir les montagnes de ma patrie. Là je méditerai le plan de guerre d'Alfieri!

Mais, en toutes ces pensées, je n'étais pas pleinement soutenu par mon maître. Mon maître, bien au loin, et d'une voix à peine perceptible, semblait encore me dire : « La paix! » Mais le plus profond dégoût de la paix, ou plutôt l'horreur de la paix m'avait rempli le cœur, et je prétendais n'écouter, sous aucune forme, l'esprit de paix. Je répétais les paroles du prophète, ces malédictions vigoureuses contre les insensés et les lâches qui tendent la main au mal et au mensonge et disent : « La paix! la paix! »

Cependant, après bien des jours agités, le Seigneur me dompta par la vue claire d'une vérité certaine et simple, savoir : l'impuissance absolue de ma colère.

Oh ! Dieu ! voir qu'on possède la vérité, qu'on soutient la justice, et voir le mal et les ténèbres les vaincre et les fouler aux pieds ! Et sentir en même temps que les forces de l'âme entière, décuplées par l'indignation, et s'il le faut par le courage jusqu'à la mort, n'y peuvent rien ! Ah ! voilà le comble de la douleur et de la tentation !

Frémissant, mais brisé et dompté par cette vue certaine, je pleurai ; la colère, se sentant vaincue, fondit en larmes.

Alors, c'était hier, je me rapprochai de mon maître, me mis à ses genoux et sanglotai sur sa poitrine. Et à mesure que dans ce contact et ces sanglots, la colère s'écoulait de mes nerfs et sortait de mon sang, la lumière et la force rentraient.

Et mon maître, me trouvant docile, me parla, et avec sa divine bonté me dit : « Mon fils, quel est ton but ?

— Seigneur, je veux que votre règne arrive. Je veux que les pauvres hommes si souffrants ne soient plus opprimés, trompés, foulés aux pieds et massacrés comme aujourd'hui. Voilà le besoin de ma vie. Vous le savez.

— Mais ne t'avais-je point assez dit où est la force et comment nous pourrons conquérir le monde ?

— Oui, mon Dieu ; mais hier je ne le savais plus, je ne le croyais plus.

— Tu ne croyais donc plus à l'Évangile ?... Reprends donc cette première page du Livre, usée par tes baisers. Relis mon éternelle parole :

« Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre !

« Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !

« Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ! »

« Eh bien ! si tu as faim et soif de la justice, rentre en

toi-même, et garde le silence, jusqu'à ce que tu sois redevenu doux, humble de cœur et pacifique, afin que la force de posséder la terre et de la conquérir, pour ta part, te soit donnée.

— Mais, Seigneur, est-ce donc un mal que de flageller les méchants?

— Non, puisque j'ai pris un fouet pour chasser les vendeurs du Temple.

— Est-ce donc un mal que de réprimer par le fer les assassins?

— Non, puisque j'ai permis à saint Pierre de frapper de l'épée.

— Pourquoi donc m'avez-vous ôté de la main l'épée que je voulais prendre autrefois? Et pourquoi m'ôtez-vous de la main le fouet que je voulais prendre aujourd'hui?

— L'épée n'est que la triste et passagère répression de l'épée, c'est-à-dire l'agresseur et le meurtrier périra par l'épée. Mais là n'est pas le salut du monde. Le fouet n'est pas non plus la lumière des hommes ni le sel de la terre. Le fouet! je l'ai souffert jusqu'au déchirement des chairs et jusqu'au sang. Le fer qui perce, c'est moi qui l'ai reçu au cœur. Les faibles cordes dont j'ai frappé les vendeurs dans le Temple, et la pauvre épée de saint Pierre, dont mon apôtre toucha l'oreille que j'ai guérie, signifient que, dans le monde nouveau que je crée, la violence et l'épée doivent décroître à mesure que ma croix grandit. Notre arme, celle par qui j'ai vaincu le monde, celle qui possédera la terre, c'est l'arme difficile, laborieuse et sanglante de la croix.

— Seigneur, je le savais, et je recommence à le croire. Mais il nous faut donc renoncer à foudroyer les hypocrites, les tyrans et les meurtriers? Qu'est devenue, dans votre représentant visible, ô Seigneur, cette vertu par laquelle saint Pierre frappa de mort ceux qui mentaient?

— Mon fils, comment sais-tu qu'en ce siècle même l'un des successeurs de saint Pierre n'a pas, par une humble

et douce plainte de son cœur, renversé le plus puissant prince, le plus grand capitaine, et la plus grande armée qu'ait vus le monde?

« Comment sais-tu que le plus grand persécuteur de la conscience qui ait vécu depuis Dioclétien, n'a pas été, par le regard et la réprobation du successeur de Pierre, desséché dans sa force, comme le figuier stérile?

« Mais, ô mon fils, en présence de ton ennemi, fût-il le plus pervers des ouvriers d'iniquité, n'oublie jamais cette parole inspirée : « L'archange, en lutte avec Satan, n'a pas osé maudire Satan! Il lui a dit : Que Dieu te dompte. » Toi, mon fils, es-tu donc un archange? ton ennemi est-il Satan?

« En présence des méchants et du mal, et de tous ceux qui me repoussent, n'oublie pas que, lorsque mes apôtres voulurent prier le Père de faire tomber le feu du ciel sur les hommes qui me repoussaient, je leur ai dit en les réprimandant : « Vous ne savez à quel esprit vous êtes appelés! »

« Enfin ne lis-tu pas dans l'Évangile ces mots sortis de ma bouche : « Or moi, je vous le dis, ne résistez pas même au mal ».

— Seigneur, je ne comprends pas ces paroles.

— Voici le sens : Ne résistez pas au mal par le mal, mais par le bien.

— Je comprends. Les hommes de l'ancien monde tuaient leurs ennemis : la loi déjà le défendait :

« Vous ne tuerez pas! » Mais Jésus dit : Je vous défends l'injure. Je vous défends même la colère. L'homme du vieux monde disait : « Œil pour œil, dent pour dent ». Mais Jésus dit : « Point de vengeance! » Ne rendez pas même le soufflet que vous avez reçu. N'entrez point dans la lutte, telle que l'établit le vieux monde, haine contre haine, colère contre colère, mal contre mal. Ne résistez pas même au mal par les armes qu'emploie le mal. Mais résistez au mal par Dieu. Seigneur, délivrez-nous du mal. Saint Paul l'explique : « *Noli vinci a malo; sed vince in bono malum*. Triomphez du mal par le bien. »

« L'Ancien Testament l'avait dit : « Ne répondez pas à l'insensé selon ses paroles, de peur que vous ne lui deveniez semblables ». Faut-il donc laisser l'insensé parler seul? Loin de là ; car le texte ajoute aussitôt : « Répondez à l'insensé selon ses paroles, de peur qu'il ne se croie sage ». Qu'est-ce à dire, sinon qu'il ne faut pas répondre à l'insensé comme parle l'insensé, folie contre folie ; mais lui répondre vérité contre erreur, sagesse contre folie, et paix contre violence, de manière à boire d'abord la colère par l'amour, puis, dans la sérénité qui renaît, inonder l'erreur de lumière.

« L'un des plus grands devoirs de l'homme de bien, qui a raison, c'est de ne pas durement contredire l'homme égaré qui soutient le faux. Pourquoi? Pour ne pas river dans le mal, par un choc brusque, cet homme actuellement méchant ou égaré, et ne pas rendre méchant pour toujours votre frère, qui peut-être n'est méchant qu'aujourd'hui. Que savez-vous si sous la tige d'ivraie que vous apercevez, cet homme n'a pas au cœur le germe du pur froment de Dieu? Prenez garde d'arracher le tout.

— Mais, ô mon Maître bien-aimé, que faire donc pour dompter les méchants et pour vaincre le mal?

— Relis, mon fils, tout mon discours sur la montagne. Là je propose aux enfants de Dieu, à ceux qui doivent être la lumière du monde (*vos estis lux mundi*) et le sel de la terre (*vos estis sal terræ*), le moyen de conquérir le monde, de posséder la terre, et de rassasier de justice ceux qui ont faim et soif de la justice.

— Et quels sont ces moyens? Être parfaits comme le Père céleste est parfait ; aimer ses ennemis ; bénir ceux qui le maudissent, prier pour ceux qui persécutent, afin d'être vraiment les fils du Père, qui verse son soleil et sa rosée sur les méchants comme sur les bons. C'est là, mon fils, la force qui possédera la terre, la soulèvera, la fera marcher et sortir du vieux monde dont Satan était prince, pour entrer dans le monde nouveau que crée mon Évangile.

— Oui, mon Dieu, je comprends. Vous m'avez, depuis

ma jeunesse, montré ces vérités ; elles remplissent mon esprit, et résultent de toute ma conscience. Mais je ne cesse de les oublier dès que vous-même, par votre présence réelle et par la grâce du Saint-Esprit, n'opérez plus en moi, au cœur, la mémoire de la vérité.

« Soyez donc avec nous tous les jours, ô mon Dieu !.... Opérez avec nous, afin que nous ayons, dans votre esprit évangélique, le pouvoir de mener le monde à son but.

— Je l'ai promis, mon fils : voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin des siècles. »

L'HOMICIDE

I

La spoliation a deux formes : spoliation paisible, spoliation guerrière. On prend le bien d'autrui soit par la ruse, soit par la force. Il y a les voleurs désarmés et les voleurs armés. Cela est vrai, soit des particuliers, soit des gouvernements. Le vol à main armée d'homme à homme, c'est le brigandage ; de peuple à peuple, c'est la *conquête*. La conquête ! vieux mot plein de sotte impudence que dans cent ans, j'espère, on n'osera plus prononcer, mais qui vient, sous nos yeux, de refleurir, en l'année 1866, de la manière la plus honteuse et la plus désastreuse. A vrai dire, sur ce point, les esprits sont encore si barbares que peut-être on regardera comme naïf et léger le rapprochement que nous nous permettons entre le brigandage et la guerre. Je pense tout au contraire que cette simplicité naïve est ici, sans comparaison, plus profonde que la duplicité savante des expérimentés ! Cette science-là, ne l'ai-je pas comme vous ? Mais je l'ai dépassée, et je suis revenu, en avançant toujours, à la simplicité de la conscience et à la vérité de l'évidente raison ! « Ces choses, dit le maître des hommes, sont cachées aux prudents et aux sages, mais révélées aux simples et aux petits. »

Un grand progrès du monde a commencé le jour où, dans la société moderne, quelques hommes se sont résolus à appliquer aux affaires humaines la raison et l'évidence morale : le jour où l'on a osé croire qu'il n'y a qu'une morale, une justice éternelle, immuable, une et la même toujours, en toute affaire humaine, d'homme à homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné. Oui, c'est une sublime et puissante audace que de savoir et vouloir s'appuyer, dans les affaires de l'humanité, sur les évidences morales comme celle-ci : « Il est absurde, il est détestable, que les hommes s'égorgent entre eux, il faut donc que cela finisse. »

Je dois dire que le XVIIIe siècle français, dans l'horreur duquel j'ai vécu, pour ses grands crimes, ses grands abaissements et ses aveuglements grossiers, a eu pourtant cette audace et cette gloire. C'est que tout siècle est double : pendant que la surface visible se couvrait d'incrédulité et d'immoralité, pendant que la masse des penseurs perdait tout sens philosophique, il y avait au fond du siècle un merveilleux courant, venant de l'Évangile et de l'esprit de saint Vincent de Paul, et de l'esprit de Fénelon.

Fénelon paraît être l'admirable type du XVIIIe siècle, tel que Dieu le voulait. Devant tout siècle comme devant tout homme, s'ouvrent toujours deux voies entre lesquelles la liberté choisit. Les hommes ont choisi la mauvaise. La régence, Louis XV, les débauches de l'agiotage, le règne des prostituées, la chute de la monarchie dans le sang, le mépris de l'âme et de Dieu, l'insulte au christianisme, et la révolution homicide et spoliatrice ont caractérisé le siècle. Le faux siècle a vaincu. Mais le vrai siècle subsistait et subsiste comme dans les Catacombes. C'est lui qui, renaissant, constituera la prochaine grande époque de lumière et de paix.

Mais c'est de la guerre qu'il s'agit. Fénelon donc, au sujet de la guerre, osait voir l'évidence et l'exprimer. Rien de plus rare, je le répète, et de plus audacieux ! Il

osait dire ceci en parlant à la conscience d'un roi : « On pend un pauvre malheureux pour avoir volé une pistole sur le grand chemin, dans son besoin extrême : et on traite de héros un homme qui fait la conquête d'une province, c'est-à-dire qui subjugue injustement les pays d'un État voisin! L'usurpation d'un pré ou d'une vigne est considérée comme un péché irrémissible au jugement de Dieu, à moins qu'on ne restitue : mais l'on compte pour rien l'usurpation des villes et des provinces! Prendre un champ à un particulier est un grand péché : prendre un grand pays à une nation est une action innocente et glorieuse! Où sont donc les idées de justice? Dieu jugera-t-il ainsi? *Existimasti inique quod ero tui similis.* Doit-on moins être juste en grand qu'en petit? La justice n'est-elle plus justice quand il s'agit des plus grands intérêts? Des millions d'hommes qui composent une nation sont-ils moins nos frères qu'un seul homme? Tout ce qui est pris par pure conquête est donc pris très injustement, et doit être restitué; tout ce qui est pris dans une guerre entreprise sur un mauvais fondement est de même. Les traités de paix ne couvrent rien lorsque vous êtes le plus fort et que vous réduisez vos voisins à signer le traité pour éviter de plus grands maux : alors ils signent comme un particulier donne sa bourse à un voleur qui lui tient un pistolet sur la gorge. La guerre et la victoire, loin de vous mettre en sûreté de conscience, vous engagent non seulement à la restitution des pays usurpés, mais encore à la réparation de tous les dommages causés sans raison à vos voisins.

« Pour les traités de paix il faut les compter nuls, non seulement dans les choses injustes, que la violence a fait passer, mais encore dans celles où vous pourriez avoir mêlé quelque terme ambigu pour vous en prévaloir dans les occasions favorables. »

Voilà les évidences que j'aime! Si simples et si naïves qu'elles soient, vous en comprenez la portée.

II

Mais il ne s'agit pas ici seulement de Fénelon. Il s'agit de l'enseignement constant de l'Église catholique. C'est un axiome de théologie indiscuté que toute conquète et tout butin fait dans une guerre injuste doit être restitué.

« Or l'obligation de restituer, dans la morale chrétienne, est tellement absolue, dit Bourdaloue, que l'Église même à qui Dieu a donné le pouvoir d'absoudre tous les crimes, l'Église n'en peut pas dispenser, et ces clefs données à saint Pierre, si puissantes sur tout le reste, n'ont pas la vertu d'ouvrir le ciel à quelque usurpateur que ce soit, tant qu'il demeure volontairement chargé du bien d'autrui. »

J'entends dire quelquefois qu'en général, au sujet de la guerre, les théologiens catholiques ne sont pas assez décisifs. Mais pesez, je vous prie, les principes suivants, qui sont universellement adoptés parmi nous.

1° La guerre défensive est permise.

2° Mais la guerre offensive n'a qu'une cause légitime, savoir : une grave injustice faite à un peuple, grave injustice non réparée et autrement irréparable.

3° Dès qu'une guerre commencée ou non cesse d'être nécessaire, elle est injuste.

4° Quant à ceux qui ont supposé ou supposent que l'agrandissement d'un empire, la gloire à conquérir et le droit de convenance (comme serait, par exemple, la mission historique de la Prusse) sont des causes légitimes de guerre : ceux-là sont dans une pensée aussi coupable que pernicieuse. Car il n'y a en tout cela, comme l'affirme saint Augustin, rien autre chose que « brigandage en grand ».

Que vous en semble? Fénelon et saint Augustin adoptés par l'Église catholique sont-ils de saines autorités?

5° Quiconque est prêt à porter les armes en tous cas, qu'il s'agisse d'une guerre juste ou injuste, quiconque a la volonté réfléchie de poursuivre une guerre qu'il sait être injuste, celui-là est en péché mortel, celui-là est en état continuel de damnation, à cause de sa volonté réfléchie de faire la guerre injustement.

6° Les soldats mêmes sont tenus à restitution s'ils participent à une guerre injuste.

Que pensez-vous de ces préceptes? Ne les trouvez-vous pas d'une insupportable rigueur? Et que serait-ce si vous saviez peser le poids de ces paroles : péché mortel! péché digne de damnation! Si vous saviez ce que c'est que la réprobation de Dieu annoncée par l'Église!

Si nous n'étions pas encore des barbares, nous saurions qu'il n'y a rien là qui ne soit l'évidence morale absolue. Oui, il est absurde, il est abominable que les hommes s'égorgent entre eux. Oui, l'homme est réprouvé de Dieu.

Eh bien! c'est pour perpétuer ces abominations, c'est pour maintenir et pour glorifier sur la terre l'homicide perpétré en des proportions gigantesques, c'est pour cela même que les peuples vont déposer sur les autels d'un ancien dieu, Mars, ami du carnage, environ la moitié du fruit de leur travail.

Nous savons aujourd'hui ce que coûte l'extermination guerrière estimée en argent. La guerre coûte à l'Europe une somme égale aux sept neuvièmes des recettes publiques.

Sans doute la dépense avouée, visible, portée sur les budgets publics, n'est que le tiers du budget total, aujourd'hui environ 3 milliards sur 9 milliards pour toute l'Europe.

Mais la guerre a son budget occulte qu'on ne voit pas, dont on ne parle pas. Ces fonds secrets du dieu père du carnage sont en Europe d'abord la perte du travail de quatre millions d'hommes.

Ce sont les intérêts des propriétés affectées au service

de la guerre. Ce sont les intérêts des dettes publiques que la guerre a causées. Ces trois sources ajoutent aux 3 milliards visibles, 4 milliards inaperçus. C'est ainsi que le budget de Mars tant caché que visible, tant secret qu'avoué, se monte à 7 milliards quand l'ensemble des recettes publiques de l'Europe se monte à 9 milliards.

On le voit, l'Europe est tout juste assez riche pour payer sa gloire. Mais écoutez ces paroles d'un poète :

« Longtemps on a ignoré le prix d'achat de ce genre de gloire. Il y avait pour dissimuler le total des cheminées comme celles où Louis XIV a brûlé les comptes de Versailles. Ce jour-là, il sortit du tuyau du poèle royal pour un milliard de fumée. Aujourd'hui les peuples ont une grande vertu : ils sont avares. Ils savent que prodigalité est mère d'abaissement. Ils comptent; ils apprennent la tenue des livres en partie double. La gloire guerrière a désormais son doit et son avoir. Ceci la rend impossible et la tue. »

Voici, ajoute l'auteur, ce qu'a coûté la guerre à l'Europe et au monde de 1791 à 1814.

« La France seule a dépensé en boucheries pour la gloire militaire, et aussi, ajoutons-le, pour la défense du territoire, cinq millions d'hommes, c'est-à-dire six cents hommes par jour. L'Europe, en y comprenant le chiffre de la France, a dépensé seize millions six cent mille hommes, c'est-à-dire deux mille morts par jour pendant vingt-trois ans.

« Deuxièmement : la dépense en argent. Nous n'avons malheureusement de chiffre authentique que le chiffre de l'Angleterre. De 1791 à 1814, l'Angleterre, pour faire terrasser la France par l'Europe, s'est endettée de 10 316 460 053 francs. Divisez ce chiffre par le chiffre des hommes tués à raison de deux mille par jour pendant vingt-trois années, vous arriverez à ce résultat que chaque cadavre étendu sur le champ de bataille a coûté à l'Angleterre seule 1 250 francs.

« Ajoutez le chiffre de l'Europe, chiffre inconnu, mais énorme.

« Avec ces dix-sept millions d'hommes morts, on eût fait le repeuplement européen de l'Australie.

« Avec les vingt-quatre milliards anglais dépensés en coups de canon, on eût changé la face de la terre, ébauché partout la civilisation, et supprimé dans le monde entier l'ignorance et la misère. »

Que dire des fureurs de colère et des fureurs d'orgueil qui ont créé ces épouvantables massacres?

III

« Tu ne tueras point. »

La diminution du carnage parmi les hommes! Est-ce trop d'ambition que d'espérer cela? Mon Dieu! je suis presque seul à espérer! Je poursuis ce travail sur la justice et sur les bénédictions qu'elle promet en la terre comme au ciel, et il me semble qu'au milieu de ce XIX[e] siècle, ce siècle si obscur encore, si haineux et si divisé, pourtant l'aurore de siècles meilleurs et plus justes se laisse apercevoir. Mais qui donc veut y croire?

Au premier mot beaucoup de ceux qui se disent chrétiens rabattent mes espérances par les deux seules paroles évangéliques qu'ils sachent et sur lesquelles ils se cramponnent contre toute idée de progrès : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous », s'écrient-ils. Et puis : « Quand le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre? »

Quant à la guerre, ils la soutiennent par une citation fausse : « Il est dit dans la Bible : *Dominus Sabaoth*, notre Dieu c'est le Dieu des armées ».

Donc, ajoutent-ils, c'est la décadence qui vient, non le progrès. Voyez la lèpre du paupérisme qui envahit le monde. Voyez la foi bientôt bannie de toute la terre. Nous sommes perdus.

Ainsi osent parler des chrétiens contre le Christ, qui a dit : Je suis venu annoncer aux pauvres la bonne nou-

velle. Le royaume de Dieu approche, Satan, le prince du monde, sera chassé.

Et ils oublient la prière essentielle et perpétuelle du chrétien, celle que Jésus-Christ même a dictée mot à mot : « Notre Père, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ».

Mais l'infernal aveuglement des autres me consterne encore davantage! « Versons du sang », disent-ils, « alors tout ira bien. »

(Dénués de tout sens moral, incapables de toute conception de justice, ils sont lancés, comme l'animal par son instinct, à tuer ce qui leur résiste.)

O Jésus, vous naissez entre deux espèces d'animaux : animaux domestiques, bœufs et brebis, qui mangent le foin dans leur étable, et bêtes féroces qui mangent les bœufs, les brebis et les hommes.

Oui, mon Dieu, vous naissez ainsi.

Mais vous, Homme-Dieu, vous savez purifier la terre des bêtes féroces.

Ces races disparaîtront et vous saurez élever jusqu'à vous les pauvres animaux humains.

Quoi qu'il en soit, je passe par des alternatives d'espérance et de découragement.

Parfois je crois entendre la froide raison et l'expérience découragée me dire au fond de l'âme : « On n'introduira pas la raison dans le monde. On ne donnera pas aux peuples l'amour de la justice. Ce sera toujours l'instinct simple, indiscuté, qui prendra, par la force et la ruse, tout ce qu'il pourra prendre. Leurs débats, leurs prétendues luttes politiques et intellectuelles ne sont que luttes d'orgueil et de cupidité. Ce qu'ils appellent la vérité, c'est leur passion armée d'un mot ou d'une maxime. Qu'est-ce que l'opinion d'un homme? C'est son intérêt formulé. En aucun cas, nul ne reconnaît qu'il a tort. En aucun cas, nul ne consent un seul instant à regarder si son adversaire a raison. Ce que l'on veut, c'est le pouvoir et c'est l'argent, mais jamais la justice, jamais la vérité. »

Et ne vous fiez ni aux lois ni aux institutions sociales, ni même aux formes politiques. Partout, toujours, les plus rusés, les plus violents vont au but, le pouvoir et l'argent, et ils y vont par la loi ou malgré la loi. Je t'écraserai par la force, s'écrient aujourd'hui même les hommes qui parlent le plus de liberté, si je ne le fais pas par la loi.

Nous vous vaincrons constitutionnellement, s'écrient des hypocrites de liberté, ou nous vous chasserons révolutionnairement. Que faire donc pour le progrès du monde?

TABLE DES MATIÈRES

1351-13. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P10-13.

